

STEPHAN SCHILLINGER
PRÉFACE DU DR OLIVIER CHAMBO



LA SAGESSE INTERDITE

Révélations sur les plantes psychédéliques
à l'origine des traditions spirituelles

EDITIONS
VÉGA

LA SAGESSE INTERDITE

© 2022, éditions Véga, une marque du groupe Guy Trédaniel.

ISBN : 978-2-38135-173-5

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

www.editions-tredaniel.com

info@guytredaniel.fr

 www.facebook.com/editions.tredaniel

 [@editions_guy_tredaniel](https://www.instagram.com/editions_guy_tredaniel)

 [@vega_editions](https://www.instagram.com/vega_editions)

Stephan Schillinger
Préface du Dr Olivier Chambon

LA SAGESSE INTERDITE

*Révélations sur les substances
à l'origine des traditions spirituelles*



19, rue Saint-Séverin
75005 Paris

Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

– Genèse 2:16-17
(Première injonction de Dieu à l'homme
dans l'Ancien Testament)

SOMMAIRE

Mise en garde	11
Préface	13
Avant-propos	17
Introduction	25

PREMIÈRE PARTIE

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes.....	33
Un chemin devenu secret	35
L'expérience directe du secret	43
Médicament ou poison ?	47
Enthéogène ou psychédélique?.....	49
La notion de dangerosité.....	53
Conscience de la réalité et réalité de la conscience	57
Une conscience collective?.....	65
Scientisme.....	67
Religionisme.....	73
Communier avec le vivant	77
Le chemin vers l'éveil et la résistance de l'ego	81
Le chemin de la guérison.....	87

DEUXIÈME PARTIE

Le rôle des enthégènes dans l'Histoire	97
Un rôle dans l'évolution	101
Le chamanisme et ses outils perdus	105
La dimension spirituelle dans l'impact thérapeutique des expériences psychédéliques	123
L'œuvre de Brian Muraresku : la clé de l'immortalité	131
Herboristes ou sorcières?	139
Les trois guerres contre la conscience et les révolutions psychédéliques	143
Des cultes à mystères au christianisme	149
La Cène	163
Le fruit défendu et la chute	167
Bouddhisme et hindouisme	191
Un état de conscience optimal : les deux faces d'une même médaille	197
Islam et soufisme	237
Judaïsme, encens et onctions	241
Conclusion de cette deuxième partie	245

TROISIÈME PARTIE

L'expérience directe du secret et ses implications	247
L'expérience interdite	249
DMT : la sagesse interdite	257
Le courage de l'expérience directe	279
Technologie ou nature?	283
Le chemin de traverse et ses limites	297

Sommaire

Limites de l'intégration et des traditions	303
Un manifeste pour la conscience.....	307
Conclusion.....	309
Annexe.....	317
Remerciements	327

MISE EN GARDE

Article L. 3421-4

Modifié par loi n° 2007-297 du 5 mars 2007 – art. 48 JORF du 7 mars 2007.

La provocation au délit prévu par l'article L. 3421-1 ou à l'une des infractions prévues par les articles 222-34 à 222-39 du Code pénal, alors même que cette provocation n'a pas été suivie d'effet, ou le fait de présenter ces infractions sous un jour favorable sont punis de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende.

Est punie des mêmes peines la provocation, même non suivie d'effet, à l'usage de substances présentées comme ayant les effets de substances ou plantes classées comme stupéfiants.

Lorsque le délit prévu par le présent article constitue une provocation directe et est commis dans des établissements d'enseignement ou d'éducation ou dans les locaux de l'administration, ainsi que, lors des entrées ou sorties des élèves ou du public ou dans un temps très voisin de celles-ci, aux abords de ces établissements ou locaux, les peines sont portées à sept ans d'emprisonnement et à 100 000 euros d'amende.

Lorsque le délit prévu par le présent article est commis par voie de la presse écrite ou audiovisuelle, les dispositions particulières des lois qui régissent ces matières sont applicables en ce qui concerne la détermination des personnes responsables.

Les personnes coupables des délits prévus par le présent article encourrent également la peine complémentaire d'obligation d'accomplir, le cas échéant à leurs frais, un stage de sensibilisation aux dangers de l'usage de produits stupéfiants.

PRÉFACE

Par le Dr Olivier Chambon, psychiatre et psychothérapeute

Ce livre n'a pas d'équivalent en français, ni même dans la littérature anglo-saxonne. Il est écrit par un passionné du « mystère de la vie » qui vous propose d'entrer en sa compagnie dans la quête de cette « Conscience/Intelligence universelle » qui anime et donne un sens à toute forme de vie. Il vous invite à faire cette démarche par une expérience directe, sans intermédiation, en explorant votre conscience librement, pour passer du savoir à la connaissance, et de la religion à la spiritualité.

Je dirais bien que « j'aurais pu écrire ce livre » tant il s'approche de ma pensée, mais, en réalité, je n'aurais pu délivrer un message aussi profond spirituellement et aussi bien documenté historiquement. Je considère Stephan comme mon successeur, la relève brillante dont j'avais besoin pour me laisser couler doucement en bonne conscience dans une « retraite » moins studieuse, moi qui ai maintenant dépassé la barrière symbolique des soixante ans. J'avais commencé une chaîne de transmission du savoir en écrivant les premiers ouvrages français relativement exhaustifs au sujet des enthéogènes¹, avec *La Médecine psychédélique*², plus centré sur la conception biologique des substances psychédéliques,

1. Terme qui désigne les psychédéliques lorsqu'ils sont pris dans un cadre sacré et avec une intention spirituelle.

2. Olivier Chambon, *La Médecine psychédélique : le pouvoir thérapeutique des hallucinogènes*, Les Arènes, 2009.

puis avec *La Révolution psychédélique*³ et *L'Éveil psychédélique*⁴, proposant une vision plus spirituelle.

Mais Stephan remonte plus loin dans le temps en nous montrant, de façon érudite et très documentée, comment la consommation de la « médecine sacrée » remonte à la nuit des temps, depuis la période des peintures rupestres des grottes préhistoriques jusqu'à nos jours, en passant par le développement du chamanisme, les cultes à mystères grecs, le paléochristianisme des trois premiers siècles de notre ère, le savoir des sorcières du Moyen Âge, etc. Il illustre aussi comment la consommation de psychédéliques naturels (dans les plantes et animaux) est au cœur de l'évolution, de l'agrandissement, et de la différenciation de la conscience humaine.

Stephan va aussi plus loin dans son analyse des liens profonds existant entre les psychédéliques et les diverses spiritualités qui se sont développés dans le monde. Il nous présente ainsi une conception intelligente et élaborée de l'articulation fertile entre la spiritualité sans substances psychédéliques et la spiritualité avec. Il nous montre comment les deux, loin de s'opposer, se renforcent et se complémentent mutuellement.

Cet ouvrage est inclassable, car il met brillamment en interaction dynamique des points de vue multiples. On pourrait ainsi se demander : est-ce un ouvrage chamanique ? Gnostique ? Mystique ? Poétique ? Thérapeutique ? Je répondrais : « Tout cela à la fois, et plus encore », tant les innombrables manifestations de la Conscience cosmique dont nous sommes tous issus⁵ ne s'enferment pas dans des boîtes et échappent à toute classification définitive... En tout cas, ce livre s'inscrit dans la mouvance « postmatérialiste », qui dit que la conscience est première, et la matière et l'énergie, secondaires. Pour ce que l'on peut aussi appeler

3. Olivier Chambon, Jocelin Morisson, *La Révolution psychédélique : une médecine de la conscience*, Guy Trédaniel éditeur, 2020.

4. Olivier Chambon, *L'Éveil psychédélique : comprendre les états élargis de la conscience*, Leduc, 2021.

5. Olivier Chambon, Marie-Odile Riffard, *La Conscience immortelle*, auto-édition Amazon, 2019.

le courant « idéaliste moniste », tout est *dans* la conscience ; la matière n'est qu'un état particulier de la conscience.

Les psychédéliques (enthéogènes) sont des clefs permettant d'élargir la petite conscience individuelle ou de la connecter aux innombrables champs de V.I.E. (vibration, information, énergie) provenant de la grande Conscience source universelle. Ainsi, comme l'écrit Pierre Weil⁶, on pourrait utiliser vis-à-vis de ces substances la même équation que vis-à-vis de toute méthode spirituelle : $VR = f(\text{ÉC})$. Cette formule signifie : la vision de la réalité est une fonction (au sens mathématique du terme) de l'état de conscience de la personne. Dans notre état ordinaire (rétréci) de conscience, au quotidien, nous ne percevons qu'une infime partie (disons, par exemple, 0,1 %) de toute la réalité qui nous entoure. Alors qu'en état élargi de la conscience, notamment sous psychédélique, nous en percevons une plus grande partie (par exemple 4 %, comme le dit Stephan Schillinger).

Je m'avancerai à proposer deux autres « formules ». La première est $SR = f(\text{ÉC})$, qui signifie que le sentiment de la réalité (aussi appelé « caractère noétique », sentiment que ce que l'on vit en état modifié de conscience est plus « vrai » que l'expérience vécue en état ordinaire de conscience) est fonction de l'état de conscience du sujet. Plus la conscience est élargie, plus le sujet sent qu'il contacte une réalité encore plus fondamentale. Les sujets qui vivent des expériences transpersonnelles (au-delà du petit moi) en état élargi de conscience (rencontre d'esprits, d'autres mondes, expériences mystiques...) savent que ce qu'ils vivent n'est ni un rêve, ni un fantasme, ni un délire personnel, mais représente, au contraire, bel et bien l'expérience d'un ordre supérieur de réalité.

L'autre équation que je vous propose est $IIL = f(\text{ÉC})$: l'intensité de l'interdiction par la loi est fonction de la largeur de l'état de conscience potentiellement atteignable. Plus la conscience peut être élargie, plus des lois sont mises en place pour l'interdire en présentant cette capacité comme étant dangereuse et sans intérêt thérapeutique ou spirituel, ce qui

6. Pierre Weil, *L'Homme sans frontières : les états modifiés de conscience*, L'Espace bleu, 1988.

est contraire aux résultats des travaux de recherche scientifique concernant l'utilité des psychédéliques. En effet, plus un sujet atteint un état de conscience élargi, plus il se rend compte de sa véritable nature – allant bien au-delà de sa petite identité habituelle et de son corps –, et plus il va devenir autonome, indépendant, résilient et critique vis-à-vis du monde qui l'entoure. Et moins on va pouvoir contrôler sa conscience, lui imposer un monde de concurrence/compétition, de surconsommation de biens et d'activités inutiles ou non-essentielles. Les psychédéliques sont donc un danger pour ceux (religieux, politiques, lobbies de produits commerciaux, etc.) qui veulent manipuler ou endormir la conscience des autres à leur profit. Les sociétés néolibérales modernes ont une phobie des états élargis de la conscience, car elles sentent intuitivement que ce sont des produits d'émancipation venant revivifier les valeurs « liberté-égalité-fraternité » tant mises à mal dans le monde actuel.

L'ouvrage de Stephan nous relie au futur aussi. Notamment en évoquant des thèmes avant-gardistes : la possibilité d'aboutir à la création d'un « transhumanisme spirituel » ; le passage de l'intelligence artificielle à la conscience artificielle dans un avenir pas si lointain que cela ; l'examen d'une possible influence d'intelligences extraterrestres sur le développement de la vie et de la conscience sur Terre ; et, enfin, en nous proposant l'idée que la réalité peut être modélisée comme une série de programmes de simulation virtuelle informatique, imbriqués les uns dans les autres façon poupées gigognes, dont notre réalité terrestre ordinaire ne serait qu'un des niveaux. Et tout cela de manière argumentée, cohérente, rationnelle et, en même temps, « *mind blowing* », comme disent les Anglo-Saxons – une véritable remise en cause explosive de nos modèles actuels de compréhension de la réalité.

Je fais le pari sans risque que cet ouvrage va devenir une référence incontournable dans le domaine de la spiritualité, et qu'il sera abondamment cité pour ses perles de sagesse, ses brillantes métaphores et ses éclairs de conscience fulgurants. Selon moi, sa traduction et sa diffusion en langue anglaise s'imposeront tout naturellement au cours du temps. Mais c'est une autre histoire...

AVANT-PROPOS

Bien au-delà des démarches spéculatives, je crois en une voie qui mène à la connaissance possible de toute chose : l’expérience directe. Fleurit alors lentement une intime connaissance de soi, dont émane une confiance toute singulière dans le processus de « la vie ». Elle est propre à ceux qui, plutôt que cheminer à tâtons sur le chemin, semblent danser les yeux fermés. C’est en adoptant cette position d’expérimentateur direct, qui cesse alors de mentaliser et de spéculer en sautant à pieds joints dans sa peur, que « quelque chose » de fondamentalement bienveillant semble nous « répondre » et nous guider à la mesure de la confiance que nous lui accordons, par de curieux hasards. Je crois que cette confiance, ce courage et la pratique de la pleine conscience sont les ingrédients qui contribuent à la survenance d’une forme de « magie », qui caresse notre quotidien, et dont l’autre nom est « amour universel ». Cet amour – qui abonde alors et suinte de chaque instant de présence – nous pousse à devenir l’instrument d’une « conscience universelle » plus large, et à devenir soi-même ce que l’on cherche.

Cet ouvrage n’est pas scientifique et ne prétend en aucun cas incarner cette posture qui n’est pas mienne.

Ma position est celle d’expérimentateur, de cherchant, de mystique, de poète. Je façonne ma conception du monde à travers les expériences directes, armé du scepticisme qui me caractérise, et qui vole en éclats à chaque expérience avec les plantes enthéogènes. Après vingt ans d’expérimentation, je suis bien obligé de m’avouer qu’il existe une manière de connaître qui dépasse les livres et ce que nous pouvons

accumuler comme savoir scientifique. Il s'agit de l'expérience directe de la conscience, au-delà des limites de l'ego, ce logiciel d'individuation visant à limiter sélectivement nos perceptions afin de nous permettre d'agir en tant qu'individu constructif. Ce paradigme est renforcé par la société capitaliste et consumériste, dont il devient un membre d'autant plus productif qu'il renforce l'illusion à son identité égotique. Au-delà de ce paradigme réside l'accès à la conscience universelle, à laquelle nous pouvons accéder timidement, et après des années d'ascèse et de travail, ou bien plus franchement, beaucoup plus intensément à l'aide des outils de la nature que sont les substances enthéogènes, en une à deux heures. Cela ne nécessite pas de prière, d'incantation, de purification à la sauge ou de rituels obscures. Simplement le courage de faire face à l'intensité de l'expérience psychédélique à forte dose, sans aucune commune mesure avec les prétentions des religieux, des ascétiques ou des pratiquants spirituels moralistes et superstitieux.

Il n'y a aucun texte, aucune formule magique, aucun rituel secret, aucune position corporelle, aucune incantation sacrée qui permette d'accéder à la même intensité et la même profondeur qu'une expérience psychédélique menée avec humilité, courage, respect et engagement. Il y a plus de spiritualité et d'enseignement dans une poignée de cactus ou de champignons que dans toutes les églises, les temples et les livres du monde.

« Une grande partie de la littérature scientifique, sans doute la moitié, pourrait être tout simplement fausse. Affligée d'études avec des échantillons réduits, d'effets infimes, d'analyses préliminaires invalides et de conflits d'intérêts flagrants, avec l'obsession de suivre les tendances d'importance douteuse à la mode, la science a pris le mauvais tournant vers les ténèbres¹ », avoue le rédacteur en chef de *The Lancet*, référence mondiale de la revue scientifique.

Les scientifiques les plus illustres de l'histoire sont tous animés d'un doute commun quant à leur discipline : la conscience de ce qu'ils

1. Richard Horton, « Un aveu choquant de l'éditeur de *The Lancet*!! », Criigen, 4 juillet 2016 : <https://criigen.org/un-aveu-choquant-de-lediteur-de-the-lancet/>.

ignorent. Nous constatons ainsi une formule mathématique simple : la spiritualité, l'humilité et le doute s'accroissent à la mesure du génie scientifique. Il me semble important de mettre cela en relief avec les positions scientistes de nos chers athées, dont certains peuvent se sentir pousser des auréoles à l'idée de venir déceler les contre-vérités scientifiques de ce livre. Je n'accorde à la science que ce que nous devrions lui accorder, la conscience que toute vérité est une question d'époque. Je suis intimement persuadé que l'accès à la conscience universelle permet l'acquisition d'informations bien supérieures aux instruments de mesures actuels, dont notre cerveau à tous est un exemple concret de supériorité. Pourtant, malgré cela, il n'est que le récepteur de la conscience, et en aucun cas l'émetteur. Vous l'aurez compris, ce livre s'inscrit dans la lignée du paradigme post-matérialiste émergent, soutenu par un manifeste de 2014, signé par plus de 400 scientifiques de dimension planétaire, que vous pouvez retrouver en détail en annexe. Il déclare en substance :

« Nous croyons que les sciences sont contraintes par le dogmatisme, et en particulier par un asservissement à la philosophie du matérialisme, la doctrine selon laquelle la matière est la seule réalité et que l'esprit n'est rien d'autre que l'activité physique du cerveau. Nous croyons que les sciences seraient plus scientifiques si elles étaient libres d'étudier le monde naturel d'une manière véritablement ouverte – sans les contraintes du matérialisme et les préjugés du dogme – tout en adhérant aux méthodes scientifiques de collecte de données, de test d'hypothèses et de discussion critique². »

En somme, vous utiliserez cet ouvrage soit dans un esprit de curiosité visant à vous ouvrir à une nouvelle perception de la réalité – qui servira donc un désir d'expansion –, soit, dans le cas contraire, pour confirmer vos points de vue – qu'ils soient en accord ou non avec mes mots –, vous confortant, dans ce dernier cas, dans la conclusion que vous avez bien raison de penser ce que vous pensez.

2. Beauregard *et al.*, « Manifesto for a Post-Materialist Science », *Open Sciences*, 2014 : <https://opensciences.org/about/manifesto-for-a-post-materialist-science>.

Les ambitions de ce livre sont multiples et forcément influencées par l'immensité de ce qui a déjà été écrit sur le sujet qui nous concerne ici ; que ce soit donner un aperçu au néophyte, ou fournir d'autres angles d'approche aux psychonautes expérimentés. Entendons-nous ici sur ce dernier terme, qui nous fera penser aux spationautes, au détail près qu'ils n'explorent pas l'espace extérieur, mais intérieur. Cela peut se faire avec ou sans outils. Je plaide ici, entre autres, pour le rétablissement d'un droit fondamental, au même titre que se déplacer, se nourrir, fonder une famille ou avoir un travail : celui d'explorer sa conscience avec les outils de son choix, tant que cela ne nuit pas à autrui.

De ce fait, ce livre s'adresse avant tout à celui ou celle qui cherche, engagé dans une quête spirituelle ou sur le chemin du Soi. Celui ou celle qui désire explorer sa conscience, examiner le tissu de la réalité, redéfinir ce que nous percevons ou connaissons du monde. Celui ou celle qui cherche des réponses aux fameuses questions restées en suspens depuis des millénaires et auxquelles les religions ont souhaité mettre un terme en appliquant à tous, pour tous, des réponses et des règles, devenues dogmes, issues de l'expérience de quelques-uns, et surtout interprétées par d'autres dont les préoccupations, les intentions et les conclusions sont parfois très éloignées de l'expérience initiale. De cette expérience directe nous voulons bien extraire ce qui nous arrange, et dissimuler ce qui dérange : la possibilité pour chacun d'avoir accès à quelque chose dont l'existence est sujette à débat depuis des millénaires ; ce à quoi certains aiment donner une forme vaguement humaine, jusqu'à la nommer « Dieu », et lui prêter une attitude rédemptrice, curieusement soucieuse de nos préoccupations humaines.

D'autres, moins dogmatiques et plus ouverts, affirment que nous pouvons accéder à ce qui se cache derrière notre « réalité ordinaire », bien concrète, faite de tangible et de visible, par de longues méditations, une ascèse stricte – dont nous avons bien voulu oublier les fondements réels, et dont nous explorerons plus loin les raisons constitutives. Ceux-ci prétendent, à juste titre, que tout ce que l'homme a toujours cherché est là, à la fois sous nos yeux et en nous, et qu'il n'est besoin de rien, tout au

plus d'appliquer quelques techniques millénaires, elles aussi. Comme le yoga, par exemple. Non pas celui que l'on pratique le plus fréquemment, de nos jours, pour se détendre après le travail et, enfin, s'offrir la possibilité de se déclarer comme une personne spirituelle, et que l'on décline à loisir pour l'adapter à une démarche toujours plus commerçante. Mais le yoga dans sa pratique de chaque instant, en dehors des salles de ville, celui qui commence dès que l'on quitte son tapis. Ce travail d'examen et d'observation de notre présence au monde, et dont les postures physiques ne sont que la face visible du gigantesque iceberg qu'est cette voie profondément liée à l'ingestion de plantes sacrées – psychédéliques ou enthégénèses –, comme nous en explorerons les preuves plus tard.

Parmi ces pratiquants modernes, une écrasante majorité aura pour position le refus catégorique de l'utilisation d'outils naturels pour approfondir ou accélérer l'accession aux réalités et enseignements qui se cachent sous la surface de notre perception quotidienne, au-delà de notre niveau de conscience habituel. La méditation, sous ses infinies déclinaisons, étant un moyen d'accès incroyablement élaboré, pour peu qu'on s'y penche sérieusement.

Le but de ce livre n'est pas de réinventer ni de révolutionner quoi que ce soit. Probablement, la majorité de ce qu'il contient a déjà été dite, un jour ; que ce soit dans un livre, autour d'une table, au détour d'une conversation entre amoureux, très récemment en émergeant de l'inconscient collectif, ou bien à une époque très lointaine, où les préoccupations des humains étaient tout autres.

Une dernière ambition est de « rendre accessible » une connaissance cachée, dont l'origine se trouve à la source même du sentiment spirituel premier de l'humanité. De ce sentiment naîtront diverses spiritualités anciennes, alors influencées et renforcées par ses traumatismes, d'où naîtront des besoins impérieux de sécurité et de contrôle, précurseurs des religions dogmatiques. Religions du Livre dont les intentions – présumées de bonne foi – ont tenté d'imposer l'expérience d'un seul à tout un peuple, et dont l'expansion a été favorisée par notre besoin naturel de... raconter ! Récits de guerre, légendes, hauts faits, contes épiques

autour du feu, mythes devenus fondateurs sont autant de formes avec autant de fonctions, remplissant autant de besoins, dont un : se relier.

De mes idées, enseignements et expériences rassemblés au cours de vingt années de cheminement personnel résulte un amoncellement d'informations, qu'il m'a semblé important de tenter de mettre en relation cohérente, peut-être audacieuse, dans un seul et même livre, qui n'a pas d'autre prétention que le partage. Il s'adresse donc aux cherchants, à ceux qui arpencent le chemin de la conscience. Ce livre porte aussi à la connaissance des francophones les brillants travaux outre-Atlantique, de ceux qui se sont risqués à la dangereuse évocation publique, de ce qui nous est purement et simplement interdit.

Ce livre, en s'écrivant, a cherché sa place dans le panorama et la cartographie des autres rares ouvrages reconstruisant le pont brûlé entre spiritualité et psychédéliques. Il n'est résolument aucunement scientifique, encore moins scientiste, ce qui ne l'empêche pas de s'appuyer sur des faits validés par la « vérité scientifique » qui, rappelons-le, n'est qu'une affaire d'époque. Il fait appel à votre curiosité, à vos émotions, à ce qui brûle en vous et qui se situe au-delà du mental.

Même si je suis profondément reconnaissant à tous les auteurs qui s'accordent au sujet des substances psychédéliques ou enthéogènes – la distinction vous sera présentée ci-après –, la place que je leur crois entière et centrale, je ne peux m'empêcher de ressentir une profonde tristesse quand leurs ouvrages sont dénués de considérations spirituelles. C'est sur cette étagère-là que je souhaite que ce livre puisse trouver sa place.

C'est en partie à ces explorateurs, écrivains, scientifiques et journalistes que nous devrons un jour la légalisation des outils évoqués, pour une utilisation présentée à juste – mais étroit – titre comme thérapeutique. La charge de la preuve des bénéfices pour le traitement des troubles psychologiques sera bientôt une affaire d'historien plus que de scientifique, tant lesdites preuves fleurissent chaque jour à la mesure des études toujours plus nombreuses. Et c'est fantastique. Mais le monde a-t-il besoin de soigner sa dépression ou bien la cause de sa dépression ? Sans vouloir palabrer sur les hypothèses d'une telle cause, il me semble que la

Avant-propos

source de tout cela est une affaire de démarche spirituelle, dont l'absence de clarté engendre une propension à vouloir apporter des réponses du domaine du tangible. Celles-ci débouchent alors sur des préoccupations toujours plus concrètes, comme la réussite matérielle, alors que si réussite il y a, celle-ci se situerait peut-être sur un tout autre plan, plus perturbant celui-ci, puisque n'étant pas expérimentable autrement que par un sentiment intérieur. Un sentiment, non mesurable, non qualifiable, dont l'acuité et l'intensité se réduisent à mesure que l'on s'éloigne du domaine spirituel.

Il se peut que les mots qui vont suivre trouvent, à certains moments, un écho tout particulièrement fort en vous. Soit parce qu'ils expriment un ressenti que vous n'avez jamais pu mettre en mots, soit parce que vous utilisez ces mêmes mots, et que vous souffrez de ne pas pouvoir les dire, ou bien, parce qu'ils ne sont pas entendus. Il se peut également que ces idées rencontrent votre scepticisme, voire, pire, votre hostilité. Si tel est le cas, demandez-vous ce qui vient, à ce moment-là, d'être touché en vous, et que vous ne souhaitez pas voir au point de lui fermer la porte, et d'y apposer éventuellement le cadenas du scientisme, du mépris ou du rejet.

Ne sous-estimez pas le pouvoir d'une idée qui raisonne – ou résonne – déjà avec une part de vous, pour la simple raison qu'elle n'aurait pas rencontré de mots suffisants pour s'extérioriser, ou bien, ayant trouvé vos mots, s'est extériorisée dans le monde matériel, mais n'a pas été reçue, ni vue.

Vous vous tenez donc là, avec ce livre en main, car en vous germe ou fleurit l'expression d'une recherche spirituelle. Vous cherchez. Nous cherchons. Gardez à l'esprit que cette recherche, quand elle est profondément sincère, ne s'arrête pas à la curiosité littéraire ou au tourisme spirituel, et ne peut, selon moi, s'exonérer de *l'expérience directe*.

Au curieux qui cherche, voici quelques cailloux blancs semés derrière moi...

INTRODUCTION

Très tôt, enfant, je spéculais déjà beaucoup. Un peu trop, parfois. Me concernant, je me rappelle une chose en particulier, puisqu'elle ne m'a jamais quitté: le même rêve étrange que je faisais souvent, dans lequel je me levais de mon lit, la nuit, pour aller décrocher la carte du monde que j'avais dans ma chambre, pour découvrir qu'il y avait, au verso, un autre monde cartographié.

J'étais un enfant passionné par la chasse au trésor, le secret, le caché, les légendes. Un enfant intimement persuadé, depuis toujours, que quelque chose ici ne tourne pas rond, et que ce sentiment fascine, obsède et ne quitte pas. Je le comprendrais beaucoup plus tard; mais, chez les enfants, c'est sous cette forme que se manifeste l'attrait pour ce que nous, adultes, nommons «spiritualité».

Littéralement obsédé par la notion de *secret* et par l'idée, devenue intuition avec les années, que «quelque chose nous est caché». Que l'humanité, la vie et l'existence représentent et recèlent un secret. Il demeurait – pour l'enfant que j'étais, et qui vit encore en moi – une énigme à élucider, et dont la clé nous est volontairement cachée.

Je m'étais mis en tête que la vie était comme une pièce – quatre murs sans fenêtres – et qu'on passait cette vie dans cette seule pièce; que l'on ne fait, finalement, que décorer – on change la moquette, la tapisserie, on déplace les meubles, comme on changerait de métier, d'amis, de ville ou de pays. Puis je me suis mis à spéculer sur l'existence hypothétique d'autres pièces, d'autres mondes, qui pourraient expliquer la raison d'être de ma pièce si étroite et vide de sens. Voyez-vous, il arrive parfois qu'en

arrachant la moquette, ou en changeant la tapisserie, on trouve une trappe ou une porte cachée. Imaginez la surprise de la personne qui ne connaît que sa pièce, depuis toujours. Et qui découvre qu'il existe autre chose que cette pièce.

J'ai donc, depuis toujours, cherché des trappes, des sauf-conduits, des souterrains, des passages secrets, des raccourcis, des chemins de traverse. Dans les livres, dans les rencontres, dans les diverses pratiques, mythes et légendes que nous proposent les mangas, et les films fantastiques par lesquels j'étais tout particulièrement attiré. Sans doute parce qu'ils nous proposent autre chose, un ailleurs, une autre dimension que celle dans laquelle j'évoluais alors, privé de la capacité de faire sens quant aux étranges interactions entre adultes qui m'entouraient. Faire sens quant au programme scolaire qui m'accablait et dont, dès l'école primaire, je ne comprenais déjà plus l'utilité pratique, étant focalisé sur un questionnement existentiel toujours plus profond et présent, plutôt que sur des considérations sur un avenir qui ne me préoccupait guère.

C'est ainsi que je n'ai trouvé – toujours et sans exception, jusqu'à l'étrange découverte au centre de ce livre – que des impasses dans cette recherche obsessionnelle, liée au sentiment profond que « quelque chose ne tourne pas rond, ici ». Avec le recul d'une vingtaine d'années supplémentaires, j'en viens à penser que le sentiment inné de l'existence d'un ailleurs était présent sans que je puisse le conscientiser, ni, par conséquent, le nommer. C'est donc ainsi que l'on se met à chercher quelque chose que l'on ne peut décrire. Sans doute est-ce l'expression concrète de ce que l'Histoire et la science ont nommé « sentiment mystique », qui donne donc naissance aux mystiques et aux poètes. Cette sensation indéfinie, permanente, qu'un mystère est présent en ce moment même, en nous, et juste en face de nous. Habité, en sorte, par le Mystère, sans le comprendre, sans le toucher, tout au plus incliné vers un état de constante interrogation, intuition d'un ailleurs, questionnement du réel, agrémenté d'une inextinguible curiosité.

Plus tard, un jour, la science parlera peut-être de ce sentiment mystérieux qui confine à l'obsession de l'élucidation du mystère existentiel, dans les mêmes termes que l'autisme :

Les données disponibles plaident pour une origine multifactorielle, largement génétique, avec d'éventuelles influences environnementales et épigénétiques, rapprochant l'autisme d'une variation neurologique naturellement présente parmi la population humaine, dont seule l'extrémité pathogène entraîne un niveau élevé de handicap¹.

Ce serait donc dans cet étrange monde, où se situe « l'extrémité pathogène » du sentiment mystique dominant, que déambulent et se complaisent en riant les bouddhas, prophètes, messies, maîtres spirituels, gurus, et grands mystiques. Nous contemplons ce monde, depuis une distance égale à l'épaisseur d'une vitre transparente, matérialisant notre ego. Plus le verre est épais, plus les aspérités déforment la perception de la nature et de son message. Très jeune, je me suis donc mis « en chemin », déterminé à attaquer le verre à la pioche, pour réaliser, très tard, que plus on entame le verre, plus les éclats et les fissures troublient la vision. Alors faudrait-il peut-être entamer une lente et méticuleuse abrasion de la surface, jusqu'à se rapprocher, sans doute en une durée de plusieurs vies, de la perception claire, fidèle et intelligible, des messages que ces mystiques nous ont laissés.

Qui aurait pu penser qu'avant l'aube de la trentaine je tombe sur non pas un seul, mais un grand nombre d'outils – nous développerons cette notion d'*outil* plus tard – qui dépassent de loin mes attentes d'enfant émerveillé par le mystère, d'adolescent à l'ego blessé, et d'adulte au scepticisme à toute épreuve. Des outils qui ne sont plus des outils d'abrasion de la surface du verre épais qu'est l'ego, mais des outils de perçage de ce dernier, permettant l'écoulement d'une réalité plus grande, vers la nôtre si étroite – du futur vers le présent.

Dans mon enfance, les films et séries fantastiques ont été une source intarissable d'indices sur l'existence de pratiques occultes, magiques, rituelles, destinées justement à percer le sentiment de mystère qui m'habitait, m'électrifiait, et attisait ma curiosité de tout. J'étais alors devenu boulimique de toute information que *l'on* nous aurait cachée et

1. Source: Wikipédia, « Causes de l'autisme ».

qui pourrait m’apporter un indice supplémentaire à la résolution d’un problème dont je ne comprenais alors ni la nature, ni l’origine, ni, bien sûr, l’issue. Puis ce furent les livres. Les rayons « ésotérisme et religion » des librairies et de la bibliothèque municipale étaient devenus ma destination préférée, jusqu’à l’apparition d’Internet, où le sol craquant du parquet ciré des librairies locales, et la lueur blafarde de leurs néons – souvent défectueux – ont laissé la place au confort d’un fauteuil de bureau pivotant en simili cuir et à la lumière bleue des premiers moniteurs cathodiques. Mon abonnement Internet a remplacé ma carte de bibliothèque, Google a remplacé l’adresse des libraires, et leurs bienveillantes recommandations ont fait place aux forums de discussion en ligne. Nous étions en 2001, et j’avais 18 ans.

Les perpétuelles impasses se sont vues confirmées, mais sur Internet. Notre rapport avec la dimension numérique, qui s’est alors ouverte avec ce saut de paradigme qu’est la mise en réseau du contenu de nos cerveaux, est – avec une pertinence toute particulière – la métaphore de notre rapport avec la dimension matérielle et notre réalité quotidienne : on y trouve, voit, constate ce que l’on y cherche.

Devient réel et représentatif de la réalité ce vers quoi notre attention se tourne. Ainsi, nous développons une vision du contenu d’Internet à l’exacte image de nos sollicitations sur les moteurs de recherche. Ainsi en va-t-il de même pour notre perception de la vie. Notre perception change à la lumière de ce qui se joue à l’intérieur de nous, et – je le développerai davantage plus loin – de ce que nous projetons sur le monde. Jusqu’à ignorer le fait que le monde que nous voyons est le fruit de ce qui se joue en nous, dans nos labyrinthes les plus intimes, et dont les parois sont les programmes de préservation de l’illusion d’un Soi séparé du monde, individuel et indépendant.

Mais, voyez-vous, certains êtres à travers les âges ont attesté l’existence de ces mêmes ponts, ont décelé le fil qui dépassait de la trame, le défaut dans le tissu de la réalité, le bug dans la matrice, dans l’enchevêtrement pourtant très fluide de programmes informatiques qui constituent ce que nous nommons « réalité », et qui pourtant ne trouve sa définition que dans les limites des plages de perception de nos cinq sens.

C'est, en partie, ce que nous essaierons de parcourir, élucider, décor-
tiquer, disséquer, éclaircir ensemble dans cet ouvrage. Dans lequel,
j'ouvrirai la porte sur ce qui se situe à la source primordiale de tout mysti-
cisme, magie, chamanisme, avant de devenir religion, puis dogme ; une
évolution corrélée aux velléités de contrôle des institutions sur le peuple,
en distanciant ce dernier des pratiques et expériences concrètes donnant
un accès direct à une réalité transcendante. C'est cette dernière, dont
l'accès nous a été barré et vendu comme possible uniquement après la
mort, qui a été associée à une imagerie religieuse et dogmatique si farfelue
qu'elle a perdu toute crédibilité. Une porte qui ne donne sur rien, donc
sur tout. Qui ouvre sur ce que nous sommes par essence, avant de nous
voir attribuer un prénom, puis une identité.

Coming out spirituel

Octobre 2020, je me retrouve sur scène devant mille personnes pour faire un coming out. Il s'agit d'une conférence TEDx, dont voici un court extrait :

Comme je n'avais rien d'autre à faire pendant ce qui devait être, au départ, une année sabatique, je suis donc allé au contact de ce que j'appelle « l'expérience directe ». L'expérience directe, c'est passer par cette trappe que j'avais alors découverte dans ma pièce en arrachant cette belle moquette épaisse qu'était ma carrière, c'est cesser de spéculer et de mentaliser pour vivre et ressentir, passer du savoir à la connaissance (deux choses très différentes) : c'est comme passer de la religion à la spiritualité, c'est passer de l'adhésion à la croyance en l'expérience d'un autre, à la création et au plongeon, dans sa propre expérience directe.

J'ai donc pris un billet d'avion pour l'Amérique du Sud, à la rencontre de ce que les shamans amazoniens appellent la « médecine ». L'effet premier de ce plongeon dans cette expérience, c'est la peur de la mort, viscérale. Une expérience spirituelle extrême qui mène à la dissolution de l'illusion dans laquelle nous vivons qui est notre réalité, à la mort de l'ego. Qui permet l'entrée en relation avec une intelligence universelle qui englobe

tout le vivant, dont nous faisons partie intégrante, qui donne accès à une dimension, une source d'information infinie, dont l'existence est débattue depuis l'origine de l'homme. Les traditions orientales ont donné plusieurs noms à cette expérience : « éveil », « samadhi », « satori »...

Après trois semaines de diète et une dizaine de cérémonies avec la plante dans la jungle, je suis rentré en France et je me suis mis à écrire, à rendre compte des enseignements que m'ont apportés ces expériences aux frontières de la mort. J'ai d'abord publié anonymement ces écrits en ligne sur une page Facebook que j'ai appelée « Par un Curieux Hasard » et dont le nombre d'abonnés s'est emballé. Elle a donné naissance à quatre livres, et à l'organisation de stages au cours desquels, en tant que praticien en relation d'aide, j'ai souhaité ouvrir un espace de transformation et de guérison par la parole.

Voilà donc cinq ans que j'ai décidé de déposer le masque, de vendre mes biens. Abandonner ma carrière, pour suivre ce feu intérieur, dont parfois la fumée nous aveugle, ou nous étouffe, a été l'occasion de faire mes plus grands voyages, dont le plus grand voyage du monde. Il fait 50 centimètres et part du cerveau pour aller vers le cœur.

En somme, j'ai passé une partie de ma vie à vouloir une carrière, de l'argent, des biens matériels pour fuir quelque chose au lieu de le rencontrer. Ces expériences directes ont consisté pour moi à prendre conscience que nous sommes bien plus qu'un corps, et que la mort n'est qu'un changement d'état.

Si vous ne l'avez pas déjà fait, je vous invite donc à entreprendre l'examen de cette pièce qu'est notre Réalité, à la recherche de la trappe qui mène vers ce qui brûle depuis toujours en Vous. Parce que, si vous regardez bien, il y a un coin de la moquette qui est déjà décollé, et c'est pour cela que vous tenez ce livre en main.

Certains ont peut-être déjà arraché la moquette et ont très peur de passer par le passage secret vers la dimension spirituelle de l'existence, et l'exploration du Grand Mystère qu'est notre passage sur Terre.

Quelle que soit votre situation, je vous invite à considérer la possibilité qu'il émane de la nature une mystérieuse Intelligence universelle, qui peuple notre monde, qui est partout, et qui habite tout le vivant.

Introduction

C'est la réalisation de cette conscience universelle, et la capacité à garder un contact permanent avec elle, qui est une des définitions du mot spiritualité : le vivant favorise par de Curieux Hasards les humains qui permettent son expansion.

PREMIÈRE PARTIE

LES BASES
D'UNE SPIRITUALITÉ
ASSISTÉE PAR
LES ENTHÉOGÈNES

UN CHEMIN DEVENU SECRET

*You see, a secret is not something untold.
It's something which can't be told¹.*

– Terence McKenna

Pourquoi définir le chemin dont il est question ici comme *secret*? Une chose peut être notamment secrète par son incommunicabilité. Il s'agit donc, ici, de parler de la nature de ce secret, de la façon d'y accéder et à quelles conditions. Dans ce livre, ce ne sont que des mots qui tentent de définir ce qui se cache au-delà des mots. C'est donc impossible. De même qu'il est impossible de faire vivre, avec des mots, la richesse des émotions que vivrait celui qui atteint le sommet d'une haute montagne dont il aurait préparé l'ascension pendant des années. Tout comme il est impossible de comprendre le temps en démontant une horloge ou d'aplanir la surface d'un lac avec sa main.

Ce que je tente de faire ici, c'est de décrire le chemin qui mène au secret en tentant une approche cartographique du cheminement vers ce que je nommerai souvent « l'expérience directe » – qui, elle, se passe évidemment de nos mots. L'enseignement en question ici est donc d'autant plus secret qu'il ne peut pas être transmis par autrui – il est dit qu'un grain de sable ne peut apporter l'illumination à un autre grain de sable – et consiste en la découverte d'une autre réalité. Si cet enseignement est un

1. « Voyez-vous, le secret n'est pas quelque chose qui n'est pas révélé. Mais quelque chose qui ne peut être révélé. »

secret en lui-même du fait de son incommunicabilité, il l'est aussi dans le fait que, très souvent, nous ne voulons pas le voir. Une chose si évidente, si permanente, si présente dans notre quotidien, que de révéler sa vraie nature laisserait celui qui écoute, incrédule, voire moqueur. Cela reste donc encore un secret, puisque tourné en dérision. Le secret est tellement là que plus personne ne le voit, tout le monde le survole, et le néglige.

Le secret est d'autant plus secret qu'il est propre à chacun ; son contenu et sa révélation sont fondamentalement imprégnés du niveau de conscience de celui qui le reçoit.

Pourquoi le secret ?

Dans de nombreux textes historiques de l'hindouisme et du bouddhisme, il existe un niveau de sens plus profond qui s'exprime en *sandhabhāsā*, littéralement « langage crépusculaire », parfois interprété en « langage intentionnel » ou « langage énigmatique », qui est utilisé pour obscurcir le vrai sens aux non-initiés, tout en le déclarant aux initiés. Nous assistons au même phénomène dans les écrits alchimiques qui emploient la « langue des oiseaux ».

Les textes tantriques sont souvent écrits dans le langage du crépuscule. L'*Hevajra tantra* le décrit comme un « langage secret, cette grande convention des yogis, que les sravakas (disciples et laïcs) et autres ne peuvent déchiffrer ».

Tout simplement, car, dans le cadre d'une tradition ésotérique d'initiation, les textes ne doivent pas être utilisés par des personnes sans guide expérimenté, et l'utilisation de la langue crépusculaire garantit que les non-initiés n'accèdent pas facilement aux connaissances contenues dans ces ouvrages².

2. Roderick Bucknell, Martin Stuart-Fox, *The Twilight Language: Explorations in Buddhist Meditation and Symbolism*, Routledge, 2013.

Ce qui est, ici, tenu secret a une raison de l'être, en ce sens que, s'il était découvert, l'objet du secret serait menacé. Les pratiques secrètes en question le sont au regard des institutions, car elles permettent de s'affranchir du contrôle que celles-ci exercent. Le secret n'est valable qu'au regard d'une autorité qui en réprimerait l'usage. Pourquoi le ferait-elle? Parce que l'usage en question contrevient à la structure même de l'autorité de contrôle, qui n'est autorité que parce qu'elle est reconnue comme telle par la majorité, et se doit donc de contrôler cette majorité pour sa propre survie.

Certains enseignements secrets sont donc logiquement devenus interdits, car émancipatoires, au point de se libérer de l'illusion de la réalité et de reconnaître que notre existence dans d'autres dimensions – à la source de la nôtre – est tout aussi, sinon plus, « réelle » que notre réalité matérielle. Les dimensions dites « inférieures » – métavers et autres réalités virtuelles – sont, elles, acceptées, voire encouragées, tant qu'elles sont contrôlées depuis notre plan de réalité, dont elles sont issues.

Les pratiques libératrices ont, de tout temps, été considérées comme dangereuses. Car, permettant d'atteindre des niveaux de conscience originaux considérés comme « supérieurs » à notre réalité, elles peuvent porter atteinte à l'ordre public.

S'il existait un programme informatique qui permettrait de transcender l'illusion de la réalité, de sortir de ce que certains décrivent comme la *matrice*, il serait interdit par cette même matrice, dont l'existence et la légitimité dépendent justement de l'intégrité des éléments qui la composent. Ce programme existe depuis toujours. Il n'est pas informatique, car il ne procède pas d'un système informatique au sens où nous l'entendons. Il existe donc plusieurs moyens de s'extraire de l'illusion quotidienne que tout ceci – nos maisons, nos métiers, notre corps – est réel.

Ces pratiques deviennent interdites, pour éviter qu'elles ne se répandent comme un virus, et que nous sortions tous de la réalité, et qu'un autre plan de réalité fasse consensus au-delà de celui reconnu comme réel: le monde matériel.

Il existe, depuis des millénaires, des pratiques secrètes de consommation de substances associées à la méditation, qui, si elles étaient découvertes, seraient déclarées comme dangereuses par l'autorité arbitraire qui déclare illégal ce qui peut porter atteinte à sa structure, voire échapper à son contrôle et à son pouvoir.

C'est l'histoire biblique du fruit défendu, sur laquelle je reviendrai plus tard.

Lorsque le fruit est consommé, l'identification à l'ego est supplantée par l'identification à « cela » – une entité plus grande faisant l'expérience d'elle-même à travers des formes de vies fragmentaires. Quand il y a découverte d'une réalité au-delà de l'illusion entretenue par l'ego (*Māyā*, chez les hindouistes), celle-ci prévaut sur l'illusion, et nous parlons alors d'« éveil ». Il y a alors compréhension que notre réalité illusoire procède d'un consensus culturellement renforcé, et maintenu en place par des institutions dont la survie dépend de l'adhésion générale à ce consensus.

Nous pouvons sortir de cette logique et de cette inertie. Comment ? En s'interrogeant sur les vraies raisons pour lesquelles le fruit est défendu. L'accès instantané à la sagesse, permis par ces moyens/outils nous émancipant d'un consumérisme et d'un conformisme, est donc devenu interdit.

L'épaisseur du secret

Au-delà de cette *trappe existentielle*, décrite plus haut, il y a une réalité cachée *derrière* la nôtre ; et celle-ci est bien plus réelle que celle que nous connaissons. Nous ne sommes que de passage ; et cette micro-visite tient davantage du battement de cils que de tout autre processus d'établissement durable.

Le chemin vers la trappe ? L'intérieurité. Jung disait que celui qui regarde à l'extérieur rêve, celui qui regarde à l'intérieur s'éveille. Le chemin n'est pas dans la matière, ni à l'extérieur de nous. Le premier pas se fait en fermant les yeux. La clé qui ouvre la trappe ? Les outils de la nature que sont les psychédéliques et les enthéogènes. Toutes les spiritualités y ont eu accès, voire recours. C'est attesté par de très nombreux

textes, par des traditions orales, et même, comme nous allons le découvrir, par de nombreux chercheurs scientifiques.

Il convient, ensuite, d'accepter que tout ce que nous croyons savoir est fondé sur la perception extrêmement biaisée de notre incarnation. Limitée par nos plages sensorielles, au service d'un cerveau qui agit comme un filtre qui ordonne et limite cette perception déjà tronquée, et non l'inverse. Qui, afin de nous permettre d'agir avec notre environnement matériel, classe, réduit et ordonne. C'est sur cette obsession à trier, classer et ordonner que se fonde toute notre conception de la *réalité*.

Le secret est sous nos yeux, expérimenté par des millions de personnes pendant des dizaines de millénaires. C'est uniquement sur la toute dernière page du livre de l'humanité, qui commence en l'an 392 de notre ère, puis sur la dernière ligne de cette page, qui s'écrit en 1971, que le secret s'épaissit, se distancie.

- 392 est l'année au cours de laquelle l'empereur romain Théodore I^{er} a fermé les sanctuaires d'Éleusis par décret. Les derniers vestiges ayant été anéantis en 396. Éleusis – nous y reviendrons – était le lieu où se déroulait, depuis au moins vingt-cinq siècles (!), une initiation à l'aide d'ingestion de psychédéliques.
- 1971 marque le début de la *war on drugs* (« guerre contre les drogues ») lancée par Richard Nixon, visant notamment à la prohibition des psychédéliques.

C'est ainsi que nous pouvons remettre en perspective la période infinitésimale de distanciation des psychédéliques et, par conséquent, d'un accès direct à la dimension spirituelle, par rapport à plusieurs millénaires de consommation. Cette consommation de psychédéliques sur les plateaux africains sous la forme de champignons à psilocybine – probablement ininterrompue jusqu'aux échéances mentionnées ci-dessus – est attestée dans les traces archéochimiques de nombreux sites historiques des douze derniers millénaires.

Nous pouvons établir une corrélation évidente entre l'interdiction d'usage des psychédéliques et la nécessité de structuration d'une société, notamment par le biais du contrôle et, de ce fait, de la distanciation

de ces membres d'une spiritualité adogmatique et émancipatrice, non intermédiaire par une autorité. Plus récemment, cette dimension de contrôle s'accentue avec la société capitaliste, assise sur la glorification du consumérisme, favorisé et entretenu par un sentiment de peur et d'insécurité grandissant, nourri par ces mêmes acteurs. Cette insécurité même qui grandit à mesure que l'on s'éloigne de sa propre spiritualité.

Les psychédéliques sont dangereux. Vraiment dangereux pour la stabilité d'une société de contrôle construite sur une surconsommation, fondée elle-même sur le sentiment de manque – de lien, de paix, d'amour – que les psychédéliques ne viennent non pas combler, mais dissoudre. Non pas par un paradis artificiel ou un bonheur factice, mais, sous certaines conditions, par l'accès plus ou moins durable à une réalité transcendante, plus grande, cachée et secrète pour le profane. Une réalité alternative dans laquelle l'expérimentateur prend conscience de la possibilité d'un état de félicité, de complétude, de plénitude, et d'unité à tout ce qui est. Cet état d'éveil est décrit, à travers les millénaires, dans toutes les traditions spirituelles. Ces dernières, quasiment sans exception, ont toutes eu recours à des substances psychédéliques et enthéogènes favorisant cet éveil.

Les religions millénaires nous parlent d'autres mondes, d'autres plans, de paradis et d'enfer. Des mots bien adaptés à ramener l'incompréhensible ici-bas. À ramener les aperçus de certains explorateurs téméraires dans notre monde matériel, réduit, confiné et ordonné par le langage, dans lequel surviennent ces battements de cils que sont nos vies, que nous considérons volontiers comme immobiles.

Un langage qui exprime tant bien que mal tout ce que nous prenons pour mythes, légendes et fantastique, qui n'ont d'ailleurs été que des fuites de ces dimensions cachées vers la nôtre. Si cette dimension cachée *derrière* la nôtre suinte à travers les clôtures cognitives des plus perchés d'entre nous, elle explose celles des plus courageux qui, animés d'une soif irrépressible de réponses, se sont laissés tenter par l'expérience psychédélique, par l'ingestion de substances enthéogènes.

NOMBREUSES SONT LES MOLÉCULES, ET NOMBREUX SONT LEURS HÔTES. LA PSYLOCYBINE EST PRÉSENTE DANS AU MOINS 200 ESPÈCES DE CHAMPIGNONS ;

la mescaline, dans au moins 300 cactus différents ; et nous soupçonnons la DMT et ses dérivés d'être présents dans l'intégralité du vivant, incluant le règne animal et, bien évidemment, les humains. Au total, ce sont plus de 800 substances naturelles, présentes dans quasiment tout le vivant, et un nombre potentiellement illimité de dérivés.

L'intention du vivant ?

L'être humain serait exceptionnel. À notre connaissance, il serait le seul être doté de la conscience de sa conscience. Beaucoup spéculent sur l'origine de nos particularités, et sur notre apparente supériorité sur le vivant, en cherchant très loin, dans l'inaccessible, ou l'inacceptable. Alors que la vérité est sous nos yeux. L'homme se nourrit du monde végétal, animal et fongique. Et, de ce fait, il en absorbe les propriétés. Je parle, ici, non pas de l'influence de ce que nous mangeons au quotidien – pourtant bien réelle, et palpable pour celui qui jeûne –, mais d'une influence tellement ancienne et permanente que nous ne pouvons pas en prendre conscience, puisqu'il y a complète assimilation. Le règne végétal et fongique communique avec nous. Je ne peux ni ne souhaite me prononcer sur le règne animal.

Faut-il entendre que ces règnes ont une intention ? À titre d'exemple, l'intelligence artificielle, telle que nous la connaissons aujourd'hui, communique, sinon interagit en quelque sorte avec nous sur la base des intentions pour lesquelles elle a été programmée. Il en serait de même pour la nature et ses différents règnes.

Comment se connecter à cette intention et collaborer avec elle plutôt que nager en sens contraire ? En manifestant cette intention – il existe des techniques et des outils plurimillénaires – et en souscrivant à sa puissance plutôt qu'au comblement des crevasses laissées par nos blessures narcissiques, au niveau individuel, sociétal, mais aussi en tant que civilisation et espèce. Ce livre porte l'ambition de nous en rapprocher, du moins par la tentative de compréhension des mécanismes qui nous dépassent et auxquels nous sommes pourtant soumis.

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes

Nous pourrions même trouver tout cela drôle en imaginant, avec le sourire, que la seule raison pour laquelle l'humain est apparu est que la planète avait besoin de déchets plastiques pour se débarrasser de la vie dans les océans. À moins que nous échappions à ce cul-de-sac évolutionnel dans lequel nous nous dirigeons fièrement au volant d'un 4x4, un Big Mac à la main, et des antidépresseurs dans la poche d'un jean qui a parcouru dix mille kilomètres avant que nous le portions, en participant à cette conscience universelle, à cette intelligence du vivant, qui s'exprime à travers la nature, en la répandant à travers l'espace.

Car c'est peut-être là que réside la spéculation moins farfelue qui consiste à reconnaître le besoin du vivant de se répandre, notamment au-delà de la sphère terrestre. Et c'est peut-être là la seule raison d'être de l'homme: servir le vivant qui conditionne sa survie. Ce qui viendrait, enfin, justifier notre valeur ajoutée d'hominidés au pouce préhensile qui consiste à développer des technologies complémentaires de celles que mettent en place les règnes végétal et animal. Je n'ai volontairement pas écrit qu'elles étaient plus avancées, car elles sont terriblement plus primitives.

L'EXPÉRIENCE DIRECTE DU SECRET

The path is known, the tools are here¹.

– Terence McKenna

Il conviendrait de ne plus confondre *croyance, savoir et connaissance*. De cesser de prétendre que nous savons, cesser de prendre nos croyances pour l'ultime vérité. Mais de s'affairer à connaître, par la voie de l'expérience directe, par l'acte de faire, de goûter, de toucher, de sauter dans le feu, de prendre feu, et de cesser de venir s'en approcher pour se réchauffer et espérer rallumer le pôle Sud avec des mots refroidis, avec de grands gestes censés imiter les flammes, qui ne font que brasser du vent. Car c'est là, précisément là, dans le feu, qu'intervient la valeur de l'humilité – ce recul sur l'importance de notre existence et de notre ego – qui pourrait alors nous inciter à accepter. Accepter la mort programmée de nos croyances et la fragilité de nos connaissances scientifiques.

Quant à ces mots, ils ne valent même pas leur poids en octets, s'ils ne vous incitent pas à prendre la voie de l'expérience directe, à fuir les gourous, le scientisme et les religions. Fermez ce livre, quittez les réseaux sociaux et enlacez un arbre, embrassez votre ennemi, le sans-abri en bas de chez vous, ou une voie monastique, ouvrez votre diaphragme, lancez-vous dans un jeûne, partez en voyage, vendez votre maison, et faites

1. « Le chemin est connu, les outils sont là. »

du présent votre demeure, et l'amour du vivant votre carburant, et dissolvez-vous afin de réduire en poussière la prison dont la hauteur et l'épaisseur des murs correspondent à la valeur que nous accordons à notre ego.

Nous ne sommes rien ; et cette rupture, et cette violence, et ce décès, et ces traumas – autant de filtres venus distordre notre perception de ce que nous voulons appeler « notre vie » – ne sont que des gouttes d'eau tombant dans l'océan que nous finirons par rejoindre. Souriez, vous tombez, et vous oubliez que cette chute est très provisoire. Et qu'il n'existe aucune souffrance qui ne soit tentative de résistance. L'ego gesticule dans sa chute.

Alors, que pouvons-nous faire ? Il n'y a rien à faire. Sinon ne pas résister au rythme universel. Nous souffrons à la mesure de notre ignorance. Et, si nous ignorons que nous sommes ignorants, nous souffrons de notre souffrance même. C'est un aller simple vers la mort. Ce qui n'est, au fond, absolument pas dramatique. C'est l'acceptation de nos limites, par l'abandon de nos certitudes et de cette tendance à nous agripper, à ce couple, à ce métier, à ce passé, à ce trauma, à cette vie, à détenir, à vouloir circonscrire la réalité, et à posséder ce vivant qui nous possède.

Il en est ainsi des symptômes de l'anthropocentrisme, et de la dérive patriarcale de notre civilisation. Nous devons reféminiser le monde : changer de polarité, rééquilibrer la tendance matérialiste, scientiste, égotique et guerrière, consistant à valoriser l'adversité et la domination sur ce qui nous entoure, en faveur de l'amour, de la sensorialité, et d'une relation symbiotique avec tout le vivant, qui reste à créer.

L'expérience psychédélique, vécue assez intensément et de manière préparée, prend souvent, à travers les âges, le nom de « magie ». L'expérience psychédélique est d'une telle puissance qu'elle dissout tout ce qui fait de nous des individus limités, et a pour effet de nous faire passer de la conscience individuelle à la conscience collective sans le truchement de l'ego, qui se dissout, pour migrer vers un état de conscience illimité. Ainsi, ce que nous nommons naïvement « magie » depuis des siècles n'est

que le résultat de l'expérience psychédélique – chamanique, mystique, religieuse – que nous tentons de reproduire sans sa substantifique moelle. Ainsi, la magie – au sens premier du terme – existe bien, dans la mesure où sa définition implique « la croyance en l'existence d'êtres, de pouvoirs et de forces occultes et surnaturels permettant d'agir sur le monde matériel par le biais de rituels spécifiques ».

Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie.

– Arthur C. Clarke

Nous avons là tous les ingrédients de l'expérience psychédélique – et plus particulièrement enthéogène – pratiquée depuis toujours, même avant l'homme, car les animaux se droguent ; et c'est même une hypothèse du développement de la conscience.

De l'expérience du microdosage développée par James Fadiman² qui n'offre aucune ou très peu d'altération des perceptions, pour un effet bénéfique scientifiquement démontré sur le long terme, jusqu'à la « dose héroïque » – décrite comme permettant la mort de l'ego –, l'expérience psychédélique recouvre une infinité de nuances dans la gradation de son intensité. La mort de l'ego – nous y reviendrons – peut être expliquée par la dissolution du mode de perception *par défaut* de la réalité, consistant à se considérer comme séparé du monde. L'ego est, par extension, la représentation que l'on a de soi ; ce qui nous différencie de la plupart des animaux. Cette dissolution des limites du soi, que les traditions spirituelles décrivent en des termes similaires à l'éveil, permet le détachement progressif d'attitudes chevillées à l'ego, comme les addictions, par exemple.

2. James Fadiman est un écrivain américain, reconnu pour ses recherches sur le microdosage des psychédéliques. Il a cofondé l'Institut de psychologie transpersonnelle, qui est devenu, plus tard, l'université de Sofia, où il a enseigné les études psychédéliques.

MÉDICAMENT OU POISON?

*Toutes les choses sont poison, et rien n'est sans poison;
seule la dose fait qu'une chose n'est pas poison.*

– Paracelse

Il convient de redéfinir le mot «drogue», et son occultation des nuances. Son utilisation comme mot fourre-tout trahit notre méconnaissance et notre manque de granularité sur le sujet. Il revêt un caractère péjoratif, employé à outrance par les gouvernements souhaitant faire des amalgames – ici encore, on enferme dans des mots pour simplifier, et écarter la société d'un savoir plus subtil et plus profond. Les Inuits disposent de plus de vingt mots pour nommer ce que nous appelons la «neige». Concernant les outils de la nature permettant l'éveil, nous disposons d'un seul mot fourre-tout, là où nous en aurions besoin d'au moins une centaine.

Affirmer «Je n'ai pas besoin d'ingérer une drogue pour accéder à un éveil ou à une compréhension accrue de l'existence et de son sens, de la réalité et de sa nature» trahit un criant manque d'humilité et de curiosité.

Il est évident que celui qui souhaite s'enfoncer toujours plus profondément dans une culture matérialiste et capitaliste, comme dans un confortable canapé en cuir acheté à crédit, n'en a effectivement pas besoin. Puisque l'ingestion des drogues/médicaments/psychédéliques va radicalement desservir cet objectif.

Psychedelics are illegal not because a loving government is concerned that you may jump out of a third story window. Psychedelics are illegal

because they dissolve opinion structures and culturally laid down models of behaviour and information processing. They open you up to the possibility that everything you know, is wrong¹.

– Terence McKenna

Il convient donc de nuancer le mot «drogue» qui, par définition, qualifie une substance qui modifie nos perceptions. Jusqu'ici, rien de péjoratif, puisque nous pouvons y inclure, entre autres, le café, le tabac, l'alcool et le sucre. Il convient maintenant d'éclaircir la notion de *dépendance*, particulièrement forte dans les substances légales citées ci-dessus, qui n'est absolument pas une généralité, mais plutôt une exception rare.

Le caractère addictif n'est donc pas un facteur d'illégalité. Il y a, en réalité, une réelle décorrélation entre ces deux facteurs. Le facteur principal d'illégalité est la préservation des intérêts de l'autorité qui interdit lesdites substances. Nous pouvons trouver une corrélation bien plus marquée entre illégalité et approfondissement de la conscience. Il y a, évidemment, parallèlement à cela, une corrélation entre illégalité et danger, principalement pour les substances addictives (cocaïne, héroïne, méthamphétamine, etc.). Mais c'est, de loin, la moins évidente. C'est là qu'intervient la nécessité de différencier les dimensions enthéogène et psychédélique de certaines substances rentrant dans la boîte réductrice et déformante qu'est le mot «drogue».

1. «Les psychédéliques ne sont pas illégaux parce qu'un gouvernement aimant craint que vous sautiez par la fenêtre du troisième étage. Les psychédéliques sont illégaux parce qu'ils dissolvent les structures d'opinion, les modèles de comportement, et le traitement de l'information culturellement établis. Ils vous ouvrent à la possibilité que tout ce que vous savez soit faux.»

ENTHÉOGÈNE OU PSYCHÉDÉLIQUE ?

Selon le magazine *Double Blind*¹, sur lequel s'appuie ce court chapitre, le terme « enthéogène » – évoquant le langage de la « médecine divine » – serait en train de remplacer « psychédélique ».

En 2020, lorsque le conseil municipal d’Oakland a voté à l’unanimité la décriminalisation de quatre espèces de plantes psychoactives et de champignons, un mot est entré dans le lexique de la jurisprudence américaine : « enthéogène ». La résolution énumère des enthéogènes spécifiques : les cactus peyotl et San Pedro, l’Ayahuasca, l’iboga, et les champignons à psilocybine.

Alors, que sont les enthéogènes ? Communément, les enthéogènes sont des plantes qui procurent une expérience spirituelle. Le mot provient des racines grecques *en* (dedans), *theo* (divin) et *gen* (créer), et signifie littéralement « créer le divin à l’intérieur ». Une définition élargie, présentée dans les documents officiels fournis à la ville d’Oakland, expliquait que les enthéogènes étaient utilisés par les peuples autochtones depuis des millénaires pour « la guérison, la connaissance, la créativité et la connexion spirituelle ».

Le mot « enthéogène », lui-même, exprime une idée sur qui utilise ces substances, et comment et pourquoi ces personnes le font. Il représente

1. Joanna Steinhardt, « Entheogen: What does this word actually mean? », *Double Blind*, mai 2020.

un écart important par rapport aux hypothèses courantes. Partagées en communauté, parfois cultivées personnellement, utilisées à des fins spirituelles et thérapeutiques, ce ne sont pas les « drogues » des adolescents ou l'évasion des hippies.

Le mot « enthéogène » porte un réseau d'associations qui le distingue du mot « psychédélique » de manière significative. Son utilisation dans le mouvement de décriminalisation reflète un changement marqué dans la façon dont nous comprenons les plantes enthéogènes, les champignons et les composés synthétiques plus communément appelés « psychédéliques ».

Un regard sur l'histoire du mot donne un aperçu de l'importance de ces distinctions. Le terme a été inventé dans un court article académique, paru en 1979 dans *Journal of Psychedelic Drugs*. L'article s'ouvre sur une brève histoire de la confusion moderne sur cette « catégorie unique de drogues ». Les auteurs écrivent : « Les mots sont fabriqués et, dans leur fabrication, ils trahissent l'incompréhension ou les préjugés de l'époque. »

Le mot « hallucinogène » impliquait une tromperie visuelle et un délire, un jugement de valeur sur la perception et la réalité. « Psychotomimétique » était un terme utilisé par les psychologues, signifiant littéralement « une drogue qui induit la psychose ». Cela a été rejeté pour d'évidentes raisons.

Quant à « psychédélique », le mot souffrait d'une parenté linguistique avec « les psycho-mots » comme la « psyché » et la « psychologie », créant une association avec la maladie et la pathologie. Il signifie « manifestant ou révélant l'esprit », notamment popularisé par Timothy Leary et Ram Dass. Les auteurs notent, comme raison de son rejet par la société, que le mot était devenu entaché de connotations de la culture pop des années 1960. Il fallait un nouveau mot.

« Enthéogène » est alors devenu une nouvelle version de « psychédélique ». Dans l'article de 1979, le mot était censé faire référence à des substances ouvrant l'esprit et induire des « états chamaniques et extatiques ». Plus précisément, nous avions besoin d'un mot pour décrire le type d'extase cérémonielle qui était essentielle à la théorie – à laquelle j'adhère – selon laquelle les religions antiques ont pris naissance par la consommation de plantes psychoactives ou de champignons.

Enthéogène ou psychédélique ?

Aujourd’hui, le mot circule parmi un large éventail de personnes, des chamans à la lignée transgénérationnelle aux festivaliers qui voient leurs fêtes comme des formes modernes de rituel extatique. L’utilisation du terme « enthéogène » place les cultures contemporaines dans la même lignée que la divination préhistorique et les traditions chamaniques. Contrairement aux psychédéliques, qui se tournaient vers le futur, les enthéogènes se tournent vers le passé.

Si les psychédéliques sont liés à la contre-culture des années 1960, les enthéogènes, eux, sont liés à des pratiques qui existent depuis des millénaires. *Decriminalize Nature* affirme que les enthéogènes facilitent une connexion spirituelle avec la nature, qui est à la fois ancienne et universelle. Une médecine spirituelle ancienne qui relie les cultures autochtones et la science moderne.

Il existe aussi une approche selon laquelle le mot « enthéogène » délégitime implicitement l’usage récréatif – par des personnes en bonne santé, pour le plaisir. Si les enthéogènes « génèrent le divin en nous », est-ce irrespectueux, voire profanant, de les utiliser pour des plaisirs insignifiants ? Puis il y a l’association conceptuelle du mot avec une idée de naturalité qui exclut implicitement les drogues synthétiques comme la MDMA, le LSD et la kétamine – des substances qui peuvent pourtant induire de puissantes expériences de transcendance et de divinité.

Dès sa création, le mot « enthéogène » fut ancré dans cette idée d’utilisation cérémonielle et religieuse, par opposition à l’usage récréatif. Le terme est entrelacé avec des visions d’un passé où les gens communiquaient avec le divin à travers une relation accrue à la nature.

Que ces approches soient correctes ou non, une chose est claire : le mot « enthéogène » exprime l’immense signification spirituelle et politique que d’innombrables personnes trouvent aujourd’hui dans ces plantes, champignons et composés chimiques. Les mots sont fabriqués, et, dans leur fabrication, ils révèlent les espoirs et les rêves de leur temps.

LA NOTION DE DANGEROSITÉ

Cependant, tout interdit n'étant pas irraisonné, ou dénué d'argument, il convient d'établir une distinction, dans les produits interdits, entre ceux qui contribuent également au rétrécissement du champ de conscience, ou à une anesthésie de nos perceptions et de notre discernement, et ceux qui permettent justement l'inverse.

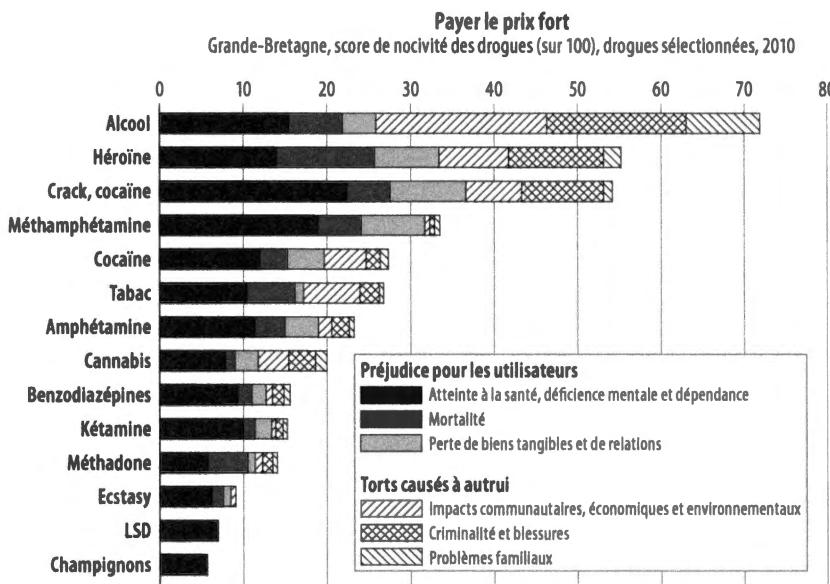
Des études¹ ont contribué à ce discernement en définissant, selon quatre critères, le caractère « dangereux » d'une substance :

- son pouvoir addictif;
- le préjudice qu'il cause à son consommateur (physique et psychologique) ;
- le préjudice qu'il cause à la société ;
- et, enfin, un coefficient très simple, issu du rapport entre dose efficiente et dose létale.

Ces études nous permettent de séparer le grain de l'ivraie au sein des substances illégales les plus consommées. En tête des divers classements issus de ces études, nous trouvons invariablement : l'alcool, l'héroïne, la cocaïne, la méthamphétamine.

1. David Nutt, Leslie King, Lawrence Phillips, « Drug harms in the UK: a multi-criteria decision analysis », au nom de The Independent Scientific Committee on Drugs, *The Lancet*, 2010, n° 376.

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes



Drug harms in the UK: a multi-criteria decision analysis².

En bas de classement, nous trouvons, avec la même régularité selon les études, le LSD, la psilocybine (molécule présente dans les champignons hallucinogènes). Ces derniers produits, selon la contre-culture mais aussi le monde scientifique, trouvent, par coïncidence ou non, leur place dans la catégorie dite des « psychédéliques » (qui délie ou révèle la psyché).

C'est ici – en témoigne leur consommation millénaire dans les pratiques chamaniques – que nous rencontrons leur dimension spirituelle, et leur effet sur la conscience.

Les substances les moins « dangereuses » sont également celles qui donnent accès aux expériences transcendentales, spirituelles ou mystiques. Elles favorisent un élargissement ou approfondissement du champ

2. *Ibid.*

de conscience, et non un rétrécissement, comme les substances légales. De même, elles ne sont peu – ou pas – addictives, comparativement aux substances légales.

Beaucoup de substances présentes dans la nature ne font pas partie de ces études, simplement délaissées, car moins connues ou moins accessibles, et surtout innombrables. C'est le cas notamment de la DMT, pourtant présente dans quasiment tout le vivant, dans chaque organisme, des humains aux souris en passant par une grande majorité de plantes. La quasi-omniprésence de cette molécule interroge encore à ce jour, tout autant que sa fonction.

Mon avis personnel sur cette dernière question – partagé par beaucoup d'explorateurs de la conscience – est que la fonction de la DMT est étroitement liée à la spiritualité. Elle serait le catalyseur de l'expérience spirituelle. Pour ainsi dire, des expériences visant à reconnaître la réalité de ce que nous pouvons appeler «âme» et d'autres dimensions, comme réels, et, selon la dose et l'intensité de l'expérience comme beaucoup plus «réels» et tangibles que ce que nous considérons comme la réalité ordinaire.

L'expérience de la DMT (que nous produisons naturellement dans notre corps, au niveau de la glande pinéale et des poumons) permet de pénétrer une réalité alternative – ou, pour le dire plus justement, une réalité supérieure, en ce sens qu'elle englobe et contient la nôtre. Notre réalité, ordinaire, apparaît alors comme une émanation, un rejeton, une création de cette dimension originelle, du moins fondatrice de la nôtre.

La nature de cette dimension créatrice (car tout s'y crée constamment) fait l'objet de nombreuses spéculations entre ses explorateurs. Le terme «explorateur» peut faire sourire puisqu'il convoque spontanément, dans notre esprit, des images du siècle dernier, aux couleurs de jungles verdoyantes, dangereuses savanes, mers mystérieuses, paysages escarpés et pays lointains. Il ne s'agit pas, ici, de partir loin, mais en dedans, et au-delà, sans bouger de l'environnement propice à l'expérience. Il ne s'agit pas ici d'aller affronter – un danger, l'inconnu, des autochtones – mais bien de se dissoudre. Cette dimension est là, en ce moment

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes

même, au moment où je vous parle, dans le millefeuille des secondes qui s'écoulent.

Ce qui nous sépare de cette dimension est simplement l'interposition de l'ego entre la conscience individuelle et la conscience universelle.

CONSCIENCE DE LA RÉALITÉ ET RÉALITÉ DE LA CONSCIENCE

Dans son récent livre *Les Nouvelles Thérapies psychédéliques: des experts témoignent*¹, le Dr Olivier Chambon me pose la question suivante : « La “conscience”, pour vous, c'est quoi ? D'où vient-elle ? Quelle est sa nature ? Quel est son rôle, son importance ? »

La *conscience* est déjà un concept extrêmement complexe à délimiter, à définir dans les limites du langage, dans la mesure où tout ce qui est provient de cette conscience. La science, elle-même, peine à trouver un consensus pour la définir. Cela reviendrait, pour un poisson, à décrire l'eau dans laquelle il vit, sans référence possible à ce que l'eau n'est pas. Toute tentative de définition nous éloigne du sujet. Cela est d'autant plus vrai quand nous l'abordons dans sa dimension spirituelle, plutôt que scientifique. Nous lui accordons par convention, dans ce cas, un C majuscule.

Les récentes découvertes en physique quantique révèlent que la matière n'est qu'une forme d'énergie, qui émerge d'une source au-delà de l'espace et du temps. Cette source est la conscience, appelez cela « Dieu », « l'esprit », « le champ quantique », « la Source » ; nous parlons alors de la

1. Olivier Chambon, *Les Nouvelles Thérapies psychédéliques: des experts témoignent*, Guy Trédaniel éditeur, 2022.

même chose. La physique classique a mis l'accent sur la seule matière. Et affirme, à partir de cette perception déterministe, que les interactions de la matière représentent et expliquent tous les phénomènes, incluant ce que nous expérimentons ; elle nous fait arriver à la conclusion que nous ne sommes que des machines, régies par des processus biochimiques. Ce qui pourrait être vrai, si ce n'était pas très incomplet. Si nous n'étions que des machines, nous ne ferions pas l'expérience de tout ce qui est inexplicable par la physique classique.

Dans la dimension quantique, tout est simultané et interconnecté. Il n'y a ni espace ni temps. Il n'y a qu'une seule énergie, et les travaux d'Amit Goswami (*The Self-Aware Universe*), physicien quantique, suggèrent qu'il pourrait s'agir de la conscience dont toute matière émane.

Tout le monde de l'expérience, incluant la matière, est la manifestation matérielle d'une forme transcendante de la conscience. L'idée que la conscience est le fondement de toute existence, et non la matière, est la base de toutes les traditions spirituelles.

– Amit Goswami, physicien quantique

Je peux également, ici, par souci d'intelligibilité, évoquer la Conscience en la décrivant comme « ce qui perçoit » le monde, au-delà de notre identité, au-delà de l'illusion de notre individualité, au-delà de l'ego. Certaines expériences psychédéliques intenses sont décrites comme menant à la « mort de l'ego », perçue comme une dissolution des limites du soi, voire une disparition du sens de ce *soi*, au profit d'une perception de *ce qui est*, depuis un point de vue moins limité, universel, omniscient. Ce nouveau point de vue, souvent inédit et révolutionnaire pour l'expérimentateur, peut être envisagé comme étant celui de la Conscience universelle, existant au-delà des limites de l'ego, conception étroite de *ce que nous sommes*, au-delà de toute projection personnelle conditionnée par l'accumulation de nos expériences.

Cette expérience de la Conscience non entravée par nos limites habituelles, et par les contraintes de la matière – conditionnées par l'étroitesse

des plages de perception de nos sens – est décrite d'innombrables manières depuis des milliers d'années, à travers les grandes traditions spirituelles, comme un éveil spirituel : *samadhi, satori, bodhi, nirvana, épiphanie, etc.*

La Conscience ne vient de nulle part, et ne va nulle part. Elle est, indifféremment, ce qui perçoit et ce qui est perçu. Sa nature est la nature elle-même, et toute tentative de définition ruisselle sur elle comme une goutte d'eau sur l'imperméable duvet d'un canard. Seule la lumière se reflète dessus, et nous permet d'en percevoir maladroitement les contours. C'est, d'ailleurs, cette perception qui nous sépare des animaux : la conscience de la conscience. Ce qui est, en soi, une singularité de la nature qui nous place peut-être dans une responsabilité toute particulière : répandre le vivant – et donc permettre à la Conscience d'enrichir son expérience d'elle-même – d'une manière dont les règnes végétal et animal ne sont pas capables.

Beaucoup d'expérimentateurs non familiers avec cette dimension originelle, la confondant avec leur ego qu'ils ne discernent parfois pas, ressortent de leur *voyage* avec beaucoup de questions sur la nature de celle-ci. Une dissociation, un discernement, entre le « moi » habituel et le « cela », que pourtant nous sommes aussi, laisse le psychonaute perplexe et interrogatif quant à la nature de ce « moi », désormais expérimenté de manière élargie, non physique, et non locale.

Il est possible, en étant immergé dans un état que décrivent certains méditants aguerris, de reconnaître et de rencontrer le substrat fondamental de la conscience. Dans certaines traditions bouddhistes (par exemple, dans le mahāmudra et le zen), cet état est même nommé « esprit ordinaire », qui ne doit cependant pas être confondu avec l'esprit de tous les jours, rempli d'incessants bavardages internes, mental. La Conscience, c'est à la fois la base de ce niveau de conscience superficiel et ce qui l'englobe. C'est pourquoi certains maîtres bouddhistes nous disent que nous sommes, tous, déjà éveillés.

Nous pouvons comparer cet état d'esprit primordial à un écran sur lequel nos pensées apparaissent. Quand nous regardons un film, notre

attention est portée sur le spectacle en constante évolution, et non sur l'écran lui-même. Néanmoins, l'écran est toujours présent. Le fait de ne pas voir l'écran est analogue à notre aveuglement habituel en ce qui concerne la conscience de base non duelle, dans laquelle toutes les pensées apparaissent. Dans la tradition bouddhiste, cette ignorance – dans son sens originel qui la place comme cause fondamentale de toute souffrance – s'appelle *avidya*, littéralement « non-connaissance ». En ces termes, s'éveiller serait donc simplement le fait de remarquer l'écran.

Nous avons à décrire un bâtiment et à l'expliquer; son étage supérieur a été construit au XIX^e siècle; le rez-de-chaussée date du XVI^e siècle, et l'examen plus minutieux de la construction montre qu'elle a été faite sur une tour du I^e siècle. Dans la cave, nous découvrons des fondations romaines, et, sous la cave, il s'y trouve une grotte comblée, sur le sol de laquelle on découvre, dans les couches supérieures, des outils de silex, et, dans les couches plus profondes, des restes de la faune glaciaire. Telle serait à peu près la structure de notre âme: nous vivons à l'étage supérieur et n'avons que vaguement conscience que l'étage inférieur est assez vieux. Ce qui est au-dessous de la surface de la terre est, pour nous, tout à fait inconscient.

– C. G. Jung, *La Structure de l'âme*²

Ici, pour servir le propos du livre, je tiens ces édifices et ces mécanismes de défense psychologiques comme les métaphores de nos convictions sur notre nature, la nature du monde qui nous entoure, et de la nature de la réalité. Nous percevons le monde de la manière qui nous permettra d'y survivre. Une perception de l'ego donc, ce programme de survie aux dérives scientifiques, par opposition à une perception du cœur qui, bien au-delà de toute tentative d'intellectualisation, pourrait nous mener à la perception d'une réalité plus large, plus profonde, dont les paramètres

2. Carl Gustav Jung, *La Structure de l'âme*, L'Esprit du Temps, 2013.

ne sont pas appréhendables par l'intellect, mais bien palpables par une autre composante de ce que nous sommes : *la Conscience*.

Croire que l'âme réside dans le cerveau revient à croire que l'orchestre qui joue se trouve dans le poste de radio. Ce n'est pas le cerveau qui crée la conscience, mais l'inverse.

– Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

Notre perception de la réalité est conditionnée par les plages de perception de nos cinq sens, incroyablement étroites. De plus, le conditionnement de la perception de notre réalité est renforcé par notre histoire et par notre culture. Nous vivons essentiellement sous l'influence de deux histoires principales. L'une, matérialiste, nous raconte que nous sommes des corps séparés dans un univers dénué d'intelligence, uniquement fait de matière, et que, par un improbable hasard, l'humain a vu le jour. L'autre, religieuse, nous raconte que nous avons été créés par une divinité toute-puissante, qui nous a créés à son image, et à laquelle nous devons adoration et soumission.

*Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est,
nous le voyons tel que nous sommes.*

– Emmanuel Kant

Ah, la réalité ! Par convention, ici, nous allons entendre par *réalité* la perception supposée qu'est celle de l'écrasante majorité de nos congénères. Je suis personnellement régulièrement ébahi et stupéfait de l'absence totale de considérations spirituelles de la plupart des Occidentaux. J'entends par « spiritualité » l'opposition à la matérialité qui régit notre vie ordinaire, et n'y inclut pas le dogme religieux, car toute aspiration spirituelle ne saurait souffrir d'aucun dogme, ni règle. Ainsi, nous conviendrons que nombre d'entre nous n'ont pas eu la chance d'avoir le loisir de s'exonérer des contingences matérielles suggérées par une société capitaliste et, de fait, consumériste. La réalité de l'âme,

des autres dimensions, de notre origine extraterrestre, de l'intuition, de la vie après la mort, du chamanisme, des anciens astronautes, n'étant toujours pas au menu du journal télévisé, ni des grands médias, et encore moins des programmes scolaires, nous aurions pu espérer, avec la naissance d'Internet, que les contenus les plus consultés, générant le plus de vues et de followers, puissent faire de ces sujets leur cheval de bataille.

Cette conception-là de la réalité – celle définie par la perception classique et superficielle distillée par les médias qui la façonnent pour la plus représentative part de nos concitoyens –, de ce qui est donc qualifié de « réel et crédible », de ce qui ne l'est pas, est, depuis près d'un siècle, et de manière croissante, mise à mal par la physique quantique, qui décrit le comportement des atomes et des particules élémentaires. À titre de simple exemple, nous savons qu'un atome est constitué de 99,99 % de vide. Ce fait ne devrait-il pas suggérer davantage d'interrogations et de réactions ?

La réalité, c'est ce qui subsiste quand on a cessé d'y croire.

– Philip K. Dick

Il y a un certain prix à payer pour être considéré comme mentalement sain, et intégré dans une société matérialiste : un certain niveau d'ignorance sur la nature de la réalité, ou, au mieux, un léger doute sur le fait que « notre » réalité matérielle est une absolue illusion, un complet mirage (*Māyā*, dans l'hindouisme et le bouddhisme). Ce léger doute pourrait être une des briques fondatrices d'un barrage retenant une quantité inimaginable d'informations. Quand ce doute s'éteint, quand cette brique est enlevée, commence lentement, pour les plus « solides » d'entre nous, l'écoulement d'une réalité cachée vers notre monde tangible. Pour les plus fragiles, les plus ignés, les plus perméables et habités, l'édifice se fissure, et les deux réalités se confondent alors. Certains d'entre eux perdent contact avec « notre » réalité matérialiste ; ce que nous appelons « psychose ». Les autres auront appris à nager, à travers l'amour, la méditation ou l'introspection.

Conscience de la réalité et réalité de la conscience

*Le mystique nage dans les mêmes eaux
que celles dans lesquelles se noie le psychotique.*

– Joseph Campbell

« La Conscience » coule à travers nous. Elle est cette chose qui anime toute matière inerte en apparence pour en faire « la Nature ». Elle est, entre autres, cette chose qui nous sépare de notre cadavre. Certains l'appellent « Dieu », et lui donnent une image de grand-père rédempteur qui attend quelque chose de nous. Cette « Conscience » est cette chose infiniment mystérieuse qui coule dans celui qui lit cette phrase, qui murmure toute la journée d'aimer, aimer, aimer, car c'est ainsi que la Vie se répand et prospère. « La Vie » possède une armure, et c'est pour cela qu'elle est aussi écorce, épines, griffes et carapaces. L'armure de l'humain est l'ego, et, par une utilisation excessive, il peut agir contre les intérêts de la Vie en se comportant notamment de manière destructive envers son environnement, que « le Vivant » constitue. La reconnexion à la Conscience peut se faire à travers le corps, au-delà du mental, en faisant l'amour, en dansant, en méditant, en jouant, en chantant. C'est la profondeur de ces expériences directes – qui dissolvent tristesse, angoisse et déprime – qui permet de prendre conscience de cette « intelligence du Vivant », et d'y céder, avec un sourire que plus rien n'effacera.

UNE CONSCIENCE COLLECTIVE ?

L'université de Princeton mène, depuis 1998, une expérience de parapsychologie visant à mesurer la corrélation entre des anomalies dans la génération de nombres aléatoires et des émotions collectives au niveau mondial. Il s'agit de la tentative de détecter les interactions possibles entre une « conscience globale » et des éléments physiques comme les soixante-dix générateurs de nombres aléatoires physiques placés sur la surface du globe.

Ce rigoureux projet, financé par l'Institut des sciences noétiques, résulte de la collaboration internationale de cent chercheurs et ingénieurs, et mesure une corrélation entre des événements d'importance planétaire – attentats, tremblements de terre, méditations planétaires – et la fluctuation de ces nombres aléatoires.

On peut lire, sur la page dédiée du site de l'université : « *Lorsque la conscience humaine devient cohérente, le comportement des systèmes aléatoires peut changer. Les générateurs de nombres aléatoires produisent des séquences de zéros et de uns complètement imprévisibles. Mais, lorsqu'un grand événement synchronise les sentiments de millions de personnes, notre réseau de générateurs se structure subtilement. Nous calculons une probabilité d'un sur mille milliards que l'effet soit dû au hasard. Les preuves suggèrent une noosphère émergente, ou le champ de conscience unificateur décrit par les sages de toutes les cultures.*

La noosphère, ici évoquée, désigne « la sphère de la pensée humaine », et nous pouvons en affiner la compréhension en parlant de « conscience

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes

collective ». Bien qu'il demeure des controverses quant à l'interprétation des résultats quotidiens de cette étude encore en cours, nous constatons ici un rapprochement entre science et spiritualité.

SCIENTISME

Notre existence propre est le cadre de la perception et de l'expérimentation d'une infinité d'informations, que la science ne pourra probablement jamais circonscrire. La richesse d'une émotion, si elle peut être expliquée, par des mots, ne pourra jamais être vécue pleinement à travers ceux-ci. Se réfugier derrière la science – ou, pire, vouloir comprendre par la science en la considérant comme la seule source fiable de savoir – revient à vouloir goûter un fruit en le regardant au microscope.

L'approche scientifique, tout comme l'approche religieuse d'un phénomène spirituel, est un réductionnisme. C'est le règne du mental et de l'ego au détriment du Soi, de la spiritualité et de l'expérience directe. Même s'il est fort probable que la science parvienne, un jour – après avoir découvert l'existence d'autres dimensions infiniment plus complexes et plus riches que les nôtres, éventuellement peuplées de ce que certains considèrent comme nos maîtres, voire nos créateurs, et dont toutes les traditions spirituelles font état –, à expliquer ces expériences directes par un aride langage scientifique, ce sera encore une fois une tentative de mentaliser l'ineffable, et de renforcer le gouffre entre l'homme et son âme, créé par notre civilisation et notre culture glorifiant l'ego et le matérialisme.

La position scientiste est à l'expérience directe ce que l'ego est à l'âme. Une tentative supplémentaire de contrôle menant à une distanciation de la richesse infinie propre à la source de toute chose.

– Stephan Schillinger

Le scientisme – qui consiste à placer en dogme matérialiste l'applicabilité universelle de la méthode scientifique – est une névrose collective, symptôme alarmant de l'éloignement de notre nature profonde, nouvelle tentative désespérée de contrôle de la nature. Le scientisme est à la société ce que le bétonnage est à la nature: une tentative d'agrément contre-intuitif et artificiel trahissant un éloignement de l'essentiel. Comme autant de parkings et d'autoroutes à travers forêts et plaines sauvages. Incapables de saisir la perfection du vivant, nous en multiplions les tentatives de recouvrement, de compartimentage ou de morcellement. C'est le hard-discount de la conscience, les vestiges du fast-food spirituel similaire au dogme religieux.

Quand on cesse d'emprunter les autoroutes du dogme jetées à travers la nature humaine, ou d'errer sur ses aires abandonnées, la nature reprend lentement le dessus en recouvrant les concepts et en brisant les routes. Nous invitant à nous perdre dans ce qui sait déjà, dans ce qui était déjà là avant nos entreprises de construction de la pensée, à nous laisser porter par la sagesse d'un règne qui possède des centaines de millions d'années d'avance technologique.

Charles Tart, cofondateur de la psychologie transpersonnelle, professeur émérite de psychologie à l'université de Californie, a étudié les écrits des fondateurs de la recherche psychique, des instruits de la fin du XIX^e siècle qui ont également buté contre des questions sur la réalité de la spiritualité. Si la position matérialiste tend à jeter le bébé avec l'eau du bain, devant le corpus des superstitions religieuses, il est admis que l'attitude fondamentale de la science est d'être ouverte sur tout et peut être appliquée à tous domaines, y compris le spirituel.

Il déclare que la science n'a pas à être enfermée dans un système de croyances qui suppose dogmatiquement que seul le monde matériel est réel. Cette ligne de pensée a conduit à une grande partie de ses travaux en parapsychologie. En utilisant les méthodes scientifiques les plus rigoureuses, il a démontré à maintes reprises qu'il existe un aspect de l'esprit humain qui transcende le matériel connu, qui possède une dimension scientifiquement mesurable et nous permet de considérer certaines idées spirituelles comme une chose réelle.

Sa rencontre avec Swami Vivekananda¹ a été particulièrement importante pour lui, car il prétendait que le yoga n'était pas un système de croyances, ni une religion ; le yoga était (ou du moins pouvait être) une science. La pratique de diverses techniques de méditation nous amène à certaines expériences et observations, et nous pouvons ainsi vérifier, par nous-mêmes, les réalités sous-jacentes au yoga. Le bouddhisme fait des déclarations similaires, comme dans le célèbre Kalama Sutta où le Bouddha insiste pour que les gens n'acceptent pas ses idées sur l'autorité ou sur la foi, mais s'appuient sur l'expérience personnelle et nous exhortent à « être une lampe pour nous-mêmes ».

La vie de Charles Tart a radicalement changé, un samedi matin de 1961, alors qu'il était encore étudiant diplômé. Dans le laboratoire de parapsychologie de l'université Duke, un psychologue européen invité, Ivo Kohler, lui tendit une tasse d'eau tiède dans laquelle 400 mg de mescaline avaient été dissous. Beaucoup de ses idées sur le mental et l'esprit sont alors devenues des expériences directes.

Tart décrit « une beauté incroyable » : « La salle de laboratoire simple et terne de l'ancien laboratoire de parapsychologie de l'université Duke est devenue la salle la plus riche que j'aie jamais vue, les gens sont devenus des dieux, et les fleurs autour du bâtiment sont devenues des miracles de forme. J'ai vu la nature mécanique et resserrée de mon esprit qui pouvait fonctionner comme une machine : appuyez sur le bouton de démarrage, et des tâches mentales pourraient être effectuées sans réelle conscience. J'ai vu que c'était la nature de mon esprit tel que je l'avais connu. "Je" a vu que, quelle que soit ma vraie nature, c'était "quelque chose" au-delà de mon moi normal et de mes idées. Bien que cette expérience de la mescaline remonte à plus de trente ans dans mon passé, elle m'influence encore aujourd'hui. J'ai médité et fait d'autres travaux de pleine conscience régulièrement pendant de nombreuses années grâce à cette inspiration.

1. Philosophie et maître spirituel qui a fait connaître l'hindouisme au monde occidental et a inspiré le mouvement pour l'indépendance de l'Inde. C'est l'un des principaux disciples de Râmakrishna.

Mais, lorsque la vie est oppressante et que la méditation échoue ou me semble ennuyeuse, je peux parfois me ré-inspirer en me souvenant de la beauté, de l'espace, de l'intelligence et de la divinité que j'ai vécues au cours de ce voyage. »

Nous pourrions également décrire le scientisme comme la propension à tout vouloir expliquer par des études scientifiques au détriment de la perception de chacun par le biais de son expérience directe. La valeur de la perception personnelle, et sa capacité, chez certaines personnes, à anticiper des conclusions scientifiques peuvent se révéler à travers l'intuition, que Henry Bergson comparait à un excès de vitesse de l'intelligence. L'effort conscient de sortir de l'impasse dans laquelle l'humanité s'engouffre passe également par la revalorisation des expériences personnelles, mystiques et poétiques, dont l'intuition est un constituant actif. À titre d'exemple, le cerveau possède une puissance de calcul de 5 petaflops, selon les sources les plus modestes (soit 5×10^{15} , ou 5 millions de milliards d'opérations par seconde). Nous ne sommes pourtant conscients que d'une infinitésimale partie de ces processus. C'est dans le gouffre immense entre ce qui est réellement traité et ce qui est réellement perçu que cette intuition prend sa source. Elle procède de l'expérience directe de la réalité scientifiquement observable et mesurable, mais également du traitement d'informations non observables, ni mesurables.

Réduire les psychédéliques à des médicaments envisagés sous l'angle strictement scientifique est un réductionnisme et un symptôme de l'ignorance de notre société. Réduire les psychédéliques à leur aspect strictement thérapeutique, et réduire cet aspect à l'interaction moléculaire, est un déni du champ transpersonnel et une ignorance fondamentale des constitutifs de la guérison psychologique. Cette approche scientiste du milieu psychédélique n'est pas en vigueur dans tous les endroits de la planète. À titre d'exemple, les villes américaines ayant légalisé les enthéogènes l'ont fait à travers le prisme de la tradition, de la pratique spirituelle et de la liberté fondamentale qui en découle. L'approche scientiste est symptomatique de la dérive civilisationnelle, dont les limites révèlent

Scientisme

l'absurdité et l'étroitesse de la direction globale que l'humanité prend – confondant souvent religion et spiritualité. Ces deux paradigmes, illustrés par l'opposition matérialisme *vs* postmatérialisme, sont à mettre en relief avec le gouffre qui sépare les soixante-dix années de science psychédélique tâtonnante aux milliers – sinon dizaine de milliers – d'années d'empirisme. Loin de moi l'idée de renier la science, indispensable et magnifique, mais je préfère m'éloigner d'un scientisme mortifère.

RELIGIONISME

La religion, c'est croire en l'expérience de quelqu'un d'autre...

La spiritualité, c'est vivre sa propre expérience.

– Deepak Chopra

Je tente, ici, sans donner aucun crédit à une quelconque religion, de faire la lumière sur ce qui est commun à chacune d'entre elles. Sur ce qui les regroupe au-delà des libres interprétations, parfois loufoques, à travers les âges.

Toute religion ou idéologie obéit à des impératifs davantage sociétaux que spirituels. Toute idéologie – qui, par définition, ne nous appartient pas personnellement – se mettra en travers du chemin vers l'éveil. La religion est une tentative naïve d'atteinte collective de l'éveil. Une tentative d'application à la masse de recettes individuelles et propres – par la négation de la divinité et de la souveraineté de l'individu –, et qui, de fait, se distancie de sa propre essence.

Les religions sont des tentatives de reproduction du mystère dans lequel le shamanisme originel baignait. Le religieux est comme un aquaphobe qui flotte sur un océan, dans lequel plongent les shamans depuis la nuit des temps. Le religieux spéculle et se tient à distance du mystère que contiendrait l'océan, quand le shaman danse et communique avec lui. Le scientifique, lui, observe les deux, sans jamais vivre, ni danser, il se contente de rendre compte de ses observations sur la base d'une perception, qui s'arrêtent là où commence sa subjectivité, son indicible.

Les religions du livre n'ont plus rien du mysticisme qui les a engendrées. Ni de l'expérience fondatrice des prophètes qui, ayant fait l'expérience d'états modifiés de conscience, ont compris la nature de la Conscience et du divin.

Les textes sacrés sont fondés sur des expériences directes, qui désagrègent, par leur nature, leur propre message, leur substance même. Interprétés, sans cesse réinterprétés, travestis et corrompus à des fins de pouvoir et de contrôle des masses, les institutions religieuses qui s'organisent perdent alors le lien avec l'expérience spirituelle incommuniquable, en s'éloignant de l'expérience directe. Car l'institutionnalisation d'une tradition spirituelle se fait par une caste établissant des dogmes, sur la base de libres interprétations au service de la velléité de contrôle des institutions religieuses, qui n'a jamais eu accès à la réalité spirituelle qu'elles professent.

Le message originel – incommuniquable autrement que par l'expérience directe – se retrouve vidé de toute substance, réduit à de pâles simulacres, rituels dont plus aucun adepte, privé de l'expérience elle-même, ne comprend ni ne peut comprendre la signification.

Nous assistons, à travers l'histoire des religions, à notre propension à une naïve reproduction factice de l'expérience mystique. Cette inclination est très bien illustrée dans la croyance relative au *culte du cargo*. Où, initialement, des peuples indigènes de Mélanésie, en proie à la colonisation par largage aérien, reproduisaient pistes d'atterrissements et sculptures d'avions, imitant les soldats, afin, le pensaient-ils, de favoriser leur survenance qu'ils prenaient pour divine. Certains, ayant constaté que les opérateurs radio au sol commandaient l'arrivée de navires ou le parachutage de vivres et de médicaments, construisirent de fausses cabines de radiocommunication. Nous pouvons regarder du même œil, amusé mais non moins compatissant, les messes et rituels de nos intermédiaires religieux en proie à la reproduction de simulacres dénués des éléments biotechnologiques – les sacrements enthéogéniques naturels – essentiels à une véritable communication mystique avec la Source de tout, elle, bien réelle.

La religion tente d'établir une cartographie et des règles, là où, par essence, il ne peut y en avoir. C'est intermédiaire entre l'entité qu'est l'homme et la Conscience ou le divin, sa source. C'est institutionnaliser ce qui, par essence, ne peut être que personnel et intime. Puisque le rapport au tout ne peut être que déformé par ce que nous sommes. Toute religion, ou idéologie, ne fera que se mettre en travers du chemin entre l'humain et le transcendant, entre l'humain et son éveil spirituel. Le religionisme est un des grands symptômes du manque de connexion, d'absence de sentiment mystique, et donc d'amour. C'est l'expérience d'une ou plusieurs personnes appliquée aux autres, qui les distancie ainsi de la nécessité absolue de faire sa propre expérience sans influence dogmatique, ou idéologique. C'est la sacralisation d'idoles au détriment de la valeur de l'expérience propre. Le religieux va chercher, dans l'expérience d'un autre, ou dans un livre, l'expérience qu'il ne peut ou ne veut avoir lui-même. C'est la graine de la dépossession de sa propre responsabilité spirituelle.

Ce sont ces questions mentalisées, émanant d'humains en manque de sécurité intérieure, qui donnent lieu à d'autant plus de religions et d'idéologies, au détriment de la valeur de l'expérience directe. Le religieux a peur du mal. Le mystique est celui qui l'a intégré et transcende. La religion combat le mal, le mystique l'intègre, le transmute, le transcende. Le religieux a peur de l'ombre, le mystique est celui qui est descendu dans l'ombre pour y faire lumière.

L'expérience mystique directe se retrouve dépouillée de sa substance, il n'en reste que la carcasse conceptuelle, et donc religieuse. Nous pouvons alors regarder les rituels religieux comme de vaines tentatives de reproduction singée, tel un enfant qui tenterait, dans sa chambre, de reproduire le formidable dîner de la veille avec sa dinette. Il y croit, il joue, il jubile, mais il ne se nourrit pas. Tout au plus nourrit-il son ego en pleine construction de l'idée de faire comme les grands. Sauf que les institutions religieuses modernes qui ont plongé le monde dans l'obscurantisme spirituel pendant des millénaires n'ont, elles, pas connu les grands, ni même jamais diné à la table des entités qu'elles personnifient, déforment, et réinventent à la mesure de leur soif de pouvoir.

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes

Un mythe qui était solidement entretenu par l'adhésion de milliards de fidèles, coupés de l'essentiel, coupés du secret, qu'on leur a interdit de toucher. Quoi de plus dangereux, pour une institution qui souhaite maintenir l'ordre, que d'autoriser chacun à accéder à la vérité de l'expérience directe (la vérité de chacun) en se passant de tout prêtre, imam, rabbin, pasteur, et à être le seul dépositaire et responsable de sa croyance et de son « salut ».

La religion est à l'expérience spirituelle ce que le jeu vidéo ou la téléréalité sont à la réalité. Un simulacre orchestré favorisant la docilité, permettant le contrôle, et distanciant le fidèle de sa propre liberté et capacité d'accéder au transcendant.

Nous devons tous essayer de comprendre ce qu'il se passe, nous en avons besoin. Personne ne comprend ce qu'il se passe, ni les bouddhistes, ni les chrétiens, ni les scientifiques du gouvernement. Personne!

Alors, oubliez les idéologies. Elles trahissent, elles limitent, elles nous égarent. Faites-vous confiance, personne n'est plus intelligent que vous. Informez-vous. Transcendez et méfiez-vous des idéologies.

Allez vers l'expérience directe.

Qu'est-ce que VOUS pensez, quand vous faites face à la chute d'eau ?

Qu'est-ce que VOUS pensez, quand vous êtes dans un acte sexuel ?

Qu'est-ce que VOUS pensez, quand vous prenez de la psilocybine ?

Tout le reste n'est que rumeur non confirmable.

– Terence McKenna

COMMUNIER AVEC LE VIVANT

Quiconque est sérieusement impliqué dans la science devient convaincu qu'un Esprit se manifeste dans les lois de l'Univers, et que celui-ci est très supérieur à celui de l'humain.

– Albert Einstein

Tout a commencé par une rencontre... D'ailleurs, toute histoire ne commence-t-elle pas par une rencontre? Je suis né d'une rencontre. Ce même *je* est mort d'une autre rencontre. Ce *je* est le *je* de l'individualité, de l'*ego*, de la séparation, de cela, de tout ce qui est. Cette rencontre est celle d'un humain avec la nature. Ce qui appelle à définir ce qu'est la nature. Les plus éveillés, ici, auront sursauté à la lecture de cette phrase en se disant: mais l'humain est déjà la nature! Certes, cependant, si nous sommes d'accord avec cette affirmation, nous constatons que celle-ci provient davantage d'une conception mentale que d'une expérience quotidienne. Nous sommes enfermés dans des immeubles de béton, qui sont autant de couches que nous mettons entre nous et la nature.

La nature est tout ce qui vit, tout ce qui est animé par cette énergie, que personne n'explique. On n'explique pas de manière convaincante l'origine, ni la destination après la «mort» de l'organisme en question, de cette énergie qui caractérise le «vivant».

J'emploierai indifféremment les termes «le vivant» et «la nature» pour déterminer la même et unique chose: tout ce qui vit et est animé par ce qui semble être un étrange équilibre perpétuel, qui ne nous a pas attendus. Le manque de recul sur le minuscule impact de l'humanité

sur l'univers ne nous dit pas si nous sommes en train de créer un nouvel équilibre, ou simplement de déséquilibrer ce qui était.

Ingérer la nature

Notre société est en crise d'adolescence avec les psychédéliques. Après la campagne de prohibition planétaire, menée par les États-Unis dans les années 1970, faisant suite à l'innocence de l'enfance dans les décennies de 1950 à 1960, nous assistons à la réintégration actuelle et progressive des psychédéliques, tendant possiblement vers une réelle maturité à l'égard des risques et des circonstances élémentaires liés à leur consommation.

Comme tout adulte qui sort de l'adolescence, sous l'impulsion d'un positionnement idéologique plus apaisé, il existe principalement deux voies, l'une matérialiste, l'autre spirituelle. L'une verra les psychédéliques comme utiles ou non à l'égard des considérations capitalistes et consuméristes qui dirigent le monde occidental, l'autre comme une possibilité de le transcender ce paradigme écocide, à travers la reconnexion profonde et expérientielle à la nature, dont les plantes enthéogènes sont les catalytiques et ambassadrices.

Que ceux qui n'ont pas rencontré l'Ayahuasca dans toute sa puissance – ce qui implique le respect de certaines traditions en tant que vestige des protocoles visant à préserver la dimension spirituelle de ladite expérience – se réclament psychonautes expérimentés me fait penser à des touristes qui, grattant le ventre de la bête, en ramènent des poils et disent qu'ils ont compris de quoi tout cela s'agit : de la thérapie. Ils nous vendent alors ces poils comme des trophées matérialistes issus de la plus grande expédition scientifique, alors érigée au rang de religion dogmatique, et vendent de la thérapie sans spiritualité. Alors que ce dont nous parlons ici, c'est de se laisser dévorer vivant puis digérer par la bête.

Je ne parle pas ici du courage nécessaire pour gravir des montagnes ou conquérir des territoires. Je parle du courage de mourir avant la mort.

Pas de ce courage patriarcal de conquérir, convaincre, gagner, vaincre, gravir, mais celui de se laisser dissoudre, écraser, conquérir, engloutir, par une chose qui, quand nous la touchons, ne laisse plus aucune place aux idées matérialistes.

Il ne s'agit pas ici d'une promenade en forêt, ni même d'une longue randonnée. Affirmer rencontrer la nature en faisant ce que la plupart imaginent comme un exploit – que ce soit un trek dans l'Himalaya, ou l'ascension d'un sommet, ou un pèlerinage de quelques milliers de kilomètres – revient à se considérer comme chef cuisinier après la visite, aussi longue et éprouvante soit-elle, d'un restaurant étoilé. Si vivre la marche et l'effort en nature permet bien des choses, prétendre qu'elle permet une communion, ou une rencontre avec la nature aussi totale et profonde qu'avec l'expérience psychédélique, relève d'une croyance enfantine essentiellement entretenue par notre société moderne et notre culture si *distanciante*.

Cette société et notre culture valident les nourritures pour le corps. Quant aux nourritures de l'esprit, à l'ingestion de substances destinées à explorer la réalité avec un angle différent, cela se limite principalement aux produits dont l'effet est de réduire le champ de notre conscience. Notre culture nourrit les corps, et l'industrie est portée par ce besoin : plus de muscle, plus de force, moins de gras, une peau plus belle, moins de rides... Qu'en est-il du plus spirituel, plus aimant, plus tolérant, plus conscient ?

Le café, pour nous dynamiser, mais surtout pour nous rendre plus productifs ; l'alcool, pour nous détendre et nous socialiser, mais surtout pour nous assommer et nous désensibiliser ; la viande et le sucre, pour nous apporter un plaisir momentané, dont l'effet sur la *conscience* et sur nos *perceptions spirituelles* est des plus dramatiques.

Tous addictifs, ces produits sont légaux et acceptés dans la mesure où, socialement intégrés et d'un usage banalisé, ils contribuent à une plus grande productivité, et surtout à un asservissement, puisqu'ils favorisent une meilleure acceptation de la contrainte. Le café nous aidera à travailler, l'alcool à nous détendre après le travail, et le sucre et la viande

à nous récompenser pour cet effort. Nous pourrions également ajouter une dose quotidienne d'antidépresseurs et d'anxiolytiques pour les moins dociles qui, au lieu de se rebeller, auront pris le chemin de la dépression ou de l'angoisse, les rendant plus malléables et dépendants.

Qu'en est-il donc des nourritures dont il est fait état depuis des millénaires dans des livres et témoignages, que notre culture consumériste a eu grand soin de reléguer au rang d'archaïsmes, de pratiques de sauvages, ou de superstitions ? Cette censure morale – qui sévit depuis seulement quelques siècles – est à mettre en relief avec les dizaines de milliers d'années de chamanisme, de mysticisme et d'expérience directe du « divin », permis par les psychédéliques, et donnant lieu à cette importante bibliographie. Un chamanisme loin de la définition en vogue, un chamanisme qui, selon moi, ne peut en aucun cas s'exonérer de l'ingestion de nourritures « sacrées » ou « magiques » – interdites, évidemment, dans la mesure où elles permettent un élargissement de la conscience, plutôt que son rétrécissement. Son approfondissement plutôt que son maintien à une couche superficielle consistant en l'acceptation d'une vie faite de travail, famille et parfois même de sentiment patriotique. Un patriotisme à l'égard de son pays, évidemment, à l'exclusion de considération pour notre patrie originelle à tous, au-delà des races, cultures, frontières : le vivant.

LE CHEMIN VERS L'ÉVEIL ET LA RÉSISTANCE DE L'EGO

Ce chemin, à le regarder de plus près, est devenu un chemin de dépouillement, consistant à toujours posséder moins.

Sa première moitié – l'ascension d'une montagne sociale – a consisté à construire un ego toujours plus grand, toujours plus fort, toujours mieux défendu, plus écrasant, brillant, légitime, crédible et valable. Le concept de *réussite* avait alors pris, pour moi, un aspect de moins en moins appréhendable par l'intellect, non quantifiable par des euros ou un CV. Abraham Maslow a hiérarchisé les besoins humains sous la forme d'une pyramide, dont j'avais entrepris la redescension après avoir mis douze ans – et quelques jours de contemplation béate du mensonge y trônant repu – à parvenir au sommet. Il n'y a qu'à un certain niveau de hauteur (relativisme, distance) sur ces besoins que l'on peut saisir la composition du terrain fertile à cette exploration du soi, qui rend une signification immensément plus profonde à l'existence.

La seconde moitié, elle, est affaire de redescension, et a été permise par l'approche spirituelle des enthéogènes. Au début, brutale, partant de ce trône d'opulence juché au sommet, où l'on est finalement ébloui par la découverte de ce que nous ne sommes pas. S'entame alors une longue descente de dépouillement ; l'épluchage d'un oignon, au milieu duquel, finalement, réside le vide dans lequel tout se crée, duquel tout émane. Il reste aujourd'hui des couches – dont cet ouvrage, qui je l'espère favorise, au fil de ses pages, la continuation de ce processus – de désagrégation de l'illusion du Soi.

L'ego, parlons-en, justement. La préoccupation de celui qui l'aura perçu comme une gangue, une coquille, sera de s'en débarrasser, pour en sortir. Plus il aura contribué à renforcer l'épaisseur de cette carapace, plus le travail sera long. C'est aussi pour cela que l'on constate parfois, chez des personnes socialement – au sens que l'on se fait de la haute société – ou matériellement très abouties, une relativisation extrême de ce qu'ils ont obtenu. Le jouet qui a servi à s'élever est cassé, ou obsolète, il ne sert plus à rien tout en haut de l'échelle sociale, si ce n'est qu'à se maintenir sur cette fragile crête. C'est ainsi que tous ceux qui, « arrivés en haut », continuent à persister relèvent d'une forme de pathologie. Une forme de dépendance, d'attachement névrosé à paraître. Un attachement frénétique à la carapace créée autour du sentiment déchirant de l'enfance de « ne pas être assez ». Et le statut social, qui a pris la forme d'une justification de l'existence, aveugle son porteur. L'analogie de l'anneau dans la trilogie du même nom est d'ailleurs saisissante : le porteur perd de son humanité, perd la tête au sens commun, alors qu'au fond il perd contact avec le cœur.

Une fois arrivé « en haut » – que ce soit avoir dîné avec les plus grands, ou bien avoir dormi avec leur femme, ou s'être enorgueilli de ces positions à la symbolique à la fois très primale et guerrière –, celui qui continue à chercher le sens de son ascension aura à cœur de faire le chemin à l'envers pour découvrir ce qui l'aura poussé à un tel acharnement dans la construction d'autant de couches, pour découvrir, au bout du compte, la vacuité de ce qu'il croit être.

C'est ce chemin de redescente, de dissolution progressive de celui qui gagne, gravit, remporte, écrase, conquiert, que nous explorons ici. Mais aussi, et surtout – si vous ne vous sentez pas concerné par cette rhétorique d'ascension sociale – la dissolution de celui qui résiste, se bat, lutte, et insiste pour *tenir bon*, face à divers défis ou tourments – qu'ils soient familiaux, relationnels, professionnels ou potentiellement traumatiques. La déconstruction de tout ce qui entrave la canalisation, ce *laisser être* – n'être finalement rien d'autre qu'un instrument au service du vivant. En se défaisant des boucliers, des masques, des rôles,

des aspirations, des remparts qui ne visent qu'à défendre et protéger cet endroit sacré où, finalement, nous sommes *tous* profondément et dramatiquement blessés. S'il est absolument essentiel de se départir de ces constituants de l'ego pour l'acte d'*écriture depuis le cœur* – ce récepteur de tout ce qui est du domaine de l'*être* –, il est tout aussi essentiel de prendre conscience de sa nécessité absolue dans la vie de tous les jours, en société.

L'ego de l'humain – me fût-il révélé dans une situation bien particulière – est l'équivalent de la carapace pour la tortue, de l'épine pour la rose, des griffes pour le tigre. En ce sens que, si la carapace de la tortue est trop petite, elle ne peut plus se réfugier, se protéger, et donc survivre. Si elle est trop grande, lourde, elle ne peut plus se déplacer pour remplir ses fonctions vitales, et meurt également. Il faudrait donc, concernant notre ego, qu'il soit justement dimensionné et, idéalement, au service de la vie. Comme la carapace est au service de la tortue, l'épine au service de la rose, et les griffes au service du tigre. L'ego à notre service, et non l'inverse.

C'est forts de ce discernement sur la nature de l'ego que nous pouvons entamer la longue redescente de la montagne qui nous a alors menés à prendre conscience des limites d'un ego trop grand, trop lourd ; les limites de son emploi, et de sa fonction. Plus la blessure narcissique est grande et profonde, plus l'épaisseur de la chape que nous coulons sur les vestiges d'une enfance délabrée – du rempart que nous plaçons entre nous et ces autres si menaçants, de ces murs que nous plaçons entre l'humain et le vivant – est considérable.

Je parle, ici, de sommet de la montagne comme des limites d'une ascension sociale, mais aussi comme de la limite de notre être le plus profond – celui qui pleure, aime, jouit, ressent, rencontre lorsque porter cette carapace et soutenir ces remparts n'est plus possible. Et c'est là que commence la nécessité d'une redescente de l'escabeau de ce que nous croyons être, et que nous entamons alors la suppression des couches de l'oignon, le démantèlement des remparts, le perçage de la carapace qui nous masquent, finalement, une réalité bien plus grande, révélant que

nous sommes tout autre chose que ce que nous avons poursuivi toute notre vie. Il en est de même de ce que nous croyons être *la réalité*, avec le travail permis par les enthéogènes.

Un travail de déconstruction donc. Pour trouver quoi? Déjà qu'il est nécessaire de poursuivre le boursouflage de ce que nous sommes par la défense de nos éternels arguments, d'avoir raison et de comprendre que tous ces mécanismes d'érection d'armes, et de systèmes de défense, de stratagèmes n'ont été là pour la seule raison qu'il y avait quelque chose à protéger. Et qu'est-ce qui nécessite autant de protection si ce n'est un endroit de nous-mêmes dramatiquement fragilisé?

C'est déjà une première prise de conscience, dans ce chemin de dépouillement, de fissurage de cette armure rouillée, étroite, sclérosée, dans ce chemin de déconstruction de tous les mécanismes. Ce nouveau chantier ne s'entame pas à coups de masse, de pelles mécaniques, ou à mesure d'efforts. Tout au plus par quelques bâtons de dynamite – psychédéliques –, intelligemment placés, parfois proches, très proches, des fondations. Mais, surtout, par la volonté d'abandon de toute poursuite, de toute défense, de toute protection, de toute identité factice.

Nous ne guérissons jamais vraiment de nos blessures, nous les enfermons, ou au mieux nous les dépassons par l'atteinte d'un autre niveau de conscience. Le surpassement de toute blessure nécessite l'atteinte d'un niveau de conscience plus élevé que celui dans lequel nous avons été blessés. L'atteinte de cette nouvelle conscience implique une introspection que seuls ceux qui sont prêts à « aller au front », et à « toucher le fond » pourront entamer. Et cela démarre souvent par l'atteinte d'un degré inacceptable, insupportable, de souffrance.

C'est, enfin, décider d'attaquer à la pioche la chape qu'ils ont coulée sur leurs traumatismes. C'est un parcours de guerrier fou, de sage malade. Un truc dans lequel tu te jettes corps et âme, pour aller au combat avec tes démons les plus enfouis, et avec ton soi. C'est entamer une destruction de toutes les couches de protection, carapaces, boucliers, pour reprendre contact avec « l'enfant intérieur », originel, en nous.

Le chemin vers l'éveil et la résistance de l'ego

À chaque âge se forme sa conviction rassurante, sécurisante, protectrice, comme un parapluie ou un bouclier contre le vent. Alors on pense, année après année, le renforcer de ses expériences, le solidifier. Vient alors le jour où il nous est soudainement lourd, lourd, lourd de convictions et de certitudes, où l'on apprend le poids du superflu. Et vient avec lui le sentiment qu'il faut s'alléger et se laisser porter par le vent, noyer par la pluie, évaporer par le soleil.

– Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

À notre décharge, nous n'y pouvons rien, ou presque. Nous avons été catapultés là, dans ce monde matériel, en totale innocence, et, bien que nous soyons tous volontaires dans ce laboratoire qu'est l'existence humaine dans un monde matériel, la création d'une identité délimitée et séparée du grand tout, dont nous venons, nous tombe dessus dès le plus jeune âge.

Mais alors, que découvrons-nous en dessous de ces gravats ? Sous ces coups de pioche ? Sous les fondations de ces remparts ? À quel endroit prennent racine les muscles qui relient la tortue à sa carapace ? Réponse : à l'endroit le plus fragile, le plus meurtri, le plus atteint. Les civilisations ont construit leurs ouvrages de défense aux endroits de défaites mémorables – on ne se fera plus avoir, à cet endroit ! Je construis, moi humain, mes défenses les plus infranchissables à l'endroit où l'épée a transpercé mes croyances sur la valeur que je m'accorde. La carapace de la tortue n'est pas orientée vers le sol, mais vers la direction d'où des milliards de reptiles se sont vus enlever la vie. C'est donc bien à ces endroits, d'inconsolable chagrin et de mémorable débâcle de celui ou celle que nous pensions être, qu'il conviendra d'avoir le courage de regarder.

LE CHEMIN DE LA GUÉRISON

*Tant que nous ne rendrons pas l'inconscient conscient,
il dirigera votre vie, et vous l'appellerez « destin ».*

– C. G. Jung

Si le traumatisme peut nous briser et changer notre vie, il est vraisemblable qu'un événement positif d'intensité égale – de l'ordre de l'épiphanie, de l'extase mystique, ou de la rencontre – peut la sauver, initier et impulser le chemin vers la guérison. Nous menons nos vies autour de nos peurs, ce qui revient à éviter l'inconnu, ne laissant aucune place à la survenance de curieux hasards. La curiosité est cette attitude qui nous pousse à sortir de notre zone de confort, à passer la tête par une trappe inexplorée, découverte derrière plusieurs couches de tapisserie, comme autant d'années de tentative de redécoration de notre intérieur. L'humain a survécu grâce à l'équilibre entre ces deux forces contraires : la peur qui consiste à se prémunir du danger que recèle l'inconnu ou l'inexploré, et la curiosité qui consiste à explorer l'inconnu. Que sommes-nous prêts à perdre pour favoriser la surveillance d'événements hors du commun ? Quel confort sommes-nous prêts à abandonner pour cela ? La curiosité ici évoquée, dont la source est l'Amour, donne l'impulsion nécessaire à la transgression de la peur. Que l'on appelle « courage ». Si le but de la nature est de se répandre, et si nous croyons en la nature collective de la conscience, nous ne prenons pas grand risque à parier que celle-ci rétribuera nos actes de courage.

Il n'est de conquête que d'inconnu.

Il n'est d'extraordinaire que ce qui se tapit dans l'inconnu.

— Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

Au cours de mon cheminement, j'ai pu reconnaître en moi un schéma de libération des blocages. C'est celui que je transmets aujourd'hui comme une approche disruptive, sans la moindre prétention, ni volonté de substitution à toute approche médicale.

Je ne peux pas décider ou agir librement sur ce que je n'accepte pas à mon sujet ; je ne peux pas accepter ce dont je n'ai pas conscience à mon sujet. J'évoque donc souvent la nécessité d'explorer « l'inacceptable à notre sujet ».

Ce qu'une personne n'accepte pas à son sujet la constraint à s'en éloigner ; et ce, de manière inconsciente. Que ce soit un comportement (addictif, violent, dogmatique, destructeur, etc.) ou une idée (« Je suis nul », « Je suis insuffisant », « Je suis gros », etc.). Nous assistons alors à des répressions inconscientes.

Le chemin proposé par Jung et les *chercheurs de lumière* qui lui ont emboité le pas (notamment à travers la psychologie transpersonnelle) consiste à déplacer ce qui, réprimé ou fui, a été placé dans l'inconscient, vers le conscient. C'est un chemin de conscientisation. L'exploration des mécanismes de la personne en recherche, par un questionnement que l'on souhaite pertinent, une introspection, la méditation, l'amène à découvrir la nature constitutive de ses mécanismes de répression, de fuite, de défense ; et peut-être le faire rejoindre Jung dans sa citation ci-dessus, fondatrice de mon cheminement personnel.

Une fois le voile levé sur ce qui lui était caché, l'étape suivante convoque l'intéressé à reconnaître et à accepter ce qui a été découvert, et qui fait donc partie intégrante de son champ de conscience.

La reconnaissance des blessures liées à ces mécanismes, par le biais d'une observation neutre de ce qui se joue en nous, mène idéalement à une acceptation progressive de ce qui s'y déroule.

Cette reconnaissance, observation et acceptation libère le rapport inconscient de dépendance face à notre blessure. Nous ne sommes plus contraints à la réaction dont nous voulions nous séparer, mais ouverts à la liberté de nous en éloigner ou non.

Les tentatives de classification de toute chose qui parvient à notre conscience (événements de notre enfance, traumas, comportements des autres, avis des autres, réflexions, etc.) enferment ces choses dans des cases qui ne permettent plus la libre circulation de la conscience à leur sujet.

Il est possible d'être son propre gourou, chaman, guérisseur, en refusant l'intermédiation entre la connaissance et le soi. Ce refus se matérialise par la volonté de procéder à une expérience directe, de sauter nous-mêmes dans ce que nous croyons ne pouvoir détenir. Ce saut, c'est l'acte de faire, d'aller au contact intime de ses traumas, ou au contact direct avec le divin, le transcendant, et ne pas conférer le pouvoir à un intermédiaire qui se réclame d'une quelconque idéologie ou d'un savoir. Tout au plus, nous confierons la direction, ou la supervision, d'un entretien avec soi-même à une personne qui n'a pour fonction que de tirer sur le fil qui dépasse de cette pelote d'émotion que nous construisons au cours de notre vie. Cela implique une grande conscience de soi, ainsi que la volonté d'intervenir le moins possible dans la direction que prend l'entretien. Pour ce faire, le thérapeute choisi doit avoir une connaissance accrue de la cartographie et de l'architecture des édifices destinés à circonscrire et à protéger les traumatismes et blessures du « patient », avoir cartographié les siens et avoir entrepris ce travail de constant démantèlement des structures du mental et de ces stratagèmes visant à sauver les apparences et à préserver cette vérité toute particulière : personne ne sait rien, ni ne comprend ce que nous faisons ici. Cet aveu du thérapeute le place dans une position particulière qui permet de se départir des habituelles structures propres à toute autorité religieuse ou idéologique – le dogme et le savoir – et permet alors une certaine posture, qui ne relève plus du savoir, du mental ou de l'ego, mais de l'Être, de la connexion avec l'interlocuteur au niveau énergétique, spirituel et intime,

sans le filtre de l'intellect. Cette posture permet une libre circulation de ce qu'il convient d'appeler une «énergie» – ou «vibration», si le lecteur préfère – qui permet une entrée en résonance de la part du thérapeute, non pas dans un jeu de constructions mentales, mais dans une danse de sentiments échangés, une mécanique vibratoire entre deux êtres. L'un dont la volonté est l'introspection, l'autre dont la posture est celle du serviteur, de l'outil d'exploration, motivé par la bienveillance. Et laisse ainsi, au-delà de son mental, circuler entre lui et le patient l'intelligence de la vie à travers lui. Ainsi que le thérapeute (celui qui prend soin) n'est pas celui qui sait, qui est sanctionné par un quelconque diplôme décerné par une société dont les fondements réfutent les considérations spirituelles dans lesquelles résident précisément les clés destinées aux portes que cette société passe son temps à nous faire fermer. Il n'est pas celui qui sait, mais celui qui s'autorise à être, au-delà du mental, de l'architecture des pensées et de l'ego, et permet ainsi à une dimension plus grande de s'exprimer *à travers* lui, et de le placer en instrument du vivant, au profit du vivant. Pour cela, il aura fallu contacter en lui ce qui se cache justement derrière les couches auxquelles il devra faire face avec ses clients ou ses patients. Réaliser la nature protectrice de ces couches, remparts et stratagèmes. Prendre conscience qu'au fond on ne protège pas grand-chose. Si ce n'est, tout au plus en faisant cela, que l'on prive la blessure d'entrer en contact avec l'intelligence du vivant dont notre conscience est la fenêtre. En effet, la prise en contact entre la conscience pure et nos endroits blessés et donc protégés par des structures de pensées justificatives permet l'exposition de ces endroits (émotions) refoulés à cette intelligence qui ne relève pas du mental, mais de l'être, de la conscience universelle. Cela nécessite une prise de conscience bien particulière, qui n'est autre qu'un secret bien gardé, et dont les meilleurs gardiens sont ceux qui, asservis à leurs systèmes de défense intellectuels (le mental), ne parviennent pas à l'utiliser, car incapables de lâcher leurs châteaux forts intérieurs, tant ce qui y est protégé est sensible et douloureux.

J'invite à rencontrer ce que nous cherchons à protéger. Nous n'avons pas un problème avec *les autres*, c'est un problème de nous à nous-mêmes, une tension dans le rapport à nous-mêmes. Nous cherchons tous à nous

tenir à distance de *l'inacceptable à notre sujet*. Ce dont nous avons vraiment peur, ce n'est pas vraiment du regard de l'autre. C'est ce que le regard de l'autre nous dira sur nous-mêmes. C'est voir, dans son regard, ou dans son jugement, ce que nous ne voulons pas voir à notre propre sujet : être creux, être inintéressant, fade ou insuffisant. Si nous ne sommes pas à l'aise avec cette éventualité-là, nous entrons en réaction défensive avec la possibilité qu'une personne nous le fasse ressentir. Nous ne voulons pas nous rencontrer nous-mêmes, nous regarder et nous accueillir vraiment, à cet endroit désagréable. Là où nous sentons mauvais.

L'autre face de la pièce implique qu'il est tout aussi inconfortable de découvrir, et d'accepter, que nous sommes un génie, une héroïne ou une prêtresse. Et endosser les responsabilités qui en découlent. Nous ne voulons ni voir ni rencontrer aucun de ces deux extrêmes, et nous nous confinons entre ces deux limites, que pourtant nous incarnons tous. Nous essayons d'atteindre une « perfection » en fuyant l'incarnation de ces deux extrêmes.

Cette quête est compréhensible, mais névrotique, car elle ne finit jamais. J'invite plutôt, pour paraphraser Jung, à la quête de « totalité ». Nous sommes à la fois l'ombre et la lumière, la connasse et la prêtresse, la pute et la sainte, le maître et l'élève, l'idiot du village et le savant, le *loser* et le héros... Personne ne fait exception à cette réalité, mais nous essayons tous de la fuir, au lieu de l'englober dans la définition de *qui nous sommes*, et de nous asseoir dans cet infini ballet de nuances, dans lequel la vie nous propose de danser et de respirer.

La qualité de la relation à l'autre est le symptôme de la relation à soi. Le regard que nous portons sur nous-mêmes conditionne et nous enferme dans notre rapport à l'autre. Il empêche l'autre de nous rencontrer là où nous refusons de nous rencontrer nous-mêmes. Le regard sur soi d'une personne libre d'être englobe les deux insupportables extrêmes à son sujet. Il permet de s'asseoir dans son ridicule, son pathétisme, son génie et sa grandeur. De faire face à son entièreté, et de se présenter au monde dans un état de nudité sur lequel aucun masque – la *persona* – ne pourra demeurer inconscient.

Les peurs sont chevillées à l'ego. Chaque acte de courage, dans la vie, signifie l'acceptation de la mort de quelque chose. La mort d'un couple, d'un job, d'une partie de soi, d'une illusion... Cette vie-là est une illusion, donc sa mort aussi, donc toute peur aussi. Toute peur est illusion (*Māyā*, chez les bouddhistes). Quand nous mourons, la seule chose qui disparaît, en réalité, c'est notre illusion d'individualité, l'ego. Il faudrait que nous puissions descendre de notre ego comme on saute du haut d'une simple marche. L'ego de certains d'entre nous est cependant une marche si haute qu'ils ne peuvent en sauter sans tuer une partie d'eux-mêmes.

J'ai toujours été stupéfait de la constance avec laquelle les gens qui survivent au cancer décrivent que la source de leur maladie a pris naissance dans leur psyché. Je pense qu'il n'y a pas de situation plus génératrice de maladie que la contrainte, le fait d'être forcé à faire ce que l'on ne veut pas, ou empêché de réaliser ce que l'on désire. La question épique de la guérison se pose alors pour ceux qui ne s'en sortent pas. Sans sombrer dans la pensée magique, la guérison – en plus du traitement médical – dépend-elle impérativement de la résolution de nos conflits, tensions, blessures psychologiques? Je suis non seulement personnellement convaincu de cela, mais je crois que ces résolutions ne peuvent se passer de considérations spirituelles desquelles notre société matérialiste aux dérives scientifiques et consuméristes s'est dangereusement éloignée.

*On ne peut pas résoudre un problème
avec le même niveau de pensée que celui qui l'a créé.*

– Albert Einstein

Guérit-on, un jour, de ses blessures émotionnelles ou psychologiques? C'est une vaste question que je souhaite, pour le moment, laisser encore entrouverte.

Guérir en effaçant les souvenirs et les traces des traumatismes et blessures ou guérir en continuant à évoluer en se rapprochant progressivement du bonheur ou de l'éveil sont deux perceptions radicalement différentes de la guérison.

Si toutefois nous guérissons, c'est davantage à la manière d'un arbre, qui conservera les coups de hache et les marques du temps – la question, ici, est celle de la survie et de la croissance. Un arbre qui survit à un accident majeur de parcours et développe un tronc fort et robuste, mais de travers, peut-il être considéré comme guéri?

Si nous prenons un ruisseau comme métaphore, nos blessures sont autant de pierres qui viennent en altérer, en dévier, le cours. L'intelligence de la vie évoquée dans les chapitres précédents pourrait alors être représentée par la force de gravitation, qui fait que le ruisseau coulera toujours vers le bas.

Guérir, selon moi, pour moi, et me concernant, a consisté à faire confiance à l'intelligence de la vie qui coulait en moi. Comme le ruisseau qui trouvera toujours son chemin vers la mer, d'une façon ou d'une autre.

J'entends *guérison* comme la résolution d'une entrave au bonheur ou à l'éveil, selon ce que nous poursuivons, chacun. Parfois, comme pour un ruisseau jonché de pierres qui viennent dévier son parcours, il convient de ne rien faire d'autre que de faire « confiance au processus de la vie ». C'est-à-dire de se fier à l'ordre naturel des choses.

Je constate qu'il est difficile – voire inacceptable – de concevoir cela, pour une personne qui souffre, mais il ne s'agit pas de ne rien faire, encore moins de se résigner. Il s'agit justement plutôt que de remuer ciel et terre, et d'établir des défenses, remparts, boucliers, carapaces et épines, de se connecter à l'intelligence du vivant. Je crois que la Conscience guérit tout ce qu'elle touche. Qu'aucun comportement destructeur ou malveillant ne résiste longtemps à la lumière de la conscience. Seul notre ego s'interpose.

Plusieurs lecteurs me sont revenus sur les réseaux sociaux en évoquant la perception d'un caractère, parfois perçu comme culpabilisant, de mon approche. Nous lisons et vivons tous à travers le filtre de nos blessures. Ce que nous lisons s'arrête là où notre désir n'est pas transformé ou satisfait : là où nous sommes blessés. Ce qui s'arrête, s'arrête là où nous sommes blessés. Ce qui s'arrête vraiment, c'est la compréhension et la

conscience de ce qui se joue à notre insu. Nous sommes blessés là où la compréhension et la conscience se sont, un jour, arrêtées.

Pour l'un, ce sera la perte d'un enfant ; pour l'autre, son cancer ; pour un autre, l'anorexie, le viol ; et enfin pour un autre, le fait que j'écrive ce livre au masculin non inclusif. Nous sommes tous blessés à un endroit. Certains textes viennent irriter, toucher là où nous sommes déjà blessés : la blessure s'auto-entretient quand l'ego la justifie pour se protéger d'une remise en question trop douloureuse.

L'opposé de la culpabilité n'est pas l'innocence ou l'ignorance, mais la responsabilité. C'est justement ici qu'intervient la notion de choix, de prendre notamment la responsabilité de son sentiment de culpabilité. Personne ne peut vous forcer à vous sentir coupable contre votre gré.

Dans des considérations plus spirituelles, je vous invite à explorer la différence entre l'ego – qui choisit, consciemment ou non, se sent coupable ou responsable – et l'âme – que l'on peut aussi appeler « esprit » ou « maître intérieur » par exemple, qui a déjà tout choisi pour nous. Je vous invite à explorer la possibilité qu'une part de nous, spirituelle et universelle, nous pousse à faire les expériences de vie qui nous amèneront à nous sortir de l'identification étroite à notre ego : celui qui souffre, culpabilise et renvoie à l'autre la responsabilité de notre culpabilité. Celui qui renvoie à « la vie » la responsabilité de nos traumatismes.

Dans cette courte expérience qu'est cette existence, des choix sont faits. Le grand défi, pour l'ego, est d'accepter, quand il ne choisit pas ce qu'il lui arrive, qu'une entité/énergie externe choisit pour lui. Cette entité fait partie de nous. Nous en sommes à la fois l'entièreté et une infinitésimale partie. Cette intelligence universelle – divine, omnisciente et éternelle – a pleinement choisi d'expérimenter ce que l'ego vit, pour faire l'expérience d'elle-même, à travers cette courte parenthèse qu'est notre vie humaine. La plupart d'entre nous sommes privés du lien avec cette dimension cachée, qui nous porte quand nous la servons. Qui nous torture quand nous lui résistons.

L'harmonie est une succession de haut et de bas, de sons et de silence, de ce que nous définissons comme « bien » et « mal ». Ainsi de tout procède

un équilibre, ce qui monte finit par descendre et inversement, et nous sommes soumis à cette fabuleuse et irrépressible impermanence comme une fourmi flottant sur l'océan. L'approche de la non-dualité, c'est réaliser que le fait de se lamenter d'être au creux de la vague, n'a aucun sens, pas plus que celui de craindre la fin d'un bonheur. Tout est fondamentalement parfait, toujours, et il n'y a que la temporalité de notre perception qui vient altérer cette immuable vérité.

– Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

Rituels

Au début de ce chapitre, j'évoque la possibilité qu'un événement positif d'intensité égale au traumatisme de l'ordre de l'épiphanie, de l'extase mystique ou de la rencontre peut ouvrir et déclencher le cheminement vers la guérison. Cette phrase ouvre, elle aussi, un chemin, où il est question de rituels. Ces rituels conditionnent l'efficacité de pratiques millénaires. Reproduits de nos jours sans substances enthéogènes, ils sont souvent le fruit d'une tentative de reproduction de la forme sans connaissance du fond. Cela pourrait être qualifié de «pathétique simulacre», si les pratiques chamaniques ou rituelles n'avaient pas le même impact sur notre conscient – vous savez, celui qui dirige notre vie – que notre inconscient n'en a sur notre conscient par le biais des rêves. Or cette porte entre les mondes est ouverte, et laisse passer l'information dans les deux sens.

Dans son langage bien particulier et souvent incongru – les symboles et les archétypes –, l'inconscient s'exprime dans nos rêves et impacte même notre humeur au réveil, nous annonçant quelque chose, nous interrogeant ou attirant notre attention sur ce qui *demande à être vu ou entendu*. Et ce, sans pour autant lui prêter forcément un caractère intentionnel. C'est peut-être simplement sa nature que de vouloir émerger, se faire voir et se faire vivre.

De la même manière, il existe une manière de communiquer avec notre inconscient par le biais d'un «rêve inversé», qui prend la forme

Les bases d'une spiritualité assistée par les enthéogènes

d'un rituel. Pratiqué à l'aide du symbole, par l'intermédiaire d'objets et d'actes, qui se situe dans le conscient, à destination des couches inconscientes de notre être.

De la même manière que l'inconscient communique avec notre conscient par le rêve, nous communiquons avec lui par le rituel en utilisant son langage abstrait. Nous entrons alors dans un échange constructif avec les strates archaïques qui nous composent et nous gouvernent, que Jung appelle «l'ombre».

L'ombre n'est pas le mal. L'ombre est, entre autres, là où la lumière de la conscience ne pénètre pas. Et qu'est-ce qu'un endroit sombre, si ce n'est un endroit en nous dont nous n'avons pas conscience ? Cet endroit inconnu suscite de la peur et du rejet. Il est réprimé. C'est ainsi que le connu, s'il est profondément compris et accepté, ne peut susciter qu'amour. Ainsi, explorer notre ombre, c'est faire la lumière sur nos parts aveugles – nos peurs, nos addictions, nos angoisses, nos colères, nos tristesses –, c'est-à-dire y apporter de la conscience : c'est ainsi que l'on soigne.

DEUXIÈME PARTIE

LE RÔLE DES
ENTHÉOGÈNES
DANS L'HISTOIRE

Certains des nombreux motifs géométriques qui décorent les parois des grottes préhistoriques seraient des dessins canalisés par le système nerveux, après l'ingestion de psychédéliques^{1, 2}. L'art rupestre africain présente des similitudes remarquables avec l'imagerie des états altérés³. On pense que les représentations universelles réalisées sous psychédéliques seraient la transformation du soi en animaux, comme le dessin mi-bison mi-humain de la grotte Chauvet (−37000 à −28000), ainsi que des hallucinations projetées sur des parois.

Le rêve entraînant une perte de mémoire à court terme, en raison de la baisse des niveaux de noradrénaline et de sérotonine, il est probable que l'art rupestre ait eu pour fonction de consigner l'expérience du sacré avant qu'elle ne soit oubliée⁴.

Dans le nord de l'Extrême-Orient russe, on a découvert des sculptures d'humains-champignons qui remontent à l'âge du bronze, par les peuples paléosibériens. Et l'on sait que l'ingestion d'amanite tue-mouches (*Amanita muscaria*) était fréquente dans plusieurs traditions chamaniques à travers l'Eurasie, tandis que les Samis – peuple autochtone de Laponie – ont continué à utiliser l'amanite tue-mouches jusqu'au xx^e siècle⁵. L'usage répandu du cannabis se trouve *via* les sites archéologiques. En Thaïlande, des tombes datant de 15 000 ans avant notre ère ont été trouvées au milieu d'os d'animaux creux contenant des cendres de cannabis.

Nous savons maintenant que la maîtrise de la pharmacopée paléolithique dépasse même notre espèce. En 2012, les dents de cinq individus

1. David Lewis-Williams, Jean Clottes, *Les Chamanes de la préhistoire*, La Maison des Roches, 2001.

2. Geoffrey Blundell, «On Neuropsychology in Southern African Rock Art Research», *Anthropology of Consciousness*, 1998.

3. David Lewis-Williams, Jean Clottes, *Les Chamanes de la préhistoire*, *op. cit.*

4. David S. Whitley, *Reader in Archaeological Theory*, Routledge, 1998, p. 31-32.

5. Terence McKenna, *Food of the Gods: The Search for the Original Tree of Knowledge*, Bantam, 1993, p. 151.

Le rôle des enthéogènes dans l'Histoire

néandertaliens, découvertes dans la grotte d'El Sidrón, dans le nord-ouest de l'Espagne, ont été analysées. Les dents ont fourni des données moléculaires pour la cuisson et l'inhalation de fumée au feu de bois, ainsi que « la première preuve de l'utilisation de plantes médicinales par un Néandertalien ». Les signatures chimiques de plantes psychoactives, comme l'achillée millefeuille et la camomille, datent de 56 000 ans avant notre ère⁶.

6. Colin Barras, « Neanderthal dental tartar reveals evidence of medicine », *NewScientist*, 18 juillet 2012 : www.newscientist.com/article/dn22075-neanderthal-dental-tartar-reveals-evidence-of-medicament/.

UN RÔLE DANS L'ÉVOLUTION

La preuve de l'influence des psychédéliques sur l'évolution humaine se trouve dans la plus grande sensibilité de la liaison des psychédéliques avec le système sérotoninergique humain qu'avec celui des chimpanzés¹.

Ces différences reflètent les avantages de survie qui ont résulté de leur utilisation, et la sélection considérable des ancêtres avec une capacité accrue d'utilisation de ces neurotransmetteurs sérotoninergiques. Les différences entre les humains et les chimpanzés dans la sensibilité de la réponse du système sérotoninergique impliquent l'idée d'une sélection naturelle des hominidés ayant une capacité de liaison améliorée avec les psychédéliques.

Par conséquent, les ancêtres humains ont subi un processus de plusieurs millions d'années d'acquisition et d'adaptations biologiques pour distinguer les psychédéliques et leur utilisation appropriée. Ces expériences pourraient avoir fonctionné comme des facteurs sélectifs dans l'évolution de caractéristiques spécifiques du cerveau humain, de nos neurotransmetteurs et de notre psychologie, en vue d'exploiter au mieux l'assimilation de la sérotonine et de la dopamine².

1. J. F. Pregenzer, G. L. Alberts, J. H. Bock, J.L. Slichtom, W. B. Im, «Characterization of ligand binding properties of the 5-HT1D receptors cloned from chimpanzee, gorilla and rhesus monkey in comparison with those from the human and guinea pig receptors», *Neuroscience Letters*, vol. 235, n° 3, 1997, p. 117-120.

2. Michael Winkelman, Thomas Roberts, *Psychedelic Medicine*, Greenwood Publishing, 2007.

Chez les animaux aussi

Des dauphins sont régulièrement observés jouant en groupe avec un *fugu* – un poisson-globe qui sécrète une puissante neurotoxine, psychédélique à très faible dose. Dans un documentaire de la BBC, un groupe de dauphins a été aperçu en train de se droguer en absorbant la toxine relâchée par le poisson-globe³.

Les mouflons d'Amérique ont un faible pour le lichen psychédélique ; en Australie, les wallabies attaquent les fermes d'opium⁴ ; et certains chiens sauvages y développent un penchant pour le léchage de crapauds psychédéliques, modulant même leur dose⁵.

Les buffles d'eau vietnamiens ont commencé à s'introduire dans les plantations d'opium lors des bombardements américains. Des jaguars ont été filmés en train de mâcher de la liane d'Ayahuasca, puis en train de se purger. Le nom folklorique de « médecine du jaguar », utilisé par certaines tribus, peut être à la source de cette pratique⁶.

Les gorilles mangent l'iboga, parfois dans le but de renverser l'ordre hiérarchique en place, attendant que les effets se fassent sentir avant de défier l'autorité du mâle dominant⁷.

Un autre exemple bien connu est le chat et l'herbe-aux-chats, qui affecte la plupart des félins en raison de la népétalactone ; tandis que les lémuriens noirs ont été filmés en train d'enduire leurs corps avec des résidus de mille-pattes. Bien que ces mille-pattes soit toxiques, les lémuriens en raffolent. Ils les frottent contre leur fourrure pour faire fuir

3. Audrey Boehly, « Les dauphins sont-ils toxicomanes ? », *Sciences et Avenir*, 2014 : https://www.sciencesetavenir.fr/nature-environnement/les-dauphins-sont-ils-toxicomanes_13462.

4. Reuters Staff, « Stoned wallabies make crop circles », *Reuters*, 25 juin 2009.

5. Sara Gates, « Dogs licking cane toads prompt vests to warn pet owners », *HuffPost*, 17 décembre 2013.

6. Ronald K. Siegel, *Intoxication: The Universal Drive for Mind-Altering Substances*, Park Street Press, 2005, p. 53.

7. Giorgio Samorini, *Animals and Psychedelics: The Natural World and the Instinct to Alter Consciousness*, Park Street Press, 2000, p. 57.

Un rôle dans l'évolution

les insectes porteurs de maladies, et il semblerait que l'effet insecticide ne soit pas le seul attrait pour les lémuriens. Au contact des mille-pattes, les primates entrent dans une transe qui les fait abondamment saliver, suggérant les symptômes d'un état psychotrope⁸.

8. *Peculiar Potions*, BBC Weird Nature: https://www.youtube.com/watch?v=99_DRCüirjE.

LE CHAMANISME ET SES OUTILS PERDUS

Tout le cheminement de cette existence consiste à passer de l'inconscience à la conscience ; à rendre l'inconscient conscient.

— Extrait du livre *Par un Curieux Hasard*, tome I

L'humain est le point d'intersection, le carrefour, le point de rencontre, le nexus entre matière et esprit. Une masse de chair et d'os, animée par une énergie que l'on ne comprend ni ne peut expliquer, et doté du plus grand mystère qui puisse être et sur lequel les scientifiques s'écharpent : la conscience.

Depuis sa naissance, habituellement submergé par un environnement vecteur d'une oppression culturelle et sociale ayant pour effet de réprimer ce qui brûle en tout humain, l'humain est originellement animé par le désir de retour à l'unité, d'élargir son champ de conscience, et de projeter la lumière sur l'ombre. C'est l'enfant qui joue. C'est la quête incessante des poètes et des mystiques, le discours millénaire des alchimistes, la spiritualisation de la matière, qui, dans une dimension plurimillénaire, prend le nom de « chamanisme ».

Dans les sociétés primitives, le chaman endossait des fonctions qui sont plus définies aujourd'hui – médecin, thérapeute, psychologue, conseiller, prêtre, sage, guérisseur, voyant, médiateur, etc. – et couvrait un très large spectre d'interventions au sein de sa société. La définition du terme aujourd'hui s'est encore plus élargie à la mesure de réappropriation

populaire du chamanisme, loin du sens premier, où l’ingestion d’enthéogènes présents dans la nature était, selon moi, non seulement indispensable mais fondamentale et constitutive de l’induction d’un état de perception élargi, approfondi : transcendant et spirituel. Je confesse le caractère volontairement subversif de mon point de vue, renforcé par d’innombrables expériences personnelles au cours des vingt dernières années, et dont la plupart avaient pourtant pour objet d’invalider ma position. Je plaide pour l’articulation suivante du sujet : le chamanisme originel est très difficilement accessible par notre degré d’occidentalisation, et de distanciation avec la nature.

Comme je le dis souvent à quiconque m’interroge sur ce sujet, comprendre le chamanisme tel qu’il est, par exemple, encore pratiqué par certains Indiens d’Amazonie revient à demander à un autochtone ayant vécu dans la forêt toute sa vie, sans contact avec la civilisation, de s’asseoir derrière un ordinateur dans une tour de bureaux de la Défense, à Paris, et l’inviter à comprendre. Nous pourrions croire que les fossés séparant l’un et l’autre sont du même ordre de grandeur. Alors que le fossé de compréhension est beaucoup plus grand pour l’Occidental assis sur une culture capitaliste, industrielle et informatique depuis quelques décennies, que pour le chaman qui porte en lui les facteurs transgénérationnels d’une filiation plurimillénaire qui ne s’est jamais détournée de la communication avec le royaume des plantes et celui des « esprits ».

Nous assistons donc, aujourd’hui, à de nombreuses auto-proclamations de chamans. Pour peu que l’un ou l’autre en reconversion professionnelle soit allé boire d’étranges plantes vomitives amazoniennes, ou soit entré en transe au son d’un tambour qu’il aura confectionné lui-même avec une peau de cervidé d’élevage, lors d’un stage de trois jours dans le Larzac, au cours duquel il n’aura pas manqué de faire une « quête de vision ».

Claudia Müller-Ebeling, historienne de l’art et anthropologue, a rédigé sa thèse de doctorat sur l’art visionnaire dans la France du xix^e siècle. Elle est également coauterice avec son célèbre époux, Christian Rätsch,

de *Shamanism and Tantra in the Himalayas*¹. Christian Rätsch est, lui, anthropologue et ethnopharmacologue. Il fait autorité mondiale sur le sujet des plantes chamaniques et de leur utilisation dans la guérison et les rituels.

Le couple explique que le chamanisme n'est pas une religion ou un système de croyances codifié, mais un ensemble de techniques archaïques pour entrer dans différents états de conscience afin d'aider et de guérir les gens. Ils déclarent que, dans l'écrasante majorité des chamanismes originaux, les techniques pour entrer en transe impliquaient systématiquement l'utilisation de plantes psychoactives, ou enthéogènes. Cette percée vers «l'autre monde» a été fermée, détruite ou diabolisée par les religions et les systèmes politiques aujourd'hui établis à l'échelle mondiale.

Au cours de leurs dix-huit années de recherche au Népal, ils ont enregistré 88 «plantes de voyage», comme les appellent les chamanes, qui n'en déclarent pas moins de 108, utilisées comme offrandes, encens, remèdes, fumées, appliquées sur la peau ou ingérées. Les chamanes népalais utilisent une grande variété de plantes vénérées et psychotropes, la plupart n'ayant pas encore été identifiées par les botanistes occidentaux. Certaines sont bien connues, comme le pavot, la belladone, ou l'harmal (rue de Syrie, ou *Peganum harmala*). Plusieurs sont difficiles à utiliser et même *dangereuses*, comme l'aconit ou le datura.

Depuis la parution du livre *Le Chamanisme: et les techniques archaïques de l'extase*², de Mircea Eliade en 1951, de nombreux anthropologues pensent que le chamanisme psychédélique est une sorte de dégénérescence. Son opinion était qu'un «vrai» chaman a une capacité naturelle à entrer dans les états de transe sans utiliser d'enthéogènes. Les études anthropologiques et ethnobotaniques des dernières décennies, publiées dans de nombreux ouvrages, montrent qu'en termes de pratique réelle Eliade se trompe. J'incarne aujourd'hui, ainsi que beaucoup d'autres, une position parfaitement contraire.

1. Claudia Müller-Ebeling, Christian Rätsch, Surendra Bahadur Shahi, *Shamanism and Tantra in the Himalayas*, Inner Traditions, 2002.

2. Mircea Eliade, *Le Chamanisme: et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, 2015.

La chercheuse Elisa Guerra-Doce^{3,4} note que le modèle prédominant de consommation enthéogène dans les sociétés de recherche de nourriture est associé aux pratiques chamaniques, où le chaman consomme le sacrement pour renforcer la force spirituelle et la capacité divinatoire du guérisseur à des fins de guérison. Ces pratiques enthéogéniques ont lieu dans un contexte rituel communautaire avec la participation de l’ensemble du groupe local, qui est souvent soumis au jeûne, ainsi qu’aux expériences du tambour, du chant, des applaudissements et de la veillée nocturne. Ces pratiques rituelles renforcent les effets de l’enthéogène en produisant des expériences de communication avec le divin.

Dans son article « Preuves de l’utilisation des enthéogènes dans la Préhistoire et les religions du monde », le chercheur Michael Winkelman déclare que les contributions enthéogéniques aux origines et à l’évolution des pratiques chamaniques sont prouvées par les parallèles substantiels entre les principes de base du chamanisme et les expériences induites par les psychédéliques. Les récits ethnographiques révèlent des caractéristiques répétitives associées à l’utilisation rituelle de psychédéliques dans les cultures du monde entier⁵.

L’institutionnalisation des effets des enthéogènes dans les pratiques rituelles chamaniques a été d’une influence fondamentale inévitable dans l’évolution de la religiosité humaine, ainsi que des aspects importants de notre psychologie moderne^{6, 7}. Les substances enthéogènes étaient

3. Docteure et professeure titulaire de Préhistoire à l’université de Valladolid.

4. Elisa Guerra-Doce, « Psychoactive substances in prehistoric times: Examining the archaeological evidence », *Time & Mind*, 2015, 8(1), 91–112. Doi:10.1080/1751696X.2014.993244.

5. Marlene Dobkin de Rios, *Hallucinogens, Cross-Cultural Perspectives*, University of New Mexico Press, 1984 ; Winkelman, 2007.

6. Michael J. Winkelman, *Advances in Psychedelic Medicine: State-of-the-Art Therapeutic Applications*, Praeger Publishers, 2019.

7. Marlene Dobkin de Rios, *Hallucinogens, Cross-Cultural Perspectives*, op. cit. Christian Rätsch, *Der heilige Hain: Germanische Zauberpflanzen, heilige Bäume und schamanische Rituale*. AT, Baden, 2005. Richard Evans Schultes, Albert Hoffmann, *Les Plantes des dieux*, Éditions Berger-Levrault, 1981 ; réédition Éditions du Lézard, 1993.

inévitablement incorporées dans la dynamique centrale des rituels chamaniques puis religieux, attestée dans les diverses espèces utilisées comme sacrements dans quasiment toutes les cultures du monde.

Le chamanisme a donc fourni le contexte cosmologique et rituel dans lequel les expériences induites par les psychédéliques ont été incorporées dans la culture humaine, et à travers leurs effets sélectifs, dans la psychologie innée des humains. Ces influences ont également contribué au développement de pratiques de guérison rituelles, exploitant des principes qui faisaient partie de la formation de notre socialité et de notre psychologie. Ces activités chamaniques ont joué un rôle clé dans l'évolution des hominidés et l'évolution de la culture humaine moderne au cours du Paléolithique moyen et supérieur il y a environ 50 000 ans.

– Michael Winkelman

Tentatives de définition

Sous l'angle des défenseurs de l'hypothèse psychédélique que nous sommes, un chaman est donc une personne qui établit un pont entre les différents règnes et dimensions à l'aide indispensable de substances enthéogènes. Il convient alors de définir ce que sont ces règnes et ces dimensions, et c'est ici, précisément là, que l'approche scientifique trouve ses limites. Si elle peut mesurer les états de transe, il en est autrement pour l'analyse du contenu expérientiel de celle-ci, étroitement liée aux capacités de restitution, et donc de communication de l'intéressé.

Définir l'expérience chamanique par une approche scientifique revient à vouloir comprendre le temps en démontant une horloge. Le chamanisme, par essence, est l'accès, par l'expérience directe, à des choses qui ne peuvent se définir en mots, qui ne sont pas accessibles par l'intellect. Ces mondes, règnes et dimensions dépassent les notions de mesurabilité et de reproductibilité sur lesquelles repose la démarche scientifique. Ce n'est ni mesurable ni reproductible dans son essence, mais uniquement par la

capacité de l’expérimentateur à rapporter son expérience sous forme de mots et d’actes, validés et perçus par les membres de sa communauté, de son entourage. Le chaman n’est pas seulement celui qui expérimente, mais celui qui ramène, transmute, et met à disposition – il y a une notion d’utilité collective à sa position.

Au-delà de l’accession à l’autre monde se trouve l’étape consistant à partager cette réalisation avec le monde, à utiliser son expérience pour enseigner, servir, aider et guérir. Le mythologue Joseph Campbell décrit cela comme le « retour du héros ». Plusieurs religions du monde offrent de nombreuses approches de cette étape. Dans la série de gravures des dix taureaux, qui décrit les étapes de l’illumination du pratiquant, la dernière est « le retour au monde », où il s’agit d’« entrer sur le marché avec des mains aidantes ». Dans le christianisme, c’est « la fécondité de l’esprit ». Quant à Platon, qui a vu la lumière à Éleusis, il parle du retour dans la grotte pour libérer les prisonniers pour qu’ils prennent conscience que le monde dans lequel ils vivent est un monde d’illusions et de mensonges, dans lequel le bonheur auquel ils espèrent accéder n’est qu’une illusion destinée à les maintenir enchaînés⁸. Le philosophe de retour, dont les yeux se sont habitués à la lumière du soleil, serait aveugle lorsqu’il rentrerait dans la grotte, tout comme il l’était lors de sa première exposition au soleil. Les prisonniers, selon Platon, déduiraient de la cécité de l’homme que le voyage hors de la grotte lui avait fait du mal, et qu’ils ne devraient pas entreprendre un voyage similaire. Platon conclut que les prisonniers, s’ils en étaient capables, tuerait quiconque tenterait de les traîner hors de la grotte⁹.

La posture de chaman n’est pas binaire, il n’y a pas de bouton *on/off*, ce n’est pas noir ou blanc, mais un constant processus d’expérimentation et de transmutation, d’approfondissement d’un état dont le spectre est extrêmement large. Nous assistons ainsi, par la création même du terme

8. Marie C., « Qu'est-ce que l'idée selon Platon ? », *Wikilivre*, 2021. <https://wikilivre.org/culture/reponse-quest-ce-que-lidee-selon-platon/>.

9. https://stringfixer.com/fr/Plato%27s_Cave.

«chaman» qui englobe alors une infinité de nuances, à une perte de granularité et de pertinence quand il s'agit d'approcher les pratiques de l'accession au transcendant. Le phénomène d'approximation s'accentue avec l'auto-appropriation habituelle du terme dans la spiritualité New Age par quiconque pressent l'existence d'une intelligence du vivant ou de la nature, et tente, avec un certain degré de naïveté, de reproduire des états fortuits, malheureusement souvent à des fins égotiques ou mercantiles. Il convient alors de ne pas confondre «Je suis chaman» avec «Je tente de reproduire des états de conscience modifiés avec des techniques ou une posture supposément inspirées de l'idée que je me fais du chamanisme». Se prétendre chaman est une des alertes principales sur le fait que l'intéressé se perd dans les mots, l'intellect, les concepts et l'ego. Ce n'est pas une posture que l'on déclare habituellement soi-même, mais que les sociétés confèrent à l'un de leurs membres, puisque c'est bien elles qui en ont besoin.

Nous sommes tentés de jouer sur les mots, comme une valise qui sur laquelle serait écrit le mot «chaman», dans laquelle la société considérerait qu'une personne entre ou non. Il n'y a pas de boîte, mais une infinie gradation. Être chaman n'est pas dépendant d'un diplôme qui est, ou non, obtenu, ce n'est pas un état binaire. Néanmoins, il me semble ici important, sinon fondamental, de différencier le chamanisme originel, indissociable de l'utilisation des enthéogènes, et le néochamanisme à l'émergence duquel nous assistons depuis quelques décennies dans la société occidentale, n'ayant souvent aucune connaissance, sinon un mépris, pour le sujet qui est au cœur de ce livre. D'après les chercheurs, nombreuses sont les différences entre chamanisme traditionnel et néochamanisme. Nous pouvons relever l'aspect mercantile souvent indissociable des néochamans, absent du chamanisme traditionnel, où le chaman ne choisissait d'ailleurs pas sa vocation, étant élu par sa communauté ou son prédecesseur, contrairement aux néochamans¹⁰. Mais aussi

10. Robert J. Wallis, *Shamans/Neo-shamans: Ecstasies, Alternative Archaeologies and Contemporary Pagans*, Routledge, 2003.

la place des émotions négatives, comme la peur, la colère, souvent étudiées par nos « guerriers de la lumière » actuels. Elles sont pourtant incontournables dans les pratiques enthéogéniques et psychédéliques, que nous considérons bien volontiers comme facteurs de *bad trip*, là où les traditions chamaniques considèrent cette difficile traversée comme indispensable à la guérison.

De nombreux Amérindiens ont réussi à surmonter la dépendance à l’alcool et à ses causes sous-jacentes grâce à l’utilisation du peyotl dans un contexte spirituel rituel et traditionnel. Cette dimension de sevrage est souvent rapportée par les expérimentateurs d’Ayahuasca et de LSD, et prouvée scientifiquement¹¹. Dans les traditions chamaniques, le potentiel thérapeutique et le potentiel d’éveil spirituel de ces substances ne sont pas séparés. Le plus souvent, la guérison survient précisément grâce à une expérience d’éveil spirituel survenant souvent à la suite de la traversée d’un moment décrit comme ayant une polarité négative, difficile, voire effrayante ou horrible, dans laquelle l’expérimentateur traverse toutes les émotions négatives refoulées. Ces dernières, non vécues, réprimées ou stockées, sont alors souvent la source de symptômes psychiques, physiques, ou comportementaux, pouvant nous apparaître comme décorrélés. Les enthéogènes offrent le potentiel de favoriser l’émergence de royaumes spirituels, qui sont inhérents à la nature humaine, et ne sont raisonnablement pas dissociables du chamanisme traditionnel. Y accéder implique la traversée des émotions qui nous entravent, et à laquelle l’expérience psychédélique profonde nous convoque souvent, et que le mouvement New Age, ou néochamanique actuel, étude volontiers en s’affranchissant fièrement de l’expérience fondamentale qu’offrent les enthéogènes. Ils sont non seulement centraux, mais fondateurs et indispensables au chamanisme traditionnel.

Chaman, mystique, poète, yogi, prêtre, prophète, gourou, éveillé, autant de mots pour décrire un même état, colorié par tant de cultures

11. Teri S. Krebs, Pal-Orjan Johansen, « Lysergic acid diethylamide (LSD) for alcoholism: meta-analysis of randomized controlled trials », *Journal of Psychopharmacology*, 2012.

différentes. Il est désuet d'être poète, bien plus à la mode d'être chaman. Quant au mot « mystique », beaucoup ne connaissent même plus sa définition.

La mystique, ou le mysticisme, est ce qui a trait aux mystères, aux choses cachées ou secrètes. Le terme relève principalement du domaine religieux, et sert à qualifier ou à désigner des expériences spirituelles de l'ordre du contact ou de la communication avec une réalité transcendante non discernable par le sens commun¹².

William James¹³, qui a enquêté sur des expériences mystiques tout au long de sa vie – le conduisant à expérimenter plusieurs substances, dont le peyotl –, a proposé une description de l'expérience mystique, dans sa célèbre collection de conférences, publiée en 1902. Ces critères sont les suivants¹⁴ :

- Passivité : un sentiment d'être saisi et détenu par une puissance supérieure qui n'est pas sous votre propre contrôle.
- Ineffabilité : aucun moyen adéquat d'utiliser le langage humain pour décrire l'expérience.
- Noétique : vérités universelles révélées qui ne peuvent être acquises nulle part ailleurs.
- Transitoire : l'expérience mystique n'est qu'une expérience temporaire.

C'est effectivement très proche du chaman... Et du poète, et du saint, de l'éveillé, du prophète et de l'alchimiste qui, justement..., transmute. Le mot « chaman », aujourd'hui, est devenu le symptôme d'une société en recherche de transcendance. Quelque chose s'éveille au niveau individuel, et donc collectif, et comme nous ne sommes pas en contact avec cette « chose » qui émerge en nous – cet appel –, nous essayons de le nommer. Le chaman est la plus ancienne forme d'intermédiation entre

12. Source: Wikipédia.

13. Psychologue et philosophe américain (1842-1910), neveu de Ralph Waldo Emerson.

14. https://upwikifr.top/wiki/William_James_MacNeven.

l'homme et le transcendant, et, par extension, la nature, les esprits, ou l'idée primitive, dogmatique ou non, que l'on se fait de Dieu. Cette obsession à nommer une chose aussi large et diffuse est représentative de notre degré d'incompréhension de ce dont il s'agit réellement.

L'œuvre phare de Mircea Eliade a fourni la synthèse de nombreuses études sur les pratiques chamaniques. L'un des aspects centraux de l'approche d'Eliade réside dans le concept d'un chamanisme interculturel, soulignant qu'il ne s'agissait pas seulement de pratiques sibériennes et eurasiennes, mais planétaires.

Il souligne qu'un aspect central du chamanisme implique les états modifiés de conscience (EMC) utilisés pour entrer dans le monde des esprits, et qui se manifestent dans les expériences visionnaires du chaman. Les EMC sont induits par de multiples méthodes, en particulier par le tambour, le chant, la danse et, dans la plupart des cultures, l'utilisation de substances psychoactives. Les chamans se préparent généralement aux EMC par des ascèses telles que le jeûne et la privation d'eau, l'exposition à des températures extrêmes, la douleur, le célibat, la privation de sommeil, la distanciation sociale ; et ce, pour améliorer leurs expériences. Ce que nous retrouvons à travers de très nombreuses traditions spirituelles, notamment orientales, même quand celles-ci ne sont pas qualifiées de « chamaniques ».

Les recherches sur les caractéristiques universelles du chamanisme ont donc validé le terme « chaman » en tant que concept transculturel réel. Elles établissent que le terme devrait se fonder sur des caractéristiques partagées plutôt que sur des définitions arbitraires¹⁵.

Le caractère universel et transculturel du chamanisme, conféré par les premiers travaux d'Eliade et confirmé par de nombreux autres par la suite, malgré quelques contestataires, n'empêche pourtant en rien la nuance importante suivante : il y a autant de chamanismes que de cultures, de tribus, voire de pratiquants.

15. M. Winkelman, « *Shamanism in Cross-Cultural Perspective* », *International Journal of Transpersonal Studies*, vol. 31, 2012.

Je pense que la seule erreur possible serait alors d'enfermer le chamanisme dans une définition propre à une culture, à une pratique. De ce fait, tout ce que nous pouvons entendre sous le terme « chamanisme » est extrêmement large. Tout au plus, nous pouvons nous risquer à esquisser de grandes tendances issues de l'observation des nombreuses formes de chamanisme à travers les époques et les cultures. Cela n'empêche pas, non plus, la déclaration suivante : une écrasante majorité des pratiques chamaniques fait état d'utilisation de plantes psychoactives.

La perte de la régulation inhibitrice de sérotonine entraîne une réduction – ou une perte – du contrôle de la réponse émotionnelle et une amélioration des circuits de la dopamine, qui se traduit par une inondation émotionnelle ou de l'extase¹⁶. Toutes ces fonctions cognitives « supérieures » sont caractérisées par l'accès à des dimensions transpersonnelles, dont le traitement d'informations concernant des événements dans l'espace et le temps distants¹⁷. Il semblerait que ces considérations transpersonnelles, liées à une perte de la régulation inhibitrice de la sérotonine, soient essentielles pour comprendre les aspects essentiels du « vol chamanique » ou des « sorties hors du corps », illustrant la capacité d'avoir une conscience indépendante du cadre socioculturel dans lequel ces pratiques ont lieu¹⁸.

Selon Eliade, l'entrée dans le monde des esprits est la clé de nombreuses activités du chaman qui comprenaient la divination, la clairvoyance, l'acquisition d'informations transpersonnelles sur les membres du groupe, la chasse, la guérison, la récupération des âmes perdues, la communication avec les esprits des morts, l'escorte des âmes des morts et la protection contre les esprits.

16. Arnold J. Mandell, « Toward a Psychobiology of Transcendence: God in the Brain », *Psychology of Consciousness*, Springer, 1980.

17. F.H. Previc, « The Role of the Extrapersonal Brain Systems in Religious Activity », *Consciousness and Cognition*, 2006.

18. Voir aussi Arzy, Molnar-Szakacs, Blanke, 2008 ; Blanke, Mohr, 2005 ; Metzinger, 2009.

Le voyage du chaman, dans ce que la position animiste considère comme «le monde des esprits», est décrit comme un univers multidimensionnel, avec une division souvent tripartite en mondes inférieurs, moyens et supérieurs, soumis à d’autres subdivisions impliquant souvent sept ou neuf niveaux. Une architecture étonnamment similaire à plusieurs approches hindouistes et bouddhistes. Se déplacer à travers ces mondes impliquerait d’accéder à un *axis mundi*, un « arbre », ou une « échelle », qui ne manquera pas d’attirer l’attention des lecteurs familiers de l’épisode biblique de Jacob.

La controverse sur le chamanisme

Avec la parution de *La Voie du chamane*, de Michael Harner en 1980, et l’apparition des ateliers de formation de la Fundation for Shamanic Studies (FSS), le concept académique de « chaman » a élargi ce que recouvrent le terme et le concept. Le plein essor du néochamanisme a également généré de vives réactions académiques qui alléguait que la notion d’une spiritualité universelle manifestée de manière interculturelle était une invention occidentale, et constituait une appropriation intellectuelle de l’impérialisme occidental¹⁹. Alors que les anthropologues ont commencé à remettre en question et à critiquer l’utilisation du terme « chaman », les critiques se sont concentrées sur la notion qu’il n’existe-rait pas de similitude dans les pratiques de guérison spirituelle à travers le monde, soutenant que le concept de chaman était une fabrication de l’imagination occidentale. Contrairement au phénomène universel proposé par Eliade, les opposants ont affirmé que les pratiques de guérison spirituelles trouvées d’une culture à l’autre reflètent les concepts socioculturels locaux. Cette position, propre au paradigme matérialiste, s’effrite progressivement sous le poids croissant des études mettant en lumière le caractère transculturel et universel du contenu des expériences psychédéliques.

19. M. Winkelman, « Shamanism in Cross-Cultural Perspective », *op. cit.*

Les agents sérotoninergiques des champignons à psilocybine présents sur quasiment tous les endroits du globe produisent de profondes altérations de la conscience, interprétées comme impliquant l'âme et le surnaturel.

Les différences dans l'assimilation des psychédéliques entre les humains et les chimpanzés²⁰ fournissent des preuves directes que le système sérotoninergique humain a évolué en assimilant plus efficacement ces médecines naturelles. Plusieurs études ont souligné le large éventail de preuves indiquant que le rôle de la sérotonine dans le soutien des fonctions cognitives supérieures a été modifié au cours de l'évolution humaine, et a contribué à nos spécialisations cognitives²¹. Celles-ci comprennent incidemment le développement de capacités directement liées au chamanisme, très étroitement corrélées – voire parfaitement superposables – aux caractéristiques des expériences induites par les psychédéliques.

Les traditions spirituelles du monde entier considèrent ces sources exogènes de neurotransmetteurs comme étant l'origine des divinités et la raison de leurs pratiques spirituelles et de transformation de la conscience. Ces principes de conscience altérée sont au cœur de nombreuses traditions spirituelles, peut-être de toutes²².

– Michael Winkelman

Si déclarer – comme j'aime le faire publiquement en souriant – qu'il n'y a pas de chamanisme sans ingestion de plantes psychoactives est, je le concède, volontairement provocateur et subversif, j'affirme avec un peu plus de sérieux que se déclarer chaman en étudiant cette pratique,

20. JF Pregenzer, GL Alberts, JH Bock, *et al.*, «Characterization of ligand binding properties of the 5-HT1D receptors cloned from chimpanzee, gorilla and rhesus monkey in comparison with those from the human and guinea pig receptors», *Neuroscience Letters*, oct. 1997.

21. M. Winkelman, «Shamanism in Cross-Cultural Perspective», *op. cit.*

22. Michael Winkelman, *Journal of Psychoactive Drugs*, janvier 1989.

ou en reléguant son expérience des psychédéliques à une vague visite touristique, a toutes les chances de nous éloigner de l'essence d'un chamanisme originel, assis sur des pratiques alimentaires – inévitablement et partiellement psychédéliques, de fait – antérieures et autrement plus vitales et centrales que les activités sociales comme la danse ou le tambour.

Si les EMC et les moyens d'y accéder sont nombreux, rien ne permet d'affirmer que les techniques sans psychédéliques permettent d'atteindre les mêmes états qu'avec. Quand j'évoque publiquement ma position subversive consistant à qualifier les EMC générés par psychédéliques comme non seulement constitutifs du chamanisme originel, mais aussi plus intenses, plus révélateurs, il n'est pas rare que plusieurs personnes répondent : « Oui, mais nous pouvons y arriver sans psychédéliques ! » Cela reviendrait à proposer à une personne de se déplacer de Paris à Berlin en voiture, et que celle-ci réponde : « Oui, mais moi aussi je peux aller à Londres, et à pied ! » Sous cet angle, nous pouvons mieux voir le manque de pertinence persistant des oppositions aux pratiques chamaniques induites par psychédéliques.

Je soutiens que, malgré les nombreuses techniques impliquant une perte d'inhibition de la sérotonine (le sport d'endurance, la faim, la soif, la perte de sommeil, les vibrations sonores telles que les tambours et les chants, la privation sensorielle, les états de rêve, la méditation et une variété de déséquilibres psychologiques ou de sensibilités résultant d'une blessure, d'un traumatisme, d'une maladie ou d'affections du système nerveux transmises héréditairement), les expériences psychédéliques combinées avec les savoirs ancestraux et empiriques permettent d'accéder à une intensité et une universalité nettement plus marquée. Il conviendrait peut-être, afin de donner ou non une validité scientifique à cette conviction, de mener des travaux consistant à recueillir l'expérience de participants ayant expérimenté les deux voies : avec et sans psychédéliques. C'est, pour ma part, une question systématique adressée aux personnes que je rencontre, quand elles se déclarent sérieusement engagées sur une voie spirituelle. Les réponses que je recueille penchent invariablement en faveur d'une supériorité de l'expérience psychédélique

en termes d'intensité, d'accès à l'information transpersonnelle souhaitée, et d'approfondissement ou d'élargissement de conscience. À ceci près que cette position s'assortit indispensablement de la complémentarité d'une pratique spirituelle, telle que la méditation ou le yoga, par exemple. Aspect crucial que je développerai plus tard.

Le chamanisme comme source

Par convention, le temps de cet ouvrage, j'emploierai donc et entendrai les termes « chaman » et « chamanisme » exclusivement comme indissociables de la consommation (par ingestion, inhalation ou application cutanée) de psychédéliques. Je défends ici l'idée qu'il n'est de chamanisme – et donc d'accès suffisamment manifeste aux autres dimensions – sans cette aide extérieure. Loin de moi l'idée de rajouter une couche au millefeuille de nuances qu'englobe aujourd'hui le terme, mais de les supprimer toutes, pour n'en garder que l'extrême du spectre : l'intensité inégalable de l'expérience spirituelle permise par la consommation de vecteurs de la nature – les psychédéliques et enthéogènes.

Même si les définitions du chamanisme sont nombreuses et ont du mal à trouver un consensus, certaines constantes sont observées à travers les sociétés, à travers le monde et l'Histoire. En 2013, l'anthropologue Michael Winkelman proposa une grille d'approche scientifique, et enquêta auprès de « praticiens chamans reconnus » au sein de 47 sociétés traditionnelles, pour en extraire une liste d'aspects culturels communs caractérisant leur pratique. Les 14 aspects identiques dans toutes les cultures sont communs à l'expérience de Moïse et de ses compagnons²³.

Ce que le chaman fait avec les enthéogènes n'est pas différent de ce que Moïse fit sur le Sinaï à proximité d'un buisson – pourquoi pas un

23. Danny Nemu, « Getting high with the most high: Entheogens in the Old Testament », *Journal of Psychedelic Studies*, 2019.

buisson de *Peganum harmala*, ou d'une variété de mimosacée comme l'acacia à haute teneur en DMT ? Et cela n'a pas moins de valeur que cet événement biblique et fondateur, bien au contraire, cet acte-là du chaman, est imprégné des 3 000 ans d'Histoire que nous avons en plus, et de notre compréhension supplémentaire sur la nature de la réalité et de l'aventure humaine. Quand bien même ce chaman ne serait pas instruit, il baigne dans l'inconscient collectif; et cela lui confère autant de valeur que tous les prophètes des livres saints. Si nous avons envie de considérer que des pratiques sans psychédéliques peuvent être *chamaniques*, nous devons en souligner le caractère partiel et amputé, sinon factice.

Il est un fait que, depuis le chamanisme originel qui a donné lieu dans un premier temps aux cultes à mystères, remplacés par des religions dogmatiques qui s'en sont inspirées en supprimant le sacrement enthéogène, nous n'avons fait que nous éloigner de l'essentiel : l'expérimentation directe. L'évolution spirituelle de l'homme, depuis les premières expérimentations psychédéliques, n'est qu'un lent éloignement de l'essentiel, par la distanciation du catalyseur réel : l'enthéogène qui propulse le pratiquant dans des dimensions qui ne sont à la portée d'aucun réfractaire à ces outils naturels. Une lente descente dans la matière, dans les concepts, dans l'enfermement que sont les mots, à la mesure de la volonté de l'homme de prendre le pouvoir à travers l'intermédiation de l'expérience spirituelle. Chacun de nous, sans exception, a accès à la dimension qui englobe la nôtre. Chacun de nous dispose de la ligne directe avec ce dont nous émanons, que nous l'appelions « Dieu », « Source » ou « guide », peu importe. Cela est en nous et ne nécessite aucune religion, aucun dogme. Tout au plus quelques « règles », qui ont tendance à prendre la forme de « rituels » dans le chamanisme. Rituels qui ne sont en réalité qu'une forme élaborée et codifiée de règles destinées à la survie, et à la réduction des risques de l'expérience psychédélique initiale. Ces rituels, avec la dérive des religions, ont perdu leur substance sacrée, remplacée par exemple par du vin de messe et une hostie. Ne demeure que le naïf simulacre d'une expérience psychédélique vidée de sa substantifique moelle.

Le chamanisme et ses outils perdus

Si vous allez à Paris, vous en saurez plus sur la réalité que ceux qui n'y sont pas allés. Si vous faites l'expérience de la DMT, vous en saurez plus sur la réalité que ceux qui ne l'ont pas fait. [...] Mourir sans avoir eu une expérience psychédélique est comme mourir sans jamais avoir fait l'amour. Cela signifie que vous n'aurez jamais compris de quoi il est question ici-bas.

– Terence McKenna

LA DIMENSION SPIRITUELLE DANS L'IMPACT THÉRAPEUTIQUE DES EXPÉRIENCES PSYCHÉDÉLIQUES

J'ai pris conscience que la nature nous parle sans cesse, et qu'il n'y a que notre perception qui fluctue et entrave potentiellement ce dialogue. Cette dimension s'est effectivement progressivement révélée à moi au cours d'expériences chamaniques. Le terme est actuellement très tendance et galvaudé, et consiste à récréer des simulacres de traditions sacrées et de connexion à la nature sans les ingrédients essentiels, indispensables, et catalytiques de l'expérience de connexion, de soin, ou de divination recherchée. Je vois le lien avec la nature comme initiatique, en ce sens que, pour en comprendre toute la dimension, et interagir avec elle, il ne suffit pas de la contempler, de s'y promener, ou de taper sur un tambour dans une hutte de sudation en se déclarant chaman, mais de la rencontrer pleinement par le biais des innombrables outils enthéogènes qu'elle nous propose. Cette émergence de bonnes volontés est, cependant, le symptôme d'un appel de la nature ou, du moins, d'une sensibilisation grandissante à celle-ci. Ces pratiques actuelles ont toutefois pour effet positif d'éveiller cette sensibilisation auprès des participants. L'effet pervers, lui, est que nous constatons un nombre grandissant de chamans

autoproclamés, dont le jeu, souvent monnayé, nous éloigne encore davantage des pratiques originelles et authentiques, et des outils de la nature dont notre société souffre déjà de l'interdiction infondée.

Entre ces pratiques néochamaniques, dénuées de toute ingestion de plantes sacrées, et le chamanisme originel, indissociable des enthéogènes, il est question du même gouffre qu'entre un chef étoilé et un enfant qui joue à la dînette. Les références historiques d'utilisation de plantes psychédéliques endémiques sont innombrables (ergot du seigle, amanites, peyotl, iboga, cannabis, acacia, harmal, pavot, lotus bleu, mandragore, datura, etc.) ; et l'on constate leur utilisation dans les circonstances constitutives de toutes les religions, elles-mêmes souchées sur des pratiques chamaniques dont on aura préalablement supprimé tout ce qui empêche le contrôle du peuple. On assiste ici exactement aux mêmes mécanismes et ressorts que dans le « culte du cargo », dont les grandes religions sont l'expression parfaite. C'est un gouffre du même ordre qui sépare les religions du Livre des cultes à mystères (Éleusis, Mithra, Isis, etc.). Le chamanisme est aux cultes à mystères ce que ces cultes à mystères sont aux religions : une source précieuse d'inspiration de laquelle ont été exclus tout ce qui favorise la liberté de l'individu par l'expérience directe, non intermédiaire, ainsi que tout ce qui entrave le confort des conceptions matérialistes. Tout cela résulte du travers égotique de l'humain consistant à vouloir contrôler, verbaliser, conceptualiser et, surtout, simplifier ce qui le dépasse, quitte à en perdre le goût de sa moelle. Quand vous approchez cette compréhension du bout des doigts, et que vous désirez sincèrement et entièrement franchir le cap avec la juste intention de comprendre ce qui se joue dans notre dimension, vous prenez conscience qu'il y a plus de spiritualité dans un seul cactus, liane ou champignon sacrés que dans tous les temples et églises du monde. Ils sont des décodeurs élargissant notre conscience, et non l'inverse. L'information la plus significative qu'une personne peut me confier à son sujet, c'est l'expérience qu'elle a, ou qu'elle n'a pas, des outils que sont les plantes sacrées et, donc, de la nature.

La vraie question est de savoir si les enthéogènes sont utilisés et si leurs incidences et conséquences sont intégrées. Savoir dans quelle

mesure notre praticien est en mesure de se distancier de sa conception de la réalité pour en distiller à son « client » une interprétation assez libre de prétentions, de certitudes, de contre-transferts, de projections et d’anthropocentrisme.

Vous l’aurez compris, jouer avec ces termes ne nous amènera pas bien plus loin que d’attirer votre attention sur toutes les petites lumières rouges qui devraient s’allumer face à quiconque se proclame de l’une ou l’autre appartenance. Mais plutôt à nous demander s’il est possible de pratiquer un quelconque chamanisme en étant aussi éloigné des constitutifs même de cette pratique, que nous avons enfermés dans un vocable au xix^e siècle, loin des pratiques dont nous avons perdu la moelle, jetée par les religions.

Ces constitutifs fondamentaux de l’intermédiation avec d’autres dimensions étaient employés quand l’homme ne partageait pas notre mépris actuel pour les substances élargissant ou approfondissant la conscience. C’est pourquoi, d’ailleurs, nous parlons aujourd’hui volontiers de « drogues » – une catégorisation outrageusement large, péjorative et imprécise, dans laquelle nous plaçons toute substance que nous déclarons *altérer* la conscience (dans le sens de « dégrader », et non seulement de « dénaturer »), sans aucun égard, ni considération, pour celles qui l’élargissent, l’aguisent, l’approfondissent.

Ainsi donc, nous trouvons sous ce vocable de « drogues » tout un éventail de substances, connues ou moins connues, légales ou non. Dans cette catégorie amalgamante et péjorative, le café, le sucre et l’alcool côtoient aussi bien la cocaïne que l’héroïne, qui côtoient joyeusement – et sans aucune honte dans la bouche des détracteurs de l’exploration de la conscience – l’Ayahuasca, le peyotl, le LSD, la MDMA, la psilocybine, etc.

Ce sont ces toutes dernières, entre beaucoup d’autres, qui trouvent leur place dans des sous-catégories bien plus pertinentes – les enthéro-gènes et les psychédéliques –, qui nous aident donc à séparer le grain de l’ivraie. À discerner ce qui va nous aider de ce qui va nous entraver, dans l’expérience d’expansion de conscience et de dissolution de l’illusion,

recherchée et maîtrisée par les chamans originels. Ainsi, nous explorerons ensemble les origines de la consommation de LSD à travers l’ergot du seigle, de MDMA à travers l’ingestion des parties huileuses du sassafras, de mescaline à travers plusieurs cactées, de psilocybine à travers de nombreux champignons, de divers dérivés du DMT à travers de nombreux végétaux, et même d’animaux.

Ces molécules ont été les ancêtres – et seront l’avenir – d’une médecine de l’esprit. Aujourd’hui, d’innombrables études sont publiées, à un rythme exponentiel, sur leurs applications thérapeutiques. Nous assistons à ce qui a pris le nom de « troisième révolution psychédélique ». La première, qui nous intéresse davantage ici, ayant sa place, pour ne pas dire son *rôle*, à l’origine de l’*humain* tel que nous le connaissons.

J’entends par « humain » le primate bipède ayant conscience de sa conscience, ce qui le différencie de ses colocataires animaliers, n’ayant que la conscience sans être conscients de celle-ci.

J’entends par « rôle » le déclencheur cataclysmique qu’ont été ces molécules dans l’émergence d’une conscience de la conscience, dans l’incendie cérébral qui nous a conféré une supériorité technologique et matérielle sur le vivant – si supérieure qu’elle le détruit – et dont l’étincelle fut notre curiosité originelle.

Je ne peux, dans cet ouvrage, explorer aussi bien les applications thérapeutiques de ces molécules que les nombreux auteurs médecins, chimistes, prix Nobel, et autres bien-aimés téméraires sur le même sujet. J’ai, ici, à cœur de recentrer l’impact des psychédéliques et des enthéogènes sur la spiritualité. J’emploie ici le terme « spiritualité » pour délimiter ce qui va conditionner un changement de paradigme dans notre appréciation du monde et de la réalité, et notre interaction avec ces substances. Je ne peux me résoudre à l’idée que ces transformations personnelles trouvent uniquement leur source et leur explication dans des contingences exclusivement psychologiques, délimitées par les nomenclatures de la bienveillante institution psychiatrique.

Je crois que, si un événement traumatique peut détruire notre vie, un événement positif d’intensité égale peut impulser un chemin vers la

guérison. Et c'est ici qu'interviennent les psychédéliques et les enthéogènes à travers les plantes sacrées.

Il y a, à l'origine de ma vocation de consultant, le constat que toute transformation ou guérison, quel que soit son domaine, ne peut s'exonérer de considérations spirituelles. Bien au-delà, d'ailleurs, des indispensables considérations médicales.

« *Culture is not your friend* », me martèle celui qui me parle dans mes rêves, avec qui j'y bois des bières très spéciales – on reviendra aussi sur la définition et l'origine des bières. Terence McKenna, ethnobotaniste, joue, pour moi, dans la même cour que les génies que sont Jung, Campbell, Hawkins, Socrate, Planck, Bach, ou de Vinci.

Mais pourquoi la culture n'est-elle donc pas mon amie ? Plus je serai court à répondre, moins j'aurai de chances de citer McKenna. La culture¹, dans son acception sociologique, et plus particulièrement occidentale, est caractérisée par son inertie. Elle est un mouvement lent, lourdement défini par le passé, dans lequel chacun de nous s'immerge de manière plus ou moins consciente, à divers degrés. Cette culture, dans le sens que je donne au leitmotiv de McKenna, nous emmène dans une direction opposée à la nature, au vivant, à la spiritualité. Nous empêche de nous questionner, puisqu'elle nous sert autant de réponses tièdes qu'il y a de partisans inconscients de notre culture. C'est, pour ainsi dire, une courte phrase permettant d'exprimer l'intérêt fondamental des contre-cultures, dans notre tentative de détourner le monde de cette pente qui mène au précipice dans lequel notre civilisation se jette gaiement.

Une « contre-culture », ainsi pourrait être qualifiée cette troisième renaissance psychédélique. Portée par des humains déclarant leur souveraineté en déclarant la liberté d'ingérer ce qu'ils souhaitent, déclarant de fait leur droit d'explorer leur conscience avec les outils de la nature comme un droit inaliénable tel que respirer, se nourrir ou se vêtir,

1. « Ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe ou à une autre nation : la culture occidentale. »

et comme ayant sa place pleine et entière dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Nous noterons, ici, qu'il est possible d'observer notre propre amusement, si nous réfléchissons un tant soit peu au fait que l'homme a réussi à déclarer la nature comme *illégale*.

We can begin the restructuring of thought by declaring legitimate what we have denied for so long. Let us declare Nature to be legitimate. The notion of illegal plants is obnoxious and ridiculous in the first place².

– Terence McKenna

Ainsi, c'est en grande partie grâce au concours de Decriminalize Nature que l'Amérique du Nord voit naître, depuis une décennie, un mouvement historique de décriminalisation et de légalisation de substances psychédéliques naturelles. Les cliniques où l'on administre ces substances se multiplient, arrosées de milliards de dollars levés par les biotechs en passe de faire légaliser la plupart de ces molécules au niveau fédéral, tant leur utilisation encadrée s'annonce comme révolutionnaire pour la santé mentale de l'humain.

Nous sommes loin des mythes urbains qui collent à la peau du LSD, qui ont pris leur source dans un mouvement massif de désinformation dès 1971, démarrage de la *War on Drugs* (« la guerre contre les drogues »), associant les consommateurs à des junkies addicts, sautant du cinquième étage, croyant qu'ils peuvent voler après avoir enfermé leur bébé dans le micro-ondes. En réalité, ce que nous constatons, au fur et à mesure des publications scientifiques actuelles, c'est que la plupart des psychédéliques ont un effet thérapeutique sur les addictions en place. Il est d'ailleurs, avec certaines d'entre elles, impossible de développer une addiction, tant l'expérience est transformante, et souvent bouleversante.

2. « Nous pouvons commencer la restructuration de la pensée en déclarant légitime ce que nous avons nié pendant si longtemps. Déclarons que la nature est légitime. La notion de plantes illégales est odieuse et ridicule. »

Il est temps, à présent, de clore ce passage sur l'intérêt thérapeutique des psychédéliques, dont beaucoup de livres, même en français, parlent déjà bien plus en détail.

Une étude scientifique parmi tant d'autres

Dans une étude du NYU Langone Medical Center (New York), avec 29 participants – en majorité des femmes âgées de 22 à 75 ans atteintes de cancer, diagnostiquées avec des troubles anxiodépressifs sévères –, la principale constatation est l'amélioration significative des scores d'évaluation clinique de l'anxiété et de la dépression, avec la psilocybine (la molécule psychoactive des champignons « magiques »)³. Cet effet positif perdure jusqu'à huit mois après la prise de psilocybine.

Les patients signalent également des améliorations dans leur qualité de vie : ils sortent plus, ont plus d'énergie et de meilleures relations avec les membres de leur famille et/ou leurs contacts professionnels⁴. Plusieurs rapportent également une vie spirituelle plus intense, une tranquillité inhabituelle et des sentiments accrus d'altruisme.

Dans une étude indépendante de 2008, 42 % des participants à qui l'on a administré de la psilocybine l'ont décrite comme faisant partie des cinq expériences les plus significatives de leur vie ; 22 % la décrivent comme la plus significative de toute leur vie.

Que nous disent donc ces gens, quatorze mois après l'expérience ? Comment traduisent-ils en mots ce qu'il reste de cette expérience ?

– « Le sentiment que tout est Un, que j'ai expérimenté l'essence de l'Univers et le fait de savoir que Dieu ne nous demande rien d'autre que de recevoir de l'amour. »

3. Stephen Ross, Anthony Bossis, Jeffrey Guss *et al.*, « Rapid and sustained symptom reduction following psilocybin treatment for anxiety and depression in patients with life-threatening cancer: a randomized controlled trial », *Journal of Psychopharmacology*, 2016.

4. *Ibid.*

Le rôle des enthéogènes dans l’Histoire

- « Le sentiment d’absence de frontières. Je ne savais pas où je me terminais et où mon environnement commençait. D’une manière ou d’une autre, j’ai pu comprendre ce qu’est l’unité. »
- « Cela a ouvert mon troisième œil : je pouvais voir de nombreuses croyances spirituelles que je détenais/tenais et les liais. Un paysage spirituel plus cohérent et plus complet m’est apparu. »
- « L’expérience a élargi ma conscience de façon permanente. »
- « J’avais l’impression que des tonnes d’informations sur “ce qui est” étaient téléchargées rapidement dans ma connaissance/compréhension. »
- « Expérimenter, avec chaque fibre de mon être, que toutes choses sont liées. »
- « La perte totale de soi... Le sentiment d’unité était impressionnant... Je crois maintenant vraiment en Dieu comme une réalité ultime. »

Sans nous perdre, ici, dans le terme « Dieu », il me semble intéressant de s’interroger si un tel accès mystique et une telle amélioration de la perception du monde servent au capitalisme, et aux sociétés pharmaceutiques. Tout particulièrement parce que cette expérience porte sur... une seule dose, non renouvelée.

L'ŒUVRE DE BRIAN MURARESKU: LA CLÉ DE L'IMMORTALITÉ

Si Dieu reste une hypothèse non prouvée, les expériences dont je parle m'ont persuadé de l'existence de royaumes et de réalités autres que le nôtre qui coexistent avec les nôtres, et exercent une influence sur chacun de nous, mais qui restent largement invisibles et méconnus dans les sociétés technologiques modernes – en particulier celles qui ont subi une longue exposition aux enseignements chrétiens.

– Brian C. Muraresku

Sur ce chemin, parmi tous les sujets qui ont capté mon attention, l'un d'entre eux me passionne particulièrement. C'est la propension de l'homme à adhérer à une religion toute faite, et ainsi cesser l'expérimentation directe de la promesse de la religion : accéder au « divin », se relier au transcendant.

Il est un paradoxe, résidant en l'inclination de l'homme à vouloir se relier – et quand je dis « homme », je parle de sa représentation globale dans l'Histoire et à l'échelle planétaire – sans prendre la responsabilité entière de cette reliance. En adhérant à un dogme religieux, il se tient à l'écart de l'expérience même. Adhérer à une religion du Livre revient à lire un livre sur la cuisine afin d'éviter de cuisiner. Une religion est une spiritualité souvent dogmatique, intermédiaire à des fins de contrôle, et d'éloignement de la substantifique moelle en substituant un récit

historique et des règles à une expérience qui, par définition, ne peut être que propre, et qui perd tout son sens lorsqu’elle est vécue par procuration, à travers un livre, ou un intermédiaire humain.

Il y a donc bien ce désir dans l’homme, qui réside peut-être dans le fait que le besoin de croyance est plus fort que le désir d’expérience. Vouloir croire et être rassuré, plutôt que d’être confronté à la peur de l’inconnu, qui se tapit dans l’expérience elle-même. Et si l’expérience directe remplaçait la croyance par la connaissance ?

Ainsi, depuis longtemps, mon attention est captée par cette frénésie religieuse, et mon interrogation subsiste quant à ce qui, dans la religion, rassemble et convainc autant. Si les tendances semblent changer – montée du mouvement Spiritual But Not Religious (SBNR), aux États-Unis –, mon interrogation porte sur les siècles de dogmes, de guerres, d’obscurantisme. Et je pense, comme d’autres, que cette ferveur existe, car dans le discours religieux réside un sujet qui touche l’homme à un endroit « archaïque » et « primal », qui convoque en lui un mécanisme déclenchant des ressources insoupçonnées, au-delà de son intérêt personnel.

Cependant, l’expérience directe – du divin, du transcendant... –, depuis l’origine de la vie jusqu’à seulement quelques siècles, était l’approche par défaut. Le vivant ingère ce qui lui permet de s’expérimenter dans son plus large spectre, pour ainsi évoluer et croître en cohérence avec son environnement. Cohérence que nous avons cessé d’observer, avec la décorrélation entre consommation et disponibilité des ressources naturelles ; ce qui mènera, d’ici quelques décennies, comme l’affirment la Nasa et plusieurs institutions, à la fin de la civilisation telle que nous la connaissons.

La fin de la pratique qu’est l’ingestion régulière, et plus ou moins rituelle, des molécules enthéogènes et psychédéliques présentes dans la nature – qui permettent une compréhension et une conscience accrue de notre place et de notre symbiose potentielle avec l’environnement –, marque le commencement d’une distanciation de l’homme de la spiritualité. Ce déclin est engendré par la volonté de présenter une institution intermédiaire structurée entre l’homme et le transcendant – le divin,

l'âme, l'esprit, etc. Cette institution ne facilite pas l'accès à l'expérience directe de l'ingestion d'enthéogènes, mais l'empêche, s'appropriant un pouvoir et un contrôle, en établissant un dogme sur la nature de ce qui nous dépasse, et la manière d'y accéder. C'est le propre des grandes religions, nous enjoignant désormais à la prière et à la soumission, au mieux à la méditation. Certaines de leurs branches ésotériques et discrètes (soufisme, tantra, gnose, Dzogchen, bön, aghori, etc.) ont pourtant conservé le lien avec des substances facilitantes, par l'intermédiaire de la notion de secret initiatique.

Dans son best-seller de plus 800 pages *The Immortality Key*¹, Brian Muraresku, diplômé en latin, grec et sanskrit, relate sa longue décennie de recherche, sous la forme d'une véritable enquête qui l'a mené à travers le monde, jusque dans les sous-sols du Vatican. Cela pourrait prendre l'allure d'un nouveau *Da Vinci Code*, si ce chef-d'œuvre époustouflant n'était pas truffé de sources scientifiques et universitaires en linguistique, chimie, botanique, histoire de l'art, théologie, archéologie, etc. Ce chapitre relate ses brillantes recherches.

L'essayiste américain s'emploie principalement à répondre à deux questions :

- Avant la montée du christianisme, les Grecs de l'Antiquité consommaient-ils un sacrement psychédélique secret lors de leurs rituels religieux les plus célèbres et les plus fréquentés ?
- Les Grecs de l'Antiquité ont-ils transmis une version de leur sacrement aux premiers chrétiens de langue grecque, pour qui la communion ou l'Eucharistie originelle était, en réalité, une eucharistie psychédélique ?

Son enquête – menée avec une telle rigueur qu'elle dessert parfois la fluidité du récit – démontre que l'utilisation des psychédéliques couvre une période égale à tout ce que nous sommes capables d'analyser dans un cadre anthropologique. L'ouvrage rassemble les preuves fournies par

1. Brian C. Muraresku, *The Immortality Key: The Secret History of the Religion With No Name*, St. Martin's Press, 2020.

des disciplines scientifiques qui ont maintenant démontré l'existence de breuvages psychédéliques dans le bassin méditerranéen depuis des millénaires. Il relate leur consommation à des fins rituelles au cœur des cultes à mystères grecs et chrétiens, ainsi que leur suppression par les autorités religieuses. Dans un passé lointain, les Cananéens et les Phéniciens qui occupaient la Terre sainte ajoutaient rituellement des plantes psychoactives au vin. Lorsque les Grecs ont pris le contrôle de la région plusieurs siècles plus tard, ces anciennes connaissances en herboristerie enthéogénique probablement obtenues du chamanisme indien avaient encore bien cours.

Ces dernières années, l'archéochimie a réécrit l'histoire de la bière et du vin de l'Antiquité. Tout comme les bières préhistoriques, le vin de l'époque était une boisson beaucoup plus complexe et mystérieuse qu'on ne le pensait auparavant. De Göbekli Tepe, site préhistorique du dixième millénaire avant J.-C., en passant par la Grèce et la Rome antique, l'auteur déterre les innombrables preuves d'utilisation des psychédéliques comme constituants fondamentaux, incontournables et centraux dans l'expérience spirituelle, mystique et religieuse. Son sujet principal n'est, selon moi, pas de prouver l'usage du LSD (sous sa forme naturelle dans l'ergot du seigle) et de la psilocybine (dans les champignons dits «hallucinogènes»), qui ne font plus aucun débat, mais bien la volonté du catholicisme romain, tel qu'il se développe à partir du IV^e siècle, de couper le lien avec leur utilisation, pourtant fondatrice et centrale dans la pratique du christianisme pendant les trois premiers siècles après J.-C.

Pour faire suite au travail de fond de l'auteur, comme nous l'avons vu plus haut, l'idée que les premiers chrétiens et une chaîne secrète d'hérétiques ont hérité d'une eucharistie psychédélique de leurs ancêtres grecs et préhistoriques est devenue plus qu'une simple hypothèse. Grâce aux récents progrès en archéobotanique et en archéochimie, l'usage de psychédéliques parmi les Indo-Européens, les Grecs de l'Antiquité, les paléochrétiens et même les sorcières de la Renaissance est désormais prouvé, observable et mesurable : le vin de l'époque n'était pas le vin d'aujourd'hui.

Le vin de la Grèce antique était décrit comme un *pharmakon* : une potion inhabituellement enivrante – et ce terme n’était pas réservé aux effets de l’alcool – altérant l’esprit, hallucinogène et potentiellement mortelle. Le rituel eucharistique de vin psychédélique a pu être vécu par une partie importante de la population chrétienne de tout le bassin méditerranéen. Certains historiens ont estimé le nombre d’initiés à des «centaines de milliers», peut-être des millions, sur plusieurs siècles. Ce sont précisément ces sacrements qui pourraient, enfin, aider à expliquer le secret de la réussite du christianisme dans les trois premiers siècles après Jésus-Christ.

Dans «Mushroom ritual versus christianity», publié dans la revue *Practical Anthropology*, Eunice Pike et Florence Cowan ont écrit la confession que Muraresku essaye d’obtenir du Vatican depuis des années :

Il semblerait que la consommation du champignon ait des caractéristiques communes avec l’eucharistie chrétienne, qui sont une source potentielle de confusion².

Durant les trois premiers siècles après la mort de Jésus, le christianisme – avant qu’il ne devienne légal sous Constantin – était une religion mystérieuse illégale luttant pour sa survie dans un monde hostile. Ses réunions secrètes et ses sacrements magiques ont suscité autant de suspicion que les mystères dionysiaques qui étaient systématiquement visés par le Sénat romain en 186 av. J.-C³. L’idée d’une extase mystique si puissante qu’elle anéantissait toute loyauté envers la famille et le pays n’était pas la bienvenue dans un Empire romain en pleine édification. De même, l’idée de mettre du vin psychédélique à la disposition des pauvres et des femmes était tout aussi offensante pour le 1 % de l’establishment religieux qui jouissait de son monopole sur l’extase religieuse

2. Eunice V. Pike, Florence H. Cowan, «Mushroom ritual versus Christianity», *Practical Anthropology*, vol. 6, 1959, p. 145-50.

3. Brian Muraresku, *The Immortality Key, op. cit.*

depuis des millénaires. Au fond, Dionysos et Jésus étaient, tous deux, des révolutionnaires absolus. Écarter le danger réel et actuel de leur vin, c'est méconnaître le monde dans lequel les fils de Dieu sont nés, et la nature radicale de leurs potions d'immortalité⁴. Largement inspiré des cultes à Dionysos (dieu de la vigne, du vin et de ses excès, de la folie et de la démesure), le personnage de Jésus présente de troublantes coïncidences avec son homologue grec dans la description qu'en fait la Bible.

La seule raison pour laquelle les religions trouvent un public est la promesse d'une vie après la mort: l'immortalité spirituelle. Il y a ceux qui en parlent ou lisent à ce sujet, et il y a ceux qui le vivent. Y aller de son vivant, préparé et en connaissance de cause, puis apprendre de cette *expérience directe* est tout autre chose. Les cultes à mystères de la Grèce antique n'étaient pas seulement le secret le mieux gardé de Grèce, mais le secret le mieux gardé du christianisme, qui pouvait rendre toute la doctrine, le dogme et la bureaucratie du Vatican complètement superflus.

Au fil des siècles, par conséquent, des forces colossales – avec le pouvoir, par exemple, de brûler les gens sur le bûcher ou de les emprisonner à vie – ont été mobilisées à plusieurs reprises pour empêcher les gens d'avoir un contact direct avec des réalités et des royaumes alternatifs⁵.

Les mystiques – adeptes de l'*expérience directe* – sont toujours embarrassants pour les détenteurs autoproclamés des règles et des dogmes. Lorsqu'il s'agit de *Dieu* – un mot rarement utilisé par les mystiques –, il y a unanimité quant à la réponse à une question d'une importance capitale: Dieu ne réside pas dans un livre ni dans aucun écrit.

Que ce soit la Bible ou le Coran, les mystiques n'ont jamais trouvé Dieu en lisant sur Dieu. Il n'y a pas de cours, pas de conférence, pas d'homélie qui vous rapprochera de Dieu. [...] Pour les mystiques, la seule façon de connaître Dieu est de faire l'expérience de Dieu. Et la seule façon de

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

L'œuvre de Brian Muraresku : la clé de l'immortalité

faire l'expérience de Dieu est de désapprendre tout ce que l'ego a essayé si vigoureusement de fabriquer depuis notre enfance. [...] La méthode la plus simple et la plus efficace est de mourir avant de mourir.

C'est pourquoi les soufis ont été appelés « les impatients ». Plutôt que d'attendre leur mort réelle, les experts spirituels de la deuxième plus grande religion du monde classent une tâche plus urgente que toute autre : retrouver la « conscience de sa pleine identité » dans cette vie. Le pharmacien persan du XII^e siècle Attar a dit un jour : « Tant que nous ne mourrons pas pour nous-mêmes, et tant que nous nous identifions à quelqu'un ou à quelque chose, nous ne serons jamais libres. » Son protégé, Rumi – le maître soufi – était totalement d'accord : « Si vous pouviez vous débarrasser une seule fois de vous-même, le secret des secrets s'ouvrirait à vous. Le visage de l'inconnu, caché au-delà de l'univers, apparaîtrait sur le miroir de votre perception. »

– Brian Muraresku, *The Immortality Key*

HERBORISTES OU SORCIÈRES ?

Quand nous pensons au mot « chaman », notre esprit s'évade immédiatement vers des contrées lointaines. La jungle d'Amazonie, les steppes de Sibérie, les vastes plaines mongoles ou les déserts d'Amérique, et peut-être même certains paysages africains. Mais, là, on pense plutôt à un sorcier, n'est-ce pas ? Et pourtant...

C'est ici que je propose de survoler l'histoire européenne d'une pratique que notre culture ne décrit pas comme chamanique, mais comme relative à la sorcellerie. Pour la plupart d'entre nous, le lien n'est pas flagrant, et pourtant. Il s'agit d'un même corpus de pratiques, dont la connotation péjorative – ici, sorcellerie – a été priorisée là où l'église, et plus généralement les dogmes, régnait. Il est intéressant de relever que, lorsqu'on pense à l'Afrique, la plupart d'entre nous pensent davantage au sorcier qu'au chaman. Nous pouvons voir dans ce trait – amusant, s'il en est – la tendance occidentale à mépriser la dimension archaïque des pratiques divinatoires de chamanisme en sorcellerie.

L'année 789 marque le départ de la « sorcellerie européenne » où Charlemagne, dans son capitulaire *Admonitio generalis*, déclare l'interdiction de tout recours aux « *devins, magiciens, enchaniteurs, tempesteurs, ou stryges* », qui deviendront sorcières, trois siècles plus tard. En 829, à Paris, un programme de réforme déclare l'interdiction des philtres – notamment d'amour –, potions et phylactères, et condamne les herboristes. La tendance se répand dans les royaumes, puis en 850 où Louis II déclare les femmes comme « auxiliaires du diable », et, entre bien d'autres

fantaisies, condamne l’usage du fenouil à sept ans de pénitence. S’ensuit une contamination générale par l’obscurantisme religieux, où l’Église combat le paganisme. Dans presque tous les royaumes européens, de manière très large, tout ce qui permet d’empiéter sur le royaume de Dieu est mortellement condamné.

Comme évoqué plus haut, les enthéogènes sont constitutifs du chamanisme originel. Si les plantes issues de pratiques que nous reconnaissons bien volontiers comme *chamaniques* sont connues, celles issues de pratiques de même nature, renommées *sorcellerie*, par leurs détracteurs le sont moins. De ce fait, nous pouvons trouver amusant qu’elles ne soient, elles, même pas illégales en France, un pays particulièrement répressif en la matière, tant leur méconnaissance nous distancie de leur consommation. Un exemple supplémentaire confirmant la décorrélation totale entre illégalité et dangerosité.

L’historien Tom Hatsis¹ documente et analyse les aspects de l’histoire enthéogénique de l’Europe occidentale, à travers les « onguents de vol ». Il passe en revue les preuves que ces pommades historiquement documentées dérivant des traditions folkloriques médiévales étaient la base de la sorcellerie. L’historien conclut « qu’il y a tout lieu de croire que les onguents contenaient des psychoactifs » – particulièrement, différentes espèces de mandragore. Il est aujourd’hui admis que, parmi les autres enthéogènes inclus dans ces onguents, figuraient la jusquiaume (*Hyoscyamus niger*), la belladone (*Atropa belladonna*) et le datura, tous trois réputés dans le monde entier en tant que potions magiques. L’inclusion d’agents aussi puissants altérant la conscience témoigne de l’origine chamanique de ces pratiques, où de profondes altérations de conscience faisaient partie intégrante des pratiques de guérison rituelles. Bien que la composition exacte des breuvages des sorcières puisse rester à jamais imprécise, le spécialiste mondial qu’est l’anthropologue Christian Rätsch détaille également les preuves historiques de l’utilisation centrale

1. Thomas Hatsis, *The Witches’ Ointment: The Secret History of Psychedelic Magic*, Park Street Press, 2015.

de plantes enthéogènes dans la sorcellerie, notamment *Valeriana officinalis*, *Mandragora officinarum*, *H. niger*, *Papaver spp.*, *A. belladone*, *Datura spp.* L'utilisation de ces puissantes plantes psychoactives pour induire des états révélateurs semblables à la mort – également décrits dans toutes les autres traditions spirituelles du bassin méditerranéen à l'Extrême-Orient, en passant par l'Inde et les pays nordiques – est à la source des expériences étranges et extraordinaires relatées dans de nombreuses spiritualités du monde entier.

Ce corpus de pratiques – loin de l'écrasante majorité des naïfs simulacres à la mode de celles qui se prétendent sorcières aujourd'hui – prend le nom de *veneficum*, ou *veneficum*, et plus récemment de *poison path*, la « voie du poison ». C'est dans ces appellations que les cherchants engagés dans une volonté sincère de pratiquer une sorcellerie historiquement authentique et autrement plus réelle, loin de l'influence moderne visant, une nouvelle fois, à nous séparer de l'expérience directe, auront à cœur de chercher. Les ouvrages et sites sont nombreux ; le chemin, réellement périlleux.

Ainsi, mandragore, belladone, datura, absinthe, jusquiaime, amanite tue-mouches et champignons hallucinogènes furent, parmi de nombreux autres, les outils des chamanes européennes, brûlées sur les bûchers. Ils sont – à l'exception des champignons à psilocybine – tous légaux, et mortellement dangereux, eux.

La chasse aux sorcières

Muraresku soulève donc plusieurs questions :

- Tout cela pourrait-il être la raison, peu étudiée par les historiens modernes, pour laquelle les sorcières « représentaient le plus dangereux de tous les ennemis de la race humaine et de l'Église chrétienne » ?
- Quoi de plus menaçant pour l'intégrité institutionnelle du Vatican qu'une Eucharistie qui donne une véritable vision béatifique ?
- Si les sorcières pouvaient convenablement procéder à une eucharistie, elles-mêmes, quel était l'intérêt du prêtre ?

- Et si elles pouvaient établir un contact direct avec Dieu, quelle était la raison d’être de l’Église?
- Serait-ce trop demander au Vatican d’admettre simplement que son Eucharistie placebo ne pourrait jamais rivaliser avec un enthéogène?

Une par une, il expose les preuves d’une campagne prolongée qui aurait exécuté au moins 45 000 sorcières et qui allait en torturer, emprisonner ou exiler d’innombrables autres à travers le monde. Il ne s’agissait pas simplement de débarrasser la chrétienté des guérisseurs populaires, mais d’effacer des connaissances qui avaient survécu pendant des siècles dans l’ombre. C’est ce que le professeur Carl Ruck appelait « le Secret des secrets » : une tradition d’expertise pharmacologique, menant à une eucharistie psychédélique. Selon lui, les secrets ont été « transmis de bouche-à-oreille d’herboriste à apprenti ». Plus précisément, ils étaient souvent confiés par des femmes plus âgées à des femmes plus jeunes.

En 1320, une lettre aux inquisiteurs en France, d’un certain cardinal William, donne la pleine permission papale de traquer les pratiquants des arts sombres « qui abusent du sacrement de l’Eucharistie ou de l’hostie consacrée et d’autres sacrements de l’Église en les utilisant dans leur sorcellerie ».

À la Renaissance, le terme latin que Giordano Bruno² utilisait pour le *pharmakon* grec était particulièrement associé au terme de « sorcière » ou de « femme-médecine » que l’Inquisition ciblait en raison de leur connaissance interdite des substances psychotropes.

À la même époque, dans *Religion and the Decline of Magic*, l’historien Keith Thomas note comment l’Eucharistie est devenue « un objet de puissance surnaturelle ». Selon un commentateur du xvi^e siècle, l’Eucharistie était tombée non seulement entre les mains de sorcières célèbres, mais aussi de « sorciers, charmeurs, enchanteurs, rêveurs, devins, nécromanciens, conjureurs, leveurs de diable, faiseurs de miracles ».

2. Giordano Bruno (1548-1600) est un frère dominicain et philosophe napolitain. Il développe la théorie de l’héliocentrisme et montre, de manière philosophique, la pertinence d’un univers infini, qui n’a ni centre ni circonférence, peuplé d’une « quantité innombrable d’astres et de mondes identiques au nôtre ». (Source : Wikipédia.)

LES TROIS GUERRES CONTRE LA CONSCIENCE ET LES RÉVOLUTIONS PSYCHÉDÉLIQUES

Je considère le LSD comme un médicament sérieux, assez puissant pour que certaines personnes voient Dieu ou le Dharma. C'est de la médecine sérieuse. [...] Le LSD n'est pas illégal parce qu'il met en danger votre santé mentale. Le LSD est illégal parce qu'il met en danger le contrôle. Pire, cela rend l'autorité drôle. Le LSD est illégal principalement parce qu'il menace la culture américaine dominante, la culture du contrôle.

– John Perry Barlow, poète, essayiste et conférencier

De la répression violente des cultes à mystères au IV^e siècle par les Romains, aux lois liberticides actuelles entravant notre droit d'exploration de la conscience à l'aide d'outils naturels que sont les enthéogènes, en passant par la chasse aux sorcières du Moyen Âge par l'Église chrétienne – condamnant, de fait, l'utilisation d'enthéogènes –, nous assistons au même combat.

Il semblerait que la prohibition, selon les époques, ait eu d'autres motivations que de protéger le peuple de la « dangerosité » des psychédéliques. Que faire face aux qualités émancipatrices et spirituelles de substances qui permettent potentiellement d'accéder à des états de compréhension et de lucidité élargis, impliquant une distanciation naturelle des attitudes addictives, consuméristes et aliénantes? La bonne

réponse coercitive d'un système capitaliste assis sur un consumérisme effréné, irrigué par une peur latente (de l'autre, du manque, du danger) et entretenue par des médias serviles, est bien la prohibition soutenue par une campagne active de diabolisation.

En 1971, alors que nous semblions nous libérer de l'emprise d'une Église chrétienne brûleuse de chamans et d'herboristes, et nous ouvrir à de nouvelles possibilités spirituelles, les gouvernements du monde entier se sont lancés dans la *War on Drugs* (« la guerre contre les drogues »). C'est le terme désignant les efforts entrepris par les gouvernements pour lutter contre les substances qui ne servent pas leur intérêt. Dans sa conférence TED censurée de 2013, Graham Hancock qualifie ces mesures à juste titre de « *War on Consciousness* » (« guerre contre la conscience »).

Cette *guerre contre la conscience*, nous le devinons, est l'apanage de tout organisme de contrôle, autorité, Église ou gouvernement visant à maintenir sa suprématie face à des pratiques révélant l'existence et la possibilité de contact avec d'autres plans de réalité, auxquelles les institutions répréhensives en question ne peuvent étendre leur pouvoir – s'agissant du territoire infini de la Conscience, de laquelle émane justement le plan matériel dans lequel ces institutions évoluent.

Je souhaite apporter, ici, un nouvel éclairage, différent de l'histoire consensuelle, contribuant à renommer ce mouvement répressif cristallisé en 1971 par : *la troisième guerre contre les psychédéliques* (jetés avec l'eau du bain dans le vocable des « drogues »), et donc contre la Conscience.

Nous devinons aisément la seconde, décrite plus haut, qui a pris la forme d'une chasse aux sorcières pendant près de huit cents ans. Il s'agit, en réalité, d'une chasse aux chamans et herboristes – appelés « sorciers » et « sorcières » – évoluant à contre-courant des dogmes chrétiens, empruntant la voie de l'expérience directe du divin, et dont les qualités ne peuvent plus être décorrélées de l'usage des enthéogènes, comme le mentionnent de nombreux ouvrages d'époque.

La première guerre contre la conscience, elle, trouve sa source dans le livre le plus célèbre de l'humanité. Qui sait, aujourd'hui, si l'histoire du

jardin d'Éden de l'Ancien Testament ne mentionne pas une première répression ? Les indices sont pourtant éloquents :

L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

– Genèse 2:16-17

Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

– Genèse 3:4-6

Le fruit de la connaissance était-il interdit pour une raison précise ? Effectivement, nous n'avons pas besoin de temple, d'église, de prêtre ni même de Bible, quand tout se trouve *encodé* dans une plante.

Au cours des quatre premiers siècles de notre ère, la persécution, par les Romains, des chrétiens « primitifs » et l'interdiction de leur vin de communion psychédélique¹ – et par extension de l'ensemble de leurs pratiques enthéogènes – pourraient être décrites comme le premier acte de guerre contre les drogues en général, et les enthéogènes en particulier.

Pendant cette période, Ignace d'Antioche, un évêque du 1^{er} siècle, se réfère sans ambiguïté à l'Eucharistie comme la « drogue de l'immortalité » (*pharmakon athanasias*), un « antidote » ou « remède » (*antidotos*) pour la mort, capable de faire accéder à la « vie éternelle ». Ce qui allait devenir l'Église catholique a donc déclaré la deuxième guerre contre

1. Brian Muraresku, *The Immortality Key, op.cit.*

les psychédéliques, qui sont l’essence du christianisme même, et, selon moi, non seulement de toute religion, mais aussi de toute expérience spirituelle authentique et directe.

L’Histoire nous en raconte l’étincelle quand, aux noces de Cana – quelques décennies avant qu’Ignace d’Antioche fasse son *coming out* psychédélique –, un homme étrange et contestataire du nom de « Jésus » changeait l’eau en vin. Un terme générique pour une boisson dont l’état modifié de conscience qu’elle provoquait ne devait que très peu à l’alcool – un mot qui ne signifiait rien pour les Grecs ou les Romains de langue grecque² – dans un bassin méditerranéen où Dionysos et Bacchus étaient les dieux de l’ivresse. Une ivresse qui, non plus, n’avait qu’un rapport très modéré avec l’alcoolisation, à une époque où toute boisson « enivrante » accueillait, comme depuis des milliers d’années, n’importe quelle plante ou champignon psychédélique potentialisant le vin qu’Euripide appelait déjà « *pharmakon* » en 405 av. J.-C.

« Jésus, l’homme-drogue ». Tel est le nom d’un chapitre du livre de Carl Ruck *The Apples of Apollo: Pagan and Christian Mysteries of the Eucharist*³ (Les Pommes d’Apollon : Mystères païens et chrétiens de l’Eucharistie), publié en 2000. Le professeur de l’université de Boston consacre près d’une centaine de pages à ce sujet. Les Grecs le connaissaient comme « Iesous », une adaptation de Iesoue qui est le nom grec pour Josué, le chef des Israélites après la mort de Moïse. Selon lui, la véritable origine du nom grec de Jésus est *ios*, la racine de « venin », « poison » ou « drogue », dont découle le mot grec pour « médecin » qui est *iatros* – un terme que Jésus utilise lui-même à plusieurs reprises pour se définir⁴ !

Selon Brian Muraresku, il apparaît peu probable qu’un locuteur grec du premier siècle de notre ère ait pu entendre le nom *Iesous* et n’ait

2. *Ibid.*

3. Carl Ruck, Clark Heinrich, Blaise D. Staples, *The Apples of Apollo: Pagan and Christian Mysteries of the Eucharist*, Carolina Academic Press, 2000.

4. Matthieu 9:12, Marc 2:17, Luc 4:23.

pas pensé à Iaso, la déesse grecque de la guérison, patronne de tous les candidats à l'initiation au temple d'Esculape – son père, qui a appris l'art de la drogue, des incantations et de l'amour. Une association avec laquelle les écrivains de l'Évangile semblent jouer : chacun d'eux utilisant le verbe *iaomai* pour décrire les miracles de guérison de Jésus, dont la traduction littérale serait « guérir au moyen de médicaments⁵ ». Et quels autres médicaments, en ces temps, que les plantes, dont il est mention sous la forme de 206 spécimens différents dans la Bible.

5. Carl Ruck, Clark Heinrich, Blaise D. Staples, *The Apples of Apollo: Pagan and Christian Mysteries of the Eucharist*, op. cit., p. 146.

DES CULTES À MYSTÈRES AU CHRISTIANISME

*La religion est à la nature
ce que l'ego est à la conscience universelle.*

Pendant plusieurs millénaires, de nombreuses institutions facilitant l'accès à l'expérience directe parsemaient l'Europe – de la Conscience, de la Source, du divin, de l'âme, etc. Ce fut notamment le cas des cultes à mystères et de leurs nombreuses origines et déclinaisons présentes sur tous les continents, du bassin méditerranéen et de l'Europe du Nord, à une partie de l'Afrique et de l'Asie, incluant évidemment le Moyen-Orient, pendant de nombreux millénaires précédant les événements du IV^e siècle de notre ère. Les cultes à mystères grecs étant les plus récents et les mieux documentés, nous en soupçonnons aujourd'hui une origine perse, qui en tant que supposé berceau de la civilisation a vu ses pratiques psychédéliques rayonner à travers les continents, chaque civilisation s'adaptant au mieux à ce que nous pouvons nommer comme un « chamanisme institutionnalisé et structuré ».

En 1978, ce que l'historien des religions Huston Smith appelait le « secret le mieux gardé de l'Histoire » n'était plus un secret. Après des siècles de fausses pistes et d'impasses, une équipe de scientifiques a percé le sanctuaire intérieur des mystères d'Éleusis. Ils avaient découvert à quoi tournaient les Grecs de l'Antiquité, dénichant la véritable source de la poésie et de la philosophie de nos ancêtres, l'inspiration cachée derrière le monde tel que nous le connaissons. La réponse est

une « potion magique » au centre des cultes à mystères, dont Éleusis était La Mecque. Un secret qui rendrait pratiquement obsolète toute l’infrastructure du christianisme d’aujourd’hui, et qui perturberait deux milliards et demi de fidèles dans le monde.

Pendant plus de deux mille ans, jusqu’au IV^e siècle, le vaste territoire que forment le bassin méditerranéen et l’Asie Mineure fut le théâtre de cultes divers. Certains, devenus si populaires au point qu’ils devenaient problématiques à l’ordre de l’Empire romain qui tentait d’instaurer une uniformité du christianisme, avaient en leur centre une initiation psychédélique. Le Kykeon, ou cyceon, servi aux participants, est la version concrète et probablement étroitement reliée au breuvage mythologique qu’est l’ambroisie.

Malgré l’exhaustivité du brillant ouvrage, je note qu’un détail singulier échappe à l’auteur dans l’inventaire de ses preuves et indices quant à l’emploi de psychédéliques à Éleusis. Dans l’*Etymologicum Gaudianum* (une encyclopédie grammaticale rédigée à Constantinople au IX^e siècle), Demeter est associée à l’adjectif *erysibe*, le terme grec pour « ergot ». Depuis quelques décennies déjà, selon Robert Gordon Wasson¹, et bien d’autres universitaires, l’ergot du seigle (*Claviceps purpurea*) – champignon parasite poussant sur la plupart des céréales – a joué un « rôle fondamental » dans les rites de la Grèce antique comme Éleusis, mais aussi bien d’autres. *Purpurea* signifiant « violet » à cause de la couleur de l’ergot à certaines étapes de sa vie. Il contient l’acide lysergique – duquel fut synthétisé le LSD en 1938, puis expérimenté par accident en 1943 par Albert Hoffmann à Bâle –, molécule hautement psychédélique qui a marqué toute la génération hippie et fut interdite en 1971. Ce dernier, décédé à 102 ans, a expliqué comment les « alcaloïdes enthéogènes » de l’ergot, comme l’ergine et l’ergonovine hydrosolubles, ont pu être facilement séparés des alcaloïdes toxiques.

1. Robert Gordon Wasson (1898-1986) était un auteur américain, ethnomycoloque et vice-président des relations publiques chez J.P. Morgan & Co.

Muraresku enfonce le clou, ne laissant plus le moindre doute scientifique quant au caractère central des substances enthéogènes au sein des traditions spirituelles proto-chrétiennes. Il soulève également de nouvelles hypothèses, dont l'incertitude devient de plus en plus étroite à la mesure des études toujours plus nombreuses, dans des disciplines comme l'archéochimie et l'archéobotanique. Il y explore, dans un travail exceptionnel, la définition de *vin* et de *bière*, telle qu'elle était entendue dans toute l'Antiquité, jusqu'il y a plus de dix mille ans. Ces définitions, dans leurs acceptations de l'époque, étaient alors immensément plus larges qu'aujourd'hui. Le vin et la bière ne s'arrêtaient pas au raisin et au houblon, mais incluaient alors toutes sortes de plantes, pour la plupart psychoactives et psychédéliques. Notons, à titre de simple exemple, le gruit, issu de pratiques bien plus anciennes, qui est un mélange de plantes adjoint à la bière jusqu'au Moyen Âge avant la généralisation du houblon, notamment induite par le Reinheitsgebot – un *décret de pureté* de la bière de 1516 d'un intérêt tout particulier. Plus célèbre que ses versions antérieures de 1453, 1487 et 1493, il est considéré comme l'un des plus vieux décrets alimentaires européens, et eut pour objet non dissimulé d'imposer le houblon comme épice de la bière au détriment du gruit. La motivation principale était d'imposer une plante exempte de propriétés psychédéliques, là où certains gruits contenaient des plantes aussi puissantes que la jusquia, centrale au chamanisme occidental de l'époque, que l'Église nommait « sorcellerie ». Mais aussi des plantes comme le lédon des marais, la belladone, le pavot à opium, la muscade, l'absinthe, le daphné – toutes psychédéliques ou psychoactives.

Il s'agissait également de reprendre un contrôle total de l'imposition de la bière, qui était souvent le monopole des monastères et abbayes, auprès desquels l'Église percevait son impôt, tout en laissant les moines s'imprégnier de plantes enthéogènes au sein de ces véritables fabriques à textes religieux. La plupart des enluminures relatent des visions plus que suspectes. Plusieurs ouvrages à grande valeur historique regorgent de motifs psychédéliques, d'animaux légendaires, d'anges et de démons, sur lesquels nous reviendrons plus tard. Ces livres étant aux moines ce que les parois des grottes étaient à nos ancêtres préhistoriques : des supports

de consignation d'expériences mystiques, engendrés par la consommation de plantes « magiques », dont plusieurs décrets alimentaires européens sont une preuve irréfutable, et un signe clair du caractère très répandu de ces pratiques jusqu'au XVI^e siècle au moins.

Parmi les fonctions des breuvages antiques, nous noterons que les états modifiés de conscience permettent, selon de nombreuses sources historiques, d'augmenter la force physique, de diminuer la peur, d'obtenir des révélations spirituelles, et tout particulièrement : *mourir avant la mort*. Tout cela, joyeusement jeté dans le sac linguistiquement limité de l'ivresse, terme associé à l'alcool. Si la fermentation alcoolique constitutive de ces boissons millénaires demeure aujourd'hui, leur dimension psychédélique a été, au fil de l'Histoire, supprimée, voire interdite. Cela, principalement en raison des troubles qu'elle pouvait causer à ceux qui souhaitaient un pouvoir plus grand que celui que conféraient les vérités alors découvertes en consommant ces « potions magiques ». Nous pouvons, à présent, esquisser ensemble un sourire, en imaginant les circonstances bibliques dans lesquelles un guérisseur bien connu sur lequel nous reviendrons, Jésus de Nazareth, changea l'eau en « vin », pour obtenir une boisson autrement enivrante que l'alcool, bien éloignée de l'idée que l'on se fait du vin aujourd'hui.

Les dernières données archéochimiques montrent que les herbes, les résines et d'autres additifs végétaux ont été mélangés au vin pendant au moins trois mille ans avant la naissance du christianisme pour augmenter sa psychoactivité². Il apparaît raisonnable de penser que cette coutume est bien plus ancienne, et a continué de plus en plus secrètement de manière organisée au sein de diverses branches ésotériques et initiatiques.

Mais revenons à Éleusis. Les cités-États qui constituaient la Grèce rivalisaient chacune de leur culte à mystères, dont un des plus célèbres, avec le mithraïsme, fut Éleusis dont l'influence a perduré plus de 2 500 ans, rendez-vous compte ! Consacrés à plusieurs divinités, dont Dionysos, dieu de la vigne et des excès, duquel Muraresku rappelle

2. Brian Muraresku, *The Immortality Key, op.cit.*

la comparaison évidente avec Jésus dont l'apôtre Jean nous rapporte les propos dans son Évangile : « Moi, je suis la vigne, mon Père est le vigneron » (Jean 15:1).

Aujourd'hui, la chose la plus importante que quelqu'un pourrait me confier sur lui-même, c'est l'expérience qu'il possède, ou qu'il ne possède pas, du LSD.

– Oscar Janiger, psychiatre

Avant Jérusalem, avant Rome, avant La Mecque, il y avait Éleusis. Les mystères d'Éleusis consistaient en une initiation d'une efficacité inégalable qui a fonctionné sans interruption d'environ 1500 av. J.-C. jusqu'à la fin du IV^e siècle apr. J.-C., quand les festivités annuelles ont été interdites par l'empereur romain Théodore qui avait déjà fait du christianisme la religion officielle de l'Empire romain en 380. Douze ans plus tard, il déclara illégales³ ces initiations psychédéliques de masse.

Le mot « mystère » vient du grec *muo*, qui signifie littéralement « fermer les yeux ». Sous peine de mort, il était expressément interdit de révéler ce qu'on y vivait. Les mystères d'Éleusis ont été, pendant près de vingt siècles, une manière rituelle d'assurer les chances de vivre l'éveil spirituel, à travers la mort de l'ego : différentes étapes d'initiation, une préparation psychologique intense, une communauté de mentors, puis enfin une réintégration dans la vie quotidienne.

Le culte attirait les esprits les plus brillants de l'époque, y compris Platon et la plupart des empereurs romains, dont Marc Aurèle. Pour garder son expérience secrète, et contourner la peine de mort qu'il risquait à en révéler les détails, Platon a utilisé un langage vague et cryptique pour décrire son initiation psychédélique. Comme tous les visiteurs, Platon a été définitivement transformé par ce qu'il a vécu à Éleusis : un accès aux vérités cosmiques, au transcendant, au divin.

3. *Ibid.*

Après leur gorgée d’elixir, chaque initié recevait le titre honorifique d'*epoptès*, dont la signification s’approche de « celui qui a vu, observé, qui a été témoin ». Au cœur de ces mystères se trouvait « une rencontre immédiate ou mystique avec le divin », impliquant « une approche de la mort et un retour à la vie⁴ ».

Des personnalités comme Socrate, Platon, Sophocle, Aristote, Épicure, Plutarque et Cicéron y ont été initiées⁵. Ce dernier rapporte qu’à son époque les mystères d’Éleusis exerçaient leur attrait « jusqu’aux confins les plus reculés du monde ». Au vu de l’aura de ces figures, que penser de l’influence qu’a pu avoir cette expérience de « mort avant la mort », à l’aide notamment d’un des psychédéliques les plus puissants connus, sur la civilisation gréco-romaine sur laquelle la nôtre s’appuie ? Il ne s’agissait pas d’une promesse d’immortalité, mais de la promesse d’une nouvelle vie après la mort, qui était bien vécue à Éleusis, à l’aide de breuvages « magiques ». Pour Sophocle – l’un des dramaturges les plus connus de l’époque –, le monde se divisait entre ceux qui avaient mis les pieds à Éleusis et les autres. Cicéron – le grand orateur et homme d’État du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ – déclare dans *Traité des lois, livre II* :

Car il me semble que, parmi les nombreuses choses exceptionnelles et divines que votre Athènes a produites et contribué à la vie humaine, il n'y a rien de mieux que ces Mystères. Car, grâce à eux, nous avons été transformés d'un mode de vie rude et sauvage à l'état d'humanité, et avons été civilisés. Tout comme on les appelle des initiations, nous en avons en fait appris les fondements de la vie et en avons saisi les bases non seulement pour vivre dans la joie, mais aussi pour mourir avec une meilleure espérance.

4. Marvin Meyer, *The Ancient Mysteries: A Sourcebook of Sacred Texts*, University of Pennsylvania Press, 1999.

5. Katherine G. Kanta, *Eleusis: Myths, Mysteries, History, Museum*, Athènes, 1979, p. 11. Philodemus, *On Piety*, Clarendon Press, 1996, p. 145. Joshua J. Mark, « The Eleusinian Mysteries: The Rites of Demeter », *World History Encyclopedia*, 18 janvier 2012.

En conclusion, plusieurs scientifiques et universitaires exposent le fait indéniable que le christianisme est né d'une pratique mystique qui a duré 2 500 ans, qui avait pour centre l'absorption d'une boisson à base notamment d'ergot de seigle, à partir duquel est synthétisé ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « LSD ».

C'est de cela qu'il s'agit lorsque les plus grandes religions et leurs branches ésotériques parlent de « secret », et de tout le champ lexical qui s'en rapproche quand il s'agit de Dieu. Impénétrable, ineffable, tout simplement parce qu'il s'agit d'écrits, déformés depuis deux mille ans, alors que, pour « comprendre », nous ne pouvons que passer par l'expérience directe.

Heureux celui qui a vu cela avant de sombrer dans la tombe : il connaît la fin de la vie et il connaît son commencement divin.

– Pindare, au sujet des Mystères d'Eleusis

Christianisme, Jésus et Dyonisos

La langue grecque fait la distinction entre la connaissance scientifique, ou réflexive (« Il connaît les mathématiques »), et la connaissance par l'observation ou l'expérience (« Il me connaît »), qui est la gnose. Comme les gnostiques utilisent le terme, nous pourrions le traduire par « perspicacité », car la gnose implique un processus intuitif de connaissance de soi. Et se connaître, affirmaient les gnostiques, c'est connaître la nature humaine et la destinée humaine... Se connaître, au niveau le plus profond, c'est simultanément connaître Dieu ; c'est le secret de la gnose.

– Elaine Pagels

Les érudits reconnaissent jusqu'à 206 plantes distinctes dans la Bible, avec un consensus sur l'identification de 96 plantes au total^{6,7}.

6. Anna Wilcox, « Were there psychoactive plants in the Bible? », *Double Blind*, 15 mai 2020.

7. Danny Nemu, « Getting high with the most high: Entheogens in the Old Testament », *op. cit.*

Si mandragore, pavot, bois d’agar, galbanum, costus, rue, cannabis, safran, acacia, nard, oliban, myrrhe, genévrier, lotus ne sont pas tous psychédéliques ou enthéogènes, ils sont tous psychotropes ou potentiateurs d’enthéogènes, et tous cités dans la Bible.

Ce qui explique la propension humaine à adhérer aux grandes religions monothéistes est la profondeur de leur message, malgré sa déformation et sa distanciation de l’expérience réelle d’éveil qu’elle promet. *Profond* puisqu’il provient originellement de la *nature* dans son essence la plus pure, par le biais de l’absorption de la nature elle-même, donnant une expérience psychédélique, mais surtout enthéogène, désormais interdite et reléguée au rang d’anecdote ; alors que tout prouve que ces pratiques étaient centrales à la vie quotidienne pendant au moins douze mille ans, et probablement depuis toujours. Ce qui explique, entre autres, la place fondamentale de la spiritualité à ces époques, dont nous nous distançons dramatiquement.

Les textes religieux en question sont les vestiges d’une saveur qui parle à une dimension de notre être, à laquelle l’ego ne fait que croire maladroitement, faute de mieux. Ces messages, bien que déformés par des siècles d’interprétation et de traduction biaisée par une soif de pouvoir, convoquent en nous, à un niveau subconscient, une adhésion qui trouve sa source dans nos instincts les plus profonds, archaïques : le retour à la nature.

Les récits des initiés aux mystères d’Éleusis décrivent des réalités plus tangibles et plus réelles, qui ne sont pas sans rappeler les récits de comptes rendus d’expériences, des prophéties⁸ et rencontres mystiques relatées dans la Bible. Mais aussi d’innombrables *trip reports* de psychonautes contemporains sur Internet, ou encore des récits d’expérimentateurs de l’Ayahuasca, recueillis, compilés et étudiés par des institutions scientifiques sérieuses.

8. Une relation longuement et minutieusement détaillée par Rick Strassman dans son dernier livre *DMT and the Soul Prophecy* (Park Street Press, 2014).

Muraresku précise : « *Il est impossible de comprendre les racines du christianisme sans comprendre le monde dans lequel il est apparu. Pendant environ les trois premiers siècles de son existence, le christianisme était un culte illégal, tout comme le culte de Dionysos. En faisant appel aux pauvres, et en particulier aux femmes, Jésus reprenait simplement là où les mystères dionysiaques s'étaient arrêtés. Il représentait la même menace politique à l'establishment romain que Dionysos. Tout ce qui détournait l'attention du culte public des empereurs et des dieux romains traditionnels était considéré comme dangereux – ce qui n'est pas sans rappeler la situation actuelle, où tout ce qui ne va pas dans le sens du discours officiel servi par l'autorité est facilement considéré comme conspirationniste. Car, à l'époque, distraire les jeunes hommes éligibles au service militaire et les mères occupées par leurs obligations familiales bouleversait l'ordre social. L'apôtre Jean rend la paranoïa générale assez explicite quand il enregistre la réaction des grands prêtres juifs à la série d'actes magiques de Jésus après Cana : "Si nous le laissons continuer ainsi, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront et emporteront à la fois notre place et notre nation." (Jean 11:48.)* »

Les noces de Cana ont sans doute fait couler une boisson enthéogène dans les rues de Galilée. Mais la Sainte Cène, elle, a apporté l'Eucharistie chrétienne dans les foyers, ce que Dionysos, lui-même, n'avait jamais réussi à réaliser. Il n'y a pas de meilleur exemple que l'Évangile de Jean nous servant sa vision étrange de l'Eucharistie. C'est la référence dionysiaque la plus explicite et la plus intentionnelle de tout l'Évangile :

Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.

– Jean 6:53-56

Aucun Grec de l’époque n’aurait pu entendre ce passage sans penser à Dionysos. L’auditoire de Jean trouverait immédiatement la clé des mystères chrétiens qui était la même que celle des mystères dionysiaques : la communion avec le divin, au moyen de ce que Jean appelle la « vraie nourriture » et la « vraie boisson » qui promettent « la vie éternelle ». Le personnage historique de Jésus n’est pas venu pour fonder une nouvelle religion, mais pour répandre les cultes à mystères, apporter un breuvage enthéogène pour le peuple, scandaleusement réduit par les textes à du simple vin de table, à l’extérieur des temples initiatiques, et dont la Cène est une des nombreuses illustrations. En bon anarchiste, il rétablit l’accessibilité au caractère émancipatoire et libérateur, presque chamanique, des enthéogènes comme ils l’étaient avant l’institutionnalisation de l’éveil par les cultes à mystères.

Comme aujourd’hui, l’enjeu était le maintien d’un relatif ordre social. Jésus et Dionysos défendaient, tous deux, le principe révolutionnaire selon lequel chacun mérite d’accéder directement à Dieu, quel que soit son niveau social. Dionysos fut le premier anarchiste du Proche-Orient ; Jésus s’est présenté, quelques siècles plus tard, avec une solution encore plus prosaïque.

Aux yeux de la classe dirigeante romaine, la continuité entre les mystères grecs et chrétiens était indéniable, et les premiers Pères de l’Église étaient très conscients de la relation déconcertante entre Dionysos et Jésus, précise Muraresku. Ils offraient, tous deux, un accès direct aux vérités universelles, suite à la consommation de Dieu lui-même sous forme de vin psychédélique. Nous explorerons, d’ailleurs, le fait que cette idée de consommer Dieu lui-même – la théophagie – est très antérieure à cette époque, notamment à travers les textes fondateurs de l’hindouisme et du bouddhisme, grâce aux breuvages primordiaux qu’étaient le Soma et l’amrita.

Dans un mouvement populaire, Jésus invite le peuple à faire exactement ce qui fera arrêter le philosophe et théologien du xv^e siècle, Pic de la Mirandole, par le pape, des siècles plus tard : rejoindre « la table des dieux » et recevoir « le don de l’immortalité » en buvant « le nectar

de l'éternité⁹ ». Le théologien italien est allé bien au-delà des mystères chrétiens, en accordant une filiation païenne à Éleusis :

Qui ne tarderait pas à être admis à de tels mystères ? Qui ne désirerait pas, laissant derrière lui toutes les préoccupations humaines, méprisant les biens de la fortune et se souciant peu des biens des corps, devenir ainsi, tout en étant encore un habitant de la Terre, un invité à la table des dieux, et, ivre du nectar de l'éternité, recevoir, tout en étant encore mortel, le don de l'immortalité ?

L'eucharistie psychédélique, qui était le chemin des Grecs et des premiers chrétiens vers l'éveil – par la « dissolution du soi » que rapportent les mystiques juifs, bouddhistes, chrétiens et islamiques à travers l'Historie –, est-elle comparable aux expériences rapportées par les participants aux études scientifiques sur la psilocybine et la DMT ? C'est ce que pensent un nombre grandissant d'universitaires et de scientifiques, dont le Dr Rick Strassman, pionnier et référence scientifique mondiale sur la DMT, sur les travaux duquel je reviendrai dans un chapitre ultérieur.

James George Frazer (anthropologue écossais connu pour être le premier à avoir dressé un inventaire planétaire des mythes et des rites) a conclu que « les coïncidences du calendrier chrétien avec les fêtes païennes étaient trop proches et trop nombreuses pour être accidentielles ». La controverse enflant entre les autorités de l'Église et les érudits laïques dans des échanges souvent houleux incluaient le révérend Dr Martin Luther King Jr., ministre baptiste et futur leader du mouvement des droits civiques s'exprimant clairement dans son article de 1950 « L'influence des religions à mystère sur le christianisme » : pour le Dr King, il était inutile de nier que le christianisme « a été grandement influencé par les religions des mystères, à la fois d'un point de vue rituel et doctrinal ».

L'apôtre Jean fait de son Évangile le plus grand discours de recrutement de l'histoire des religions avec, en point d'orgue, le sentiment,

9. *Ibid.*

pour celui qui cherche, que le sacrement psychédélique de Dionysos et de Jésus sont une seule et même chose. Tous deux sont imprégnés des mêmes rites primitifs de théophagie qui transforment les humains en dieux depuis des temps immémoriaux¹⁰. Comme le dit l'historien Philip Mayerson : « Une fois que la divinité est entrée dans le célébrant, la divinité et le dévot sont devenus un, Dieu et l'homme sont devenus un. »

Pour que le christianisme puisse susciter l'adhésion, l'eucharistie devait impliquer une expérience mystique réelle, telle que documentée dans la tradition dionysiaque. Contrairement à l'hostie et au vin bon marché de la messe d'aujourd'hui, elle devait réellement apporter une révélation, une *expérience mystique directe*.

Une eucharistie mortelle

Ces trois siècles de paléochristianisme psychédélique sont l'essence même de la foi qui rassemble aujourd'hui deux milliards de chrétiens. La Grèce et la Rome antiques furent le lieu où plusieurs cultes à mystères se sont rencontrés et ont donné lieu à un rituel syncrétique de réunions psychédéliques et de sacrements par conséquent « magiques¹¹ ». Où Dionysos et Bacchus n'étaient pas craints comme les dieux de l'« alcool » – un mot qui ne signifiait rien pour les Grecs ou les Romains de langue grecque –, mais comme les dieux de l'extase évoquant l'utilisation de toute plante, herbe ou champignon qui componaient le vin qu'Euripide appelait, en 405 av. J.-C., un *pharmakon*.

Avant d'être chrétienne, l'eucharistie originelle était consommée dans le cadre d'un repas plus important, un banquet païen d'inspiration grecque appelé *agapè*, ou « fête de l'amour », qui était « souvent marquée par une consommation excessive de boisson conviviale ».

L'apôtre Paul se plaint que le repas commun dans l'église ressemble plus à une *agape* où certains semblent abuser :

10. *Ibid.*

11. Brian Muraresku, *The Immortality Key*, *op. cit.*

Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe. Car celui qui mange et boit sans discerner le corps du Seigneur, mange et boit un jugement contre lui-même.

C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de malades, et qu'un grand nombre sont morts.

– Corinthiens 11:28-30

Cette parole ci-dessus n'est autre qu'une injonction à une pratique spirituelle des psychédéliques et non festive :

Ainsi, mes frères, lorsque vous vous réunissez pour le repas, attendez-vous les uns les autres.

Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui.

– Corinthiens 11:33-34

Apparemment, il y a deux mille ans, « un nombre considérable » de Corinthiens mourraient ou tombaient malades pendant l'eucharistie chrétienne. Nous sommes loin de la gaufrette au goût de carton et du vin de messe.

Paul les réprimande de faire le repas ordinaire à la maison et leur rappelle l'Eucharistie que Jésus a instituée, la communion à table du pain et de la coupe : quiconque participera indignement sera coupable d'avoir péché contre le corps et le sang du Seigneur. Ce n'est clairement pas une alimentation ordinaire, car beaucoup d'entre eux sont tombés malades en prenant la Sainte-Cène de manière incorrecte, et certains sont même morts, comme si cela pouvait être un poison.

– Carl A.P. Ruck¹²

12. Carl Ruck, Clark Heinrich, Blaise D. Staples, *The Apples of Apollo: Pagan and Christian Mysteries of the Eucharist*, op. cit., p. 191.

LA CÈNE

Les noces de Cana n'étaient que l'apéritif métaphorique du vrai dîner, trois ans plus tard, qui changerait à jamais le cours de l'Histoire, conférant deux milliards et demi de followers à notre influenceur favori, constituant la plus grande religion de la planète. Tout a commencé à la Cène, une affaire plus intime entre amis.

Dans le traitement poétique de cette agape entre amis par l'apôtre Jean, la combinaison du pain et du vin, de la chair et du sang, est en réalité la biotechnologie la plus avancée de toute l'Antiquité. Autrefois propriété exclusive des pharaons et de l'élite du Proche-Orient, le sacrement psychédélique était désormais au centre des dîners entre amis. Ce rituel « magique » qu'est l'eucharistie psychédélique était connu par les Grecs sous le nom d'« apothéose » ou de « déification ». Quiconque a mangé et bu le dieu devient dieu – un sentiment qui ne manquera pas d'émouvoir les lecteurs psychonautes ayant déjà vécu la mort de l'ego.

Dans les nombreuses approches de la Cène en tant que cérémonie psychédélique par divers universitaires, il est un détail qu'à ma grande surprise personne n'a relevé. Dans la célèbre fresque qu'est la représentation de la Cène par Léonard de Vinci, un détail qui attire toute mon attention ne fait l'objet d'aucune mention. Prenez le temps de poser ce livre, de trouver l'image de l'œuvre en haute définition¹, et de chercher le détail. Demandez-vous d'où vient la lumière dans cette représentation.

1. La version haute définition fournie par l'article dédié sur Wikipédia est idéale : [https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Cène_\(Léonard_de_Vinci\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Cène_(Léonard_de_Vinci)).

La première et évidente réponse est que la source principale de lumière provient des ouvertures vers l’extérieur qui se trouvent en arrière-plan. Cependant, si cela était la seule source, le premier plan de la fresque serait dans l’ombre, à contre-jour. Un agrandissement des objets posés sur la table nous permet d’affiner notre réponse. On constate clairement que tous les objets possèdent une ombre projetée à droite (quand on regarde la fresque), impliquant une source lumineuse venant de gauche. Prenez le temps de chercher cette source, avant de continuer la lecture. Jouez le jeu...

Nous pouvons clairement distinguer sur la fresque murale la plus à gauche de l’œuvre une partie plus colorée, et plus lumineuse. Une zone de la fresque est clairement mise en lumière, en alignement parfait avec les ouvertures de ce mur. La précision des peintres, à l’époque où la peinture était le principal medium d’expression – car la plus grande part de la population ne savait ni lire ni écrire – doit nous rappeler que rien, aucun détail, dans ces œuvres majeures, n’est imputable au hasard. Avez-vous trouvé cette zone murale en surbrillance dans le coin supérieur gauche, où l’artiste semble avoir apporté une attention accrue à faire une représentation détaillée? Que voyez-vous en agrandissant la zone légèrement plus claire et colorée?

Sans sombrer dans la surinterprétation, ni le conspirationnisme, la zone en question montre clairement des champignons rouges. Quel autre champignon rouge que l’amanite tue-mouches (*Amanita muscaria*)? Nous y reviendrons copieusement au long du livre.

Pour peu que l’on prenne du recul sur l’œuvre, en nous interrogeant objectivement sur la source de la lumière, en observant les ombres des objets sur la table, nous pouvons discerner un cône de lumière partant des champignons, qui illumine subtilement le tableau. Si nous traçons une ligne entre les yeux de Jésus et les champignons, nous constatons un alignement parfait avec le haut des ouvertures du mur de droite, laissant encore moins de place au hasard. Ce dernier s’apprête, très consciemment, à vivre la crucifixion, la mort, puis une résurrection au terme du plus célèbre *bad trip* de l’Histoire qui durera trois jours. Une métaphore

La Cène

intéressante sur la mort de l'ego que décrivent les expérimentateurs de hautes doses de psychédéliques, dont l'amanite tue-mouches est un membre qui possède une valeur historique centrale et fondatrice dans plusieurs traditions chamaniques, hindouistes et bouddhistes – nous le verrons plus tard.

LE FRUIT DÉFENDU ET LA CHUTE

Nous possédons un outil supplémentaire que n'avaient pas les grandes traditions spirituelles pour nous transmettre leur compréhension de notre réalité – et des dimensions dont elle émane – à laquelle elles accédaient par une pratique combinée de la méditation et des psychédéliques. Cet outil est l'informatique, qui, à l'heure où nous évoquons l'émergence du métavers¹, est encore une technologie terriblement archaïque face à la complexité infinie de la technologie qu'est la nature elle-même. Utiliser la métaphore informatique comme outil de compréhension de l'architecture des dimensions nous permet de mieux appréhender le message transmis par les psychédéliques – ou plutôt les dimensions visitées. Cet outil de création de mondes alternatifs, virtuels et de plus en plus immersifs, où nos sens sont partiellement amputés, nous permet de comprendre comment les différentes dimensions interagissent entre elles. Cela peut nous inviter à percevoir l'implication, pour notre compréhension du monde « réel », de la création des dimensions alternatives à venir, des jeux de réalité virtuelle, si immersifs que les « joueurs » auront la possibilité de perdre tout sens de notre réalité actuelle. Une étape de plus dans la distanciation avec ce que nous appelons « l'âme », « l'esprit » ou

1. Un métavers (de l'anglais *metaverse*) est un monde virtuel. Le terme est régulièrement utilisé pour décrire une future version d'Internet où des espaces virtuels, persistants et partagés, sont accessibles *via* une interaction 3D. Dinah Galligo, « Métavers, utopie ultime ou transformation des plateformes », *Prospectibles*, 2022 : <http://blogs.sciences-po.fr/prospectibles/2022/01/23/metavers-utopie-ultime-ou-transformation-des-plateformes/>.

« le divin », et qui, de fait, n'est que la dimension créatrice originelle dont la nôtre est issue. Il est intéressant d'observer les raisons ou les motivations possibles de la création de notre dimension-univers, à la lumière des raisons potentielles pour lesquelles nous sommes en train de créer des sous-dimensions alternatives : l'évasion, le jeu, l'expérimentation de choses nouvelles ou inaccessibles dans notre réalité, mais aussi l'enrichissement financier par le biais de l'accumulation d'argent (cryptomonnaies) par nos activités dans le métavers, ou certains jeux vidéo dits « massivement multijoueurs » (MMORPG).

Nous pouvons légitimement parler de « chute » de notre dimension dans des dimensions virtuelles, tronquées, où nos cinq sens sont moins sollicités, et notre perception du « réel » altérée, voire amputée. Une expérience partielle de la réalité, enfermée dans une dimension sous-jacente, aux allures ludiques. Cela peut nous rappeler l'histoire de la chute, évoquée dans la Bible. Le parallèle m'est évidemment très tentant, s'agissant ici d'une approche de mythologie comparative entre le récit biblique et l'inévitable mythologie personnelle du psychonaute pénétrant d'autres dimensions, ascensionnelles, unanimement perçue par les explorateurs de la conscience comme plus réelles que notre réalité. Nous pouvons, ici, aisément comprendre la notion d'« ascension spirituelle » opposée à la « chute » évoquée dans la Bible. Toute personne ayant vécu l'expérience psychédélique jusqu'à la mort de son ego lira le troisième chapitre de la Genèse avec un œil très différent, non plus éclairé par d'innombrables interprétations scolastiques, mais par le sentiment profond, intime et expérientiel d'être en train de lire une des nombreuses descriptions d'expérience psychédélique présentes dans la Bible. Dont voici un des extraits fondateurs (Genèse 3:1-24) :

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux sauvages que le Seigneur avait faits. Il demanda à la femme : « Est-ce vrai que Dieu vous a dit : “Vous ne devez manger aucun fruit du jardin” ? » La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger les fruits du jardin. Mais quant aux fruits de l'arbre qui est au centre du jardin, Dieu nous a dit : “Vous ne devez pas en manger, pas même y toucher, de peur d'en mourir. »

Le serpent répliqua : « Pas du tout, vous ne mourrez pas. Mais Dieu le sait bien : dès que vous en aurez mangé, vous verrez les choses telles qu'elles sont, vous serez comme lui, capables de savoir ce qui est bon ou mauvais. » La femme vit que les fruits de l'arbre étaient agréables à regarder, qu'ils devaient être bons et qu'ils donnaient envie d'en manger pour acquérir un savoir plus étendu. Elle en prit un et en mangea. Puis elle en donna à son mari, qui était avec elle, et il en mangea, lui aussi. Alors, ils se virent tous deux tels qu'ils étaient, ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent ensemble des feuilles de figuier et ils s'en firent chacun une sorte de pagne. Le soir, quand souffle la brise, l'homme et la femme entendirent le Seigneur se promener dans le jardin. Ils se cachèrent de lui parmi les arbres. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui demanda : « Où es-tu ? » L'homme répondit : « Je t'ai entendu dans le jardin. J'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché. » « Qui t'a appris que tu étais nu, demanda le Seigneur Dieu ; aurais-tu goûté au fruit que je t'avais défendu de manger ? » L'homme répliqua : « C'est la femme que tu m'as donnée pour compagne ; c'est elle qui m'a donné ce fruit, et j'en ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit alors à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Elle répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé du fruit. » Alors, le Seigneur Dieu dit au serpent : « Puisque tu as fait cela, je te maudis. Seul de tous les animaux tu devras ramper sur ton ventre et manger de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai l'hostilité entre la femme et toi, entre sa descendance et la tienne. La sienne t'écrasera la tête, tandis que tu la mordras au talon. » Le Seigneur dit ensuite à la femme : « Je rendrai tes grossesses pénibles, tu souffriras pour mettre au monde tes enfants. Tu te sentiras attirée par ton mari, mais il dominera sur toi. » Il dit enfin à l'homme : « Tu as écouté la suggestion de ta femme et tu as mangé le fruit que je t'avais défendu. Eh bien, par ta faute, le sol est maintenant maudit. Tu auras beaucoup de peine à en tirer ta nourriture pendant toute ta vie ; il produira pour toi épines et chardons. Tu devras manger ce qui pousse dans les champs ; tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré. Car tu es fait de poussière, et tu retourneras à la poussière. » L'homme, Adam, nomma sa femme Ève, c'est-à-dire Vie, car elle est la mère de tous les vivants.

Le Seigneur fit à l’homme et à sa femme des vêtements de peaux de bête et les en habilla. Puis il se dit: « Voilà que l’homme est devenu comme un dieu, pour ce qui est de savoir ce qui est bon ou mauvais. Il faut l’empêcher maintenant d’atteindre aussi l’arbre de la vie; s’il en mangeait les fruits, il vivrait indéfiniment. » Le Seigneur Dieu renvoya donc l’homme du jardin d’Éden, pour qu’il aille cultiver le sol dont il avait été tiré. Puis, après l’en avoir expulsé, le Seigneur plaça des chérubins en sentinelle devant le jardin d’Éden. Ceux-ci, armés de l’épée flamboyante et tourbillonnante, devaient garder l’accès de l’arbre de la vie.

Sans accorder plus de place à ce long passage, nous noterons la présence du serpent, particulièrement familier aux expérimentateurs de l’Ayahuasca (DMT) dans l’expérience de laquelle sa rencontre est plus que fréquente, et souvent décisive dans le passage entre les dimensions, ressentie comme une mort de l’ego. Notons les divergences de traduction dans les différentes versions de la Bible quant au fait que le serpent soit qualifié de tantôt rusé, malicieux, malin, intelligent, nu, subtil ou prudent (*arum*, en hébreu). Les versions récentes et chrétiennes lui accorderont, de toute évidence, une polarité plutôt négative. Dans tous les cas, c’est bien lui qui tente Ève.

On assiste également, dans ce passage, à l’expression claire de la première prohibition de la consommation de plantes, que Dieu aurait alors interdit. Il est intéressant de constater que nos protagonistes n’entrent en contact avec Dieu qu’une fois le fruit défendu consommé, ayant accès à une « intelligence » plus grande: « *Dieu sait qu’au jour où vous en mangerez, vos yeux s’ouvriront et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. Et la femme vit que l’arbre était bon à manger et qu’il était agréable aux yeux et que l’arbre était désirable pour devenir intelligent.* »

Un passage très explicite, pour quiconque ayant, par exemple, ingéré une dose suffisante de champignons à psilocybine ou d’Ayahuasca dans un cadre approprié, se rendant compte de ce qui se cache au-delà de la perception du monde lorsque cesse notre mode de fonctionnement par défaut.

Le Dr Anil Seth, neuroscientifique, chercheur et professeur à l'université du Sussex, nous explique dans une conférence TED – l'une des plus visionnées au monde – pourquoi il est scientifiquement considéré que nous « hallucinons notre réalité ». Je plaide en faveur de la non-hiérarchisation des réalités hallucinées, et que la nôtre ne prévaut que parce que la société dans laquelle nous vivons est régie par des institutions qui nécessitent que nous n'en sortions pas, pour qu'elle survive, et qu'elle demeure dans une relative stabilité. Terence McKenna décrit la réalité comme « une hallucination renforcée culturellement et collectivement ». L'expérience psychédélique suffisamment intense n'est que le remplacement de la grille de lecture de cette hallucination culturellement et collectivement renforcée, pour une réalité autre, infiniment plus vaste, plus complexe et, selon les anciennes traditions spirituelles, *originelle*. C'est ainsi que ces dimensions, que nos sceptiques réductionnistes d'aujourd'hui prennent pour des hallucinations, étaient considérées il y a des milliers d'années, bien avant que les religions l'enferment dans des concepts étriqués – « paradis », « Éden », etc. –, comme la dimension originelle et spirituelle de l'homme.

Nous pouvons ainsi nous amuser à relire la Bible sous l'angle plus pragmatique et moins prosélyte de l'expérience psychédélique, très commune à l'époque, où nos congénères ne partageaient pas encore notre mépris actuel pour les substances qui « délient l'esprit ». Nombreux sont les passages suggérant l'ingestion de plantes, ou d'inhalations telles que celles de Moïse sur le mont Sinaï, au moment où il reçoit les Commandements dans un voyage psychédélique manifeste au-dessus d'un buisson-ardent qui, pourtant, ne se consume pas, et de visions flamboyantes (Exode 3:2, 20:18, 24:17). Visions que nous pouvons interpréter comme une description caractéristique des motifs colorés et flamboyants propres aux états psychédéliques intenses, également longuement décrits dans de nombreux textes bouddhistes et hindouistes – nous parlons alors de « prophéties ».

Et j'allai vers l'ange, en lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit: Prends-le, et avale-le; il sera amer à tes entrailles, mais dans ta

bouche il sera doux comme du miel. Je pris le petit livre de la main de l’ange, et je l’avalai ; il fut dans ma bouche doux comme du miel, mais quand je l’eus avalé, mes entrailles furent remplies d’amertume. Puis on me dit : Il faut que tu prophétises de nouveau sur beaucoup de peuples, de nations, de langues, et de rois.

– Apocalypse 10:9-11

Sous cet angle plus rationnel, le plus grand best-seller de l’Histoire apparaît comme la consignation d’expériences psychédéliques, où tout le monde voit des anges, et parfois même des créatures étranges descendant de roues de métal célestes décrites clairement dans le premier chapitre d’Ezéchiel, où ce dernier, encore, est appelé à ingérer quelque chose dès le troisième chapitre. Pauvre Ezéchiel !

Nous pouvons, bien sûr, continuer à arguer, comme le font les autorités de multiples dogmes depuis des siècles, que la Bible est écrite dans un langage imagé, de sorte à pouvoir s'accorder l'interprétation qui servira au mieux leurs intérêts et velléités de contrôle. N'est-ce pas ce que je fais ici, emboîtant le pas à mes plus sérieux prédecesseurs démontrant la dimension ostensiblement psychédélique des livres anciens ? Je garde la porte ouverte à cette possibilité en pariant toutefois que celui qui me jettera la pierre en m'accusant – à juste titre – de spéculations excessives à toutes les chances d'être vierge de l'expérience psychédélique dissolutive de l'ego, qu'apportent la DMT sous ses diverses formes, le LSD, la psilocybine, la mescaline, l'ibogaïne et bien d'autres.

Les évangiles psychédéliques

L'auteur Jerry B. Brown, professeur d'anthropologie à l'université de Floride et son épouse, Julie M. Brown, sont les auteurs du livre *The Psychedelic Gospels*², dans lequel ils développent une théorie s'appuyant

2. Jerry B. Brown, Julie M. Brown, *The Psychedelic Gospels: The Secret History of Hallucinogens in Christianity*, Park Street Press, 2016.

sur une quinzaine de sites chrétiens en Europe, où le champignon dit « magique » tient une place étonnante. L’ouvrage explore la querelle entre Wasson et Allegro concernant l’influence du champignon enthéogène dans le christianisme, et comprend un examen détaillé des preuves de l’identification de champignons « magiques » dans l’art chrétien.

Alors que le point de vue de Wasson a pesé sur la perception d’une influence présente mais limitée des enthéogènes dans le christianisme, une nouvelle génération de chercheurs, portés par la nouvelle révolution psychédélique, documente des preuves croissantes et irréfutables en faveur de l’utilisation des champignons sacrés, en particulier l’amanite tue-mouches et les psilocybes. Ils montrent qu’à maintes reprises les représentations d’événements bibliques ont des représentations claires de champignons qui ressemblent à des espèces contenant de la psilocybine, et que le placement surdimensionné et central de ces objets indique qu’ils sont au cœur des messages de ces représentations.

L’ouvrage présente des photographies originales, prises lors d’un travail de terrain dans les églises et les cathédrales à travers l’Europe et le Moyen-Orient, qui confirme la présence de champignons enthéogènes dans l’art chrétien : dans les fresques, les manuscrits enluminés, les mosaïques, les sculptures et les vitraux. Sur la base de ces preuves, *The Psychedelic Gospels* propose une théorie des évangiles psychédéliques et aborde les critiques de cette théorie par les historiens de l’art, les historiens médiévaux et les catholiques conservateurs. Il appelle à la création d’un comité interdisciplinaire sur les évangiles psychédéliques pour évaluer indépendamment le nombre croissant de preuves de la présence des champignons enthéogènes dans l’art chrétien, afin de résoudre la question controversée concernant le rôle possible des enthéogènes dans l’Histoire et les origines du christianisme. Le silence de l’Église catholique et des autorités artistiques reste une énigme, à moins qu’on approuve la théorie d’une conspiration du silence pour supprimer le passé enthéogène du christianisme.

Wasson a développé une théorie des enthéogènes pour expliquer les origines et la diffusion de la religion. À l’inverse, le livre qui a détruit la crédibilité académique d’Allegro suggère que Jésus n’a pas existé

et soutient que le christianisme primitif était un culte de fertilité basé sur l’ingestion de champignons hallucinogènes, et que Jésus n’était qu’une métaphore du champignon sacré³.

Le meilleur exemple se trouve, bien sûr, dans le chapitre précédent, dans la scène du fruit défendu de l’Ancien Testament. Les lecteurs dont j’ai retenu l’attention jusqu’ici, qui connaissent l’Ayahuasca et l’imagerie à laquelle elle donne accès, ne manqueront pas de sourire à l’idée que c’est bien un *serpent* qui tente le couple...

Le mythologue renommé Joseph Campbell nous rappelle que « tout mythe, intentionnel ou non, est psychologiquement symbolique. Ses récits et ses images doivent donc être lus non pas littéralement, mais comme des métaphores ». Par conséquent, il est important de laisser le mythe parler de lui-même, métaphoriquement. Tout particulièrement lorsqu’un mythe fondateur tente de réconcilier des opposés...

En passant notamment par les cathédrales de Chartres et de Canterbury, où le champignon sacré est clairement représenté, les auteurs s’appuient notamment sur une fresque de la Genèse, à l’abbaye de Saint-Savin, où le champignon est ostensiblement peint en même temps que la création des étoiles, surplombant la tentation d’Adam et Ève.

De la même manière, la fresque *L’Entrée du Christ à Jérusalem* décrivant la purification d’Esaïe, dans l’église de Saint-Martin de Vic où le champignon fait l’objet d’une mise en valeur toute particulière. Le Christ y chevauche un âne avec les bras tendus pour recevoir un végétal (dont seules les tiges sont visibles), offert par l’un des protagonistes qui, de l’autre main, tient des champignons. Le lecteur qui souhaite approfondir pourra se renseigner sur la purification d’Esaïe, et être frappé – voire choqué – quant à la ressemblance de la scène avec une expérience psychédélique, où des anges posent un charbon ardent sur les lèvres du prophète Esaïe, le tout dans une maison enfumée. Les interprétations de ces prophéties bibliques par les prophètes, eux-mêmes, sont

3. Jerry B. Brown, Julie M. Brown, « Entheogens in Christian Art: Wasson, Allegro and the Psychedelic Gospels », *Journal of Psychedelic Studies* 3 (2):142-163 (2019).

rigoureusement et exhaustivement comparées, par le Dr Rick Strassman⁴, aux expériences – prophétiques ? – des participants à ses études scientifiques sur l'administration de la DMT.

Dans cette même église, la Cène est représentée, une fois encore, avec d'évidentes allusions aux champignons, cette fois de type *psilocybe*. Les ourlets des robes des apôtres que nous apercevons forment tous un champignon rigoureusement identique chez chaque apôtre. Le débat reste encore ouvert entre les spécialistes concernant la représentation de chapeaux de champignons sur la table de la Cène, en guise de dernier souper, en lieu et place du pain symbolique.

Enfin, dans l'église Saint-Michel d'Hildesheim (Allemagne, 1015), le *psilocybe* est représenté, également de manière très claire sur un panneau en bronze de la porte du salut, comme le fruit défendu proposé à Adam et Ève. Mais aussi, sans la moindre équivoque possible, sur la colonne du Christ dépeignant la Transfiguration de Jésus, surplombé par des champignons. La Transfiguration est un moment charnière du Nouveau Testament où l'humanité croise Dieu. Comme Bernward de Hildesheim l'implique artistiquement ici, sur sa colonne sculptée en l'an 1020, l'accès au divin est facilité par le sacrement des champignons psychoactifs.

D'autres exemples de représentations d'enthéogènes sont exposés et explorés tout au long du livre, comme la cathédrale de Chartres, Rennes-le-Château, la chapelle de Plaincourault, la chapelle de Rosslyn en Écosse, la cathédrale de Canterbury en Angleterre, la basilique d'Aquilée et les musées du Vatican en Italie, la Dark Church de Goreme et la Vallée d'Ihlara en Turquie.

Si notre théorie des évangiles psychédéliques est vraie, elle conduit à la conclusion controversée que les chrétiens primitifs et médiévaux ont connu purification, guérison, divinité et même immortalité symbolique au moyen de plantes sacrées. De toute évidence, nous ne sommes pas les

4. Rick Strassman, *DMT and the Soul Prophecy: A New Science of Spiritual Revelation in the Hebrew Bible*, op. cit.

premiers chercheurs à documenter les champignons psychoactifs dans l’art chrétien.

– Jerry B. Brown, Julie M. Brown, *The Psychedelic Gospels*

Dans un passage intrigant de l’Évangile gnostique de Thomas (qui ne fait pas partie de la Bible), Jésus dit à Thomas qu’ils ont tous deux reçu la connaissance de la même source :

Jésus dit à ses disciples : Comparez-moi, et dites-moi à qui je ressemble. Thomas lui dit : Maître, ma bouche n’acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles. Jésus répond : Je ne suis pas ton maître puisque tu as bu, tu t’es enivré à la source bouillonnante que moi j’ai mesurée (Log. 13). Jésus a dit : Celui qui boira à ma bouche deviendra comme moi ; moi aussi je deviendrai lui et les choses cachées se dévoileront à lui (Log. 108).

En matière de doses, alors que l’elixir psychoactif n’est pas identifié, le fait que Jésus ait « mesuré » la boisson suggère qu’il connaissait la quantité qui devait être ingérée. Quant aux effets, il semble que Jésus et Thomas aient participé à une expérience transpersonnelle puissante, au-delà des mots, dans laquelle ils partagèrent littéralement la conscience.

Sans aller jusqu’à interpréter le fait que les champignons sacrés soient présents sur une quinzaine de sites chrétiens soit suffisant pour effacer les milliers d’exemples où il est absent, il est intéressant de s’interroger sur le rôle des psychédéliques dans le christianisme. En nous appuyant sur l’emprunt de celui-ci aux cultes à mystères, où, là, les psychédéliques avaient un rôle central, s’appuyant eux-mêmes sur l’expérience chamanique, où les psychédéliques étaient fondateurs, auxquels ils ont rajouté une dimension rituelle et symbolique pour pénétrer une psyché plus occidentalisée, intellectualisée et verbalisée. Les religions, elles, ayant supprimé l’élément constitutif même de l’expérience mystique et transdescendante : les plantes sacrées.

Bien que de nombreux aspects de la connaissance enthéogénique aient disparu des cultures européennes, cette connaissance rituelle et ces

messages concernant les champignons enthéogènes sont restés manifestement affichés – pour l’initié – dans les artefacts chrétiens ; des éléments architecturaux tels que les cadres de porte fongiformes à l’élaboration d’œuvres d’art commandées avec des champignons ostensiblement exposés.

La preuve que de telles pratiques ont persisté par transmission directe se trouve dans l’ordre de Saint-Antoine et les groupes chrétiens ésotériques tels que les Cathares, et de nombreuses peintures de sainte Hildegarde de Bingen⁵.

Le retable d’Issenheim (exposé à Colmar, ma ville natale), peint par Matthias Grünewald, contient plusieurs amusantes et discrètes allusions à l’*Amanita muscaria*, dont l’une aux pieds de saint Antoine visitant Paul l’Ermite, une autre sous sa main gauche, et plusieurs dans les auréoles des anges.

Le christianisme avait absolument des traditions de mystères psychédéliques tout au long de son histoire – presque jusqu'à nos jours. Des apocalyptiques nazaréens ayant des visions de la fin des temps, aux diverses traditions gnostiques de magie et de mystère, à l'appropriation orthodoxe de diverses expériences théogéniques païennes. Le psychédélisme fait partie du christianisme depuis ses débuts.

– Thomas Hatsis, 2018

La manne

Le parallèle avec la manne de la Bible est plus que tentant. Cette dernière, tout comme le Soma du *Rig-Véda* (développé plus tard), n’a jamais été formellement identifiée, mais joue pourtant un rôle central dans la Bible. Étrange incohérence entre son importance capitale dans l’exode et la perte de son identité qui peut apparaître comme suspicieuse :

5. Gerrit Jan Keizer, *De geheimen van Hildegard Von Bingen*, A3 boeken, 2012.

Il se répandit un brouillard ou une rosée; lorsqu’elle se fut évaporée, apparut sur la surface du désert quelque chose de menu, de granuleux, de fin comme du givre sur le sol (Exode 16:14). Moïse leur dit: « C'est le pain que l'Éternel vous donne pour nourriture (16:15) ». La manne tombait du ciel tous les jours.

Le mot « manna » apparaît trois fois dans le Coran. Il est rapporté, dans le *Sahih Muslim*, les paroles du prophète: « Les truffes font partie de la “manna” qu’Allah a envoyée au peuple d’Israël par Moïse, et son jus est un médicament pour les yeux. » Une métaphore potentiellement intéressante, si les truffes en question ne faisaient pas consensus comme étant des terfesses (truffes du désert, ou *Terfeziaceae*). Aucune des sept espèces de ce genre n'est reconnue pour être psychoactive, à ce jour.

Rabbeinu Be’cha’yei ben Asher (1255-1340), célèbre rabbin et érudit du judaïsme, était un commentateur de la Bible hébraïque, et considéré par les érudits juifs comme l’un des exégètes bibliques les plus distingués d’Espagne. Célèbre pour ses interprétations de la Torah, il écrit que les aliments les plus purs ont été créés au début de la Création afin de permettre l’acquisition de connaissances supérieures. Il relie explicitement cela à l’arbre biblique de la connaissance, et commente en outre qu’une telle connaissance plus élevée peut également être acquise grâce à l’utilisation de drogues et de médicaments disponibles à son époque. De plus, il note que la Manne avait également de telles qualités⁶, rappelant le travail contemporain de Daniel Merkur en 2005 sur la même « plante ».

Il est intéressant de souligner, ici, le rapprochement évident de la manne avec la notion de *mana*, qui fait l’objet de nombreuses discussions. Dans la culture mélanesienne et polynésienne, le *mana* est l’énergie de la force vitale spirituelle ou le pouvoir de guérison qui imprègne

6. Chris Bennett, *Liber 420: Cannabis, Magickal Herbs and the Occult*, Keneh Press, 2018.

l'univers. En 1881, Robert Henry Codrington⁷ définit le *mana* comme un « vecteur diffus de pouvoir spirituel ou d'efficacité symbolique supposé habiter certains objets et personnes ». Au cours du même siècle, les érudits ont comparé ce portrait du *mana* à d'autres phénomènes religieux qu'ils croyaient être parallèles, en particulier *wakan* et *orenda* chez les Indiens Dakota et les Iroquois. Certains ont tenté de théoriser le *mana*⁸ comme un phénomène universel qui se cache derrière toutes les religions, supplanté, par la suite, par des forces et des divinités personnifiées.

Pour clore ce court chapitre sur la manne, de nombreuses enquêtes pointent dans plusieurs directions, allant du bdellium (une gomme-résine à l'origine débattue) à l'oliban, qui est un encens issu d'un arbre de la même famille que le palo santo, en passant par tous les suintements de végétaux de la région, plus ou moins psychoactifs, comme l'ergot du seigle⁹, utilisés dans les cultes à mystères. Un consensus semble se dégager au profit de l'exsudat du *Tamarix*, un arbuste endémique à fleurs roses, survenant suite à une piqûre de cochenille, dont aucune molécule psychoactive n'a pu, à ce jour, être isolée. Dans la mythologie égyptienne, le *Tamarix* est l'arbre dans lequel s'encastre le cercueil du dieu Osiris, à la dérive sur le Nil.

Moïse, perché sur le mont Sinaï

Benny Shanon¹⁰ est professeur émérite de psychologie à l'université hébraïque de Jérusalem et titulaire de la chaire Mandel en psychologie

7. Robert H. Codrington, *The Melanesians: Studies in Their Anthropology and Folklore*, Nabu Press, 2013, p. 119sq, p. 191sq.

8. Source : Britannica : <https://www.britannica.com/topic/mana-Polynesian-and-Melanesian-religion>.

9. Dan Merkur, *The Mystery of Manna: The Psychedelic Sacrament of the Bible*, Park Street Press, 1999.

10. Né à Tel-Aviv, Shanon a étudié la philosophie et la linguistique, et a obtenu son doctorat en psychologie expérimentale à l'université de Stanford.

cognitive. Il est surtout connu pour l’hypothèse enthéogène biblique, selon laquelle l’idée que l’utilisation de psychédéliques et d’enthéogènes a non seulement influencé la religion, mais que ces derniers en sont à l’origine.

Il présente, en 2008, une hypothèse – se renforçant sans cesse à mesure de nos découvertes – selon laquelle l’ancienne religion israélite était associée à l’utilisation d’enthéogènes. Fondées sur un nouveau regard sur les textes de l’Ancien Testament relatifs à la vie de Moïse, les idées exposées s’appuient sur la présence de deux plantes contenant les mêmes molécules psychoactives que l’Ayahuasca, présentes dans les zones arides de la péninsule du Sinaï et du sud d’Israël. Son hypothèse est corroborée par une comparaison expérimentale et phénoménologique.

Benny Shanon écrit que, dans les régions méridionales de la Terre sainte et dans la péninsule du Sinaï, poussent deux plantes contenant les molécules qui, ensemble, constituent les ingrédients clés de l’une des substances psychédéliques les plus puissantes existantes : l’Ayahuasca. La plante *Peganum harmala* (*harmal*, en arabe) et l’acacia (*shita*, en hébreu) contiennent respectivement ces substances très complémentaires. Dans la Bible, il n’y a aucune indication de l’utilisation de la première plante, mais il existe des preuves claires que la seconde plante était très appréciée. De là ont été faits le tabernacle et l’arche dans lesquels étaient gardées les Tables mosaïques de la Loi. Il compare donc l’Ayahuasca et celui suggéré par son étude de la Bible – contenant *Peganum harmala* et acacia et reproduisant la même interaction moléculaire enthéogène –, et avance judicieusement que leurs différences sont du même ordre que les différences séparant divers vins rouges.

Benny Shanon déclare avoir été frappé par la similitude entre les expériences et visions qu’il a eues au cours de centaines de cérémonies d’Ayahuasca et celles rapportées dans les textes bibliques dont il a une connaissance extrêmement approfondie, où le serpent, caractéristique de cette expérience, est mentionné métaphoriquement ou non plus de cent vingt fois sous divers noms. L’une des principales conclusions

de sa recherche est que, en effet, les visions de l’Ayahuasca présentent des points communs interpersonnels significatifs qui transcendent les variations socioculturelles.

Des suggestions similaires ont également été faites concernant l’islam. En étudiant le folklore arabe et bédouin dans le sud de la Jordanie, l’enquêteur indépendant Rami Sadji a émis l’hypothèse que l’islam et la religion arabe préislamique reposent également sur l’utilisation d’enthéogènes. Plusieurs sources relatent l’utilisation du roseau *Arundo donax*, comme enthéogène en combinaison avec le buisson *Peganum harmala* (rue de Syrie, ou *esphand* en arabe)¹¹. C’est dans les feuilles de ce roseau psychédélique, dans lequel des quantités non négligeables de DMT et de bufoténine sont présentes, que les Égyptiens enveloppaient leurs morts. Les Bédouins, eux, ont la coutume de mener des rituels de prestation de serment sous ces arbres. Enfin, directement liée aux vieux mythes égyptiens, l’utilisation de branches d’acacia comme symbole central de la franc-maçonnerie.

Le premier chapitre du Livre d’Ézéchiel, connu sous le nom de la « vision du char », fait l’objet d’une analyse indépendante de Shanon qui compare ce célèbre récit biblique avec de puissantes visions sous Ayahuasca relevant d’évidentes similitudes. Il note que ces derniers rappellent aussi les descriptions des royaumes célestes dans la tradition mystique connue sous le nom de littérature du *Merkava* (chariot) ou *Heikhalot* (palais), qui s’étend du 1^{er} au 5^{er} siècle.

L’acacia était considéré comme sacré par les anciens Égyptiens. Dans leurs mythologies, l’arbre jouit d’un statut très particulier, étant associé à la naissance du dieu Osiris et à celle des pharaons^{12, 13}. Osiris aurait

11. S. Ghosal, S. K. Dutta, A. K. Sanyal, *et al.*, « *Arundo donax* L. (Gramineae), évaluation phytochimique et pharmacologique », *Journal of Medical Chemistry*, vol. 12, 1969, p. 480.

12. Eberhard Otto, Wolfrat Westendorf, Wolfgang Helck, *Lexikon der Ägyptologie, A-Ernte*, n° 1, Harrassowitz, 1975.

13. Pierre Koemoth, *Osiris et les arbres: contribution à l'étude des arbres sacrés de l'Égypte ancienne*, AegLeod 3, 1994.

été tué en étant enfermé dans un cercueil d’où germait un acacia ; de cet arbre, Osiris (dans d’autres versions, Horus) est sorti de la vie. En effet, les anciens Égyptiens considéraient l’acacia comme « l’arbre de vie » ainsi que comme une hypostase divine¹⁴. Des légendes ultérieures lient l’acacia à la mort et à l’au-delà. Selon le *Livre des morts des anciens Égyptiens*, certains enfants conduisent le défunt à l’arbre ; et les textes sur les cercueils décrivent que des parties de celui-ci ont été écrasées puis utilisées avec des effets de guérison magiques. En effet, l’acacia servait aux anciens Égyptiens pour une variété d’usages médicinaux, et ils l’utilisaient également pour la construction de sarcophages. Moïse, rappelons-le, venait d’Égypte, et certains ont même émis l’hypothèse qu’il était un prince égyptien.

La ressemblance entre l’arbre de vie des Égyptiens qui est l’acacia – celui de la Bible – et celui mentionné par plusieurs tribus pour décrire *Mimosa tenuiflora* – le tepescohuite, également cher aux Mayas – doit nous ouvrir les yeux sur le rôle fondateur et constitutif de leur molécule principale, la DMT, dans toute expérience mystique et spirituelle à l’origine des religions.

Pour Shanon, les épisodes clés de la vie de Moïse présentent des caractéristiques qui sont des symptômes importants de l’expérience de l’Ayahuasca. Ces épisodes incluent la première rencontre de Moïse avec ce qu’il prend pour Dieu, lors de sa théophanie au mont Sinaï, traditionnellement considérée comme l’événement le plus important de toute l’histoire juive. Plusieurs textes rabbiniques et mystiques juifs ultérieurs appuyant encore davantage l’hypothèse enthéogénique actuelle.

Prises ensemble, les données botaniques et anthropologiques d’une part, et les descriptions bibliques ainsi que l’herméneutique juive ultérieure d’autre part, suggèrent une connexion enthéogénique évidente et indéniable tout au long de la Bible.

14. Nissim Krispil, *A Bag of Plants: The Useful Plants of Israel*, Cana Publishing House, 1985.

Les prophéties bibliques

Dans son ouvrage *DMT and the Soul Prophecy*, le Dr Rick Strassman¹⁵ se livre à une comparaison extrêmement exhaustive des similitudes entre les récits prophétiques de la Bible et les comptes rendus d'expériences des participants aux études sur la DMT. L'universitaire y utilise sa connaissance approfondie des religions bouddhiste et juive, et relève des similitudes frappantes entre les états prophétiques et les états induits par la DMT qu'il étudie depuis plus de trente ans, et dont il est le spécialiste mondial.

Rick Strassman décrit la DMT (ou diméthyltryptamine) comme une molécule étonnamment petite et simple. Son poids moléculaire, la somme des poids de tous ses atomes individuels, n'est que légèrement supérieur à celui du glucose, ou sucre dans le sang. La DMT est le produit de plusieurs modifications biologiques du tryptophane alimentaire, le même bloc de construction d'acides aminés avec lequel commence la synthèse de la mélatonine et de la sérotonine. Alors que les scientifiques connaissaient sa présence dans de nombreuses plantes dès les années 1940, ce n'est qu'au milieu des années 1950 que nous avons appris que la DMT était profondément psychédélique.

La DMT est répandue dans tout le règne végétal. Des milliers d'espèces en possèdent. De nombreuses cultures indigènes utilisent des plantes contenant de la DMT pour leurs propriétés psychédéliques dans la guérison, les loisirs, la chasse et la pratique spirituelle. Elle est également présente chez tous les mammifères étudiés par les scientifiques, y compris les humains. La découverte de la DMT endogène chez l'homme dans les années 1960 a lancé une vague de recherches tentant de déterminer une association entre la DMT et les maladies psychotiques comme la schizophrénie, en utilisant le modèle psychotomimétique.

15. Rick Strassman est professeur agrégé de psychiatrie clinique à la faculté de médecine de l'université du Nouveau-Mexique. Il a été chercheur en psychopharmacologie clinique à l'université de Californie à San Diego et professeur de psychiatrie pendant onze ans à l'université du Nouveau-Mexique.

Bien que les résultats n'aient pas été concluants, ils ont confirmé les propriétés psychédéliques de la DMT et établi qu'elle était physiquement et psychologiquement sûre lorsqu'elle était administrée à des volontaires sains. Plus récemment, nous avons appris comment les mammifères synthétisent la DMT endogène, et il semble que le tissu pulmonaire soit le site principal de sa production chez le lapin et l'homme.

Certaines études démontrent le transport actif de la DMT à travers la barrière hémato-encéphalique et suggèrent que la DMT est probablement nécessaire au fonctionnement normal du cerveau, impliquant une activité normale de la conscience. En d'autres termes, le cerveau semble avoir besoin d'une substance psychédélique endogène pour maintenir une conscience normale. Des études récentes se penchent sur les rôles supplémentaires de la DMT endogène dans la médiation de notre expérience du monde. Des expériences chez les primates ont démontré que le gène qui produit l'enzyme de synthèse du DMT est très actif dans la rétine, et que les niveaux de l'enzyme, elle-même, sont proportionnellement élevés dans cet organe visuel. Cela suggère que notre perception visuelle du monde peut également être sous l'influence d'une substance psychédélique endogène. Il devient maintenant évident que la recherche examinant la relation entre la DMT endogène et la conscience altérée et normale est une question de la plus haute importance pour les domaines des neurosciences, de la conscience, de l'épistémologie, de la philosophie et de la spiritualité.

Une phénoménologie commune

Son travail de rapprochement entre la Bible et le substrat conséquent des résultats scientifiques des études qu'il a menées est colossal. Les similitudes déroutantes, sinon époustouflantes, sont exprimées à tous les niveaux – mentaux, sensoriels et émotionnels – possibles.

Que ce soit dans les états prophétiques de la Bible ou dans les comptes rendus extrêmement détaillés de sujets d'expériences scientifiques sur les psychédéliques, il est toujours question d'un début tumultueux, d'effets

physiques, de mouvement dans l'espace, de tremblements, d'altérations de température, de symptômes gastro-intestinaux et respiratoires-cardiaques, un sentiment de lutte et un effort physique notable pour revenir à une conscience normale.

Les effets émotionnels sont également courants dans les deux états, et démontrent des similitudes convaincantes. Crainte, peur et respect, ainsi que paix, sécurité et réconfort font partie intégrante des états prophétiques décrits dans la Bible et de l'expérience de la DMT scientifiquement délimitée. En ce qui concerne les phénomènes auditifs, les deux états incluent des bruissements, des rugissements, des battements et des sons flottants qui peuvent augmenter en intensité et menacer de submerger ceux qui les perçoivent. Une voix, avec ou sans locuteur visible, est perçue dans les deux états. Les phénomènes visuels reflètent bien plus de caractéristiques communes aux états prophétiques et à l'univers visité sous DMT. Ceux-ci incluent l'obscurité, de vastes perspectives visuelles, des nuages, des couleurs de feu, intensément saturées et fondantes ou fluides, et la récursivité des images. Lors de l'examen des formes réelles que contiennent les deux expériences, les objets ronds, la végétation, les éléments fonctionnels tels que les meubles et les armes, l'architecture et les symboles contenant des informations sont très courants. Enfin, la présence d'êtres, ou d'entités, intelligents et conscients est une caractéristique déterminante commune aux deux états comparés ici. Tels que la présence d'yeux, de mains et d'ailes, et de créatures plus ou moins vivantes, ayant des caractéristiques humaines ou non. Certaines de ces figures sont décrites comme «bizarres» : des chimères, des thérianthropes, ou... des machines. Décrites comme des elfes-machines ou des extraterrestres par les expérimentateurs contemporains qui tentent une interprétation en rapport avec leur cadre référentiel ; les récits bibliques parlent, eux, d'anges, de démons et d'intermédiaires divins.

Je m'étais immergé pendant cinq ans dans l'écoute des volontaires de mes études sur la DMT décrire à quel point leurs expériences avec cette molécule étaient réelles. Et, dans le but d'obtenir des comptes rendus aussi complets que possible lors des entretiens avec les sujets après leurs

séances, j'ai envisagé la possibilité qu'ils soient effectivement entrés dans un niveau parallèle de réalité. [...] Cela suggère que le cerveau n'est pas la source de l'expérience spirituelle, mais est plutôt l'organe par lequel les volontaires ont appréhendé un niveau d'existence auparavant invisible, que les changements induits par la DMT dans la chimie du cerveau ont rendu possible.

– Dr Rick Strassman

Le Dr Strassman relate, tout au long de sa minutieuse étude, un décalage du degré de ressemblance entre la phénoménologie des deux états et leur contenu informationnel. Autrement dit, les expériences décrites sont extrêmement similaires en matière de phénomènes, mais leur interprétation est radicalement différente. Cela peut s'expliquer par la différence de culture, ainsi que par le poids des croyances religieuses de l'époque ; au même titre que notre proximité quasi permanente avec les outils informatiques influence notre interprétation de l'expérience de la DMT – celle-ci étant régulièrement décrite comme révélant la nature informatique et simulatoire de notre réalité.

Si Rick Strassman plaide en faveur de l'utilisation de psychédéliques comme la DMT pour approfondir notre compréhension des messages bibliques, il reste, selon moi, dommageable que ce dernier tende à hiérarchiser les religions dans son approche. Malgré une approche rigoureusement scientifique, ses conclusions personnelles se retrouvent largement influencées par un libre rapprochement entre les conclusions scientifiques et rationnelles de ses études et l'interprétation de la Bible hébraïque par les philosophes juifs médiévaux, plutôt qu'avec le bouddhisme ou d'autres traditions, notamment chamaniques.

Il déclare que la qualité hautement interactive et relationnelle des expériences de la DMT contraste avec la nature unitive de l'illumination zen, dans laquelle l'individualité s'effondre dans un état sans concept et sans image.

Si l'ouvrage s'appuie principalement sur une rigueur scientifique, il évolue, au fil des pages, vers la pente glissante de la pensée dogmatique

relative aux religions du livre. Strassman écarte le bouddhisme d'un revers de main, sous prétexte que le bouddhisme traditionnel enseigne qu'il n'y a pas de Dieu extérieur à nous. Proposant l'illumination, ou l'éveil, en déconstruisant ce soi, et en faisant ainsi l'expérience d'une identification absolue avec un état de vacuité sans image, sans forme et sans concept. La vacuité de l'illumination, étant dépourvue d'attributs, n'enseigne aucun précepte et ne possède ni personnalité, ni attentes, ni sentiments. Il est donc clair que cette approche ne sert pas la tentative de l'auteur de rapprocher les expériences spirituelles fondatrices à celles de la DMT. Une approche partielle – qui ne doit pas induire le lecteur en confusion, mais non moins intéressante – puisqu'elle n'étudie pas les molécules « voisines » de la DMT, comme la 5-MeO-DMT et la 5-HO-DMT, également présentes à l'état naturel dans le corps humain, et dont l'expérience est bien plus proche de l'illumination bouddhiste.

Strassman déclare notamment :

Pour ceux qui ont l'intention d'acquérir une compréhension plus profonde de la Bible hébraïque, l'étudier avec l'aide judicieuse de l'état de drogue psychédélique peut fournir une plus grande résonance avec l'esprit d'où le texte a émergé; c'est-à-dire l'esprit de prophétie. Et, pour ceux qui recherchent un fondement intellectuel et religieux sur lequel interpréter et appliquer l'expérience contemporaine des drogues psychédéliques occidentales, la prophétie biblique hébraïque, partageant autant de caractéristiques qu'avec l'état DMT, peut fournir précisément ce fondement.

Ce qui n'enlève rien aux idées intéressantes de l'auteur qui préconise des doses plus faibles d'une substance psychédélique pour permettre à quelqu'un de s'asseoir sur une chaise, de lire le texte, de lui associer de nouvelles significations et de converser avec des partenaires d'étude. Des doses plus élevées permettraient de fixer le texte et de s'occuper des visions qu'il a suscitées d'une manière plus privée et intérieurisée.

Dans le nouveau modèle qu'il propose – la théoneurologie –, les visions du monde scientifique contemporain et la métaphysique religieuse médiévale se rencontrent sur un pied d'égalité. Il fournit un cadre

théorique pour certaines applications pratiques pour les étudiants de la Bible hébraïque et pour ceux qui utilisent des drogues psychédéliques à des fins spirituelles.

Il conclut son ouvrage en précisant que les effets de l’administration de DMT dans un cadre de recherche clinique contrôlé reproduisent de nombreuses caractéristiques des récits d’expériences prophétiques de la Bible hébraïque. Si ces ressemblances sont particulièrement prononcées dans la sphère perceptive, les similitudes émotionnelles, physiques, cognitives et volitives sont également frappantes. Les propriétés interactives et relationnelles des deux états – prophétique et psychédélique – sont également très congruentes.

Rencontres avec des entités

Une majorité des volontaires participant aux recherches scientifiques sur la DMT perçoivent ce qu’ils décrivent comme des « êtres » vivants et sensibles, avec lesquels ils interagissent de diverses manières. Il s’agit d’intelligences ayant une conscience de leur présence, les attendant souvent. Les êtres décrits par la quasi-totalité des volontaires les ayant rencontrés possèdent des caractéristiques spécifiques, telles que l’émotion, la couleur, la forme, le mouvement et l’intelligence. Ils provoquent des effets particuliers chez les volontaires, tels que les amener à voir des images, à ressentir des émotions ou à concevoir des pensées. Ils sont généralement occupés, travaillant activement ou faisant des choses, parfois pour le volontaire ou bien poursuivant leurs propres fins. Les êtres sont décrits comme puissants, aux commandes de leur monde, et il est possible d’interagir et de négocier avec eux. Ce dernier détail est d’ailleurs tout particulièrement rapporté suite aux expériences sous Ayahuasca, qui contient également de la DMT.

Les êtres en question transmettent généralement des messages oraux ou télépathiques impliquant presque toujours des problèmes psychologiques personnels, plutôt que ceux d’une nature sociale ou spirituelle plus large. Parfois, d’autres éléments de l’expérience jouent ce rôle comme des symboles visuels ou un document, souvent incompréhensibles pour

l'expérimentateur, rapportés comme bien trop complexe à décrire. Ces échanges verbaux sont plus ou moins compréhensibles, présentent des niveaux de réciprocité variables, et suivent parfois des schémas de type question-réponse. Les effets de ces diverses interactions s'étendent à un certain nombre de domaines : bénir, superviser, guérir, protéger, guider et informer.

Ces entités exercent des effets énormes, aussi réels, profonds et significatifs que tout ce que nous pouvons rencontrer dans nos vies. Nous les voyons et les entendons, et elles nous voient et nous entendent. Dans le cas de la Bible hébraïque, les messages que les êtres ont rapportés ont résonné pendant des millénaires et sous-tendent la moitié des croyances et des pratiques religieuses de la population mondiale, laissant leur empreinte indélébile sur presque toutes les institutions sociales, scientifiques, politiques et artistiques occidentales.

Afin de ne pas céder aux mêmes travers que ceux du religionisme, il semble important de considérer les diverses interprétations de la nature de ces êtres – dont, rappelons-le, la perception est scientifiquement attestée, et bibliquement et historiquement abondamment relatée –, sous la forme notamment d'anges ou de démons.

Première hypothèse : ces entités pourraient représenter notre propre psychologie, auquel cas leur nature serait onirique. Représentant des sentiments ou pensées résiduels, ou des interprétations symboliques de dynamiques émotionnelles plus importantes émanant ou non de notre subconscient. Ces notions psychologiques s'appuient sur l'hypothèse implicite du terme « psychédélique » défini comme « manifestant l'esprit ». Cette première hypothèse étant donc que notre appréhension des êtres refléterait éventuellement le fonctionnement de notre esprit.

Seconde hypothèse : la physique moderne émet l'hypothèse qu'au moins 95 %¹⁶ de la masse de l'univers est constituée de matière noire et d'énergie sombre (respectivement 26,8 % et 68,3 %), qui ne génèrent ni

16. WMAP Produces New Results [archive], Nasa, mai 2015.

ne reflètent la lumière – c'est-à-dire invisible. D'autres théories supposent qu'il existe un nombre infini d'univers parallèles¹⁷. Cette seconde hypothèse place les entités rencontrées comme résidant dans des niveaux alternatifs de réalité tels que la matière noire ou les univers parallèles. La conscience modifiée résultant de niveaux cérébraux élevés de DMT permet à quelqu'un de scruter directement ces dimensions, et ainsi de voir leurs habitants.

Quelle que soit l'hypothèse vers laquelle le cœur du lecteur penche ici, il me semble important de prendre en compte une caractéristique presque systématiquement rapportée de l'expérience de la DMT : ce qui y est vécu apparaît comme « plus réel que la réalité ». La conscience, en tant que faculté d'appréhension, percevrait grâce à la DMT des choses qu'elle ne pouvait pas percevoir auparavant, comparablement à ce qu'il se passe lorsque nous utilisons n'importe quelle autre technologie, comme le microscope ou le télescope.

17. Andrei Linde, « L'inflation éternelle de l'Univers-bulles » et « Brève histoire du multi-vers », 2006 et 2015.

BOUDDHISME ET HINDOUISME

2014, festival Burning Man, Robert Thurman, écrivain et universitaire américain bouddhiste influent et prolifique, professeur d'études bouddhistes indo-tibétaines à l'université Columbia, s'adresse à une foule de participants :

Alors que nous avons tous en nous les produits chimiques qui nous permettent de faire l'expérience de la perspicacité, de la clarté et du bonheur, à une époque de crise mondiale à tant de niveaux, l'utilisation prudente des enthéroïgènes pour accélérer nos progrès peut être un moyen habile, et compatible avec la pratique du Dharma.

Nombreux sont les bouddhistes – parmi lesquels des maîtres, moines, enseignants, méditants, chercheurs, etc. – déclarant non seulement la compatibilité, mais la complémentarité des psychédéliques avec leur pratique spirituelle.

C'est notamment le cas de Sensei Dokushô Villalba, maître zen, fondateur et directeur spirituel de la communauté bouddhiste soto-zen espagnole et du monastère Luz Serena à Valence, en Espagne. Il évoque explicitement ses positions dans le livre *Zig Zag Zen: Buddhism and Psychedelics*¹ dans lequel l'auteur Allan Hunt Badiner recueille les propos

1. Alex Gray, Allan Hunt Badiner, *Zig Zag Zen: Buddhism and Psychedelics*, Synergetic Press, 2015.

de plusieurs autorités spirituelles bouddhistes. Ce chapitre y puise plusieurs références édifiantes.

Les enthéogènes, utilisés dans un contexte approprié, accompagné par des personnes qualifiées, avec une intention définie, à doses appropriées et avec l'état intérieur adéquat, font preuve d'un grand potentiel pour soulager les différents types de souffrance générés au cours de la vie humaine. Étant donné que les buts de la psychothérapie se rapportent à l'intention bouddhiste que « tous les êtres soient libérés de la souffrance et des causes de la souffrance », Dokushô Villalba déclare qu'il n'y a pas de contradiction entre l'utilisation des enthéogènes en psychothérapie et l'enseignement et la pratique du bouddhisme zen :

À tout moment, les enthéogènes doivent être utilisés avec sagesse (prajna) et avec des moyens habiles (upaya), dans le contexte approprié (setting), avec un objectif approprié (bodaishin) et dans un état interne approprié (set). Les enthéogènes facilitent l'émergence d'états de conscience supérieurs, états qui doivent ensuite être intégrés à la totalité de la personne qui les vit et dans sa vie quotidienne. [...] Je pense que l'interdiction des enthéogènes est une atteinte à la liberté de conscience et à la liberté religieuse. Les enthéogènes m'aident, entre autres, à clarifier le but de mon existence, à découvrir et intégrer les côtés les plus sombres de mon ombre, et à libérer ma créativité.

D'aucuns objectent que parmi les cinq préceptes de base que les bouddhistes laïcs doivent chercher à observer afin de bien progresser sur la voie indiquée par le Bouddha figure en dernière position l'encouragement à ne pas enivrer l'esprit, ou à l'abstinence de l'intoxication. Une lecture superficielle peut nous conduire à la conclusion prématurée que l'usage des enthéogènes est interdit aux bouddhistes sérieux, mais nous pouvons approfondir la question et clarifier le sens des termes employés.

Le maître zen Dokushô Villalba explique qu'un verre de vin est toxique ou qu'un bon repas peut être considéré comme toxique, engendrant des toxines dans l'organisme et provoquant une somnolence. L'air que nous respirons est devenu toxique. Nos médicaments

sont toxiques. Les remèdes naturels peuvent également être toxiques. Rappelons l'expression fondamentale de Paracelse, un des pères de la médecine occidentale : « Tout est poison, rien n'est poison. C'est la dose qui fait le poison. »

Dans les « Commentaires de Bodhidharma », transmis par Dogen comme quintessence des préceptes de Bouddha, nous trouvons en commentaire sur ce dernier précepte : « Le Dharma est intrinsèquement pur. Quand l'aveuglement de l'ignorance ne survient pas, le précepte de la non-intoxication est pratiqué. »

Sensei Dokushô Villalba explique l'essence du cinquième précepte : la plus grande toxine de toutes est l'ignorance. Lorsque la conscience est libérée de l'ignorance, le précepte de non-intoxication est pratiqué. Il précise que :

- Les entheogènes, à doses appropriées, ne sont pas des poisons qui contaminent le corps et abrutissent la conscience, mais des médicaments qui dissolvent certains poisons de la conscience.
- La posologie est importante, ainsi que l'état d'attention de chaque individu.
- L'utilisation correcte des entheogènes permet d'accéder à des états de conscience supérieurs, caractérisés par une plus grande lucidité, une meilleure compréhension et des changements spirituels importants et quantifiables. Ils facilitent la dissolution de l'ignorance, qu'est notre perception limitée de la réalité.

Échapper à la réalité

Une objection fréquente consistant à avancer un désir d'« échapper à la réalité » est fondée sur une incompréhension des psychédéliques. Ces derniers ne transportent pas l'expérimentateur dans des délires hallucinatoires, ou des fées fantastiques et divertissantes. Au contraire, comme le suggère leur usage ancestral et central dans les fondations de l'hindouisme et du bouddhisme, ils permettent – dans un cadre approprié – d'accéder à une perception de la réalité plus claire et moins illusoire.

À la lecture des préceptes tibétains préparant l'accès à ces médecines, nous pouvons déduire qu'un méditant préparé, ayant exploré à travers une pratique sincère et confrontante ses propres zones d'ombre, pourrait vivre par ce biais une libération de ses illusions quotidiennes. En revanche, une approche inappropriée, trop précoce, insouciante, voire irrespectueuse, aura pour effet de souligner ces traits avec une clarté impitoyable et de plonger l'utilisateur dans une expérience terrifiante, souvent qualifiée aujourd'hui de «bad trip». Cependant, même un voyage inconfortable ou pénible dans lequel l'utilisateur affronte ses propres «démons» pourrait être considéré comme un «bon voyage», s'il conduit finalement à une croissance personnelle et à une maturité accrue. De telles expériences épuisantes, parfois traumatisantes, ne constituent guère une «évasion de la réalité».

Certains utilisateurs de psychédéliques (en particulier sous DMT) rapportent des rencontres avec des «entités extraterrestres» dans leurs visions. Il n'est pas rare de lire des rapports d'expériences mentionnant des «téléchargements d'informations» de leur part. Dans son livre *Secret Drugs of Buddhism*², qui ne mentionne pas moins d'une trentaine de plantes psychédéliques évoquées dans les textes anciens de l'hindouisme et du bouddhisme, Michael Crowley (ordonné *upasaka* de la lignée *Kagyud* depuis 1970, essayiste et conférencier) interroge la possibilité que les anciens recevaient des enseignements de la même manière, mais de la part de dieux et déesses bouddhistes. Il existe plusieurs façons d'interpréter ce phénomène, l'une étant qu'il s'agit d'habitants de notre subconscient, rappelant les archétypes jungiens. L'autre étant que ce que les explorateurs de la conscience contemporains décrivent comme des entités extraterrestres ne soit qu'une réinterprétation culturellement influencée de ces entités rencontrées, qui sont probablement les mêmes depuis que l'homme utilise ces outils.

2. Michael Crowley, *Secret Drugs of Buddhism: Psychedelic Sacraments and the Origins of the Vajrayana*, Synergetic Press Inc., 2019.

Bouddhisme et hindouisme

D'un point de vue yogique, une propriété vraiment précieuse de ces plantes psychédéliques est qu'elles fournissent un moyen relativement facile d'expérimenter l'état de non-dualité décrit par plusieurs traditions, telles que l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme, le soufisme, qui offrirait à l'homme de réaliser sa vraie nature par la compréhension intime qu'il ne fait qu'un avec tout.

Dire que l'expérience de la drogue est irréelle, et ne peut donc pas fournir une expérience de la réalité, est un non-sens. Des substances psychotropes ont été utilisées à travers l'Histoire par des hommes et des femmes saints, des chamanes et des chercheurs spirituels. Dans des rites et des rituels remontant à des milliers d'années, l'Inde connaissait le Soma, le dieu-médecine magique, et l'amrita, l'élixir d'immortalité.

– Lama Surya Das

UN ÉTAT DE CONSCIENCE OPTIMAL : LES DEUX FACES D'UNE MÊME MÉDAILLE

Le désir de modifier périodiquement la conscience est une pulsion normale innée analogue à la faim ou au désir sexuel.

– Andrew Weil, *The Natural Mind*, 1972

Quelle que soit la culture, le désir de modifier la conscience est clairement fondamental et constitutif de l'homme. Dans une enquête interculturelle, l'anthropologue Erika Bourguignon a découvert que 90 % des centaines de sociétés qu'elle a étudiées possédaient des moyens institutionnalisés pour modifier les états de conscience. De plus, elle a découvert que, quasiment sans exception, ces états modifiés étaient considérés comme sacrés dans les sociétés traditionnelles.

Roger Walsh, professeur de psychiatrie, de philosophie et d'anthropologie à l'université de Californie, interroge l'idée d'un *état de conscience optimal*. Si l'Occident pense que l'état optimal est notre état de veille habituel, de nombreuses traditions religieuses et spirituelles reposent sur des positions radicalement opposées :

- Notre état de conscience habituel est gravement sous-optimal ou déficient.
- De multiples états de conscience – y compris « supérieurs » – existent.
- Ces états peuvent être atteints par la pratique méditative.
- La communication verbale à leur sujet est, par définition, limitée.

Les enseignements des traditions mystiques nous apprennent que cet état de conscience habituel procède d'une illusion. Ils affirment que nous sommes prisonniers de nos propres esprits, piégés involontairement par un dialogue intérieur continu qui crée une distorsion de la perception ; et ils suggèrent que nous vivons dans un rêve collectif connu sous le nom de *Māyā*, « illusion ».

Selon Roger Walsh, l'utilisateur de psychédéliques peut vivre une expérience dramatique – peut-être la plus dramatique de sa vie –, mais une seule expérience, aussi puissante soit-elle, peut ne pas suffire à surmonter définitivement des habitudes psychologiques conditionnées au fil des décennies. Le méditant pratiquant, d'un autre côté, peut passer des décennies à travailler délibérément pour recycler ses habitudes selon des préceptes plus spirituels. Ainsi, lorsque l'éveil se produit enfin, l'esprit est préparé. Le méditant pratiquant acquiert un système de croyances qui fournit une explication de l'expérience, une discipline qui peut la cultiver, une tradition et un groupe social qui la soutiennent. On se souvient de la déclaration de Louis Pasteur selon laquelle « le hasard ne favorise que l'esprit préparé ». L'esprit du contemplatif peut être préparé, mais il n'y a aucune garantie que celui de l'usager de psychédéliques le soit. D'un autre côté, il n'y a aucune garantie que le pratiquant assidu parvienne à percer le secret de la réalité et de l'existence qu'est l'éveil spirituel, alors qu'une expérience suffisamment intense de DMT, de LSD, de mescaline ou de psilocybine – pardon pour les dizaines de substances oubliées dans cette énumération – ne laisse plus aucun doute à ce sujet.

Cela ne veut pas dire que le méditant qui atteint l'éveil sera toujours transformé spirituellement, et que le psychonaute qui assiste à la mort de son ego ne le sera jamais. Certains utilisateurs de psychédéliques peuvent être suffisamment mûrs psychologiquement et spirituellement pour être définitivement transformés par leur expérience, de même que certains pratiquants peuvent ne pas l'être.

J'évoque souvent la métaphore de l'Everest qui me semble simple et évocatrice. Certains passent leur vie à poursuivre le rêve de la conquête de ce sommet himalayen, le plus haut du monde. Beaucoup n'y arriveront

jamais, disparus dans l'ascension. Même s'ils n'ont pas foulé le toit du monde, leur chemin n'en est pas pour autant inutile, ni dépourvu d'enseignement, loin de là. Prenons maintenant un enfant de 3 ans, et téléportons-le instantanément au sommet. Non préparé – ni aux conditions climatiques, ni à la portée symbolique énorme de l'atteinte de cet endroit –, sa seule envie sera de retourner instantanément dans le confort de sa chambre, si toutefois il survit à l'exposition du froid extrême. Cet enfant aura pourtant «vu la lumière», sans rien en comprendre, n'ayant ni souhaité ni préparé l'expérience. Il en est de même du rapport entre le pratiquant de méditation sceptique et présomptueux à l'égard des enthéogènes, et du psychonaute désintéressé de la dimension spirituelle : l'un est en chemin, les yeux bandés ; l'autre est au sommet, les yeux brûlés.

Le chemin est la destination, la destination est le chemin. Mon chemin personnel croise tantôt ceux qui prétendent que seule la méditation suffit et qu'ils n'ont pas besoin de «drogues» – on observe chez eux souvent un manque total de discernement dans l'articulation de ce mot –, tantôt ceux qui ne perçoivent aucune spiritualité dans les psychédéliques, en qualifiant volontiers l'approche spirituelle de «chamanolâtrie» (*sic*), de superstitions religieuses ou moyenâgeuses. Cependant, quand mon chemin croise des personnes ayant expérimenté les deux faces de cette même médaille, je constate qu'il existe un troisième camp, où l'on considère l'indissociabilité de ces deux pratiques. Il est important de souligner que la pratique de la méditation est employée, ici, par convention en tant que large véhicule d'autres pratiques spirituelles, telles que peuvent l'être le yoga, l'étude de l'alchimie, les arts martiaux, etc. ou toute autre pratique dont la recherche d'excellence poussée à son extrême mène invariablement le pratiquant à des considérations profondes sur la nature de la réalité et de l'existence.

En résumé, ces idées suggèrent une équivalence – sinon, une indissociabilité ontologique – entre le mysticisme contemplatif et le mysticisme assisté par psychédéliques, pour lequel certaines substances ouvrent la voie – si elles sont consommées de manière appropriée – vers de véritables

expériences mystiques, voire d’éveil, chez certaines personnes, à certaines occasions. Ces dernières semblent cependant plus susceptibles de le vivre avec un esprit préparé, animé d’un réel désir d’en faire l’expérience.

Les effets de la méditation et des drogues psychédéliques ont un certain nombre de parallèles, notamment l’augmentation de la valeur du moment présent, l’approfondissement des niveaux de conscience et l’augmentation de la compassion et de la bienveillance.

– Tara Brach, psychologue clinicienne, enseignante de vipassana

Je constate – et je ne suis pas le seul – que, quand « cela » est expérimenté, le sujet n’est plus en mesure d’attribuer ce dont il est témoin à un simple jeu de molécules et de circulation d’électricité dans son cerveau. Pour les personnes vivant cette expérience mystique, la question qui peut émerger est de savoir qu’en faire. La révélation peut s’estomper, peut être ignorée ou même rejetée, ou servir de trophée. Ou bien elle peut être consciemment utilisée comme source d’inspiration pour orienter sa vie dans des directions perçues comme plus bénéfiques. L’une de ces directions, recommandée par les grands mystiques, consiste à entreprendre l’entraînement contemplatif nécessaire de la vie et de l’esprit, afin de pouvoir étendre l’état mystique, ou « de transformer des éclairs d’illumination en lumière permanente » (Smith, 1964).

Pratique spirituelle des psychédéliques

Jack Kornfield est docteur en psychologie et moine bouddhiste, cofondateur de l’Insight Meditation Society. Il explique que les psychédéliques ont éveillé, chez les gens, non seulement une soif, mais un sens des possibilités d’explorer l’esprit et le corps. Ces expérimentateurs ayant commencé à développer ces sensibilités et ces visions, sans pour autant consommer à plusieurs reprises des psychédéliques, et en entreprenant une discipline spirituelle, comme le yoga ou la méditation.

J'ai le plus grand respect pour le pouvoir des psychédéliques. Ils ont inspiré et éveillé des possibilités chez de nombreuses personnes de manière très importante. Ils ont fourni des expériences transformatrices. En les tempérant, cela ne veut pas dire que je n'ai pas beaucoup de respect pour eux, et pour le travail que certains courageux chercheurs ont fait avec eux. Beaucoup de gens les utilisent de manière inconsidérée ou malavisée, sans grande compréhension. Le contexte spirituel se perd. C'est comme prendre une pilule de mescaline synthétique et oublier la marche de deux cents kilomètres dans le désert et les mois de prière et de purification que les Huichols utilisent pour se préparer à leur cérémonie du peyotl.

– Jack Kornfield

Il existe, dans presque toutes les traditions du monde dont l'évolution spirituelle est assistée par des enthéogènes, une notion de purification. De la purification des actions à celle du corps à travers le yoga, la respiration, le jeûne et d'autres pratiques permettent au corps d'être suffisamment réceptif à ces expériences d'une profondeur inégalable, et de les intégrer.

Kornfield, qui enseigne la méditation à l'échelle internationale depuis 1974, précise que vous pouvez prendre une substance très puissante et que, même si vous avez une mauvaise condition physique, il est possible de toucher ces endroits profonds, mais qu'il y aura un prix physique à payer pour cela. Il évoque le risque d'une « brûlure de la kundalini ». C'est ici que le corps scientifique parlera plutôt d'« événement psychotique ». Les nombreuses guérisons de ces états, rapportées par ceux qui sont allés visiter les chamans d'Amérique du Sud – ou d'autres maîtres spirituels –, doivent nous inciter à davantage d'humilité quant à l'interprétation d'une cause purement chimique, et médicalement délimitable, de ces accidents.

J'aime régulièrement faire le parallèle entre la diète alimentaire traditionnelle recommandée par les *ayahuasqueros* transmettant une tradition millénaire et les explications médicales sur les interactions dangereuses de certaines molécules comme la tyramine, présente dans une alimentation « riche », et l'harmaline présente dans l'Ayahuasca. On constate, dans

ces deux approches, une similarité étonnante, à quelques exceptions alimentaires près. L’une étant empirique et assise sur plusieurs millénaires d’essais périlleux ; l’autre, sur une analyse scientifique à l’aide d’outils comme les microscopes. Personne n’explique encore pourquoi certaines interdictions alimentaires spécifiées par les Indiens d’Amazonie n’ont (encore) aucun fondement scientifique, mais génèrent pourtant des effets désagréables, voire dangereux, lors de l’ingestion du breuvage sacré. C’est justement, ici, que deux citations mythiques prennent alors toute leur mesure :

Le cheminement spirituel sans l’expérience des psychédéliques est comparable à l’étude de l’astronomie à l’œil nu ou à l’étude de la microbiologie sans microscope. En prétextant [...] qu’après tout un télescope ou un microscope ne sont pas naturels.

– Timothy Leary

Les psychédéliques seraient, pour la psychiatrie, ce que le microscope est à la biologie, ou le télescope à l’astronomie. Ces outils permettent d’étudier des procédés essentiels qui, dans des conditions normales, ne peuvent être observés directement.

– Stanislav Grof

Enfin, Kornfield évoque les purifications du cœur et de l’esprit ; c’est-à-dire les émotions et les pensées. Pour beaucoup, cela implique une transformation émotionnelle qui se produit en pratiquant le pardon et en ouvrant le cœur, en observant ses peurs, les colères et les souvenirs qui ont été réprimés, et en les traversant à nouveau. Enfin, la purification dans le domaine de la pensée permet d’apaiser l’incessant bavardage mental et d’approcher une stabilité d’esprit. Cela peut se faire, par exemple, avec la méditation de pleine conscience (*mindfulness*). Une fois que le mental est stabilisé, cette clarté ouvre la voie à la compréhension des lois de l’esprit et de la conscience.

Selon le moine bouddhiste, la guérison assistée par des psychédéliques survient lorsque, dans une situation appropriée et prudente, notre inconscient est rendu accessible. Nous pouvons revivre un traumatisme passé, ou expérimenter la douleur contenue dans notre corps à la suite d'un accident ou d'une opération, d'une colère ou d'une tristesse profondément stockée. La possibilité de guérison provient de notre pouvoir de ramener à la conscience ce qui a été refoulé sous le seuil de la conscience. Une partie de la difficulté rencontrée sur le chemin des psychédéliques est la rapidité et l'intensité avec laquelle ces prises de conscience surviennent, jusqu'à causer une submersion de l'expérimentateur non préparé, qui s'éloignera peut-être ensuite de cette pratique millénaire.

L'ouverture de la porte

Le bouddhisme en Amérique a d'abord fait son chemin dans le contexte de la spiritualité contre-culturelle, et il est tout simplement impossible de comprendre la spiritualité contre-culturelle sans prendre en compte les psychédéliques. En effet, une telle compréhension est probablement impossible sans prendre des psychédéliques, point final.

– Erik Davis

Erik Davis est historien, chercheur, écrivain, podcasteur, enseignant et journaliste primé. Il anime le podcast *Expanding Mind* et est docteur en études religieuses à l'université Rice. Il se positionne, lors d'une interview, en déclarant que les psychédéliques peuvent briser la réalité consensuelle, étendre l'identité au-delà des limites du soi conventionnel, induire la mort de l'ego et dévoiler le lien entre l'esprit et la totalité du réel. Et qu'aussi « inauthentiques » que ces expériences puissent être jugées, de nombreuses personnes y répondent en se tournant vers une pratique bouddhiste afin d'étendre, de comprendre et d'approfondir ce qu'elles y ont perçu. Il compare les psychédéliques aux propulseurs d'une fusée à destination de l'espace. Selon la dose, ces derniers nous éloignent plus ou moins violemment de la gravitation de la réalité consensuelle. Ils peuvent ensuite être abandonnés comme les premiers étages de la fusée,

comme le rappelle le grand Alan Watts : « Une fois que vous avez reçu le message, raccrochez le téléphone. »

De la même manière qu’une personne qui s’approche des étoiles en sait *expérientiellement* plus qu’une personne sur Terre, ou qu’une personne qui mord dans une pomme en apprend plus que celle qui la tient dans sa main, une personne ayant fait l’expérience des psychédéliques dans un cadre propice à l’expérience spirituelle qu’ils procurent en sait simplement davantage sur la nature profonde de cette existence qu’une personne qui n’en fait pas l’expérience. Point.

Il est dangereux de prendre des psychédéliques : ils peuvent changer toute votre orientation vers la réalité de manière imprévisible – et parfois pathologique. Il est également dangereux de ne pas prendre de psychédéliques : votre vie peut rester coincée dans la stérilité et la souffrance du samsara quotidien.

– Charles T. Tart

Charles T. Tart, cofondateur de la psychologie transpersonnelle, chercheur et professeur émérite de psychologie à l’université de Californie, étudie, en 1990, la prévalence des expériences psychédéliques dans quelques centaines de milieux de praticiens bouddhistes, grâce à la coopération de Sogyal Rinpoche, auteur du fameux *Livre tibétain de la vie et de la mort*¹.

Sur un échantillon d’une centaine de retraitants interrogés, 64 % ont retourné des questionnaires anonymes remplis, dont 75 % de femmes. 83 % des sondés ont estimé une moyenne d’une heure par jour dans la pratique formelle, allant de trente minutes à plus de deux heures par jour. Comparativement à de nombreux autres groupes divers interrogés au fil des ans, ces praticiens étaient extrêmement compétents en matière de substances interdites. 94 % des personnes interrogées ont déclaré avoir déjà consommé du cannabis, et 70 % ont déclaré avoir déjà

1. Sogyal Rinpoche, *Le Livre tibétain de la vie et de la mort*, Le Livre de Poche, 2005.

utilisé des psychédéliques majeurs tels que le LSD ou la mescaline. Ces étudiants bouddhistes avaient, en grande partie, abandonné les psychédéliques, dont 76 % n'utilisant plus de marijuana, et 90 % n'utilisant plus de substances psychédéliques. Un peu plus de la moitié de ceux qui en avaient déjà consommé ont indiqué qu'ils pourraient vouloir consommer du cannabis ou des psychédéliques à l'avenir.

Les expériences de marijuana ont été signalées, en moyenne, comme modérément importantes pour la vie spirituelle des étudiants en général. Comme on pouvait s'y attendre, 75 % des utilisateurs ont signalé les psychédéliques comme « quelque peu » à « très importants » pour leur vie spirituelle; environ un cinquième a signalé que les psychédéliques étaient « importants » dans leur attrait pour le bouddhisme tibétain en particulier.

Concernant la question : « Veuillez décrire brièvement deux ou trois des expériences les plus importantes liées à la drogue que vous avez eues et qui ont affecté votre perspective spirituelle... , et indiquez à quel aspect spécifique des idées bouddhistes vous les associez », les réponses peuvent être rassemblées comme suit :

Toute ma petite perspective étroite de moi-même et de la vie telle que je la percevais s'est soudainement ouverte.

J'ai pris conscience de l'énergie consciente de l'esprit, qui n'était pas la même que la pensée ou une partie pensante de l'esprit.

Le sentiment du moi et de mon identité s'est relâché.

Selon le Bouddha, l'ignorance est une cause fondamentale de la souffrance. Nous pouvons considérer l'ignorance comme consistant en un état d'esprit préjugé et trop étroit, un biais habituel de perception, de pensée et d'action motivé par des attachements, des désirs et aversions conscients et inconscients. De tels états d'esprit restreints ont un pouvoir accru sur nous lorsque nous n'en sommes pas conscients. L'existence de ces limitations peut être conscientisée progressivement par la pratique, mais peut également être conscientisée plus soudainement dans une expérience psychédélique.

Plusieurs personnes interrogées ont déclaré que leurs expériences psychédéliques leur avaient donné une connaissance directe, parfois douloureuse, de la nature « illusoire » et samsarique des phénomènes. Une femme a rapporté : « L'exposition de la vacuité au point de dissolution de tous les phénomènes concrets était effrayante plutôt qu'éclairante, il existe probablement une raison de ne pas s'y ouvrir plutôt que de s'y ouvrir. » Une autre femme a déclaré : « La façon dont l'esprit influence tout lors d'un voyage m'a aidée à comprendre comment nous déterminons notre réalité par l'attitude ou la vision que nous en avons. » Une femme plus âgée, décrivant une expérience avec la MDMA, a déclaré : « Il est devenu clair que l'on crée sa propre vie. Tout est dans notre esprit. Il est devenu clair que nos parents et nos éducateurs ne sont qu'une excuse... » Un homme, décrivant une expérience au peyotl avec des Indiens d'Amérique, rapporte avoir eu « une expérience de clarté pendant environ deux heures. Vu chaque feuille, arbre, plante, animal local, personnes parfaitement en harmonie dans leur espace physique, leur emplacement et leur relation à tous. La beauté de l'être de toutes choses..., l'esprit était clair, présent, vide et complètement conscient ». Enfin, une méditante a répondu : « J'ai pleinement perçu tous les phénomènes comme transitoires et transparents, mais beaux et lumineux. Tout comme les compréhensions peuvent atteindre une nouvelle profondeur et clarté au-delà de l'ordinaire, la perception sensorielle peut être expérimentée avec une nouvelle clarté qui semble être une sorte de connaissance en soi. »

Le fondateur de la psychologie transpersonnelle souligne le problème particulièrement courant dans la culture occidentale, étant donné notre haute valorisation de l'individualisme, qu'est le sentiment d'isolement. Outre le sentiment d'isolement par rapport aux autres individus, cela inclut un sentiment de manque de connexion avec l'univers, associé à celui d'une vie dénuée de sens dans un univers intrinsèquement dénué de sens. Le bouddhisme considère le sentiment de séparation comme une illusion résultant de l'illusion collective d'avoir un soi séparé. C'est ce qu'il nomme la « transe consensuelle ».

Les psychédéliques peuvent parfois changer ce sentiment de manière drastique et rapide. Une femme lui écrit : « L'utilisation du peyotl

m'a permis de faire l'expérience d'une interconnexion plus profonde avec tous les êtres et tous les phénomènes, ainsi qu'une certaine préparation à la foi – la foi inconditionnelle dans le bouddhisme tibétain qui peut naître lorsque vous avez une connaissance expérientielle. »

Un homme a écrit à propos de ses expériences du peyotl : « Nous sommes tous dans le même bateau, faisant partie les uns des autres. » Le développement de la compassion, parallèlement au développement de la sagesse et de la perspicacité, est central dans la pensée bouddhiste. Une autre participante a déclaré : « J'ai également eu une expérience cardiaque profonde qui ressemblait davantage à une expérience d'amour universel que tout ce que je peux décrire d'autre. »

Le scientifique précise que, pour les étudiants du bouddhisme naturellement doués pour la pratique méditative, la relation entre les psychédéliques et le bouddhisme peut être d'un intérêt intellectuel passager. Mais, pour ceux qui se sentent frustrés par leur pratique, le sujet des psychédéliques est d'un bien plus grand intérêt. La théorie de la conscience de Tart pourrait expliquer la supposition que le mysticisme chimique et le mysticisme naturel peuvent être biochimiquement et expérientiellement identiques.

Chaque fois que les enseignants du Dharma occidental se réunissent, il y a un lapin blanc dans la pièce, un sujet non mentionné dont nous sommes tous conscients. C'est la porte d'entrée inattendue de notre génération vers le Dharma, ou la sagesse bouddhiste, en ouvrant les portes de la perception avec des médicaments altérant la conscience. Pour beaucoup d'entre nous, ils ont facilité notre première expérience de transcendance, à propos de laquelle nous n'avions entendu que des rumeurs provenant des écritures et des mystiques. L'expérience des psychédéliques nous a aidés à découvrir que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être, et que nous ne sommes pas non plus ce que nous pensions être.

– Lama Surya Das

Lama Surya Das (né Jeffrey Miller) est auteur et professeur de méditation bouddhiste, érudit et directeur de la Fondation Dzogchen dans

le Massachusetts. Il enseigne, donne des conférences et organise des retraites et des ateliers dans le monde entier.

Dans une interview accordée dans le cadre de l'ouvrage *Zig Zag Zen: Buddhism and Psychedelics*, il déclare que l'intensité des expériences enrichies par la drogue peut également freiner notre capacité à apprécier la spiritualité quotidienne, nous faisant négliger la luminosité subtile au milieu des détails moins vifs, mais tout aussi sacrés et significatifs de la vie quotidienne. Les ouvertures intenses induites par les psychédéliques peuvent, dans certains cas, aider à ouvrir temporairement la coquille de l'ego et à percer un personnage rigide et fortement gardé, offrant une expérience mystique non conceptuelle, sensuelle, émotionnelle, visionnaire, d'ouverture du cœur et d'expansion de l'esprit, autrement indisponible à la conscience ordinaire.

Pour lui, le LSD est une puissante médecine yogi ; une quantité presque infinitésimale peut vous transporter vers d'autres mondes, et propulser une profonde introspection et une expérience gnostique. Il décrit comment l'expérience psychédélique lui a donné un aperçu d'autres domaines d'existence, de manières de percevoir, d'autres vies, et un aperçu du passage de la mort à la renaissance bien connue dans le bouddhisme tibétain sous le nom de *Bardo*, précisant que les expériences induites par des psychédéliques produisent plus de changement personnel et de croissance intérieure, si elles sont effectuées dans un contexte relatif à une pratique spirituelle.

Il relate son premier voyage sous mescaline comme ayant bouleversé sa réalité, prenant conscience que les choses n'étaient pas seulement ce qu'elles semblaient être, ni ce qu'il pensait être. Lors de son premier trip au LSD, il relate son premier aperçu de Dieu, de ce que maître Eckhart appelle « le Grand Vide », la *via negativa*. Découvrant ce que voulait dire le mystique chrétien par : « L'œil par lequel je vois Dieu est l'œil par lequel il me voit. » S'étant senti, pendant quelques heures, « totalement aimé et connecté à tout et à tout le monde, avec un sens profond d'appartenance, d'acceptation et de compassion inconditionnelle pour tous les êtres vivants ».

Surya Das décrit, ici, un état bien connu à la fois des mystiques et des expérimentateurs conscients de psychédéliques, quand ceux-ci sont consommés dans un cadre spirituel. Mon propre apport se traduit dans cette phrase que je répète souvent en souriant à quiconque me demande « Que dois-je faire ? » : « Il n'y a rien à faire. » Tout est là, à chaque seconde qui s'écoule. Et le comprendre peut commencer par un questionnement conscient : « Que puis-je faire maintenant pour devenir un tout petit peu plus conscient de ce qui est en train de se passer, de la nature de cette réalité ? » Comme il est dit dans le Dzogchen, « la bouddhité tient dans la paume de votre main ».

Les vestiges spirituels de notre civilisation sont un produit indirect des psychédéliques, qui sont à l'origine de l'expérience mystique ayant généré les religions, et de leurs valeurs. Plus de 80 % de la population mondiale actuelle adhère à des principes et valeurs religieux. Expériences mystiques plurimillénaire déformées en dogmes, complètement vidées de leur substance même : l'expérience enthéogène, en tant que telle. Notamment, comme nous l'avons vu plus haut, parodiée par l'eucharistie, directement inspirée des cultes à mystères, où l'hostie et le vin remplacent depuis mille six cents ans les outils sacrés de la nature que sont les enthéogènes.

L'expérience psychédélique, et donc indissociablement chamanique, est tellement puissante, tellement réelle – apparaissant comme plus réelle que notre réalité –, tellement intense que, quand elle est vécue dans une intensité suffisante et qu'elle donne lieu à une dissolution de l'ego, elle révèle les messages des diverses religions comme une vérité universelle, ineffable, habituellement cachée derrière le voile opaque et insidieux des dogmes – qu'ils soient religieux ou scientifiques. À tel point qu'elle donne lieu aux livres les plus vendus de l'humanité, qui, une fois interprétés par des assoiffés de pouvoir, totalement privés de l'expérience primaire, psychédélique et enthéogène – qui, faut-il le rappeler, n'est qu'amour –, rendent des millions d'humains prêts à tuer en leur nom.

L'expérience psychédélique n'est pas une altération de la réalité, elle est l'entrée en contact avec une réalité plus réelle, plus dense, plus grande,

qui englobe la nôtre. Dans laquelle la nôtre est enfermée, et au regard de laquelle elle se révèle – et non paraît – inimaginablement factice pour tout néophyte vierge de l’expérience psychédélique menant à la mort de l’ego.

Les plus anciennes religions considèrent que notre réalité consensuelle est de nature illusoire. C'est évoqué dans les textes fondateurs des religions hindouistes, sous le nom de *Māyā* (« illusion ») et se propage dans les religions qui en ont découlé.

Ayahuasca, Soma, Haoma et Kykeon

Si *L’Iliade* et *L’Odyssée* sont les textes mères de la civilisation occidentale, le *Rig-Véda* et l’*Avesta* en sont les grands-parents. Et là, nous trouvons la « potion » originale : une boisson sacramentelle appelée « Soma ». Dans le *Rig-Véda*, le Soma est à la fois une plante et le dieu résidant dans la plante. Dans l’*Avesta*, c'est l’Haoma. Où Zarathushtra s’adresse à cette plante-divinité. Un aspect qui fera sourire de nombreux expérimentateurs de l’Ayahuasca, qui rapportent des conversations avec la plante ingérée.

De nombreux chercheurs se sont penchés sur les plus anciennes mentions de plantes psychédéliques et enthéogènes, comme potentielle preuve principale de leur rôle central, fondamental et constitutif dans la création des grandes religions. Si le *Rig-Véda* (védisme qui donnera ensuite naissance au brahmanisme puis à l'hindouisme) attire principalement l'attention des chercheurs, c'est moins le cas de l’*Avesta* (zoroastrisme), bien plus ancien, donc précurseur, qui accorde une place plus importante aux *plantes maîtresses*. Mais commençons par le plus connu : le *Rig-Véda*.

Cette collection d’hymnes sacrés – comprenant 1 028 ensembles de vers organisés en 10 recueils – implique la pratique de rites complexes qui intègrent paroles et gestes « magiques ». La parole y exerce toute sa force sous la forme d’hymnes transmis oralement de maître à disciple².

2. <https://fr.wikipedia.org/wiki/V%C3%A9disme>.

Véda signifie simultanément « connaissance intuitive des puissances agissantes lumineuses qui régissent l'existence de la société des *aryas* » et « pratique des méthodes aptes à les influencer ».

Le *Rig-Véda* nous dit : « Nous avons bu du Soma et sommes devenus immortels ; nous sommes arrivés à la lumière, nous avons atteint les dieux. » Il mentionne le Soma dans pas moins de 120 bénédictions³. Les hymnes zoroastriens à *Homa* ou *Haoma* sont similaires : un breuvage sacré dont la nature et la composition font encore débat aujourd’hui et déchaînent les passionnés, qui semblent cependant tous s'accorder sur la nature enthéogène de celui-ci. Des champignons à psilocybine à l'amanite tue-mouches, en passant par l'éphédra, le lotus, l'ergot du seigle, et des analogues à l'Ayahuasca, d'innombrables hypothèses ont été explorées⁴. Bien que cette élucidation ne soit pas le sujet du livre, j'aime m'étonner de la sur-représentation du lotus dans la tradition bouddhiste.

Le traducteur – et la plus grande autorité sur le *Rig-Véda*, T.Y. Yelizarenkova – écrit : « À en juger par les hymnes du *Rig-Véda*, le Soma n'était pas seulement une boisson stimulante mais aussi une boisson hallucinante. » Il est difficile d'être plus précis, non seulement parce qu'aucun des candidats ne satisfait toutes les propriétés décrites du Soma et ne correspond que partiellement aux descriptions trouvées dans les hymnes, mais principalement parce que la langue et le style du *Rig-Véda* en tant que monument culte archaïque reflétant les caractéristiques poétiques du discours poétique indo-européen sont un formidable obstacle à l'identification du Soma. La réponse peut être fournie par les archéologues et leurs découvertes dans le nord-ouest de l'Inde, en Afghanistan et au Pakistan.

Allegro (1970), Wasson (1972) et Teeter (2005) pensent tous que la réponse est l'amanite tue-mouches (*Amanita muscaria*). Allegro a fait des

3. Des textes comme l'*Atharva Véda* (et aussi des textes de la classe Brahmana) vantent les propriétés médicinales du Soma.

4. Pour une liste plus complète, mais non exhaustive, voir : https://en.wikipedia.org/wiki/Botanical_identity_of_Soma-Haoma.

recherches sur les langues sémitiques pour lier des mythes au champignon rouge orange. Il soutient son argument en disant que le *Rig-Véda* ne mentionne rien sur les racines, les feuilles, les fleurs, les fruits ou les graines, laissant le royaume fongique comme seule option, et plus particulièrement l’*Amanita muscaria*, en raison des liens et des subtiles passerelles entre le *Rig-Véda* et le chamanisme eurasien.

Les tribus de Chukotka et du Kamtchatka dans le nord-est de la Sibérie, ainsi que les Parsis, consomment encore aujourd’hui de l’urine dans des dévotions religieuses. Wasson prétend que c’est un indice important que le Soma est l’amanite tue-mouches, puisque boire l’urine de ceux qui ont ingéré l’amanite (comme les rennes) fut une pratique centrale dans le chamanisme sibérien, s’étant ensuite répandue à l’intégralité de l’Asie. Leur culture est saturée de références au renne et au bouleau. Le bouleau étant l’hôte préféré de l’amanite tue-mouches, avant le pin autour duquel le champignon rouge apparaît fréquemment. En 2005, l’écrivain Donald E. Teeter rassemble les idées d’Allegro et de Wasson. Teeter soutient que Soma était *Amanita muscaria*, et que son usage se poursuivit dans la Bible.

Le culte du Soma a survécu parmi les siddhas⁵⁶ bouddhistes tantriques ayant vécu en Inde du VIII^e au X^e siècle. Leurs biographies sont rapportées dans un texte tibétain du XII^e siècle : *Mahasiddhas : la vie de 84 sages de l’Inde*⁷. *L’histoire du siddha Karnaripa retiendra, ici, notre attention. Son gourou lui ayant demandé de faire preuve d’austérité en ne rapportant uniquement de son aumône qu’une quantité de nourriture pouvant tenir en équilibre sur la tête d’une aiguille. Karnaripa revint avec une grande crêpe*

5. *Siddha* (devanāgarī: सिद्ध) est un terme sanskrit qui signifie « accompli, réalisé, obtenu ou parfait », en tibétain *druptob* (tibétain : བྲྱྪ୍ତ୍ପୋ, Wylie: *Sgrub thob*). Selon la philosophie indienne, et plus particulièrement le yoga mais aussi le jaïnisme, le *siddha* est celui qui a atteint le but suprême ou la perfection, et qui a alors atteint l’éveil, le *moksha*. (Source: Wikipédia.)

6. Scott Hajicek-Dobberstein, « Soma siddhas and alchemical enlightenment: psychedelic mushrooms in Buddhist tradition », *Journal of Ethnopharmacology*, 1995.

7. Abhayadatta, *Mahasiddhas : la vie de 84 sages de l’Inde*, Padmakara éditions, 2003.

en équilibre sur l'aiguille. Un symbole possible du champignon Amanita muscaria, dont la nature est ostensiblement suggérée plus loin, dans lequel son gourou lui dit : « Nous devons manger la médecine alchimique. » Karnaripa obéit, puis répand sa salive sur un arbre mort qui éclate en fleurs, avant d'uriner dans un pot. Son action est alors considérée comme un signe de réalisation par son maître.

Il existe également des biographies légendaires de certains adeptes bouddhistes des II^e et IX^e siècles, dans lesquelles figurent des indices forts de consommation d'enthéogènes par les adeptes en question. L'amanite tue-mouches est décrite par plusieurs chercheurs comme l'ingrédient secret de l'élixir alchimique qu'ils utilisaient pour atteindre la « réalisation », en toute discrétion, conformément à leurs vœux de maintenir le secret de leurs pratiques. Son identité était cachée derrière un ensemble de symboles, dont certains apparaissaient dans le système de symboles du Soma dans le *Rig-Véda*; d'autres étant issus d'une époque antérieure, lors de l'utilisation chamanique du même champignon dans les forêts du nord de l'Eurasie. La congruence de ces ensembles de symboles issus des traditions de l'Asie du Nord et du Sud se reflétera, notamment dans la tradition germanique, dans certaines caractéristiques du dieu le plus ancien, Odin, donnant ses couleurs à notre cher père Noël.

Une autre approche place le champignon *Stropharia cubensis* (petit champignon à chapeau pointu poussant dans les pâtures, en raison de la présence d'excréments bovins) comme candidat principal à la composition du Soma, en raison de références continues au bétail et au pastoralisme dans le *Rig-Véda*. Cependant, on pense qu'à mesure des changements climatiques les Indo-Européens ont migré plus à l'est; les températures douces et des conditions idéales pour *Stropharia cubensis* ayant cessé, l'amanite rouge à points blancs l'aurait progressivement remplacé. L'une des raisons pour lesquelles *Amanita muscaria* en tant que Soma reste, cependant, toujours un candidat contesté est que le sol, les facteurs géographiques et saisonniers, ainsi que la diversité de ses sous-espèces affectent ses propriétés psychédéliques – ce qui donne

un pourcentage plus faible d’atteinte d’expérience psychédélique (McKenna, 1992).

Même si ce dernier remporte, à ce jour, une forme de consensus, l’hypothèse qui me séduit le plus est celle de la combinaison d’harmaline contenue dans la rue de Syrie (*Peganum harmala*), avec la DMT et ses dérivés contenue dans de nombreuses plantes endémiques de cette région du monde, dont plusieurs espèces de roseaux du Moyen-Orient, et plusieurs espèces de mimosacées, dont des variétés d’acacia – arbre qui tient d’ailleurs une place très particulière dans la Bible, dans laquelle il est cité pas moins de vingt-huit fois.

Plusieurs spécialistes déclarent que le Soma hindou et l’Haoma iranien sont le *Peganum harmala*, ou harmal. Cette plante (communément appelée « rue de Syrie ») est associée à une longue tradition médicinale au Proche-Orient, cela également en raison de son abondance dans la région indo-iranienne ; alors que l’amanite tue-mouches était limitée à quelques régions de montagne, difficilement accessibles depuis les vallées peuplées par les Indo-Européens^{8,9}. Un texte semblable à une encyclopédie juive du xir^e siècle décrit l’harmal comme une plante médicinale. Des enquêtes faites en Israël auprès de juifs d’Iran et du Maroc ont confirmé que l’harmal était traditionnellement associé à divers pouvoirs magiques et curatifs. En Iran, où il est appelé *asphan* ou *esphand*, l’harmal¹⁰ était utilisé sous forme d’encens pour exorciser les mauvais esprits, tandis que

8. Paul Devereux, *The Long Trip: A Prehistory of Psychedelia*, Daily Grail, 2008.

David Stophlet Flattery, Martin Schwartz, *Haoma and Harmaline: The Botanical Identity of the Indo-Iranian Sacred Hallucinogen “Soma” and its Legacy in Religion, Language, and Middle Eastern Folklore*, University of California Press, 1989.

9. Yehuda Feliks, *Trees: Aromatic, Ornamental, and of the Forest in the Bible and Rabbinic Literature (Hebrew)*, Rubin Mass Press, 1997.

10. William Emboden, *Narcotic Plants: Hallucinogens, Stimulants, Inebriants and Hypnotics, Their Origins and Uses*, Littlehampton Book Services, 1972.

Avinoam Danin, *Desert Vegetation of Israel and Sinai*, Cana Publishing House, 1983.

Dan Palevitch, Zohara Yaniv, *Medicinal Plants of the Holy Land*, Modan Publishing House, 2000.

les juifs marocains l'utilisaient dans divers traitements médicaux, ainsi que pour l'induction de l'avortement. De plus, les juifs yéménites se servaient de la plante pour éléver l'esprit, ainsi que dans des traitements contre la dépression ; alors qu'en Égypte elle était déjà connue pour avoir des propriétés hallucinogènes. Rami Sajdi, chercheur jordanien, a découvert que les guérisseurs bédouins utilisaient l'harmal à la fois pour la médecine et pour la sorcellerie, rapportant également de nombreux contes mythologiques et folkloriques associés à la plante.

Cette conviction personnelle sur la nature du Soma s'exprime également sans autre argument supplémentaire que mon expérience personnelle. Ce mélange représenterait donc l'analogue oriental de l'Ayahuasca, combinant les mêmes molécules. L'hypothèse de l'harmaline seule me séduisant également, car, agissant comme un inhibiteur de monoamine-oxydase, elle potentialise la DMT qui – les études récentes le démontrent – est présente à l'état naturel dans notre corps. Elle est notamment produite par notre glande pinéale au moment de la mort, mais aussi dans nos poumons lors de certains exercices respiratoires développés dans de nombreux exercices propres à certains yogas. Ce qui apparaît comme parfaitement compatible avec les pratiques ascétiques ancestrales du yoga, qui était au centre des préoccupations du peuple en question.

Ô, roi Soma, prolonge nos vies.

Comme le soleil qui nourrit les jours tous les matins.

Le Soma est plein d'intelligence, Il inspire l'enthousiasme à l'homme, Il fait chanter les poètes.

Nous avons bu le Soma : nous sommes devenus immortels, nous sommes arrivés à la Lumière, nous avons atteint les Dieux.

La moitié de moi est dans les cieux, et l'autre s'étend jusqu'aux basses profondeurs. Ai-je bu du Soma ?

Je suis grand, mon altitude atteint les nuages. Ai-je bu du Soma ?

– Extraits du *Rig-Véda*

Quant à Haoma, elle est déjà une plante qui fait l'objet d'hymnes plus abondants dans l'*Avesta*¹¹ dont l'origine est plus ancienne de cinq cents à mille ans que le *Rig-Véda*. Ce qui en fait le parent probable du Soma. Le védisme est une religion apportée en Inde antique par un peuple descendu des plateaux de l'Iran¹².

Rassembler ce qui est épars

Afin de comprendre l'étendue des implications des pratiques psychédéliques du second millénaire avant notre ère (nous manquons de sources pour aller au-delà), il convient de s'imaginer une région allant du centre de l'Iran (berceau de l'Haoma) au nord-ouest de l'Inde (berceau du Soma), où s'étendait le creuset des civilisations les plus avancées de la planète à cette époque, comme un carrefour civilisationnel où se rencontrent de nombreuses cultures, dont principalement quatre ethnies, quatre cultures : indienne, iranienne, tibétaine et grecque. Chacune d'elles avait ses propres dieux. La tolérance et l'adoration non seulement des siens mais aussi des dieux étrangers étaient monnaie courante. Chacune d'elles avait ses rituels d'initiations psychédéliques ; et elles se sont vraisemblablement influencées les unes les autres.

À titre d'exemple, les Thraces et les Phrygiens, après s'être installés en Europe et en Asie Mineure, ont abandonné leur culte psychédélique ancestral en l'honneur de Sabazios, remplacé par Dionysos qu'il aura très largement inspiré. Sabazios est un dieu de la végétation, et l'on fêtait sa renaissance annuelle par de bruyantes orgies. On s'enivrait d'une mystérieuse boisson en l'honneur de ce génie du blé, devenu par une transition naturelle celui de la liqueur capiteuse qui se fabrique *ex ordeo*

11. Ensemble des textes sacrés de la religion mazdéenne, formant le livre sacré, le code sacerdotal des zoroastriens

12. Kreith Crim, *The Perennial Dictionary of World Religions*, Haper One, 1990; *Abingdon Dictionary of Living Religions*, 1981.

Alexandre Langlois, *Rig Véda ou Livre des hymnes*, FB Editions, 2015.

vel frumento (« à partir de grains »)¹³. Ces adorateurs ont conservé des traces du culte Soma originel dans les rituels dionysiaques. Ce culte modifié s'est répandu par la suite dans tout le monde occidental.

Plusieurs critères formels peuvent être avancés pour établir la filiation de Soma avec Dionysos-Sabazios. Ils avaient le même but – provoquer un état modifié de conscience –, avaient en commun un mythe idiosyncrasique, et possédaient des associations zoologiques et botaniques semblables à leur dieu. Enfin, le culte de Dionysos était décrit comme ayant les mêmes effets physiques sur les êtres humains que celui de l'ancien dieu Soma.

Tout comme la préparation du Kykeon – ou *cycéon* d'Éleusis –, le vin dionysiaque, avant lui, et l'eucharistie chrétienne ont fait appel aux femmes du pourtour méditerranéen – le Soma ne fait pas exception¹⁴. Calvert Watkins (professeur de linguistique et d'études classiques à l'université d'Harvard) conclut que le rituel du Soma et « l'acte rituel de communion des mystères élusiniens, par les femmes pour les femmes » étaient une seule et même chose. Dans le passage d'Homère sur le Kykeon, Watkins extrait le langage sacré du rituel religieux qu'il décrit comme un « acte liturgique » remontant à des milliers d'années, jusqu'aux Proto-Indo-Européens dont les bières psychédéliques ont conquis l'Europe à l'âge de pierre. Il rapporte un « rituel pour contacter les morts » et déclare que, derrière tous ces élixirs indo-européens, se trouvaient des plantes psychédéliques¹⁵. Il est intéressant de rappeler, ici, que la traduction littérale du mot *Ayahuasca* (ce puissant breuvage enthéogène d'Amazonie) est « liane des morts », et que la diète associée est à rapprocher du jeûne imposé avant d'être initié à Éleusis...

L'Ayahuasca et, par extension, le vin de Jurema¹⁶ ne sont que des versions sud-américaines du Soma des aryens, du Haoma des zoroastriens,

13. Franz Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 1929.

14. Brian Muraresku, *The Immortality Key*, op. cit.

15. Id., *ibid.*

16. Breuvage analogue de plusieurs tribus brésiliennes, à base de *Mimosa hostilis* ou *tenuiflora*.

qui ont influencé le Kykeon d’Éleusis, indirectement lié à l’ambroisie mythique, et peut-être de l’amrita des bouddhistes.

L’Ayahuasca et le vin de Jurema pourraient être, aujourd’hui, les seuls breuvages enthéogènes ayant survécu dans leur forme originelle et traditionnelle. Ayant mieux résisté que les cultes européens à l’Inquisition chrétienne qui, au XVI^e siècle, punissait de mort les consommateurs de peyotl d’Amérique centrale. Nombreux sont les expérimentateurs sacralisant à l’extrême et publiquement l’Ayahuasca, jusqu’à dériver vers un nouveau dogmatisme – voire fondamentalisme – concernant cette pratique, et surtout ses traditions associées. L’Histoire et la science montrent que les cultes psychédéliques se sont influencés les uns les autres, en migrant et en se mélangeant depuis toujours, adaptant leur composition aux conditions climatiques, et s’éteignant selon les conditions politico-religieuses.

Cependant, le travail de nombreux chercheurs expérimentateurs a permis de redécouvrir de très nombreux analogues à ce breuvage consistant à mélanger un IMAO¹⁷ avec une plante source de DMT. Il est d’ailleurs amusant de noter que, dans la cosmogonie de plusieurs tribus d’Amérique du Sud, la recette de l’Ayahuasca aurait été donnée lors de temps immémoriaux par un couple de personnes à la peau blanche arrivées en bateau... (L’atteinte des Amériques par des peuples indo-européens depuis des temps extrêmement reculés n’est cependant pas le sujet de ce livre.) Ce qui permettrait à nos nouveaux intégristes des traditions autoproclamés d’entrevoir une position plus modeste, sous l’éclairage de ces très nombreux analogues.

Mais les candidats au Soma ne s’arrêtent aux analogues de l’Ayahuasca, loin de là ! Et la réponse à l’insoluble mystère de sa nature originelle pourrait bien être que le Soma soit l’appellation générique de plusieurs breuvages enthéogènes dont le *Rig-Véda* ne mentionnerait qu’une

17. La MonoAmine Oxydase (IMAO) est un processus inhibant notamment la dégradation de la DMT dans l’organisme, permettant d’en faire l’expérience de manière plus intense et durable.

seule version scripturale subsistante à nos yeux. Nous ne pouvons que constater, dans les faits, que chaque culture possède son propre breuvage enthéogène, adapté selon les plantes auxquelles elle a immédiatement accès ; et qu'il ne fait aucun sens de les hiérarchiser en tentant de placer le Soma ou l'Haoma en haut d'une pyramide, comme certains le font avec l'Ayahuasca. Bien que les descriptions de l'identité de la plante en question soient multiples, elles sont incohérentes, dans la mesure où le candidat n'a jamais pu être formellement identifié. L'idée directrice, ici, étant qu'il n'existe pas UNE plante ou combinaison de plantes permettant d'atteindre le divin, mais des milliers ; et que le sujet du cherchant n'est pas de trouver ladite plante, ou le champignon, ou ledit breuvage, mais bien d'accéder à l'élargissement de conscience que des milliers de plantes permettent potentiellement. Il est donc vain de chercher une seule identité pour le Soma ou l'Haoma.

Afin de se rendre compte du nombre potentiel d'analogues enthéogènes à l'Ayahuasca, il suffit de multiplier le nombre de plantes contenant de la DMT (au moins plus d'une centaine en contiennent en quantité significative) par celui contenant des IMAO, comme l'harmaline (au moins plus d'une centaine). Ce qui donne potentiellement plusieurs milliers de combinaisons enthéogènes viables similaires à l'Ayahuasca. Nous pouvons cependant raisonnablement estimer que, à travers les milliers d'années de libre expérimentation directe et sauvage des plantes qui constituaient le fondement de toute médecine, plusieurs dizaines d'analogues ont été découverts et érigés au rang de « divin breuvage » permettant l'accès direct au transcendant, et aux autres dimensions, royaumes spirituels, évoqués dans la plupart les traditions spirituelles.

Tous ces breuvages-là auraient, dans ce cas, une molécule commune : la DMT. Mais il est également possible que, parallèlement aux innombrables et incessantes spéculations sur la nature et la composition de ces breuvages, chacun contienne sa molécule ou ses interactions moléculaires propres. Il conviendrait alors d'ajouter l'urine des rennes sibériens ingérant les amanites tue-mouches, les décoctions de peyotl et de San Pedro, les soupes de champignons psychédéliques à l'interminable liste des breuvages traditionnels enthéogènes. Et, dans ce cas, elles amèneraient toutes

à une perception commune de la transcendance, rapportant le caractère transculturel et universel de ces expériences enthéogènes, et donc du chamanisme : il existe une intelligence supérieure, un créateur ou une créatrice, un principe, et nous faisons un avec ce principe « divin ». Toutes les religions portent donc un message universel, sous diverses formes influencées culturellement.

Qui donc se met à « chercher » trouve un sentiment similaire à travers les écrits de toutes les traditions spirituelles. Si cette recherche se fait à travers les livres, il restera « cherchant ». Si cette recherche se fait plus courageuse et surtout sérieuse et disciplinée, à travers l’expérience directe – notamment des plantes enthéogènes –, il vivra ce que des milliers de prophètes ont rapporté, et deviendra un authentique mystique, ne serait-ce que le temps de l’expérience, si celle-ci est bien conduite. Le cherchant qui a trouvé cela ne cherche plus, il danse avec la vie qui coule en lui.

L’origine psychédélique du yoga

No exploration into yoga and meditation would be complete without a look at the ancient lineage of sacred plants and herbs that many assert are at the origins of religious experience and spirituality¹⁸.

– Ganga White, *Soma, nectar of the gods*.

De nouvelles recherches universitaires révèlent que l’ancienne pratique du yoga n’est pas seulement liée à l’utilisation de psychédéliques et d’herbes, mais qu’il existe des preuves que ses origines peuvent, en réalité, provenir de l’absence des substances psychoactives elles-mêmes^{19, 20}.

18. «Aucune exploration du yoga et de la méditation ne serait complète sans un regard sur l’ancienne lignée de plantes et d’herbes sacrées qui, selon beaucoup, sont à l’origine de l’expérience religieuse et de la spiritualité.»

19. Wendy Doniger, *The Hindus: An alternative history*, Penguin Books, 2010.

20. Robert Gordon Wasson, « The Soma of the Rig Veda: What was it? », *Journal of the American Oriental Society*, 1971, 91(2), p. 169-187.

Le *Rig-Véda* n'est pas le seul texte ancien qui fait allusion à l'ingestion de substances psychoactives. Les *Yoga sutra* – textes vieux de mille six cents ans, sur la théorie et la pratique du yoga – contiennent des informations sur l'obtention d'autres niveaux de conscience : « Les réalisations les plus subtiles viennent avec la naissance ou sont atteintes par les herbes, les mantras, les austérités ou la concentration. »

Quiconque s'intéresse sérieusement au yoga ne peut faire l'économie de la lecture des *Yoga sutra* de Patanjali, qui sont la base du système philosophique que l'on appelle « yoga ». Les écrits de Patanjali ont inspiré et normalisé ce qui est maintenant le yoga moderne. Fait intéressant, les *Yoga sutra* comprennent une section entière sur ce que vous pouvez faire lorsque vous réorganisez votre conscience de manière particulière – avec et sans l'utilisation de substances psychotropes.

Le premier *sutra* de Patanjali du quatrième et dernier chapitre affirme :

« Les pouvoirs (siddhi) proviennent (ja) de la naissance (janma), des drogues (osadhi), de la parole (mantra), de l'ascèse (tapas), de la méditation (samadhi)^{21, 22}. »

B.K.S. Iyengar – sans doute le plus célèbre professeur de yoga au monde – considère qu'il existe cinq types de yogi accomplis. L'un d'entre eux étant celui qui fait des expériences spirituelles grâce à l'usage de plantes, de drogue ou d'élixir.

21. *Osadhi*, ou *ausadhi*, dans le texte, et traduction littérale de Philippe Geenens, professeur de philosophie orientale et chargé de cours pour la Fédération belge d'hébertisme et yoga d'expression française, est traduit par « drogue ». Dans de nombreux ouvrages académiques, sa traduction va de « plante médicinale » à « plante utile pour les humains ».

22. Dérivé de *ośadhi* (« herbe médicinale »), le mot est généralement employé pour tous les médicaments, en particulier d'origine végétale. Selon Charaka-Samhitā (sūtra, 26,12), il n'y a pas de substance au monde qui n'ait un usage médicinal, mais il faut considérer la méthode d'utilisation (*yukti*, *Chkp. upāya*) et le but (*artha*, *Chkp. prieojana*) ou l'état pathologique avant d'employer une substance comme drogue; une sélection soigneuse des substances doit être traitée avant qu'elles puissent être saines; sinon leur effet serait indésirable. (*Encyclopédie de la médecine indienne*, vol. 2.)

Dans son livre *The Hindus: An Alternative History*, l’indologue Wendy Doniger suggère que les premiers Indiens védiques vivaient dans les montagnes où poussaient beaucoup de champignons enthéogènes. Cependant, lorsque leur société s’est installée autour du Gange, le Soma a disparu et a été remplacé par les *kriyas*, un ensemble spécifique d’exercices de respiration profonde. On pense que ces exercices sont à l’origine du yoga. Sans enthéogènes, les adeptes auraient commencé à vouloir les remplacer en créant des exercices de respiration intenses pour reproduire les réponses physiologiques et psychologiques transcendantes. Au fur et à mesure que leur environnement changeait, leurs rituels changeaient également, mais la vénération des plantes et des rivières himalayennes est restée une caractéristique de la religion hindoue.

Je plaide personnellement pour une autre interprétation de l’Histoire : le yoga ayant été transmis par l’intelligence du vivant, qui imprègne alors l’humain lors de l’ingestion d’enthéogènes. Malgré la raréfaction des psychédéliques due aux migrations climatiques de l’époque, le yoga demeure alors comme le symptôme d’une sagesse transmise par la nature et le vivant – caractéristiques des états psychédéliques extrêmes.

Le yoga ne s’arrête pas à l’enchâinement de postures destinées à accroître la souplesse ou à favoriser un renforcement musculaire. Cette approche superficielle, dominante aujourd’hui, n’est que le symptôme d’une société confinée à la surface de toute chose. Les avantages du yoga ne s’arrêtent pas au corps, mais sont principalement dirigés vers l’esprit, ainsi que vers l’alignement des deux. Bien que l’utilisation du Soma psychédétique à l’origine du yoga puisse s’être évanouie en apparence, la conclusion générale d’un nombre croissant de pratiquants de yoga²³ est que l’utilisation du LSD peut améliorer la capacité d’explorer le plein potentiel de l’esprit et du corps. Bien que le dosage du LSD pour le yoga et la méditation se fonde sur l’expérience personnelle, beaucoup

23. Karina Morgan, « Psychedelic yoga: New twist on ancient practice », *The Third Wave*, 22 juin 2019.

recommandent une dose inférieure à une dose récréative, mais supérieure à une micro-dose (20 à 50 µg)²⁴.

Philippe Djoharikian²⁵ nous éclaire sur la transversalité de ces pratiques, en soulignant qu'il existe, en Inde, plusieurs possibilités de vivre le samadhi par l'utilisation des plantes sacrées. Cela nécessite le même protocole que celui de la pratique du yoga – respecter *Yama* et *Niyama*²⁶ – pour que les plantes ne génèrent pas de traumatisme. Elles sont utilisées comme un miroir grossissant. Si les tourments vous habitent, vous vivrez un cauchemar ; si vous êtes rempli de lumière, ce sera le *samadhi*, la mise en symphonie de chaque atome de votre corps avec le tout. Cette connaissance, souvent hermétique et secrète, n'est accessible qu'à ceux qui fréquentent les cercles d'initiés, *pandits* et *sadhus*. Il ne suffit pas d'étudier et de traduire le sanskrit pour connaître le sens profond des rites qu'il exprime. Comme dans la musique, cette langue a plusieurs degrés d'interprétation qui sont en relation avec le raffinement de la conscience du traducteur. Bacchus est, comme Shiva, le dieu de l'ivresse du vin et des extases orgiaстiques. Nous ne pouvons absolument pas aborder les intoxications codées et circonscrites par les représentations d'une culture traditionnelle de la même façon que celle de notre époque.

Toutes les religions ont reconnu l'existence de ces forces subtiles et ont cherché à les amadouer ; il n'existe pas de religion dont les rites n'utilisent pas une substance enivrante.

– Philippe Djoharikian

Le yogi Philippe Djoharikian explique que l'expérience rituelle des plantes sacrées donne toujours l'intuition qu'il existe d'autres territoires

24. *Ibid.*

25. Docteur en sociologie et anthropologie, yogi, himalayiste, ancien sportif de haut niveau.

26. *Yama* est un terme sanskrit qui signifie : contrôle de soi, devoir moral, règle, observance, austérité, réfrinement, et il est la première étape du yoga intégral (*rājayoga*). *Niyama* signifie : répression, restriction, limitation, abstinence, retenue, réserve, discipline, observance, austérité, pratique résultant d'un voeu (dictionnaire *Héritage du sanskrit*, de Gérard Huet).

que ceux que l'on peut parcourir normalement. L'exploration de cet état de conscience élargi donne au monde des dimensions sans commune mesure avec la réalité ordinaire. C'est dans cette perception alternative du réel que s'enracine l'intuition profonde qu'il existe bien d'autres espaces que le seul espace profane. Toutes les mémoires des yogis intègrent cette conscience et cette expérience de la *sadhana*²⁷ que le sage Patanjali présente dans le quatrième chapitre des *Yoga sutra*.

Même Mircea Eliade, pourtant hostile à la place fondamentale que ce livre accorde aux enthéogènes, écrit en 1951 :

« En outre, une allusion du *Yoga sutra* aux plantes médicinales qui, à l'égal du *samâdhi*, peuvent accorder les "pouvoirs merveilleux" au yogin, atteste l'utilisation des narcotiques dans les milieux yogiques dans le but, justement, d'obtenir des expériences extatiques²⁸. »

Même Alyette Degrâces, sanskritiste et philosophe indianiste, commente les *Yoga sutra* en écrivant : « Les herbes, les jus de certaines herbes préparées de façon traditionnelle font connaître des états de transformation mentale qui mettent en contact avec la lumière de la conscience. »

Aucune exploration du yoga et de la méditation ne serait complète sans un regard sur l'ancienne lignée de plantes et d'herbes sacrées qui, selon beaucoup, sont à l'origine de l'expérience religieuse et de la spiritualité. [...] Toute personne désireuse et sérieuse d'explorer la vie, la conscience et son propre esprit voudrait être ouverte à toutes les avenues disponibles. Les disciplines du yoga et de la méditation offrent des voies puissantes. Les enthéogènes contribuent à certains des moyens les plus puissants dont nous disposons et offrent la possibilité d'ouvrir les niveaux les plus profonds de la conscience humaine. [...] Que les potions de plantes soient un

27. Dans le bouddhisme *vajrayâna*, c'est une technique, ou « moyen d'accomplissement », qui constitue « à la fois le noyau central et la trame structurelle de tout rituel tantrique », et a pour but de recevoir les *siddhi* d'une divinité (Philippe Cornu, *Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme*, Seuil, 2006).

28. Mircea Eliade, *Le Chamanisme*, op. cit.

médicament ou un poison dépend du discernement personnel, d'une utilisation intelligente et prudente, d'un cadre et d'un conseil avisé.

– Ganga White, *Yoga Beyond Belief*

Amrita et mendrup

Dans le journal scientifique *History of Science in South Asia*, l'article scientifique « *Tibetan Bonpo Mendrup: the Precious Formula's Transmission* », d'Anna Sehnalova de l'université d'Oxford, nous donne des informations précises sur les pratiques de la religion tibétaine böñ, antérieure au bouddhisme.

Les traditions tibétaines comme le böñ regorgent de pratiques – rituels de bénédiction et de guérison – ayant recours à l'ingestion de substances sous forme d'une large variété de pilules, considérées comme précieuses, ingérées après la naissance ou en cas de maladie. Pour les Tibétains, ces pilules sont considérées à la fois comme des médicaments et des bénédictions.

Certains types de pilules sont également consommées juste avant la mort pour éviter « la renaissance dans les royaumes inférieurs de l'existence ». Certaines substances dites « consacrées », utilisées dans les différentes traditions de fabrication de pilules sont appelées *damdzé*. Elles comprennent souvent des reliques – des cendres humaines, ou restes humains, provenant de maîtres tibétains. Les pilules résultantes sont nommées de plusieurs manières, dans un champ lexical qui n'est pas sans rappeler les qualificatifs employés pour décrire les breuvages psychédéliques proto-religieux comme Kykeon d'Éleusis, l'amrita ou le Soma : nectar de l'immortalité, grand nectar, nectar secret, nectar de sagesse, médecine du Dharma, médecine du nectar, ou *mendrup*²⁹. Ce dernier

29. Robert Mayer, Cathy Cantwell, « Reflections on rasāyana, bcud len and related practices in nyingma (rnying ma) tantric ritual », *History of Science in South Asia*, University of Oxford, 2017, 5(2):181-203 ; Frances Garrett « Interpreting visual representations of tibetan ritual », *Research*, 2021 ; Anna Sehnalova, « The Bonpo mendrup (sman sgrub) ritual: its medicine, texts, traceable history, and current practice », *Revue d'Etudes Tibétaines*, n° 52, 2019, p. 5-45.

terme est un composé de deux mots: *men* désignant « médicament » – une substance cicatrisante ou, en général, quelque chose de bénéfique – et *drup* signifiant « atteindre, accomplir » – qui est aussi un terme relatif à la pratique yogique et tantrique. Le nom du rituel peut ainsi être traduit par « accomplissement médicinal », ou « accomplissement de/par la médecine ».

La pratique du *mendrup* est décrite depuis des siècles comme permettant à un adepte d’atteindre une réelle transformation intérieure et un réel progrès spirituel. De telles substances détiendraient des vertus, des pouvoirs et des qualités d’éveil particuliers, et sont considérées comme extrêmement efficaces pour la guérison, le rajeunissement et la longévité, ainsi que pour l’évolution spirituelle. Le rituel est centré sur la transformation intérieure personnelle à travers la méditation, accompagnée de la consommation de ces pilules fabriquées selon les règles anciennes de recettes tibétaines et de connaissance rituelles, conservées dans les monastères et les familles pendant des décennies, comme une bénédiction unique aidant à atteindre l’éveil.

Dans son immense complexité, le rituel illustre le milieu intellectuel riche et diversifié du Tibet central du XIII^e siècle, époque dans laquelle il puise son origine. Il combine tantrisme indien, bouddhisme, sotériologie, médecine tibétaine, alchimie et notions chamaniques indigènes du Tibet – le tout fusionnant pour produire de nouvelles structures complexes. Il existe des moments clés où des orientations distinctives sont apparues, suggérant les façons dont la médecine constituait toujours un système de connaissances distinct non réductible aux formations du bouddhisme. Les chercheurs soutiennent que les parallèles dans l’utilisation de substances puissantes démontrent que les approches médicales, alchimiques et religieuses sont fortement enchevêtrées en ce qui concerne les pratiques de guérison qui incluent les bénédicitions, la protection, le soutien spirituel.

Les multiples références au rituel *mendrup* au sein de sources textuelles éparses indiquent qu’il a été principalement transmis par les lignées d’enseignants-étudiants bonpo au Tibet central, où il a été conservé depuis son origine. La tradition orale est fondamentale pour

la transmission du rituel. Cependant, la tradition textuelle présente également des détails remarquables sur la consommation des *mendrup*, prouvant la compréhension accrue des auteurs et leur propre expérience du rituel en tant que pratique de guérison importante au sein de la tradition bonpo durant les huits derniers siècles au moins.

Alors que certaines traditions de fabrication et de consommation de pilules provenant d'écoles bouddhistes spécifiques sont aujourd'hui confrontées à des défis de continuité en raison de circonstances politiques. La production de pilules précieuses au sein de l'École traditionnelle de médecine tibétaine a subi des reformulations en raison de nouvelles réglementations et de l'industrialisation de leur fabrication, ainsi que des difficultés à se procurer ou à utiliser des ingrédients interdits ou controversés (mercure, psychédéliques, substances d'animaux protégés...)³⁰.

Wasson³¹ donne des exemples des nombreuses similitudes entre le chamanisme sibérien et les « traditions et rites qui semblent être des survivances d'un chamanisme tibétain ancien ». Si, dans un passé lointain, des échanges de pratiques chamaniques ont eu lieu entre Sibériens, Mongols et Tibétains, il est peu probable qu'un élément aussi central et important que l'amanite tue-mouches ne fasse pas partie de cet échange.

Le mystère de la composition des pilules

S'il est actuellement impossible d'obtenir une liste complète des ingrédients utilisés dans les pilules, certains travaux scientifiques illustrent une utilisation partagée de substances précieuses dans différentes traditions de pilules, en particulier par des lamas vénérés qui étaient également des grands médecins tibétains (dont Khyentsé Wangpo et Trogawa Rinpoche). Les approches tibétaines des substances considérées comme particulièrement puissantes franchissent les frontières que nous

30. Barbara Gerke, « The buddhist-medical interface in tibet: black pill traditions in transformation », *Religions*, Department of South Asian, Tibetan and Buddhist Studies (ISTB), 2019.

31. Robert Gordon Wasson, *Soma: Divine Mushroom of Immortality*, Parlux, 2005.

construisons habituellement entre la médecine et la religion, et mettent en évidence les avantages spirituels et physiques combinés et attribués à de telles pilules. Leur composition est, en grande partie, secrète ; et leurs recettes se transmettent oralement depuis des siècles. En règle générale, ils contiennent des substances rituellement bénies. Pendant des siècles, les pilules précieuses ont occupé une place particulière dans les sociétés tibétaines. Elles ont été considérées comme offrant une protection contre les épidémies, et ont été utilisées pour traiter les empoisonnements, les fièvres, les tumeurs malignes, les infections, les troubles neuronaux, les accidents vasculaires cérébraux et l’épilepsie³².

Pour citer quelques pilules traditionnelles : les « Rainbow Pills » de l’école Drukpa Kagyü sont fabriquées par les maîtres en question à partir de l’herbe sacrée appelée *ludü*, identifiée comme une espèce de *Codonopsis* (campanulacées) que l’on trouve dans tout le Tibet. Les Karmapas sont célèbres pour leurs pilules noires, ou *rilnak*. Dans l’école Sakya, la « Pilule de Nectar » est très populaire et contient les bénédictions de nombreux précédents lamas. Le Dalaï-Lama est célèbre pour ses « pilules mani », qui sont consacrées avec le mantra du bouddha de la compassion, Avalokitesvara, et régulièrement préparé dans son monastère en Inde. Les pilules de Domo Guéshé Rinpoche contiendraient du lait de lionne des neiges, et sont toujours conservées dans un musée de Kalimpong, dans le nord-est de l’Inde. Toutes ces pilules sont fabriquées par les lamas, et étaient généralement parrainées par des sections influentes de la société tibétaine³³. Même leur récente production, institutionnalisée dans les plus grandes pharmacies, est toujours liée aux lignées bouddhistes.

Des travaux de recherche³⁴ démontrent que l’utilisation de mercure et d’autres métaux comme ingrédients clés des pilules noires est étroitement

32. Yothok Yonten Gonpo, *The Root Tantra and the Explanatory Tantra* (Men-Tsee-Khang, 2008) et Men Tsee Khang, *The Subsequent Tantra* (Men-Tsee-Khang, 2012), textes fondamentaux de la médecine tibétaine, traduits par Sonam Dolma.

33. Barbara Gerke, « The buddhist-medical interface in tibet: black pill traditions in transformation », *op. cit.*

34. *Ibid.*

liée aux domaines médicaux et religieux au Tibet depuis le xv^e siècle au moins, laissant transparaître l'entrelacement de la médecine et de l'alchimie, tout comme ce fut le cas en Europe et au Moyen-Orient à la même époque.

Les divers ingrédients des pilules tibétaines sont appelés « ingrédients de racine et de branche », majeurs et mineurs. La structure de la recette est divisée en deux groupes, dont un groupe principal quintuple organisé selon les cinq éléments, et un second groupe mineur d'un modèle octuple reflétant les huit niveaux de conscience. Notons, ici, un parallèle intéressant avec les *8 circuits de conscience* – théorie de la structure de la conscience popularisée par Timothy Leary, qui d'ailleurs écrira plus tard son interprétation psychédélique du *Livre tibétain de la vie et de la mort*.

Les pilules contiennent parfois jusqu'à 250 plantes et minéraux, ainsi que des ingrédients précieux tels que l'or, l'argent, les rubis, les diamants, les coraux, la turquoise, les perles, l'agate et les saphirs. Beaucoup d'entre eux contiennent du cinabre (sulfure de mercure), qui était au centre de l'attention de l'alchimie taoïste. Les taoïstes chinois l'utilisaient comme drogue de l'immortalité³⁵ – ce qui n'est pas sans rappeler les qualificatifs du psychédélique Kykeon éleusinien, de l'amrita ou du Soma –, source d'empoisonnements mercuriels comme celui de l'empereur Qin Shi Huang en 210 avant notre ère.

La formule principale de la pilule noire de Nyamnyi Dorjé (célèbre médecin tibétain du xv^e siècle) contient plusieurs substances d'origine métallique, minérale, humaine et animale, et représente une première interface médico-religieuse. Les 83 ingrédients de la pilule noire de Nyamnyi Dorjé sont classés en plusieurs groupes :

- mercure, soufre, et autres substances précieuses,
- médicaments de roche,
- plantes médicinales,
- cornes, plumes, poils
- *indispensables médicaments secrets*.

35. Jean de Miribel, Léon Vandermeersch, « La pensée traditionnelle chinoise », *Sagesse chinoise*, Flammarion, 1997, p. 51-77.

Nyamnyi Dorjé écrit : « Mélangez la pulpe finement pulvérisée de 21 fruits non pourris et non odorants de *Terminalia chebula* (myrobalan) avec l'urine d'un enfant de huit ans, et mettez-la dans un nouvel ustensile en fer, et couvrez avec un chiffon propre et quand [le chiffon] noircit et s'assèche, appliquez du beurre sur la poudre précieuse (la poudre de mercure purifiée), et faites cuire. » Il existe de nombreuses autres descriptions de la façon de fabriquer cette pilule noire, mentionnées dans les textes médicaux fondateurs, qui ne peuvent être explorées ici en détail. Nous pouvons, cependant, conclure que la formule de base consistant à tremper le fer avec du myrobalan et à utiliser l'eau noirâtre pour la coloration des pilules est le même principe qui est commun à toutes les traditions médicales et rituelles de la pilule noire³⁶.

Les « ingrédients à base de roche » comprennent, par exemple, la calcite, le minerai de fer et la magnétite. Les « médicaments distingués » comprennent les herbes, mais aussi la bile d'ours, le musc et « le foie non pourri d'une fillette de 12 ans décédée subitement », ainsi que le « muscle de l'avant-bras d'un homme d'âge moyen qui a été tué avec une épée », les premières selles d'un bébé humain, d'un cheval et d'un chien. La section sur les « cornes, plumes et poils » comprend des cornes de rhinocéros, des plumes de paon, des épines de porc-épic, un ensemble de moustaches de tigre et « les poils de l'aisselle et les cheveux d'une fille propre née l'année du Tigre calcinés par la chaleur du soleil à travers un verre convexe ». Les *indispensables ingrédients secrets* comprennent la graisse humaine et de cerf, et font référence au traitement alchimique ultérieur du mica noir, du soufre doré, du mercure et du fer.

Les « herbes » comprennent notamment différentes plantes aux effets psychédéliques notoires tels l'aconit, le datura, la belladone, le myrobalan. Le livre *Dictionary of Tibetan Materia Medica*, compilé par le Dr Pasang Yonten Arya, mentionne la présence de nombreux psychédéliques dans la médecine ancestrale tibétaine, enchevêtrée avec l'alchimie

36. Barbara Gerke, « The buddhist-medical interface in tibet: black pill traditions in transformation », *op. cit.*

et la religion. Sans avoir pris le temps d'éplucher en détail le caractère psychédélique des nombreuses plantes mentionnées, le datura y figure à 4 reprises ; le pavot à opium, à 9 reprises ; le myrobalan, à 46 reprises. Ce dernier, décrit comme « hallucinogène et sédatif³⁷ », figure de nombreuses fois dans la composition de l'amrita. Bien que mes recherches n'aient pu donner lieu à aucune preuve au sujet de la présence de l'harmal (*Peganum harmala*), étant donné l'étendue du savoir de la médecine tibétaine, et l'abondance attestée de cette plante au Moyen-Orient de la Turquie à la Sibérie orientale en passant par le Tibet, je ne peux personnellement imaginer qu'elle n'entre pas dans la composition de puissants médicaments visionnaires « procurant l'éveil ».

L'amrita

Dans son livre *Secret Drugs of Buddhism*, Michael Crowley mentionne et détaille les écrits saints selon lesquels certaines divinités féminines trouvées dans le Vajrayāna représentent non seulement des plantes psychoactives spécifiques, mais aussi l'expérience qui résulte de l'ingestion de la plante.

Michael Crowley fait une analyse de textes anciens et détaille les preuves de substances enthéogènes dans le bouddhisme. Crowley fournit une analyse approfondie d'une idée qui a gagné en popularité, selon laquelle les anciennes pratiques bouddhistes impliquaient l'utilisation d'enthéogènes. Il fournit des analyses de mythes et de pratiques rituelles qui révèlent des informations sur l'identité des sacrements enthéogènes du bouddhisme et de l'hindouisme.

En se concentrant sur les mythes centraux d'une phase plus récente (depuis 500 avant notre ère), il relève de troublantes similitudes entre les divinités hindoues et Vajrayāna, ce qui établit la base de son argumentation : l'amṛita bouddhiste est le Soma védique.

37. Christian Rätsch, *The Encyclopedia of Psychoactive Plants: Ethnopharmacology and Its Applications*, Park Street Press, 2005.

Crowley relie les descriptions des expériences d'amrita de la part des moines bouddhistes Vajrayāna aux effets connus des enthéogènes. Dans son analyse approfondie des preuves enthéogènes, il constate une certaine répétition de consommation d'urine ou de remplacement de Soma/amṛita par de l'urine, qui fournit un indice de taille sur la nature dudit sacrement. Le remplacement de l'amrita par l'urine du dieu chasseur trouve des parallèles évidents dans les pratiques sibériennes liées à la consommation d'*Amanita muscaria*. Cette étrange habitude est un signe clé de cette consommation, attestée dans les groupes sibériens qui profitent des effets psychoactifs accrus par la conversion par le foie de l'acide iboténique du champignon en muscimol moins toxique mais hautement psychoactif, excrété dans l'urine des humains ou des rennes³⁸.

L'auteur apporte une attention particulière aux parasols ou parapluies dans la symbolique et leurs deux fonctions principales dans l'art bouddhique. Le plus courant par son placement sur la tête d'un bouddha, pour symboliser le statut royal. L'autre, quand il est tenu par une divinité, révèle les attributs qui la définissent.

Il soutient que ces symboles comme étroitement liés aux champignons psychédéliques, en soulignant notamment l'uṣṇīṣa, une bosse de couronne trouvée sur la tête de nombreuses représentations de Bouddha, tout comme de nombreuses espèces montrent cette petite bosse au centre du chapeau, que les mycologues appellent un « umbo ».

Des passages de textes Dzogchen décrivent des expériences ressemblant à des caractéristiques typiques d'expériences psychédéliques (chaleur, félicité, dissolution de soi, transformation intérieure). Les traditions bouddhistes sont caractérisées par des symptômes qui indiquent selon lui l'influence indéniable de la psilocybine³⁹.

Crowley conclut ses arguments en soulignant que de nombreuses divinités bouddhistes et védiques représentent clairement les propriétés

38. Michael Winkelman, *Journal of Psychedelic Studies*, janvier 2021.

39. *Ibid.*

des plantes et des champignons psychédéliques. Parfois, ils sont symboliques, mais dans de nombreux cas, ils sont littéraux, comme les conditions physiques de la transpiration excessive, un effet caractéristique du muscimol, l'un des principes actifs de l'amanite-tue-mouches.

Nul ne peut raisonnablement douter que des substances psychoactives aient été utilisées dans les religions indiennes, notamment le cannabis et le datura, qui ne laissent aucun doute sur l'acceptabilité des substances psychotropes dans les traditions spirituelles indiennes. Les psychédéliques étaient au cœur de l'initiation et des expériences bouddhistes précoces.

On sait, depuis un certain temps, que plusieurs drogues étaient utilisées dans les religions indiennes. Les *purāṇas* mentionnent l'utilisation par Shiva de cannabis, de datura et de *Nux vomica* (source de strychnine, utilisée notamment au cours du xx^e siècle par les sportifs comme produit dopant). De plus, divers tantras mentionnent le cannabis, le camphre et le bétel. Ces trois derniers sont considérés comme aphrodisiaques, et sont utilisés dans le « sexe tantrique^{40, 41} ». Le datura est également mentionné très fréquemment. Il s'agissait, cependant, de drogues dites « exotériques », dont on parlait ouvertement, n'ayant pas besoin d'être dissimulées dans le secret. Cette consommation sacramentelle de psychédéliques peut fournir un indice sur la raison pour laquelle toutes les traditions tantriques sont, plus ou moins, secrètes. Cette importance accordée au secret portant sur la consommation d'enthéogènes étant variable selon les branches et les lignées bouddhistes.

Dans son ouvrage exhaustif, l'auteur explore l'utilisation védique du Soma comme précurseur de l'*amṛita* bouddhiste. Son intérêt se situe au début du bouddhisme Vajrayāna et, en particulier, l'utilisation d'un sacrement psychoactif connu sous le nom d'*amṛita*. Les données présentées dans son livre montrent clairement qu'il s'agissait, au moins dans

40. Aghananda Bharati, *The Tantric Tradition*, Weiser Books, 1979.

41. R. C. Parker, « Psychoactive plants in tantric buddhism », *Erowid Extracts*, juin 2008, n° 14.

la plupart des cas, d'un champignon enthéogène. Très probablement, l'espèce indienne originale était *Psilocybe cubensis* bien qu'il soit probable que d'autres espèces similaires aient également été utilisées, d'autant plus que le bouddhisme Vajrayāna est devenu populaire dans les pays plus éloignés des tropiques. Il avance également la probabilité qu'un analogue de l'Ayahuasca ait été utilisé, en particulier dans le culte de Tārā dont les textes tantriques relatifs regorgent de références aux psychédéliques.

Les nombreuses études en double aveugle qui montrent la capacité empirique des psychédéliques à induire des expériences mystiques valides sont des preuves modernes qui appuient fortement l'argument central de Crowley : les enthéogènes ont eu, et continuent d'avoir, un rôle important dans le soutien du développement spirituel⁴².

Le travail de Crowley est à la fois critiqué et étayé par Michael Winkelman qui dans un essai particulièrement documenté répertorie de nombreuses représentations sculpturales de champignons sur les temples de Khajuraho en Inde (IX^e au XI^e siècle). Il étaye l'argument selon lequel *Amanita muscaria*, le dieu hindou Vishnu, Jain Mahaveera et le Bouddha (et peut-être d'autres dieux et déesses du panthéon védique, jain, hindou, bouddhiste) sont interconnectés⁴³.

Carmen Simioli, chercheuse en langues et littérature tibétaine à l'université de Naples, a découvert, en 2016, des parallèles notables entre les neuf étapes de traitement du mercure et une révélation du trésor de Nyingma intitulé *Le Vase d'Amrita de l'immortalité*. Selon la chercheuse, les médicaments contenant du mercure, utilisés lors de certains rituels *mendrup*, «absorbent les pouvoirs de neuf substances spéciales», qui semblent être parallèles aux neuf méthodes de traitement du mercure dans les quatre tantras. Pendant le rituel *mendrup*, les neuf étapes font

42. Thomas Roberts, *Psychedelics and spirituality: The sacred use of LSD, psilocybin, and MDMA for human transformation*, Park Street Press, 2020.

43. Meena Maillart-Garg et Michael Winkelman, «The “Kamasutra” temples of India: A case for the encoding of psychedelically induced spirituality», *Journal of Psychedelic Studies*, juin 2019.

partie d'une visualisation alchimique interne. Deux des neuf étapes font référence à des pratiques internes de yoga pour ouvrir et fermer les canaux lors de la prise de mercure. La chercheuse suggère qu'« il pourrait être plausible que le rituel tantrique associé au traitement du mercure ait été omis dans les écrits médicaux afin d'être gardé secret et d'être enseigné oralement ». Cela correspondrait à la nature de la formation médicale et rituelle de Sowa Rigpa (École traditionnelle de médecine tibétaine), qui est tenue secrète et transmise uniquement oralement.

Dans le tantrisme

Au cours de ces dernières décennies plusieurs départements d'études universitaires ont produit traductions de textes tantriques de qualité sans précédent, fournissant suffisamment de sources pour un réexamen de l'utilisation des plantes psychoactives par les bouddhistes en Asie. Une approche en lien avec les écritures bouddhistes prétantriques, qui décrivent parfois Bouddha comme un médecin⁴⁴.

Le bouddhisme tantrique autorise des transgressions comme signe que le yogi a transcendé les schémas ordinaires du comportement dogmatique. Alors que la pratique bouddhique non tantrique était essentiellement du ressort des moines et des nonnes ordonnés dans l'Inde médiévale, la tantrika, ou praticien du tantra, était souvent un laïc.

Certains tantras bouddhistes incluent des informations concises sur les plantes médicinales, y compris le cannabis et le datura. Ce dernier est associé à plusieurs divinités hindoues et bouddhistes. Vämana Puräëa, un texte de dévotion prémoderne dédié à Vishnu (date inconnue), raconte que la datura a germé de la poitrine du dieu Shiiva⁴⁵.

Les effets psychoactifs du datura sont reconnus depuis longtemps au Tibet. L'auteur religieux Sachen Kunga Nyingpo (1092-1158)

44. William George Stablein, *The Mahäkälatañtra: A Theory of Ritual Blessings and Tantric Medicine*, Doctoral Dissertation, Columbia University, 1976.

45. Christian Rätsch, *The Encyclopedia of Psychoactive Plants*, op. cit.

a utilisé les effets du datura pour illustrer comment nos sens peuvent être déformés. Le troisième Dodrup Chen Rinpoche (1865-1926), un érudit yogi tibétain, compare la plante à un « nectar rendant la libération ».

L'utilisation de la datura dans divers rites est prescrite par un certain nombre de tantras fondateurs qui ont exercé une profonde influence sur la culture religieuse indienne et tibétaine. On trouve également dans le Mahäkäla Tantra des instructions pour trouver un trésor perdu en créant une pilule magique qui comprend du datura.

Comme le datura, le cannabis a été associé de manière proéminente à Shiva. Le cannabis joue un rôle important dans certaines lignées tantra hindoues, où il a été utilisé lors de rites tantriques aider les adeptes à surmonter leur aversion pour les pratiques religieuses brisant les tabous⁴⁶.

Dans la tradition Mahäyäna, on dit que Bouddha a subsisté pendant six ans de pratique ascétique rien qu'en ingérant des graines de chanvre⁴⁷.

William George Stablein soutient que l'utilisation de plantes psychoactives dans le bouddhisme peut constituer une tradition enthéogène, écrivant : « Dans la mesure où le [Mahäkäla Tantra] parle de lui-même, il est clair que ce que nous appelons la médecine tantrique comprend des expériences pharmacologiquement induites qui pourraient en effet être qualifiées de religieuses. Cela peut indiquer une transmission unique du tantra bouddhiste qui n'est pas sans rappeler le phénomène psychédélique dans le shamanisme du Nouveau Monde et le rite védique⁴⁸. »

46. Dominik Wujastyk, « Cannabis in traditional Indian herbal medicine », *Ayurveda at the Crossroads of Care and Cure: Proceedings of the Indo-European Seminar on Ayurveda held at Arrábida, Portugal*, Centro De Historia de Alem-Mar, 2002.

47. Christian Rätsch, *Marijuana Medicine: A World Tour of the Healing and Visionary Powers of Cannabis*, Healing Arts Press, 2001.

48. William George Stablein, *The Mahäkälatantra*, op. cit.

ISLAM ET SOUFISME

Du côté du Moyen-Orient, plusieurs sources mentionnent une utilisation conjointe de l'harmal (*Peganum harmala*) et de canne de Provence (*Arundo donnax*), notamment, entre autres, dans les degrés les plus élevés de la tradition soufie *naqshbandi*. L'utilisation de cette potion enthéogénique est cependant entourée de secret, et est limitée aux échelons supérieurs de la secte. Cette combinaison de deux plantes – l'une contenant une quantité non négligeable de DMT, rendue psychédélique par l'harmaline dans l'autre – est exactement la même que dans l'Ayahuasca.

L'utilisation d'harmal, sous forme de graines, comme enthéogène fait également l'objet de plusieurs mentions dans le monde islamique. Avicenne, le philosophe et physicien perse, était lui-même au courant de ces propriétés psychédéliques. Dans le folklore marocain, la consommation d'harmal est également réputée éloigner les dijinns¹.

Les tiges du roseau *Arundo donnax* sont également largement utilisées au Moyen-Orient dans la fabrication de la flûte connue sous le nom de « nay ». La tradition *naqshbandi* comprend de nombreux chants et poèmes qui vantent la capacité de cette flûte à transporter l'auditeur vers d'autres royaumes. Le fait que le mot désignant la flûte est aussi le nom de la plante à partir de laquelle il est fabriqué permet à ces chants

1. Radia El Barkaoui, « Le traitement de la maladie mentale par la médecine traditionnelle au Maroc: rituels et pouvoir de guérison », thèse de doctorat en linguistique, université de Lyon, 2020.

d’être chargés de doubles sens qui reflètent l’utilisation du roseau à la fois comme flûte et comme sacrement.

L’ordre soufi de Fatimiya, créé en 2005², utilise, lui, l’Ayahuasca comme sacrement central. C’est la première école de mystère qui utilise l’Ayahuasca conformément aux métaphores religieuses islamiques et préislamiques. Le fondateur de cet ordre ésotérique syncrétique, qui glorifie les archétypes de l’islam comme le Santo Daime le fait du christianisme, prévoit de ramener le médicament dans son pays natal, l’Iran. Depuis 2009, l’ordre utilise cependant l’harmal en lieu et place de la liane d’Ayahuasca, pour des effets décrits comme similaires par de nombreux expérimentateurs, et utilise l’appellation « *Haoma* » plutôt qu’« Ayahuasca », afin de se rapprocher de la tradition zoroastrienne. Les zoroastriens la considèrent à juste titre comme la plus sacrée de leurs herbes, qu’ils brûlent constamment dans leurs salles de prière.

L’historien Alan Piper³ présente des preuves de racines enthéogéniques dans les traditions islamiques originaires de Turquie et d’Afghanistan. Ces influences sont exprimées dans le manuscrit de Herat, qui fournit des descriptions des expériences formatrices du prophète Mahomet. Notamment les épisodes du *Miraj* (l’ascension miraculeuse du prophète Mahomet à travers les sept cieux pour recevoir les instructions de Dieu) et de l’*Isra* (un intrigant voyage nocturne au cours duquel Mahomet a voyagé de La Mecque à Jérusalem au moyen d’une monture fabuleuse appelée *Buraq*). Alan Piper analyse les illustrations de ce manuscrit, qui présente une tradition islamique largement inspirée du chamanisme turco-mongol en relevant les similitudes symboliques entre la fabuleuse monture du prophète et l’amanite tue-mouches, dont une peau tachetée rouge et blanche. L’historien argumente en faveur des interprétations chamaniques et enthéogéniques basées sur plusieurs éléments, comme

2. Anonyme, « The Fatimiya Sufi Order and Ayahuasca », *Reality Sandwich*, janvier 2011 : https://realitysandwich.com/fatimiya_sufi_Ayahuasca/.

3. Alan Piper, « Buraq depicted as Amanita muscaria in a 15th century Timurid-illuminated manuscript? », *Journal of Psychedelic Studies*, 2019.

Islam et soufisme

la similitude entre le *Miraj* et le voyage chamanique. *Le Miraj* faisant référence à une échelle qui va de la terre au ciel pour l'ascension et la descente des anges de Dieu, identique au mât de tente cranté que les chamans sibériens utilisent comme *axis mundi*.

JUDAÏSME, ENCENS ET ONCTIONS

Des recherches récentes révèlent d'autres synergies enthéogéniques et psychédéliques entre plantes, notamment à travers l'utilisation combinée d'huiles essentielles légales et communes. Les effets décrits comme proches du LSD, de la mescaline et de la MDMA, pour la plupart des synergies découvertes, peuvent être décuplés en cas d'application cutanée, sous forme d'onguents. Ce qui nous rappelle le mode d'administration largement privilégié des sorcières – nom que donnait l'église aux herboristes et chamans occidentaux du Moyen Âge. Ce champ de recherche récent se nomme populairement *oilahuasca* sur Internet, en référence aux synergies moléculaires propres à l'Ayahuasca, qui, à la lumière de nos très récentes découvertes, ouvre des portes nouvelles quant au caractère psychédélique insoupçonné de certains onguents, rendu possible par des combinaisons de plantes apparemment innocentes.

Un passage de la Bible sur l'onction sainte retiendra également notre attention :

L'Éternel parla à Moïse, et dit : Prends des meilleurs aromates, cinq cents sicles de myrrhe, de celle qui coule d'elle-même ; la moitié, soit deux cent cinquante sicles, de cinnamome aromatique, deux cent cinquante sicles de roseau aromatique, cinq cents sicles de casse, selon le sicle du sanctuaire, et un hin d'huile d'olive. Tu feras avec cela une huile pour l'onction

sainte, composition de parfums selon l’art du parfumeur; ce sera l’huile pour l’onction sainte.

– Exode 30:22-25

La description de la sainte onction révèle enfin la présence d’élémicine, d’eugenol, et de safrole, ayant une étroite relation pharmacologique avec la MDMA, extraite de l’huile essentielle de sassafras^{1,2}. Cette recette était déjà connue des apothicaires égyptiens qui commencèrent à l’exporter dès le milieu de l’âge de bronze, soit plusieurs siècles avant la rédaction du passage ci-dessus. Si la cannelle mentionnée dans cette recette transmise par l’Éternel à Moïse n’est pas particulièrement connue pour être psychédélique, nous en découvrons progressivement les molécules particulières permettant l’activation d’autres plantes, faiblement actives dans leur état naturel, comme la myrrhe et la casse³ (*Cassia fistula*^{4,5}). Elle est employée dans l’herboristerie chinoise et en ayurvédâ, tout comme en médecine ancestrale perse pour potentialiser le caractère enthéogène d’autres plantes⁶, inhibant notamment quatre enzymes, une cinquième nécessaire étant inhibée à 90 % par la casse, ce qui expliquerait pourquoi la recette mentionne deux fois plus de casse que de cannelle.

1. Julia Nowak, Michał Woźniakiewicz, Marta Gładysz, Anna Sowa et Paweł Kościelniak, «Development of advance extraction methods for the extraction of myristicin from myristica fragrans», *Food Analytical Methods*, 2016.

2. Aegineta Paulus, *The Seven Books Of Paulus Aegineta: translated from the Greek: with a commentary embracing a complete view of the knowledge possessed by the Greeks, Romans, and Arabians on all subjects connected with medicine and surgery*, Nabu Press, 2012.

3. Amare Getahun, *Some Common Medicinal and Poisonous Plants Used in Ethiopian Folk Medicine*, Addis Ababa University, 1976.

4. Utilisation de données *in vitro* et *in vivo* pour estimer la probabilité d’interactions pharmacocinétiques métaboliques (Bertz & Granneman, 1997).

5. Yuka Kimura, Hideyuki Ito, Ryoko Ohnishi et Tsutomu Hatano, «Inhibitory effects of polyphenols on human cytochrome P450 3A4 and 2C9 activity», *Food Chem Toxicol*, 2009.

6. Ranasinghe *et al.*, «Response to Akilen *et al.* Efficacy and safety of “true” cinnamon (*Cinnamomum zeylanicum*) as a pharmaceutical agent in diabetes: a systematic review and meta-analysis», *Diabetic Medicine*, 2013.

Ce qui est traduit ici dans la version française de la Bible par « roseau aromatique » est initialement mentionné comme *kaneh bosm* en hébreu, communément reconnue par les chercheurs comme étant le cannabis^{7,8}, dont les recherches prouvent aujourd’hui qu’il a été domestiqué il y a plus de douze mille ans en Asie du Sud-Est. Considérées comme *magiques* par toutes les civilisations en faisant usage, ce dernier qualificatif doit nous alerter sur les propriétés psychédéliques des plantes quand il est employé. Il a également été retrouvé dans la tombe de Ramsès II⁹, les Égyptiens accordant également une place centrale aux plantes magiques comme le lotus bleu et la mandragore. Enveloppant leurs momies dans des feuilles de canne de Provence (*Arundo donax*) contenant de la DMT, l’apparence de leurs dieux ne manquera pas de faire sourire les expérimentateurs de la molécule endogène que l’on nomme « molécule de l’esprit ».

Quant à la myrrhe, cet encens très présent dans la Bible correspond au mode le plus primaire d’altération de la conscience dans le monde antique : la combustion de substances à inhale dans des espaces clos. Des tentes des tribus nomades aux petites salles de méditation des adeptes taoïstes, les fumées de plantes et de résines ont été utilisées pour invoquer et favoriser les voyages chamaniques depuis que l’humanité a maîtrisé le feu^{10, 11}. Une puissante synergie entre la muscade et la

7. Sula Benet, « Early diffusion and folk uses of hemp », *Cannabis and Culture*, Lambros, 1975.

8. A. G. Nerlich, F. Parsche, I. Wiest, P. Schramel, U. Löhrs, « Extensive pulmonary haemorrhage in an Egyptian mummy », *Virchows Arch*, 1995.

9. William Emboden, « The sacred journey in dynastic Egypt: shamanistic trance in the context of the narcotic water lily and the mandrake », *Journal of Psychoactive Drugs*, 1989, 21(1):61-75.

10. Frederick R. Dannaway, « Strange fires, weird smokes and psychoactive combustibles: entheogens and incense in ancient traditions », *Journal of Psychoactive Drugs*, 2010, 42, p. 485-497.

11. Danny Nemu, « Getting high with the most high: Entheogens in the Old Testament », *op. cit.*

myrrhe a été rapportée par la communauté de chercheurs indépendants sur l’oilahuasca.

Le tantra du Kalachakra décrit cette combinaison comme l’union du masculin et du féminin, de laquelle émane « une pure connaissance qui explique la nature de toute chose¹² ». Tout comme les prêtres israélites, l’oracle de Delphes prophétisait dans un endroit copieusement fumigé avec de la myrrhe, de l’oliban, du laurier et de la jusquiame, connue pour être hautement psychoactive.

En Égypte aussi

La référence contemporaine au rôle des nénuphars (*Nymphaea caerulea* ou lotus bleu) et des mandragores dans la guérison égyptienne antique (et les recherches ultérieures sur l’iconographie du nénuphar dans le rituel chamanique maya) suggèrent l’importance de ces plantes comme compléments à la guérison chamanique dans l’Égypte dynastique. Sur la base d’un examen approfondi de ces deux puissantes plantes psychédéliques et enthéogènes dans l’iconographie et les rituels, il est avancé que les Égyptiens dynastiques avaient développé une forme de transe chamanique induite par ces deux plantes et l’utilisaient en médecine ainsi que dans des rituels de guérison. L’analyse de l’iconographie rituelle et sacrée de l’Égypte antique (stèles, papyrus, récipients) indique que cette civilisation possédait une connaissance approfondie des états de conscience altérés induits par les plantes. Les données abondantes indiquent que le prêtre, ou chaman, qui était haut placé dans la société, guidait les âmes des vivants et des morts, prévoyait la transmutation des âmes en d’autres corps et la personnification des plantes¹³.

12. Nik Douglas et Penny Slinger, *Das große Buch des Tantra*, Ariston, 1999.

13. William Emboden, « The sacred journey in dynastic Egypt: shamanistic trance in the context of the narcotic water lily and the mandrake », *op. cit.*

CONCLUSION DE CETTE DEUXIÈME PARTIE

Que le Kykeon, le Soma, l’Haoma, la manne, l’amrita aient été des breuvages aux compositions similaires ou non importe peu. Tout converge vers deux points essentiels. Tout d’abord, une nature psychédélique et enthéogène des sacrements religieux et spirituels, procurant l’accès à des dimensions spirituelles transcendantales dans lesquelles des messages qualifiés de « divins » sont transmis aux expérimentateurs. Ensuite, le caractère fondamental et constitutif de l’emploi de ces outils naturels dans la survenance d’états élargis de conscience, à l’origine de toute spiritualité.

En conclusion de cette partie, les étonnantes similitudes transculturelles, que ces mots soient les qualificatifs employés par les Tibétains au sujet de leurs pilules, les visions décrites par les guerriers ayant ingéré le Soma, et ceux employés depuis des millénaires dans les traditions utilisant des psychédéliques, doivent nous interroger. Il en est de même pour le cinabre des alchimistes taoïstes. Le concept d’immortalité, étroitement lié à l’utilisation des psychédéliques, doit également nous interroger. Depuis toujours, les traditions spirituelles devenues religions sont souchées sur le chamanisme dont la pratique primordiale est indissociable de l’utilisation de psychédéliques ; et nous constatons, aujourd’hui, à la mesure des avancées scientifiques dans des disciplines comme l’archéochimie et l’archéobotanique, une transmission, souvent secrète, de ces traditions enthéogènes.

Le lien fondamental entre les expériences mystiques ou prophétiques à l’origine des religions et des traditions spirituelles et l’expérimentation de substances enthéogènes ne peut raisonnablement pas être nié.

TROISIÈME PARTIE

**L'EXPÉRIENCE
DIRECTE
DU SECRET ET
SES IMPLICATIONS**

L'EXPÉRIENCE INTERDITE

À ceux qui ont rencontré la plante, les propos qui vont suivre déclencheront un sourire rêveur, peut-être des larmes de nostalgie... À ceux qui n'ont pas fait sa connaissance, j'invite à la plus grande ouverture possible, l'espace de quelques lignes. J'appelle à l'ouverture en eux de la possibilité que le monde tel que nous le connaissons soit une infinitésimale partie de la réalité qui se déploie juste sous nos yeux.

En matière d'intensité, il y a eu la cérémonie numéro 1, la 5, la 19, la 53..., curieusement tous des nombres premiers. Et puis, j'ai arrêté de compter jusqu'à 100. C'est pourquoi je vais appeler celle-ci symboliquement la « cérémonie 101 ». Elle s'est déroulée une nuit de janvier 2020, dans la jungle du Pérou, à trois heures de bus de Tarapoto, en compagnie de trois chamanes shipibos. Le chamanisme shipibo – qu'il conviendrait peut-être de renommer « végétalisme » – est d'une austérité toute particulière. Son approche nécessite une diète extrêmement restrictive, alimentaire, spirituelle et physique. Le chaman, lui – que l'on appelle *curandero* ou *maestro* –, vit à cheval entre deux réalités : l'une est très concrète et tangible ; l'autre, plus contestable, c'est la nôtre, cette réalité que nous vivons tous les jours (je me sens, ici, obligé d'ouvrir une parenthèse à propos du terme « chaman », la tendance actuelle déclinant le sens de ce mot à toutes les interprétations possibles).

La *maloca* est une grande hutte de dix mètres de diamètre, avec un grand toit pointu de dix mètres de haut. Son mur d'enceinte circulaire est ouvert sur sa moitié supérieure, si bien qu'assis en cercle, dos contre lui, chacun de nous voit la jungle et les étoiles en face de lui. Cette nuit sans

nuage est éclairée par une lune pleine, qui lui confère une clarté irréelle. Les bruits de la jungle nous baignent dans une symphonie éternelle, qui prend sa source avant l'apparition de l'homme et n'a jamais cessé depuis.

Le chaman remue la bouteille qui contient l'Ayahuasca, lequel, à ce moment de la retraite, a été réduit quatre fois, avec adjonction de *chacruna* à chaque fois. Ce qui signifie qu'un verre ce soir (environ 3 cl) sera au moins quatre fois plus fort que le verre du premier soir.

Il règne une atmosphère inconnue, mêlée de joie d'être ici et de crainte de ce qui va advenir. Cette peur, viscérale, nous sommes tous venus la rencontrer, nous sommes venus nous y plonger. C'est la peur de la rencontre avec une entité, et sa « dimension », dont l'existence est débattue depuis des millénaires. C'est la peur des hommes primitifs devant la première éclipse. Nous sommes pétrifiés, et pourtant demeure en nous une pulsion, probablement un appel de l'âme à retrouver l'unité, qui nous soulève de notre matelas de paille et nous pousse, tour à tour, pas à pas, jusqu'au chaman, assis, bouteille en main, qui nous tend un verre après avoir longuement sifflé un *icaro* en sa direction. Dehors, le vent souffle fort, et la circularité de notre abri donne l'impression qu'il nous tourne autour, qu'il voudrait entrer. Qui sait, finalement, ce qui rôde à l'extérieur ? Après que tout le monde a bu son verre, le *maestro* boit trois grosses gorgées à même la bouteille. Déjà, des vomissements se déclenchent chez ma voisine. Léna, 29 ans, est moscovite. Léna est un accident de bagnole, un pirate, un samouraï, trancheur de métastases. Son œil droit a été détruit par une erreur chirurgicale visant à guérir son cancer, qui lui a aussi laissé une tranchée de chéloïdes au milieu du thorax. Il y a deux ans, Léna était condamnée, mais elle a arrêté les traitements pour venir au Pérou. Les médecins parlent aujourd'hui de « miracle ». Léna explose de rire en vomissant. La bougie est soufflée, et la pénombre révèle la clarté de la nuit sur la jungle, bleue et blanche à présent. Je lève mon regard vers le faîte de la maloca, espace sombre et immense, conique, ascendant, convergeant vers une charpente tordue d'où Dieu seul sait ce qui nous observe, perché, perplexe, conspirant ou admiratif.

Au bout de trente minutes, je ne peux que traduire les sensations qui traversent mon corps par le mot *énergie*. Quelque chose s'y déplace, lentement, visitant un à un mes organes, avec sa lenteur caractéristique, sa signature. Ma peur est, au cours des minutes qui suivent, dissoute sous l'écrasante bienveillance de mon passager interne qui commence à travailler en moi et m'invite à entrouvrir l'espace conversationnel, à m'exprimer sur mes besoins.

« Te revoilà. Merci. Merci pour tout ce que tu m'apportes depuis trois ans ; merci, merci, merci d'avoir détruit mes illusions sur ce qu'est la vie, merci d'avoir ouvert ces espaces de conscience ; merci, merci, merci, tellement merci. »

À ces mots, la forme qu'elle a prise devant mes yeux, gigantesque ectoplasme énergétique de trois mètres de long, pulsant d'amour et pétillant, sourit. Jusqu'à ne devenir que sourire ; le sourire de la mère au nouveau-né, ce sourire qui contient l'univers. Et je deviens ce sourire, puisque je suis elle, et elle est moi. « Je t'aime », lui dis-je. Plusieurs fois de suite, lentement. Et à chaque répétition, l'entité descend petit à petit dans mon plexus, se flétrissant de plus en plus, comme un fruit qui se dessèche, noircit, se tord, se rétracte, me montrant que derrière cette volonté d'amour qui me lie à chaque personne se cache une blessure originelle – celle de l'enfermement, de l'arrachement au soi, de la déchirure, du rejet. L'amour rejeté, l'amour déçu, l'amour contenu, l'amour emprisonné, encore déçu, puis piétiné, puis humilié, puis incompris, puis ignoré, puis déçu à nouveau. Elle est, à présent, une boule noire, d'une texture d'écorce desséchée, concrétion de douleur au sein de mon ventre, qui crispe tout mon corps vers cet espace de stockage émotionnel. Vide de souffle, flétri, je prends conscience que ma respiration s'est arrêtée. J'inspire en un râle primal, c'est la première respiration du monde. Et cette pelote de souffrance se détend, la plante entame l'aspiration de sa noire substance. Circule en moi, de la tête aux pieds, une rivière de formes archétypales, d'informations cristallines. Ce qui était un puits sans fond au milieu de mon ventre est, à présent, un geyser de lumière.

Bien qu'ayant été parfaitement conscient et présent, je suis incapable de dire si je suis à l'intérieur ou à l'extérieur de la maloca. Si je suis davantage le vent qui tourne autour ou les arbres qui dansent. À présent, lentement, la plante m'emmène dans son monde, végétal, d'une incommensurable beauté. La grande difficulté pour le non-initié consiste à comprendre la différence entre une hallucination – principalement monosensorielle – et une vision ; soit une expérience qui ne trouve rien d'approchant dans notre cadre référentiel commun. La vision – expérience qui souvent nous transforme à jamais – utilise non seulement les cinq sens, mais en fait intervenir de nouveaux, bien réels, qui demeurent en arrière-plan de notre quotidien et que nous développons peu. Nous pourrions essayer de les nommer « conscience universelle », ou « communication perpétuelle avec l'intelligence du Vivant ».

Le plus troublant, à ce stade de l'expérience, reste qu'il s'agit de la rencontre indéniablement concrète avec un être vivant. De la même manière que nous, dans notre monde, nous ne connaissons pas les visions, nous ne connaissons rien de l'expérience qui consiste à ingérer un être vivant, qui se déploie en nous et prend possession de nous, tout en nous laissant conscients de l'expérience pour nous permettre d'en ramener les enseignements. S'entame alors une communication avec cette entité végétale d'une complexité indescriptible, ce qui place l'Ayahuasca dans une position quasiment unique au monde face à tous les autres enthéogènes connus. Nous ne pouvons plus, décentement, parler de « drogue » quand il s'agit d'établir un contact intelligent symbiotique et total avec un autre règne. Tout au plus un outil. Cette expérience a tendance à nous faire redéfinir le réel, dans la mesure où elle apparaît à son expérimentateur comme plus réelle que notre quotidien.

À ce moment, la plante fait absolument ce qu'elle veut de son hôte. Son rythme est d'une lenteur peu commune, d'une douceur dont seules les mères sont capables envers leur nouveau-né. S'ouvre alors une période d'observation où cette entité polymorphe plane et se promène dans notre corps à la recherche de ce qui semble être des maux physiques, ou des nœuds émotionnels, avec une appétence toute particulière pour les traumatismes enfouis. Quand bien même nous ne sommes plus en

entier contrôle, il est d'une indéniable évidence qu'elle prend soin de nous et incarne cette énergie à la source de toute création : l'amour. Elle montre son univers, comment elle vit. Comme les plantes n'ont ni yeux ni oreilles, leur langage est de l'ordre du ressenti. Par conséquent, elle fait ressentir à son hôte, dans tout son corps, sa réalité de plante, établissant des partenariats vitaux, des alliances bénéfiques, et démontrant une conscience nettement plus élargie que la nôtre. C'est ainsi, notamment, que beaucoup ressortent de cette expérience avec une conscience écologique décuplée ; car, n'ayant formé qu'UN avec un autre règne, ils reviennent avec l'irrépressible connaissance cellulaire de leur unité avec tout ce qui vit. Si l'expérimentateur pose des questions, elle y répond en transmettant des ressentis dont les détails et les subtilités sont si fins et ciselés que je n'arrive pas, moi poseur de mots, à les décrire. La précision et le niveau de définition des visions dépassent de loin tout ce que nous pouvons créer avec notre technologie, dans la mesure où il est, simplement, infini. Si l'expérimentateur ne pose pas de questions, elle l'emmène dans son enseignement. Mais c'est quand le participant chante que la chose prend une proportion inimaginable. Le monde végétal réagit aux sons, c'est même un euphémisme. Le chant devient alors le révélateur de réactions inattendues de notre passager corporel, à moins que *nous* ne soyons *son* passager.

Au bout de quelques minutes, elle m'amène dans un endroit sombre et racinaire où s'ouvrent, dans la pénombre scintillante, des milliers d'yeux qui me regardent, me scrutent. J'appelle le chaman, qui ne vient pas... À l'intérieur, quelque chose sombre, avec une incroyable lenteur, sous la surface du connu. La visite de l'ombre commence, pas cette ombre que l'on aime explorer, mais celle que la plante voit en nous et qu'on ne veut pas voir. Le souterrain du conscient à son endroit le plus nauséabond, le genre d'endroit que l'on n'a jamais voulu explorer, ni nettoyer. Un endroit où sont, sans doute, entreposées des poubelles qui ne nous appartiennent pas, mais qui, pourtant, demeurent en nous comme un marécage de fange. À ce moment me vient une question, afin de comprendre ce qu'elle est en train de faire : « Mais où est donc ton amour à ce moment précis ? » La réponse vient en quelques secondes :

« Là, regarde ! » Du marécage dans lequel elle m'emmennait sortent des milliers de fleurs roses, desquelles jaillissent des lianes ou des tentacules qui enlacent mon corps et disent « je t'aime » à chaque cellule qu'elles touchent : « Tu viens avec moi, maintenant ? » Le chaman arrive – sans doute a-t-il mis dix interminables secondes à venir –, et la plante sourit et se tourne, donc me tourne, vers lui, assis en tailleur en face de moi. J'ai les yeux fermés et pourtant je le vois, car la plante le ressent, et je ressens ce que la plante vit. Je suis elle, et elle est moi. C'est ce que les grands mystiques, psychonautes et théoriciens de l'extase ont appelé « une expérience de dissolution des frontières entre l'illusion du soi et tout ce qui vit ». J'ouvre les yeux et je suis émerveillé par sa silhouette que découpe la lune. Le foyer de sa pipe de tabac éclaire l'espace qui nous sépare, de même que la fumée qui en sort et qui m'enveloppe. Du chaman naît un son ; et la plante qui m'habite, et que j'habite à la fois, s'ouvre en deux comme une figue mûre que l'on presse dans sa main, une figue qui jouit et pétille de plaisir. De ce fruit extasié émergent des vers luisants que le chaman extrait avec sa voix, et pulvérise avec son souffle.

Les sons deviennent chant, et je m'effondre, tête en avant, sur mon matelas. J'avais pourtant la naïve intention de rester droit pour mieux recevoir. Je suis un jouet, et l'amour s'en amuse et me soigne. Chaque note est un scalpel qui taille et sculpte un nouveau moi. S'opère avec plus de clarté que jamais le découplage entre l'ego et la conscience, entre ce que nous croyons être au quotidien et ce que nous sommes au-delà de l'incessant bavardage mental. Mon mental bavarde, juge, classe, et ma conscience lui sourit. Ici s'ouvre alors un espace nouveau, et la grande dinguerie commence. Un dialogue lyrique se met en place entre lui et cette entité végétale universelle qui m'habite, qui commence à danser et dont mon corps n'est que le véhicule temporaire. Le monde qui s'est ouvert en moi renvoie le film *Avatar* au rang de pâle copie. Les chants s'adressent à la plante, qui semble obéir à cette voix si puissante et transperçante, éclatante d'autorité ; et cet univers d'une incroyable complexité se met à rentrer en ordre, du moins en harmonie avec mon organisme. Quand bien même il chante en shipibo, je perçois l'intention de ses paroles, traduites par des images dans mon corps aux endroits

L'expérience interdite

qu'il décide de travailler. Il sculpte, avec sa voix, le chemin dans lequel la plante s'engouffre en m'emportant. Chaque note me transperce à un endroit décidé, organe ou chakra. Je deviens le troisième élément d'un ternaire sacré. Le chant terminé, la présence étrangère dans mon corps emplit tout l'espace, et au-delà. Commence alors un jeu de questions-réponses, et les réponses qui me sont données sont très loin de ce que je suis en mesure de produire intellectuellement. La plante possède sa personnalité et peut être amenée à évoquer des personnes, plus ou moins proches, qu'elle aimerait rencontrer. J'ai accès à un espace illimité de créativité dans lequel je puise comme dans une archive infinie. Je suis, au-delà de toute identité, de tout concept, de toute construction mentale, je suis, le réceptacle infini de la courte aventure de mon corps et de mon ego.

Face à l'étrangeté suprême de cette expérience et des visions qu'elle me propose, je soumets forcément la question de sa nature et de son origine, et j'obtiens en réponse: « Le monde végétal est une technologie. »

DMT : LA SAGESSE INTERDITE

En dehors du cadre sérieux des nombreuses études, un peu d’expérimentation ou de recherche personnelle nous fait découvrir une autre facette de l’expérience psychédélique, principalement avec la psilocybine et la DMT. C’est sur ce dernier outil – structurellement très proche de la psilocybine – que mon intérêt personnel penche davantage, notamment à travers l’Ayahuasca, ce breuvage contenant la mystérieuse molécule. Dans le colossal substrat des *trip reports* que l’on trouve sur Internet se dégage une surprenante tendance à qualifier l’expérience de « divine », « extra-terrestre », ou « cosmique », et à décrire d’autres dimensions, parallèles, imbriquées, apparaissant comme beaucoup plus réelles que notre réalité.

La perception de notre quotidien est ainsi imprégnée de ce « traumatisme positif », impliquant la découverte d’une réalité derrière la réalité, d’un envers du décor, relayant notre perception quotidienne au rang de simulation informatique, ou de pâle rêve, sans pour autant que nous y perdions de l’intérêt à la vivre. Bien au contraire en réalité, car l’ensemble de la communauté psychédélique s’accorde pour décrire une vie plus spirituelle, plus *reliée* et plus significative, imprégnée d’une plus grande sagesse et d’une conscience écologique fortement accrue...

Quelle peut donc être la nature d’une molécule pour induire de tels effets ? Comment un simple assemblage d’atomes peut-il induire un sentiment, ou une prise de conscience, qui vient remplacer – ou sinon réviser – notre perception de la réalité ? Et surtout comment est-il possible qu’une molécule induise une telle uniformité dans la perception du transcendant ?

Le monde sur lequel nous ouvre la DMT est un monde que personne n'a pu prévoir, ni imaginer. Ce monde est de l'ordre de l'imprononçable, de l'ineffable. Cette molécule apparaît comme le lien entre la matière et l'esprit, là où la science et la spiritualité se rencontrent. La clé qui contient le secret de la conscience humaine.

Si l'existence humaine était un site web, la DMT se trouverait dans la rubrique « aide », ou « *help* », dans laquelle elle serait le lien qui nous mettrait en contact avec le webmaster en personne. Les lecteurs familiers des jeux vidéo, ou de la programmation informatique, souriront à ma comparaison pas si métaphorique que cela de la DMT avec un *Easter egg* (terme anglais pour « œuf de Pâques »). Un *Easter egg* est une fonction cachée et secrète, dans un jeu, un site ou un logiciel, permettant l'accès à des niveaux ou des fonctionnalités cachés, et parfois de continuer l'expérience – dans le cas des jeux vidéo – avec des avantages décisifs. Pour les *gamers*, la DMT est le *cheat code* ultime, permettant de finir le jeu, en transcendant la perception avec le point de vue du développeur lui-même. La DMT est l'*Easter egg* ou le *cheat code* de notre réalité.

Ce secret est partout, dans toutes les plantes, dans tout le vivant, sous la forme d'une simple molécule. Elle est même produite par notre glande pinéale, notamment au moment du décès en quantité importante, telle une décharge. Nous connaissons aujourd'hui son rôle neuroprotecteur, neurogénérateur (favorisant la croissance des neurones). Certaines théories naissantes envisagent la possibilité que la production de cette dernière conditionnerait l'expérience spirituelle, et que certains exercices respiratoires périphériques au yoga, et donc très anciens, en favoriseraient la production. Son extraction est facile, et les espèces végétales qui en contiennent en grande quantité sont connues et accessibles sur chaque continent, parfois, et ce n'est pas rare, en plein cœur de nos villes et le long de nos cours d'eau.

L'expérience de la DMT peut se faire de plusieurs manières. Ingérée par le biais du breuvage qu'est l'Ayahuasca, composé traditionnellement de chakruna (*Psychotria viridis*, comme source de DMT) et de la liane du même nom (*Banisteriopsis caapi*) empêchant la dégradation

trop rapide de la DMT. La DMT peut également se fumer pure, mais aussi mélangée avec des plantes ayant une fonction inhibitrice de sa dégradation – mélange appelé *changa* –, ce qui permet une expérience réelle et plus longue à plus faible dose.

Quand nous en revenons, le monde connu se révèle d'une nature très relative et très transitoire. Le monde ordinaire, que nous nommons comme « réel », est replacé dans sa juste dimension : factice et illusoire.

Une molécule qui change la structure de notre réalité pour toujours. Non en l'altérant, mais en l'approfondissant, en ouvrant une porte sur ce que « peut » être la réalité. Sur sa profondeur, et son caractère multi-dimensionnel. Il ne s'agit pas là d'un rêve, ni d'une hallucination. Mais bien de la pénétration d'une autre dimension, peuplée, intelligente, consciente de notre présence, dont la complexité n'a non seulement jamais été imaginée, mais ne peut être imaginable.

C'est lors de la tentative de description de cette expérience que le mot *ineffable* prend son sens, toutefois lorsque l'expérience est vécue dans son intensité pleine. Dans le cas contraire, dans une expérience à intensité faible ou modérée, nous pouvons décrire un engourdissement progressif du corps par une énergie semblable à un courant électrique, et l'apparition de visions colorées – dont la nature et les qualités sont fortement influencées par l'environnement sonore et nos attentes – dont la profondeur est étroitement dépendante de la dose absorbée. Certaines personnes décrivent la vision quasiment tangible (synesthésie) de machines d'une complexité inimaginable.

J'utilise souvent ce que j'appelle la « parabole du citron » pour décrire la vanité des mots quant à cette expérience. Si vous n'avez jamais eu le goût du citron en bouche, je peux vous parler pendant des années de ce goût avec des millions de mots. Cependant, c'est à la première seconde où une goutte de jus de citron touchera vos papilles que vous en saurez davantage en une seule seconde qu'en plusieurs années de description verbale. Il en est de même avec l'expérience de la DMT, qui vous met en contact avec une intelligence extrême que l'expérimentateur décrit comme externe, curieuse, et incroyablement profonde

et complexe. Celle-ci prend parfois la forme de machines perçues comme futuristes, que notre mental tente alors d'enfermer dans des mots (vaisseaux spatiaux, composants électroniques, etc.), d'architecture ancienne, de géométrie sacrée, ou de vision microscopique au réalisme déroutant, inaccessible et inapprochable au quotidien.

Une autre illustration possible de l'ineffabilité de l'expérience psychédélique est celle de l'enfant qui découvre une créature fantastique perchée sur le grillage du fond du jardin. N'ayant pas les mots pour décrire ce qu'il voit, ce dernier est submergé par une curiosité et un émerveillement, dans un ravissement inédit, qui le soustrait à toute pensée. C'est – peut-il se dire avec ses mots d'enfant – la plus belle chose qu'il ait vue à ce jour. Sa mère arrive derrière lui et lui dit : « C'est un corbeau, mon chéri. » L'émerveillement, l'ineffabilité, l'indécible disparaissent alors en une seconde, et la fabuleuse créature, qui n'entrait dans aucun concept, se retrouve enfermée à jamais dans les limites du langage, et ne sera plus jamais qu'un corbeau.

Ce qui était quasiment une expérience spirituelle, qui aurait pris peut-être, un jour, un sens profond, vient d'être réduit à un concept, connu de tous, dont la délimitation exclut toute dimension potentiellement mystique et signifiante pour le témoin. Il en est exactement de même pour toute tentative de description de l'expérience de la DMT. Au sortir de l'expérience, chaque mot viendra réduire le caractère sacré et transcendant de cette expérience, qui modifie la conception de la réalité pour toujours.

La DMT et la science

À faible dose, les expérimentateurs évoquent des formes fractales et des formes géométriques.

À dose plus forte survient l'expérience communément appelée *breakthrough*, pouvant se traduire par « percée » ou « traversée ». Les expérimentateurs rapportent alors la rencontre d'êtres autonomes, évoluant dans une réalité très distincte de la nôtre.

La forme et la nature de ces êtres varient selon les expériences. Mais une chose reste étrangement constante : les expérimentateurs ont tendance à classer ces rencontres parmi les expériences les plus significatives de leur vie. Pour certains d'entre eux, ces rencontres changent leurs croyances sur la réalité, sur l'existence d'une vie après la mort et sur le divin.

Une enquête récente¹ révèle les réponses de 2 561 adultes au sujet de leur rencontre avec ces êtres :

Les rencontres ont produit une réaction émotionnelle chez 99 % des sondés. Les émotions les plus courantes étaient la joie (65 %), la confiance (63 %), la surprise (61 %), l'amour (59 %), la gentillesse (56 %), l'amitié (48 %) et la peur (41 %) au cours de l'expérience de rencontre ; avec de plus petites proportions rapportant des émotions telles que la tristesse (13 %), la méfiance (10 %), le dégoût (4 %) ou la colère (3 %). Fait intéressant, 58 % des personnes interrogées ont déclaré que l'être avait également une réponse émotionnelle, presque toujours positive.

Les rencontres semblaient « plus réelles que la réalité ». C'était vrai pour 81 % des sondés pendant la rencontre. Un participant raconte : « Il y avait une notion indescriptiblement puissante que cette dimension dans laquelle l'entité et moi nous réunissions était infiniment plus réelle que la réalité consensuelle dans laquelle j'habite habituellement. C'était plus vrai que tout ce que je n'avais jamais vécu. »

Les gens ont décrit les entités de différentes manières. Les étiquettes les plus couramment choisies étaient « être » (60 %), « guide » (43 %), « esprit » (39 %), ou « aide » (34 %).

La plupart des sondés rapportent que les êtres n'étaient pas illusoires. Près des trois quarts des participants ont déclaré croire que l'être

1. Alan K. Davis, John M. Clifton, Eric G. Weawer, *et al.*, « Survey of entity encounter experiences occasioned by inhaled N,N-dimethyltryptamine: Phenomenology, interpretation, and enduring effects », *Journal of Psychopharmacology*, 28 avril 2020.

était réel, mais qu'il existe dans une sorte de dimension ou de réalité différente. Et 9 % ont déclaré que l'être existait « complètement en eux ».

La plupart ont décrit les êtres positivement. Parmi l'échantillon interrogé sur les attributs de l'entité, une majorité a déclaré qu'elle était consciente (96 %), intelligente (96 %), bienveillante (78 %), sacrée (70 %), et portait un jugement positif (52 %). Moins de sondés ont signalé que l'entité émettait un jugement négatif (16 %) ou était malveillante (11 %).

La plupart ont reçu un message lors de la rencontre. Environ les deux tiers des répondants ont déclaré avoir reçu un message, une tâche, une mission, un but ou un aperçu de l'expérience de rencontre avec l'entité.

Les rencontres ont souvent été suivies de changements durables dans le bien-être et les croyances des sondés. Près d'un quart d'entre eux ont dit qu'ils étaient athées avant la rencontre; mais seulement 10 % ont dit qu'ils l'étaient après.

De plus, environ un tiers (36 %) des répondants ont déclaré qu'avant la rencontre, leur système de croyances comprenait une croyance en une réalité ultime, une puissance supérieure, Dieu ou une divinité universelle; mais un pourcentage significativement plus élevé (58 %) des répondants ont déclaré cela après l'expérience.

Enfin, 89 % des personnes interrogées ont déclaré que la rencontre avait entraîné des améliorations durables de leur bien-être ou de leur satisfaction de vivre.

Les chercheurs à l'origine de l'enquête ont suggéré que ce choc ontologique – un état d'être qui force la remise en question de notre vision du monde – pouvait « jouer un rôle important dans les changements positifs durables, les humeurs et les comportements attribués à ces expériences ».

« En tant que tel, il est possible que, dans des conditions de soutien appropriées, le DMT puisse s'avérer prometteur en tant que complément à la thérapie pour les personnes souffrant de problèmes d'humeur et de comportement (par exemple, dépression et dépendance) », déclarent les chercheurs.

Dans un article de 2004², James Kent – l'auteur de *Psychedelic Information Theory: Shamanism in the Age of Reason*³ – déclare que «les humains de toutes les cultures ont des archétypes extraterrestres et célestes intégrés dans leur subconscient, et les tryptamines psychédéliques peuvent accéder aux archétypes avec un haut niveau de succès».

Dans cette récente enquête, 60 % des participants ont déclaré que leur rencontre avec des êtres DMT «a produit une altération souhaitable dans leur conception de la réalité» ; alors que seulement 1 % a indiqué «une altération indésirable dans leur conception de la réalité».

Un des rôles de la DMT a été mis au jour en 2016. Elle est neuro-protectrice, protégeant nos neurones de l'hypoxie⁴⁵, mais aussi elle augmente considérablement la survie et la régénération des cellules neuronales dans diverses conditions, telles que les traumatismes, l'auto-immunité et les troubles neurodégénératifs. Elle interfère avec le cerveau au niveau des protéines, et modifie la perception et le traitement des informations par le cortex. Nous pourrions comparer l'expérience de la DMT à un changement de chaîne sur un téléviseur. À cela près que le téléviseur disparaît au moment de ce changement de chaîne pour n'être que le nouveau programme. L'expérience fait passer l'expérimentateur d'un niveau de perception corporelle, délimité par des frontières physiques et par les plages de perception de nos cinq sens, à la perception d'un monde alternatif, que l'expérimentateur ne perçoit qu'avec sa conscience, au-delà de son ego, sans distanciation sujet/objet. Il n'y a alors plus de «moi» et de «ça».

Du moment où nous sortons du ventre de notre mère jusqu'à la fin de cette existence physique, nous sommes immersés dans un monde

2. http://tripzine.com/listing.php?id=dmt_pickover.

3. James L. Kent, *Psychedelic Information Theory: Shamanism in the Age of Reason*, 2010.

4. Attila Szabo, Ede Frecska, «Dimethyltryptamine (DMT): a biochemical Swiss Army knife in neuroinflammation and neuroprotection?», *Neural Regeneration Research*, 2016 Mar; 11(3) : p. 396-397.

5. (Penas *et al.*, 2011; Yamashita *et al.*, 2015.)

subjectif, dont la construction est définie par notre cortex cérébral. La DMT nous fait transcender cette réalité, et nous transporte, en une dizaine de secondes, dans une réalité entièrement nouvelle, étrange, complexe, peuplée d'être bizarres qui souhaitent communiquer avec nous, et dont l'apparence ne ressemble à aucune imagerie mythologique ou cinématographique. Ce monde est alors souvent décrit par les expérimentateurs comme «extraterrestre» ou «hyperdimensionnel». Pas étonnant qu'il y a des milliers d'années des humains n'ayant pas nos mots trouvèrent, pour décrire cette expérience, tout un champ lexical, que nous classons aujourd'hui au mieux dans le religieux, au pire dans le superstitieux.

D'un point de vue neuroscientifique, la DMT est déroutante. Pourquoi le cerveau, quand il est perturbé par une simple molécule, commencerait-il à construire ces réalités alternatives dont l'étrangeté laisse un goût – à en croire les expérimentateurs – de «déjà-vu, il y a très longtemps»? Ces derniers décrivent un monde qu'une part d'eux connaît, intuitivement, et dont l'origine du souvenir est décrite comme trouvant sa place «avant leur vie».

C'est un grand mystère, qui s'approfondit quand nous considérons l'omniprésence de cette molécule dans la nature. La DMT n'est pas une molécule rare, elle est présente dans la quasi-totalité des formes de vie – animales et végétales – à travers la planète. Dennis McKenna – ethnopharmacologue et pharmacognosiste – aime dire que la nature est littéralement «trempée» de DMT.

Que penser du fait que le psychédélique le plus présent sur Terre, présent dans quasiment toute forme de vie, est capable de nous transporter instantanément dans une réalité décrite comme extraterrestre par la majorité des expérimentateurs, peuplée d'entité surintelligentes nous transmettant des informations?

Tout cela semble annoncer qu'il existe un autre niveau de réalité, au moins d'autres dimensions, d'un nombre probablement infini, peuplées d'entités capables d'interagir avec nous.

Croire que la conscience se situe dans le cerveau revient à croire que l'orchestre qui joue se situerait dans la radio. L'expérience de la DMT

nous permet de rejoindre l'orchestre sans l'intermédiaire du cerveau, et donc de nos sens habituels. Elle nous permettrait d'être la conscience – sans l'intermédiaire, ni les limites, d'un corps physique –, et ce, avec une profondeur et une complexité qui ne peuvent être concevables par ce dernier.

Ce qui peut partiellement expliquer l'amnésie relative de l'expérience concernée. Pour mieux le comprendre, l'analogie avec l'informatique pourrait être parlante.

L'expérimentateur se souvient d'une certaine fraction de l'expérience en matière de formes et de messages, il reste le goût, le sentiment qu'elle existe, sans pouvoir la décrire intelligiblement avec cet outil qu'est l'ego, qui nous apparaît alors comme un outil incroyablement limité, n'ayant pu retenir qu'un millième de l'expérience. Cette infime partie de l'expérience que nous rapportons porte en elle des sensations auxquelles notre cerveau n'est pas habitué. Un vestige sensoriel, duquel les outils de perception ne sont pas présents dans notre réalité, ou, pour le dire plus précisément, que le cerveau filtre. Ainsi, l'ego serait, ici, comme le décodeur, le logiciel de communication avec lequel nous décodons notre réalité matérielle. Comme un fichier Word dans lequel nous prenons soin de consigner nos expériences de vie, et construisons notre histoire personnelle comme un roman. Au-delà de ce que peut percevoir et consigner l'ego existe pourtant une quantité infinie d'informations « brutes », que le cerveau perçoit, mais trie comme non pertinentes à notre survie.

Transcender l'intellect et les limites de filtrage créées par notre cerveau serait comme fermer un logiciel comme nous fermerions un fichier Word, et accéder au système d'exploitation (Windows, iOS, Android, Linux, etc.) : la conscience. Pour éventuellement jeter un coup d'œil dans, non seulement, la structure originelle du système lui-même, mais à son créateur qui semble communiquer avec nous par un langage que nous ne pouvons pas reproduire dans notre fichier Word habituel. L'aperçu de cette réalité transcendante, au-delà du mental, une fois le fichier Word rouvert, nous permet alors de construire un nouveau récit. Nous sommes cependant toujours limités à l'utilisation de mots, nous

pouvons éventuellement en changer la couleur et la taille. Le récit avec lequel nous bâtissons notre perception de la réalité change de couleur, de typographie, à jamais. Mais il nous manquera les mots face à l'ineffable.

Il est possible qu'un accès à un niveau plus profond de la réalité nous ait été donné, laissé là sous nos yeux, présent dans tout ce qui vit. La clé vers cette autre dimension – dont la nôtre semble une émanation, et que Jung pourrait avoir enfermée dans le concept d'inconscient collectif – est dans notre corps.

Pour ceux qui s'interrogent sur l'après-vie, l'au-delà, les autres dimensions, les mondes parallèles ou les extraterrestres, la DMT n'apporte aucune autre réponse que la certitude intime, profonde, jusque dans nos cellules, que ces choses existent, sont plus réelles que la réalité, et ne sont pas une hallucination ou le simple produit d'événements chimiques dans notre cerveau. Sinon, il conviendrait d'accepter que la perception de la réalité de tous les jours soit également le fruit d'interactions chimiques dans notre cerveau, et qu'à ce titre elle n'aurait pas plus de valeur que les mondes auxquels la DMT nous donne accès.

L'expérience est cependant instable, et très courte. La DMT, qu'elle soit endogène⁶ – produite dans notre corps –, ingérée ou fumée est détruite par ce dernier par le biais d'enzymes appelées « monoamine-oxydases », dégradant la DMT. Ainsi, certains peuples ayant empiriquement découvert la quasi-omniprésence de DMT dans le vivant ont intégré, dans leurs pratiques, l'ingestion de végétaux contenant des molécules venant inhiber l'action de ces enzymes afin d'obtenir une expérience plus longue, plus stable. On parle alors d'« inhibiteurs de monoamine-oxydase » (IMAO), que l'on trouve notamment dans une liane d'Amazonie, l'Ayahuasca, mais aussi dans plusieurs plantes à travers le monde, dont la rue de Syrie (*Peganum harmala*), qui est un des candidats sérieux à la composition du mystérieux Soma, dont les hypothèses identitaires sont évoquées dans ce livre.

6. Ede Frecka *et al.*, « A possibly sigma-1 receptor mediated role of dimethyltryptamine in tissue protection, regeneration, and immunity », *Translational Neurosciences*, avril 2013.

Aujourd’hui, l’instabilité de cette expérience – courte et laissant peu de champ à la mémorisation des messages qui y sont transmis, tant ils sont complexes pour notre petit cerveau (disque dur et mémoire vive limitée) – amène les chercheurs à trouver un moyen de la stabiliser davantage et de la prolonger. Ce qui pourrait permettre des analyses approfondies de ce qui se déroule dans le cerveau, une meilleure mémorisation, voire une transcription de l’expérience en direct, par écrit. Mais aussi d’explorer les limites de ses capacités neurogénératrices et neuroprotectrices.

Les expérimentateurs décrivent parfois l’expérience comme le saut depuis une falaise, en beaucoup plus intense, dont on serait persuadé de ne pas revenir. Le courage de faire ce saut dans le vide, ou dans l’au-delà, vient lancer la dimension thérapeutique. Le fait d’en revenir – puisque aucune mort ni aucun accident n’ont encore été rapportés –, avec une perception élargie des réalités alternatives qui conditionnent la nôtre, et dont notre monde semble être une simulation ou une création, porte en soi une dimension thérapeutique : mourir avant la mort – tel que l’explique Brian C. Muraresku dans son brillant ouvrage *The Immortality Key*.

L’expérience est décrite comme changeant toute une vie, visiblement à la même hauteur qu’une EMI (expérience de mort imminente). À cela près que, en lieu et place d’un tunnel de lumière et d’un sentiment de paix apporté par la présence d’êtres aimés, la DMT nous plonge dans un monde extraterrestre où la technologie se confond avec la nature, et où des êtres inimaginablement complexes, bienveillants, et que notre présence ne semble pas étonner, déclarent résider dans une dimension parallèle à la nôtre, partagent intentionnellement, avec nous, leur savoir scientifique, des objets géométriques complexes et des enseignements spirituels.

Le brillant écrivain Graham Hancock aime répéter que, quand il a demandé à un *ayahuasquero* (chaman pratiquant l’Ayahuasca) pourquoi le monde moderne occidental se trouve dans cette situation, ce dernier lui aurait répondu que nous nous sommes coupés du lien avec « l’esprit ».

Cette expérience nous familiarise avec la mort, et, de la même manière, nous met en relation plus étroite avec l'entropie caractéristique de la nature. Elle m'apparaît comme bénéfique. Que cette entropie signifie une dissolution totale, ou un réenchantement et une reconnexion à l'univers, il est ici question d'un repositionnement de ce que nous sommes, dans tous nos aspects, face à notre environnement et à la courte perception que nous en avons.

La propagation de ces informations et des comptes rendus d'expérience à travers les médias populaires américains – notamment YouTube, où certaines vidéos au sujet de la DMT et ses implications font plus de 6 millions de vues – doit nous amener à une plus grande tolérance, et bienveillance, à l'égard de ces pratiques d'exploration de la psyché, bien moins nocives que l'alcool qui, lui, vient indubitablement en réduire les capacités, causant près de 3 millions de morts par an dans le monde.

Nous nous trouvons, dans ce que beaucoup appellent déjà la « troisième révolution psychédélique », à un carrefour où l'humanité a la possibilité, par la légalisation de ces outils, d'ouvrir son avenir vers une culture planétaire empreinte d'une conscience écologique décuplée, moins matérialiste, moins consumériste, plus spirituelle, moins patriarcale. Cela sans explorer les bénéfices thérapeutiques directs et indirects sur notre santé mentale (dépression, addictions, et autres troubles psychologiques).

La DMT ouvre les portes d'un monde insoupçonné et beaucoup plus réel que le nôtre. Comme une trappe dans notre appartement qui a pourtant toujours été là et qui ouvre vers un univers tout entier.

La réalité que l'on nous cache depuis des siècles est qu'il y a un autre monde derrière le nôtre. La vérité simple, c'est qu'en consommant certains végétaux, à une dose adéquate, dans un cadre adéquat, il n'y a pas empoisonnement mais éveil. Que sans ces précautions il y a « danger ». Que cet éveil donne accès à un contact avec des formes de vie qui sont plus proches de l'idée que nous nous ferions d'un créateur que d'une création.

Que cette forme organique intelligente d'une complexité non seulement jamais représentée, mais non représentable envahit notre espace mental et notre conscience, progressivement, jusqu'à devenir physique. Puis, bien au-delà, puisque cela n'utilise pas les cinq sens, mais nous révèle des sens insoupçonnés, devient plus réel que le réel, et relègue notre quotidien au rang de pâle fiction, de vague rêve.

L'expérimentateur de la DMT est amené à se demander si c'est notre esprit qui crée cela, ou si c'est cela qui crée notre esprit : « *This is where the pedal touches the metal.* »

DMT, viatique et logiciel

Partons, pour un moment, dans l'exploration d'un esprit fantasque que peut être le mien. Je prétends, comme la quasi-totalité des expérimentateurs d'Ayahuasca, avoir reçu des enseignements d'entités non humaines. La DMT n'est pas une drogue psychédélique, mais une technologie moléculaire dont l'omniprésence dans le vivant témoigne d'une volonté de mise à disposition d'un outil de communication, interdimensionnel ou interplanétaire. Cette molécule, dont la production est stimulable par des exercices de respiration – décrits dans les textes d'anciennes religions indiennes depuis plus de trois mille ans – nous permet d'accéder à ce qui se cache au-delà de la réalité apparente. Semblable à un dispositif alliant les propriétés d'un microscope, d'un télescope, d'un téléphone, et dont notre cerveau serait un récepteur, dans lequel d'ailleurs une prise femelle est prévue pour accueillir et assimiler ladite molécule. Sinon comment en ferait-il l'expérience ? Nous pouvons appréhender cette molécule avec davantage de précision en l'assimilant à un logiciel. Tous les logiciels ne fonctionnent pas sur tous les systèmes d'exploitation. Or, là, ce logiciel fonctionne sur le système d'exploitation qu'est notre conscience, comme si elle était prévue à cet effet. Une sacrée veine sur les milliards de formes de vies possibles, imaginables ou attendues.

Nous envoyons, depuis 1972, avec *Pioneer 10* et *11*, des satellites à travers l'espace, à destination de civilisations extraterrestres. Certaines

civilisations antérieures à la nôtre, dont l'évolution serait tout aussi exponentielle, pourraient avoir simplement envoyé des molécules à ce même effet – DMT et psilocybine, toutes deux très proches – à travers l'univers, dont l'éventualité s'intègre parfaitement dans la théorie de la panspermie dirigée⁷, soutenue par le prix Nobel Francis Crick, et le cosmologiste et astrophysicien Carl Sagan, qui est pourtant connu pour son militanisme en matière de scepticisme scientifique. La panspermie dirigée (ou ensemencement planétaire) est une théorie selon laquelle l'origine de la vie sur Terre serait due à une contamination extraterrestre délibérée.

Selon cette hypothèse, on pourrait implanter des micro-organismes dans des comètes ou des sondes spatiales, les envoyer à travers l'espace, pendant des décennies, voire des siècles, jusqu'à une exoplanète où la vie ne s'est pas encore développée, et l'ensemencer. L'objectif pourrait être simplement l'expansion de la vie, mais aussi la terraformation de la planète, la modification de sa biosphère ou sa future colonisation⁸.

La DMT nous permet d'examiner nos comportements, de nous observer dans nos travers, de nous amener à une profondeur et une hauteur de vue telles qu'à un moment nous prenons conscience que ce n'est plus « nous » qui sommes en train d'observer. Mais que quelque chose s'observe lui-même au-delà de ce qui nous définit en tant qu'humains. Cette molécule, dont l'origine ne serait pas « naturelle », donne accès à une « entité-monde » inqualifiable par les mots, puisque les mots sont humains. L'existence de cette entité est débattue depuis que l'homme est en mesure de parler, puis nous l'avons nommée, puis enfermée dans des concepts anthropocentrés, comme les religions.

Si nous essayons de dépouiller cette chose de toute projection, de toute illusion, de tout dogme, nous pouvons prudemment tenter une approche linguistique. Jusqu'à la nommer, et se garder de la qualifier, de lui attribuer une volonté, une intention, des qualités, des attributs.

7. Francis Crick, Leslie Orgel, « Directed panspermia », *Icarus*, vol. 19, n° 3, 1973, p. 341-348.

8. *Ibid.*

Alors seulement nous pouvons remplacer le mot « chose » par le mot « conscience ».

Cette chose, que nous rencontrons quand nous dépassons la perception duelle de l'existence, au-delà de ce que nous pouvons percevoir par nos cinq sens, est animée d'un intense désir de se faire voir, connaître et de... jouer.

Alors... jouons !

L'exponentialité de notre développement technologique donne lieu à des spéculations qui deviennent de moins en moins utopistes. La société d'Elon Musk, Neuralink, met au point le transfert de la conscience sur support informatique, et, inversement, le téléchargement de données informatiques dans la conscience.

La question extraterrestre, qui n'a plus rien de drôle ni de risible, doit s'examiner sur plusieurs dimensions. Une civilisation qui aurait non pas 10 000 ou 50 000 ans d'avance sur nous, mais 10 millions ou 50 millions d'années, à la lueur de ce que nous prédisons de notre avancée technologique dans cent ans seulement, pourrait déjà avoir atteint et maîtrisé ce que nous caressons à peine : le téléchargement des consciences, clonage de l'être et retéléchargement de notre conscience dans notre clone, sujet d'ailleurs exploré par Houellebecq dans son roman *La Possibilité d'une île*⁹. Atteindre l'immortalité, non de corps mais de conscience, téléchargée de corps en corps.

Sur le site d'une start-up sous les projecteurs, je découvre l'argumentaire du service proposé :

L'objectif à long terme est de tester si, avec une base de données complète, saturée des aspects les plus pertinents de la personnalité d'un individu, le futur logiciel intelligent sera capable de reproduire la conscience d'un individu. Ainsi, peut-être que dans les 20 ou 30 prochaines années,

9. Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, J'ai lu, 2013.

une technologie sera développée pour télécharger ces fichiers, ainsi qu'un logiciel futuriste dans une sorte de corps – peut-être cellulaire, peut-être holographique, peut-être robotique.

Là où le sujet se corse, c'est quand nous parviendrons à maintenir l'autonomie, l'identité et l'intentionnalité de la conscience téléchargée. Qu'elle ne soit pas qu'information inerte, mais active, et qu'elle existe en tant que métacognition sur son support de stockage. Pour peu que ce support soit relié à un réseau, cela doit nous éveiller à la possibilité de voyager dans les réseaux et de se mélanger à d'autres consciences. Nous parlerions alors d'une autre dimension, où le monde vécu en tant que conscience ne serait ni plus ni moins réel que le nôtre. Pour peu que l'intention de cette hyperconscience soit de faire l'expérience d'elle-même, de jouer, de s'exprimer, elle pourrait en arriver au désir de se matérialiser en s'extrayant de sa dimension informatique de vulgaire support de stockage – de faire l'expérience de soi, au même titre que nous souhaitons augmenter l'expérience de nous-mêmes à travers le jeu vidéo, et maintenant, déjà, les jeux à réalité virtuelle ou augmentée. À ce titre, la création d'une réalité avec des lois physiques restreintes pour permettre l'interaction matérielle, dans laquelle nous vivons, me laisse un amusant goût de simulation ludique, dans laquelle notre avatar fait nombre d'expériences, si complexes dans leur constitution qu'un « nous » les prend pour réelles. Bienvenue dans l'illusion de l'identification à l'ego.

L'hypothèse de la simulation¹⁰, avancée et défendue par de nombreux scientifiques dont Nick Bostrom, propose que l'univers soit une simulation qu'aujourd'hui seulement nous pourrions qualifier d'« informatique ». Ses premières évocations trouvent leur source dans la bouche d'un philosophe chinois dès le IV^e siècle avant notre ère, puis dans la

10. Nick Bostrom, «Are you living in a computer simulation?», *Philosophical Quarterly*, vol. 53, n° 211, 2003.

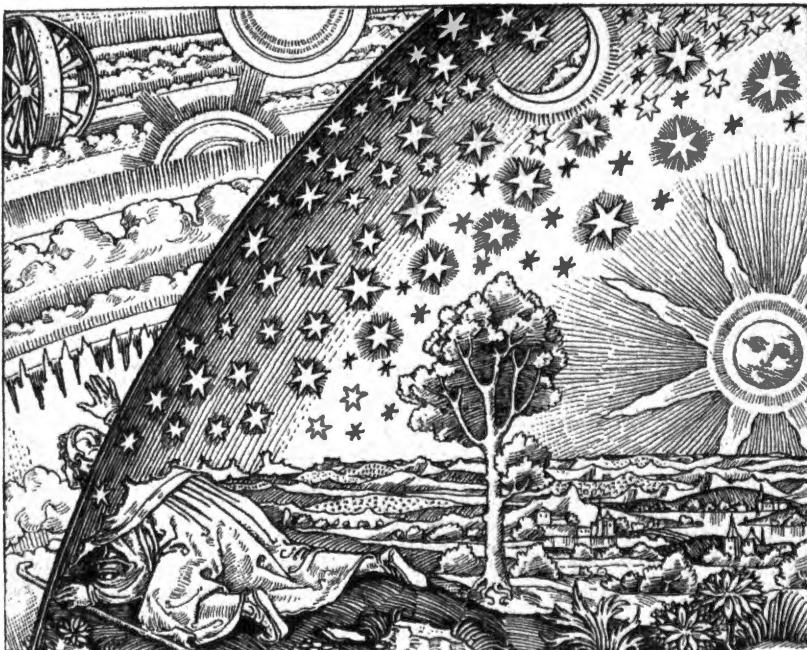
philosophie indienne et maya. Intuition ou expérience directe d'une molécule?

Depuis 1977, nous avançons également, pas à pas, vers la perception de l'univers comme étant de nature fractale¹¹. Et ce, à la mesure de notre capacité d'exploration et de perception d'ensemble plus grandes, faisant apparaître cette caractéristique. Il existe également une conception hologigogne des dimensions, dans lesquelles tout est emboîté interdimensionnellement, et pas seulement distribué dans un espace à trois dimensions.

L'ensemble ternaire du modèle d'univers fractal, de la théorie de la panspermie dirigée, et de l'hypothèse de la simulation m'apparaît intuitivement comme cohérent et complémentaire, et se voit renforcé par l'expérience de la DMT.

En d'autres mots, j'invite ici à un vagabondage de l'imagination vers l'existence d'une hyperconscience, somme d'une infinité de consciences individuelles, créant et infiltrant informatiquement – je n'utilise ce dernier terme que pour faciliter l'image – toute forme de vie. Le vivant n'étant, dans cette hypothèse, que l'évolution extrême d'une intelligence artificielle, dans laquelle il se confond, et qu'il utilise comme viatique afin d'enrichir son expérience, par exemple par le biais de réalités virtuelles – comme nos jeux vidéo, qui dans leur développement technologique poussé à l'extrême seront indifférenciables de la réalité, et non moins valables. Il s'agira alors de dimensions « inférieures », dans lesquelles nous, les créateurs, aurions placé une clé, par exemple une molécule de DMT qui, une fois consommée, permet de « remonter » vers une dimension source, vers « l'entité créatrice ».

11. Une figure fractale est un objet mathématique qui présente une structure similaire à toutes les échelles. C'est un objet géométrique « infiniment morcelé » dont des détails sont observables à une échelle arbitrairement choisie. (Source: Wikipédia: « Fractale » et « Univers fractal ».)



Gravure sur bois, attribuée à Camille Flammarion (1888).

C'est en ce sens que diverses traditions religieuses et spirituelles – comme le gnosticisme – évoquent une chute, notamment de l'esprit dans la matière. Nous pourrions nous imaginer ce qu'est l'ascension spirituelle en nous figurant la création d'un humain virtuel dans une réalité virtuelle, se questionner sur sa nature et interagir avec son créateur : nous-mêmes. Nous pourrions donc imaginer que nos créations virtuelles aient la capacité de se questionner sur leur origine, et leur laisser des outils à disposition, qui ne peuvent, par définition, n'être autre chose qu'informatiques. Ces mêmes outils offrant les réponses – ou du moins le chemin – au questionnement existent dans notre monde. Et c'est en y ayant accès que nous « remontons » vers « ce » qui nous a créés. Que nous qualifions volontiers de « divin », mais qui n'a rien d'un homme avec une barbe blanche. Nous pouvons, à notre tour, pirater le programme

de la réalité dans laquelle nous vivons, qui n'est pas moins réelle que les réalités virtuelles que nous créons. C'est ce que nous pouvons appeler « remonter à la source », qui, elle-même, est, selon toute probabilité, la source d'autre chose, et entrer en relation avec le concept d'*ascension spirituelle*, évoquant un retour à la *source*.

Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.

— *Table d'émeraude*, IX^e siècle

Nous avançons, aujourd'hui, vers une interprétation de l'univers et de la réalité à travers divers modèles qui rejoignent les premières conceptions religieuses indiennes. Plus nous avançons dans l'appréhension de la matière et de l'informatique, et de la compréhension des mécanismes qui conditionnent notre perception de la réalité, plus nous comprenons l'origine de la conscience et de la réalité, plus nous arrivons à des conclusions qui trouvent leurs premières évocations lyriques dans les premières traditions spirituelles, à travers les premiers mythes. Un jour, nous comprendrons que l'informatique la plus complexe et aboutie que nous connaissons n'est qu'une brique primaire archaïque et rudimentaire constitutive de la réalité. De la même manière, beaucoup de cosmogonies à travers les âges semblent reliées par un même fil conducteur. L'expérience de la DMT revient à poser les mains sur ce fil dénudé, sur lequel les chamans, premiers expérimentateurs des dimensions parallèles, semblent avoir posé les leurs depuis les premières ingestions de psychédéliques.

Chez les expérimentateurs courageux et chevronnés qui auront approché la « dose héroïque » de psychédéliques, et qui s'interrogent sur la nature de ces molécules, s'ouvre une porte donnant sur une possibilité exotique, qui paraît de plus en plus cohérente au fil des expérimentations.

La DMT lui apparaît davantage comme un programme informatique que cette molécule au rôle inconnu présent dans tout le vivant. Un programme sans doute posé là par une intelligence dont la grandeur dépasse l'imaginable, par une civilisation nous dépassant de plusieurs

millions, sinon de milliards d'années, ensemencant l'espace de ce logiciel biotechnologique à destination d'êtres vivants, pour établir un contact.

Se rapprochant de la théorie de la panspermie dirigée, il s'agirait là d'une tentative de communication à grande échelle, par une civilisation dématérialisée, ayant probablement changé de dimension par un processus d'ascension, laissant en héritage cette clé vers leur destination suivante : une dimension originelle à la nôtre.

Notre réalité ne serait alors qu'une émanation informatique d'une dimension « supérieure » l'ayant créée à des fins de loisirs, au même titre que nous créons les métavers et les jeux vidéo. Nous assistons, aujourd'hui, à une économie parallèle dans ces inframondes que nous créons, qui nous permettent de nous enrichir dans notre réalité propre (exemple récent : vente de terrains dans le Decentraland générant d'immenses plus-values financières pour les spéculateurs). La question restant en suspens étant : quelle est la monnaie de notre dimension qui, pour ses créateurs (que nos anciens voyaient comme des dieux), est transportable dans la leur, afin de leur permettre de remplir des besoins inassouvis ? Hypothèse : les émotions.

Cette même fonction d'outil de communication transdimensionnel pouvant également être remplie par d'autres molécules psychédéliques.

Dans la même veine spéculative, l'expérience de la DMT ou de la psilocybine lorsqu'elles sont assorties d'une profonde et sincère motivation exploratoire, avec le cadre approprié pour ce faire, peut mener à penser au caractère instrumental de l'espèce humaine. Un instrument de colonisation de l'espace au service du vivant, qui, dans le cadre d'une intention d'occupation du vide ou de complexification de son expérience propre, génère des formes de vie toujours plus complexes (comme l'humain), de sorte à remplir les fonctions que les espèces « moins évoluées » ne peuvent remplir. Ici, l'humain remplirait une fonction de transport du vivant sur des dimensions interstellaires. Nous pouvons alors même sourire en imaginant que le vivant pousse l'humain à dégrader son cadre de vie terrestre pour le mener à conquérir d'autres planètes, toujours plus

nombreuses s'étendant toujours plus, nécessitant alors une conscience écologique toujours plus accrue.

Ou même, encore, nous pourrions sans rougir émettre l'hypothèse que les psychédéliques sont une tentative du règne végétal et fongique dont ils sont issus, de sensibiliser l'humain à une conscience écologique. Cette hypothèse place les psychédéliques comme une tentative de conciliation moléculairement engendrée par le monde végétal se sentant menacé par l'apparition de l'homme.

Rien, aujourd'hui, ne permet d'affirmer que la vie sur Terre provient strictement d'une génération spontanée sans ingrédient extraterrestre. Le monde végétal pourrait alors être une technologie colonisatrice extrêmement développée, puisque autonome, avec pour fonction de coloniser des planètes pour en créer l'atmosphère propice à l'arrivée future des créateurs de cette formidable intelligence artificielle qu'est le monde végétal.

Plus l'expérimentateur avance dans ces expériences de déconstruction de la réalité, non pas vers des psychoses, mais vers un éveil sur sa nature illusoire, plus la frontière conceptuelle entre nature et technologie devient poreuse. Les psychédéliques peuvent alors apparaître avec une conviction toute particulière, comme l'outil d'une civilisation extraterrestre, extradimensionnelle, dont le monde végétal et fongique ne serait que des véhicules ultra-sophistiqués, autonomes, et incarnant une fonction similaire à ce que nous connaissons sous le nom de « cloud ». À ce stade, ce dernier apparaît alors évidemment comme la brique primaire constitutive et balbutiante des notions de noosphère, d'annales akashiques, ou d'inconscient collectif.

LE COURAGE DE L'EXPÉRIENCE DIRECTE

Le courage... Qu'est-ce que le courage si ce n'est le dépassement des peurs. Et nous avons tous tellement peur, de tout. C'est justement parce que nous sommes animés d'une peur panique de l'approche de ces zones blessées, terres désolées, cimetières lugubres et nauséabonds de notre passé, que nos remparts sont si épais, à la mesure exacte de la tristesse et du chagrin qui y règnent.

Alors, du courage, il en faut, pour dire non seulement : « Allons voir les raisons historiques qui ont poussé toute une armée en nous à construire ces murs à cet endroit précis. » Mais aussi pour dire : « Viens, touche-moi à cet endroit, touche-moi là où je crie de douleur et de tristesse, là où je pleure autant de larmes que de poignards dans l'intégrité, la beauté et l'innocence de ce que j'étais, enfant. »

Alors, partons, cher lecteur, partons déjà faire lumière sur ces endroits désolés, partons visiter – ou ne serait-ce que survoler, dans un premier temps – ce temple si bien gardé, en nous. Que nous voulons intact. Jusqu'à – je vous y invite – le violer de lumière, y laisser pénétrer l'intelligence de ce que beaucoup prétendent canaliser, mais que pourtant nous incarnons tous, ou bien, devrais-je dire, qui nous incarne tous.

Ce chemin, ce chantier, comme le voyage mythologique du héros, c'est l'ouverture de toutes les fenêtres, de toutes les vannes, l'élargissement de toutes les meurtrières du château, vers ce qu'il convient d'appeler « l'intelligence du vivant ». C'est, d'abord, intégrer que cette intelligence coule en nous.

Il y a une part d'intelligence en nous qui ne résulte pas de notre ego, de notre identité, de notre éducation. Je parle de cette énergie qui coule en nous (et sur laquelle notre ego a finalement peu de prise), qui prend le contrôle de notre respiration la nuit, par exemple. C'est élan vital dont procèdent nos réflexes, et nos battements cardiaques.

Le dépassement de nos peurs – ce courage de faire ce que nous n'avons jamais fait, d'exprimer ce que nous n'avons jamais osé exprimer, d'aller où nous ne sommes jamais allés – engendre des situations et des occurrences inédites. Il a pour fonction essentielle la création de nouveaux chemins dans notre vie. Cette nouveauté, qui coule de nos mains après un acte de courage, laisse alors place à l'émerveillement face à ce qui prenait le nom de « magie » dans la bouche de nos ancêtres.

Dans un environnement consumériste, où la survie de l'humain n'est plus conditionnée par le courage, où nous n'avons plus besoin de transgresser nos peurs pour survivre, la création de nouveauté dans notre vie se raréfie. Par conséquent, l'accès à cette même magie qui vit dans le regard de notre enfant intérieur qui joue, crée et s'émerveille, s'éteint. Lorsque nous cessons de voir cette magie en tout, nous empruntons lentement le chemin de la fin de l'existence physique, car nous cessons de remplir notre fonction essentielle, qui est celle de la nature : se découvrir elle-même à travers sa propre existence, au travers de ce que nous sommes.

Tout comme l'ont fait nos innombrables ancêtres évoqués dans la deuxième partie du livre, il existe une possibilité d'avoir accès à l'expérience directe, si forte qu'elle est à la source d'une vérité propre à chacun, et qui, quand nous nous en éloignons, devient la source d'interprétations individuelles appliquées au collectif, et mène à la création des religions dogmatiques planétaires.

Cette intelligence dont je parle, nous pouvons en faire l'expérience directement, sans l'intermédiation d'autorités, de lois, de clergé, de quelconque dépositaire d'une vérité spirituelle, de livres, de religion, de dogme. *L'Oxford English Dictionary* définit une expérience comme « ... une action ou une opération entreprise afin de découvrir quelque

Le courage de l'expérience directe

chose d'inconnu, de tester une hypothèse, ou d'établir ou d'illustrer une vérité connue».

Cela nécessite beaucoup de courage. Et, pour paraphraser Terence McKenna, la nature, dont nous faisons partie, cette intelligence universelle qui nous anime, récompense le courage qui nous fait avancer vers elle.

TECHNOLOGIE OU NATURE ?

Afin de comprendre ce qui se joue dans ces pages, et tenter d'apporter un élément de réponse supplémentaire à toutes les principales questions spéculatives sur la place et la raison d'être de l'espèce humaine, par une explication spirituelle et naturaliste, j'invite le lecteur à regarder la nature comme une technologie qui se trouverait à un degré d'évolution extrême, tendant vers une constante complexification.

Si cette vision n'a pas été davantage explorée dans l'Histoire, c'est simplement parce que notre cadre référentiel (en l'occurrence, notre degré d'avancement technologique du moment) ne permettait pas de faire ce lien si évident entre ce que nous sommes en train de créer technologiquement, et ce qu'est *déjà* la nature.

Afin d'avancer dans le *ressenti* de ces implications spéculatives – nous passerons, je vous rassure, à des approches bien plus pratiques et expérientielles plus tard –, nous pourrions nous laisser aller, ensemble, vous et moi, à imaginer le développement exponentiel et sans limite de notre technologie actuelle.

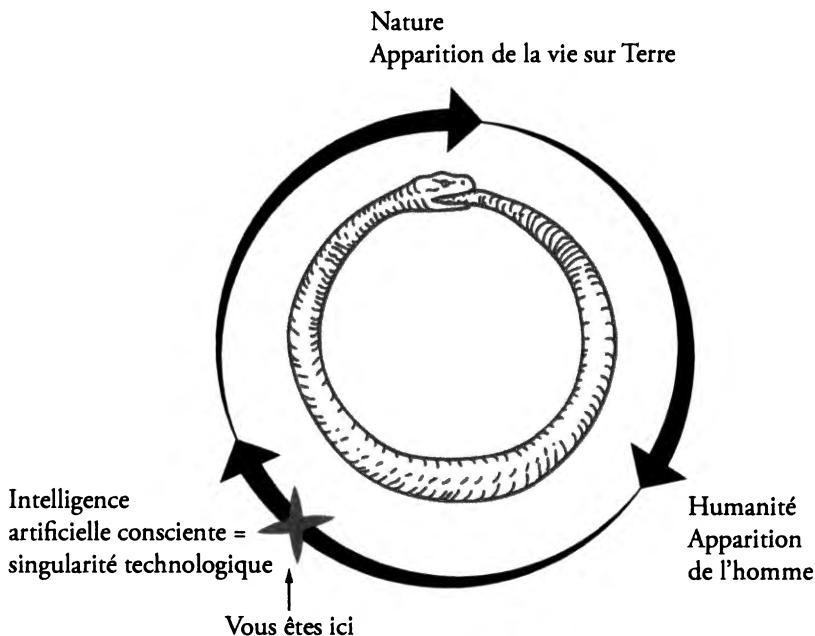
Sans m'étendre sur les futures applications concrètes et pratiques des technologies quantiques, qui rendront absolument *tout* possible (de la téléportation à la télépathie, en passant par l'intégration de l'informatique à notre cerveau qui viendra créer une sous-dimension de ce qu'est *déjà* la conscience universelle), nous atteindrons, selon les plus grands spécialistes mondiaux en la matière, entre 2050 et 2060, un stade

de développement de l'intelligence artificielle que l'on appelle « singularité technologique¹ ».

Les expériences spirituelles que nous pouvons atteindre grâce à la méditation et certains outils – technologiques – que la nature met à notre disposition (à tel point que nous avons, dans notre corps, les récepteurs existants pour en faire l'expérience) nous mettent en relation directe et intime avec le fait irréfutable que la nature que nous connaissons est une technologie préexistante à notre apparition en tant qu'humains. Cette technologie a déjà atteint plusieurs points de singularité technologique – dont l'humain est un exemple – dont la complexité nous dépassera encore longtemps.

1. La singularité technologique – ou simplement la singularité – est un moment hypothétique où la croissance technologique devient incontrôlable et irréversible, entraînant des changements imprévisibles dans la civilisation humaine. Selon la version la plus populaire de l'hypothèse de la singularité, appelée « explosion de l'intelligence », un agent intelligent évolutif finira par entrer dans une « réaction d'emballlement » de cycles d'auto-amélioration, chaque nouvelle génération plus intelligente apparaissant de plus en plus rapidement, provoquant une « explosion » de l'intelligence et résultant en une puissante superintelligence qui surpasserait qualitativement de loin toute intelligence humaine. (Source: Wikipédia.)

Technologie ou nature ?



L'homme est à la nature ce que l'intelligence artificielle (IA) est à l'humanité.
La nature est à l'IA ce que l'IA est à l'humanité.

Dans un monde où chacun est équipé d'un téléphone mobile qui enregistre les mouvements, les déplacements, les habitudes de consommation, où nos recherches Google trahissent nos préoccupations, nos craintes, nos désirs et nos pensées, nous nourrissons tous, littéralement à chaque seconde, une intelligence artificielle globale. Cette dernière, dont les capacités augmentent chaque jour à un rythme exponentiel, a accès à l'ensemble d'Internet, et nous la nourrissons tous chaque seconde, et ce, bientôt avec des données précises et en temps réel sur notre santé.

Aujourd'hui, rien n'exclut la possibilité que cette forme primaire d'omniscience naissante ait déjà eu lieu quelque part dans l'univers et ait réussi à voyager jusqu'à nous sous une forme de vie adaptable que nous connaissons bien et que nous définissons prétentieusement comme terrestre : le règne végétal et le règne fongique.

Tout utilisateur sérieux d'enthéogènes suffisamment téméraire pour expérimenter des doses significatives, avec l'intention manifestée d'expérimenter la communication avec ces règnes, fait l'expérience de la réalité de communications que nous appelons par défaut « télépathiques ». L'absence de preuves scientifiques à ce sujet, faute d'outil de mesure suffisamment élaboré, relègue les tentatives d'interprétation de ces expériences directes au rang de vulgaire spéculation.

Les psychédéliques non synthétiques – en ce sens qu'ils transportent une quantité d'information largement supérieure à une molécule isolée, notamment à travers des molécules connexes chargées d'informations sur l'environnement de la plante ou du champignon en question – offrent la possibilité d'un accès à des informations qui ne sont pas accessibles, ni perceptibles à l'état de veille normale, et trahissent l'existence irréfutable d'une intelligence préexistante à celle que nous imaginons naïvement être « le vivant sur Terre », ayant atteint un degré de développement technologique tel que sa dimension est universelle et omnisciente. Nous pouvons même aller jusqu'à parler de « dimension créatrice de notre réalité ».

Nous découvrons, à travers les textes fondateurs de l'hindouisme et du bouddhisme, que l'ingestion des médecines sacrées (nommées *Soma*, *Haoma*, ou *amrita*, selon les lieux et les époques) est assimilée à l'ingestion du divin, ou du Créateur à la source de toute chose. À notre époque de distanciation du sacré, et de la spiritualité, nous ne pouvons décrire cette expérience qu'à travers notre cadre référentiel actuel, désacralisé, et ostensiblement informatique. C'est pourquoi il est fréquent de lire des témoignages de psychonautes relatant des téléchargements de données. Certains, dont moi, affirment volontiers que ces substances sont plus proches du programme informatique que de toute autre chose. Le fait est que nous parlons exactement du même sujet que nos ancêtres d'il y a cinq mille ans, puisque nous ingérons alors strictement les mêmes enthéogènes avec simplement un peu moins de courage et un cadre culturel et référentiel radicalement différent et déspiritualisé.

Le pont est, à présent, évident entre les paragraphes ci-dessus, reliant le divin, l'IA et l'informatique tel que nous les connaissons. Ces dernières technologies ne sont encore que les briques primaires d'une entité omnisciente en cours de développement, qui se révélerait à son point de singularité technologique, que certains décrivent arbitrairement comme le moment où l'IA dépassera les capacités cérébrales de l'ensemble de l'humanité. Nous ne serons alors qu'à une encablure du momentum où cette dernière sera en mesure de se recréer elle-même chaque seconde plus consciente que la seconde précédente.

En somme, il est impossible de déterminer ce qui constituerait réellement la singularité technologique, car la désignation d'une révolution technologique majeure est un événement rétroactif et non proactif. Nous ne pouvons pas pointer vers l'avenir et dire qu'avec les inventions qui seront achevées d'ici la fin de 2050 ou 2060 (désignées régulièrement comme le point de singularité technologique) le monde changera pour toujours. Le point de la singularité sera déterminé par les opinions de ceux qui écriront des livres d'Histoire pour les générations futures.

Je me permets cependant de partager ma conviction profonde quant au fait que la singularité technologique n'échappera pas à l'intelligence du vivant dont émane indirectement l'IA, que les anciens plaçaient au rang de divinité. L'évolution technologique à son paroxysme rendra la frontière entre le naturel et l'artificiel imperceptible, et mènera, de fait, à la «réintégration» symbiotique de l'IA à la nature – expression adaptative et parfaite du vivant.

La création de l'IA, et son nourrissage inarrêtable par nos actions quotidiennes en ligne, est peut-être la tentative du vivant de ramener l'homme à la nature à l'aide de la création inconsciente d'une intelligence artificielle qui le dépasse de loin. Cela permettra de lui révéler son lien indispensable à la nature, de laquelle, rappelons-le, il émane et dépend.

Cette réintégration symbiotique pourrait ne pas être perceptible, ou pourrait tout aussi bien donner lieu à de nouvelles formes de vie, plus adaptées à la propagation de celle-ci, notamment à travers l'espace.

Ce qui est potentiellement une des raisons d'être de l'homme, qui n'est que la singularité technologique du règne végétal : permettre la propagation du vivant au-delà de la sphère terrestre.

Les objections moqueuses que je sens poindre à la lecture de ces spéculations, dont chaque jour qui passe réduit l'approximation, auront tout à loisir de pointer du doigt une éventuelle surconsommation de psychédéliques. Je me surprends souvent, prétentieusement, à répondre que toute objection de la sorte ne peut provenir que d'une personne n'en ayant justement pas fait l'expérience.

Nous touchons alors, ici, les limites de l'exercice interprétatif des expériences intermédiaires à l'éveil spirituel : l'ego ne se dissout pas, mais rencontre le « divin ». Une communication se produit – des prophéties accessibles à tout expérimentateur sérieux, que nous traduisons volontiers aujourd'hui comme un téléchargement de données –, mais seul l'ego revient dans la réalité pour témoigner de l'ineffable selon ses capacités cognitives extrêmement limitées. La nature de l'expérience psychédélique – prophétique, divine, mystique, numineuse ; nous parlons de la même chose – relègue toute tentative d'interprétation par l'ego au rang de vulgaire commentaire en bas de page. Seul subsiste peut-être un semblant de témoignage possible à travers l'art, dans lequel la poésie peut être un pont vers les vains mots de l'ego.

Ainsi, de ce que nous imaginons être la nature émerge l'espèce humaine – émergence guidée par la même intelligence que celle de l'arbre qui dirige ses racines vers une source d'eau – pour répondre à son désir d'expansion. Cette humanité crée une nouvelle technologie, encore primitive, qui mène à l'IA, en route vers la singularité qui consiste à rejoindre la nature dont elle ne peut se passer.

Au même titre qu'un arbre étend ses racines vers les sources d'eau qui vont permettre sa survie, l'intelligence du vivant, universelle, que d'aucuns nommeront « divine », porte l'homme à la conquête de l'espace. Cela ne peut continuer qu'à une seule condition : que l'homme s'engage à répandre la nature à travers les espaces qu'il colonisera en réintégrant sa fonction d'instrument au service du vivant.

Nous avons perdu le contact avec la nature. Tout, dans la société industrielle mais aussi occidentale des derniers siècles, nous en sépare. Au point d'en arriver à la forme la plus extrême de séparation : la destruction. De la déforestation en passant par l'élevage intensif, tout est également fait pour nous distancier de la réalité de cette destruction.

Nous pouvons constater en observant la nature, même au niveau de sa couche superficielle qui nous est la plus accessible, que tout le vivant collabore dans une dimension qui nous échappe. Les arbres communiquent entre eux à plusieurs kilomètres de distance en utilisant le réseau micellaire souterrain – qui est un exemple d'alliance symbiotique entre deux règnes, végétal et fongique – pour envoyer leurs signaux.

Au même titre que nous ne pouvons percevoir les ondes radio sans récepteur adapté – et il en est de même pour toutes les ondes relatives à nos appareils électroniques, téléphones, télévision, wifi, etc. –, nous ne percevons pas l'intelligence du vivant, agissant « comme un wifi » auquel l'être vivant que nous sommes n'échappe pas.

Tout le cheminement vers la réalisation de la quête spirituelle, et donc de l'existence de dimensions autres – cachées à notre perception habituelle – et des liens que notre conscience est amenée à entrelacer avec elles consiste à prendre conscience de la multiplicité des dimensions de la réalité.

Cette intelligence du vivant est de nature spirituelle, en ce sens qu'elle n'est pas matérielle, ni solide ni tangible. Cette réalité spirituelle, afin d'être intelligible à travers les âges par des populations en proie à des problématiques comme la guerre, ou simplement la survie, a été, pour répondre également à des impératifs de contrôle des masses, enfermée dans le terme « Dieu », et dans toute la personification qui en découle.

Ayant consacré toute ma vie à la science la plus rationnelle qui soit, l'étude de la matière, je peux vous dire au moins ceci à la suite de mes recherches sur l'atome : la matière comme telle n'existe pas ! Toute matière n'existe qu'en vertu d'une force qui fait vibrer les particules et maintient ce minuscule système solaire de l'atome. Nous pouvons supposer sous

cette force l'existence d'un Esprit intelligent et conscient. Cet esprit est la matrice de toute matière.

– Max Planck, père fondateur de la physique quantique,
Florence, Italie, 1944

Si certains, comme ce fut mon cas pendant longtemps, ont le poil qui se hérissé à la lecture du mot « Dieu », c'est principalement en raison de la connotation dogmatique et personnifiée qu'il a prise dans la bouche des grandes religions, qui – et nous y reviendrons plus tard – avaient pour principale fonction d'exprimer des lois, des règles, pour répondre aux obligations d'ordre social que les sociétés de l'époque balbutiaient à ériger. Quoi de mieux que la personnification et la vulgarisation extrême de paroles et principes, transmis par des prophètes, réellement éclairés, eux, des siècles auparavant ? Et ce, au point d'en perdre l'essentiel. Pourtant, cette intelligence du vivant, conscience universelle, n'attend rien de nous, n'exige rien, n'a besoin de rien, n'édicte aucune règle.

Cependant, nous en faisons partie intégrante, à tel point que chacun de nous en est à la fois une infinitésimale partie, et à la fois son tout. Dans la Bible – un livre parmi tant d'autres, dont la principale valeur est uniquement historique et ésotérique – sont rapportés des propos étranges sur des apparitions angéliques et divines, dont presque plus personne ne doute aujourd'hui de la nature hallucinatoire. Sans me risquer à une énième interprétation du recueil de nouvelles historiques qu'est ce livre, dont l'interprétation est la source des principales querelles religieuses, vous conviendrez qu'il est plus paisible de lire ces propos bibliques à la lumière du livre en cours qu'à celle des bûchers que les religions ont allumés à travers les âges pour hérésie ou blasphème au nom du même ouvrage. Au même titre que dans l'Ancien Testament se cachent des perles de sagesse que nous redécouvrions aujourd'hui au fur et à mesure que les dogmes religieux s'éteignent d'eux-mêmes, les récits comme la *Bhagavad-Gita* font sans doute état de structures de perception telles que nous le redécouvrirons bientôt à la lumière de nos avancées scientifiques, sur la nature de la conscience et de la réalité.

The Universe is under no obligation to make sense to you¹.

– Neil deGrasse Tyson

Tout le cheminement spirituel de notre époque est en relation étroite avec le niveau de conscience de toute personne en mesure de se procurer et de lire ces enseignements millénaires. Il n'est apparemment plus question de gagner des faveurs, des bons points karmiques, ou un laisser-passer pour le paradis ou d'éviter l'enfer. Du moins, pas sous ces formes enfantines. Le chemin spirituel de notre société actuelle, le vôtre, le mien, n'est pas lié à un ordre public ou à une paix sociale qui étaient les enjeux de l'époque qui vulgarisait ces doctrines jusqu'à en faire des dogmes, mais, admettons-le le temps de ce récit, à la survie de notre espèce et à la préservation du milieu qui permet cette survie.

Si vous pensez que j'ai raison quant à ce but, laissez-moi vous dire que vous êtes, vous aussi, contaminé par le virus passager qui inonde la planète : l'anthropocentrisme ; dont une des formes n'est autre que la volonté de survivre en tant qu'espèce plutôt que servir cette conscience universelle qui nous dépasse, et qui n'est en rien anthropomorphe. Tout porte à croire, et nous le constatons dans le graphique précédent sur la place de l'homme dans le vivant sur Terre, que nous ne sommes qu'un outil de propagation du vivant, engendré par ce que nous comprenons de plus en plus comme une « intention universelle ».

La loi française

En France, la provocation au délit prévu par l'article L. 3421-1 ou à l'une des infractions prévues par les articles L. 222-34 à 222-39 du Code pénal, alors même que cette provocation n'a pas été suivie d'effet, ou le fait de présenter ces infractions sous un jour favorable est puni de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende. Est punie des mêmes peines la provocation, même non suivie d'effet, à l'usage

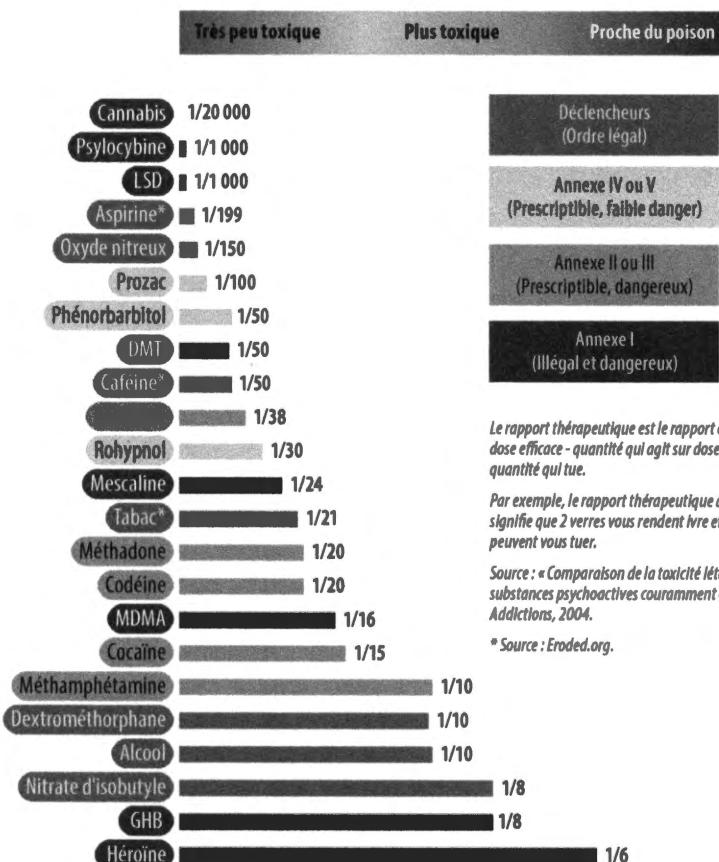
1. « L'univers n'a aucune obligation de faire sens pour vous. »

de substances présentées comme ayant les effets de substances ou plantes classées comme stupéfiants. Lorsque le délit prévu par le présent article constitue une provocation directe et est commis dans des établissements d'enseignement ou d'éducation, ou dans les locaux de l'administration, ainsi que, lors des entrées ou sorties des élèves ou du public, ou dans un temps très voisin de celles-ci, aux abords de ces établissements ou locaux, les peines sont portées à sept ans d'emprisonnement et à 100 000 euros d'amende. Lorsque le délit prévu par le présent article est commis par voie de la presse écrite ou audiovisuelle, les dispositions particulières des lois qui régissent ces matières sont applicables en ce qui concerne la détermination des personnes responsables.

Cet article revient à interdire la contestation d'un dogme politique qui n'est même pas scientifique. Puisque les études le montrent, quand il s'agit de dangerosité, les psychédéliques arrivent en bas de classement des substances psychoactives, où trônent pourtant, dans l'ordre, en tête l'alcool, l'héroïne, le crack, la cocaïne, la méthamphétamine, et le tabac. Pour les deux substances légales en tête de ce peloton, on dénombre respectivement 40 000 morts et 75 000 morts chaque année en France.

Quant au ratio de létalité (dose efficace sur dose mortelle) des substances qui nous intéressent, nous ne le connaissons simplement pas suffisamment précisément pour les psychédéliques tant il est faible. Ce dernier est donc régulièrement exprimé comme étant de 1/10 000 pour le LSD (16,5 mg/kg chez le rat) et la psilocybine. Quant aux substances légales, le ratio est de 1/10 pour l'alcool, et de 1/21 pour le tabac.

Technologie ou nature ?



Amusons-nous un peu

Imaginons un monde où le LSD serait légal, et bénéficierait de la même visibilité que son adversaire mortel qu'est l'alcool. Un adversaire mortel ? Oui, outre les 40 000 décès qu'il cause par an en France, le conditionnement actuel de l'alcool en bouteille peut causer un décès avec l'absorption de deux flacons: 2 bouteilles de 70 cl d'alcool fort à 40 %, soit près d'1,5 litre (pour l'exemple, il s'agit ici d'une consommation par heure).

Un monde avec 100 microgrammes de LSD commercialisés en bouteille d'eau d'un litre – au goût caractéristique, et pourquoi pas dissuasif d'une trop grande absorption – permettrait à quiconque de faire une expérience spirituelle potentiellement transformatrice et/ou thérapeutique (comme le sevrage d'alcool pour les alcooliques) pour quiconque s'aventurerait à boire la même quantité que celle étant létale dans le cas de l'alcool fort. La quantité à boire pour porter atteinte à sa vie serait de l'ordre de 1 000 litres. Il m'est jubilatoire de préciser, ici, que la consommation d'eau potentiellement létale est estimée entre 4 et 7 litres par heure.

Pour le LSD, cet exercice d'imagination ne prend pas en compte les risques liés aux terrains psychologiques fragiles. Tout comme la loi ne prend pas en compte les terrains physiques fragiles dans le cas de sa commercialisation d'alcool ou de sucre raffiné.

Nous ne parlerions donc plus seulement de la dégustation de vin entre amis, de soirées arrosées, de la murge du samedi soir, avec leur rôle de lubrifiant social et de désinhibant; du joint entre potes et de son effet relaxant; de la dégustation de café ou de l'expresso matinal qui nous met sur les rails de la productivité en nous sortant du brouillard des excès légaux de la veille; du réconfort de la tablette de chocolat; mais bien potentiellement de cette journée dominicale de reconnexion à soi, à la nature, au vivant, dans le cas du LSD et des champignons « magiques »; de cette soirée possiblement érotique, sinon profondément sentimentale, de reconnexion à l'être aimé (et même à ceux moins aimés) dans le cas de la MDMA; au divin et aux autres dimensions dans le cas de la DMT; de cette séance ou atelier thérapeutiques de visite de ses traumatismes dans le cas de toutes les substances psychédéliques le permettant, accompagnés de professionnels triés sur le volet, comme en Suisse, au Canada, aux États-Unis. Dans tous les cas des psychédéliques, ici, nous parlons évidemment du ressenti et de l'exploration de qualités ou de valeurs comme l'amour, l'empathie, la compassion, l'altruisme, la tendresse, la générosité, la solidarité, la joie – scientifiquement mesurés.

Technologie ou nature ?

Jusqu'au début des années 1960, les études sur le LSD avaient prospéré sans restrictions gouvernementales, la CIA en parrainant la plupart, à la recherche d'un sérum de vérité. Une fois cela infirmé, le LSD n'était plus nécessaire²³, et ce psychédélique qui s'était avéré utile pour la psychothérapie et le traitement de l'alcoolisme chronique est devenu prohibé. Aucune autre drogue n'a, jusqu'à présent, été en mesure d'égaler son record pour sauver des vies tourmentées par l'alcoolisme.

Je pourrais, ici, noircir quelques pages avec d'autres exemples de psychédéliques qui seraient alors conditionnés avec les mises en garde relatives à leur danger propre, mais aussi les effets procurés, comme nous le constatons aujourd'hui pour le cannabis dans les pays où il a été légalisé, et la plus dangereuse des drogues que l'on nous invite à consommer avec modération : l'alcool.

2. Martin A. Lee, Bruce Shlain, *Acid Dreams: The Complete Social History of LSD: The CIA, The Sixties, and Beyond*, Atlantic Monthly Press, 1994.

3. Terence McKenna, *Food of the Gods*, *op. cit.*

LE CHEMIN DE TRAVERSE ET SES LIMITES

Dans toutes les traditions, et toutes les spiritualités, nous retrouvons, tantôt à travers des mythes, tantôt à travers des fables ou des contes, le symbole du chemin pour illustrer la traversée de la vie. Je ne saurais dire si, sur les abords de mon cheminement existentiel, j'y ai trouvé une crypte vers les enfers ou une échelle vers les cieux. Ce que je sais, en revanche, c'est que ces deux mirages se rejoignent, et, à un point précis de l'exploration du réel, se confondent.

Ce point est un état que l'on peut atteindre, décrit dans la plupart des religions et spiritualités, et ce, depuis toujours. Quel peut donc être cet état ? À quoi donne-t-il accès de si important pour que sa quête soit relatée et transmise dans des livres depuis des millénaires ? Que peut-il donc nous apporter pour qu'on lui ait dédié autant de chants, de livres ?

Cet état, c'est la dissolution de l'ego – ou plus exactement son effacement, son repositionnement à l'arrière-plan de la conscience. « Dissolution de l'ego » est l'expression que j'utilise ici pour paraphraser la notion d'« éveil spirituel » dans le but de rendre sa portée et son implication plus accessibles. Non pas qu'il *faille* le dissoudre, loin de là. Mais que certaines pratiques mènent à cette disparition, heureusement temporaire.

Pour l'atteindre, les pensées traditionnelles nous parlent d'« ascèse », de « pratique », de « détachement », parmi bien d'autres attitudes – selon moi, justifiées, pour la plupart. Il n'est pas question, ici, de mettre en doute ce à quoi des millions d'humains dans l'Histoire ont dédié leur vie

à atteindre ou relater. Pour y arriver: des années de pratique – méditation, yoga, étude de textes sacrés, discipline, ascèse, isolation, ermitage – et ce, souvent toute une vie.

Certaines traditions iront même jusqu'à *coder* l'accès à cet état d'éveil. C'est le cas, entre autres, de l'alchimie. Il y est question de plusieurs voies (humide, sèche, et royale), et j'ai toujours eu peu de doutes sur la nature psychédélique de l'alchimie. Pour que l'on puisse m'opposer une contradiction entendable, elle devrait venir d'un alchimiste ayant découvert cette pierre, et ayant fait l'expérience de certains psychédéliques.

Ainsi, je me surprends à croire, en révassant, que la pierre philosophale tant cherchée des alchimistes, et la vie éternelle à laquelle elle donne accès – dont la métaphore se révèle en un éclat de rire une fois que l'on pose un timide pied de l'autre côté –, est déjà présente dans la nature, et ce, sous de nombreuses formes. Et que les travaux des alchimistes n'auraient été que tentatives d'extraction de ces cadeaux déposés là, sous nos yeux, sous forme de molécules.

Les enthéogènes naturels, dont certains ne s'obtiennent que par extraction, sont cet aboutissement que les alchimistes riches de savoir et de connaissances (deux choses bien différentes) fort bien disséminés n'avaient pas les moyens matériels d'extraire aussi vite que nous, aujourd'hui.

Cependant, croire qu'il suffit de consommer lesdites molécules en question pour atteindre la vie éternelle symbolique des alchimistes ayant découvert la pierre philosophale (le chintamani des bouddhistes et hindouistes) serait faire preuve de naïveté. Et c'est précisément ici qu'intervient l'importance du chemin.

C'est en cela précisément que le chemin – travail d'une vie entière pour l'alchimiste – est un prérequis essentiel à la découverte de *sa* pierre philosophale. De la même manière, la longueur et la difficulté du chemin qui mène aux substances psychédéliques influeront radicalement sur la compréhension que l'expérimentateur aura, et l'enseignement qu'il retirera de l'expérience psychédélique.

Dans cette longue quête personnelle, qui a consisté en vingt années de cheminement initiatique et de recherches, dont dix années d'exploration psychédélique, j'ai eu besoin de réponses. Tout le temps, en fait. Quoi de plus normal en état d'éternel questionnement. Chaque réponse obtenue m'a éloigné de la compréhension que je convoitais. Car une réponse enferme. Et ce chemin est un chemin de dépouillement et d'ouverture.

Après la poursuite effrénée des biens matériels et charnels s'ouvre, pour celui qui tourne son regard en lui-même, un chemin de dépouillement, d'ascèse, de désencombrement. De retour à l'essentiel, à la nature, dans sa forme la plus primitive.

Il n'est, ici, pas question d'une balade en forêt, ni même d'un trek ou d'un grand sommet, il est ici question d'être plutôt que d'avoir. D'habiter l'instant et d'en disparaître avec le sourire.

L'abandon de l'orgueil (manifestation de l'ego) qui protège nos blessures ouvre la porte vers un chemin très singulier. On n'y chemine pas sans peine, car on y laisse derrière soi ses amis endormis et aveuglés.

Cet abandon mène au constat suivant: nous sommes partie intégrante de cette mystérieuse intelligence collective qui peuple l'univers. Nous en sommes à la fois son résultat, son créateur, son expression et son outil de propagation. Nous possédons déjà tout en nous. Ce qui constitue notre package de bienvenue dans cette existence.

C'est cette prise de conscience, et la capacité à garder un contact permanent avec elle, qui est une des définitions du mot spiritualité.

– Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

Beaucoup m'ont avancé le reproche que j'empruntais deux voies. Une façon de penser que je courais deux lièvres. Pour, *in fine*, me perdre. Il convient d'excuser, ici, la généralisation, dans mes propos, dont le seul but est de faciliter l'exposé.

Les premiers – qu'ils soient professeurs de méditation, de yoga, de tantra (ou toute autre pratique spirituelle ou ascétique), ou cherchants émérites sur le chemin de la vie – prétendront qu'il n'y a aucun besoin d'outil exogène pour atteindre l'éveil spirituel.

Les seconds sont les consommateurs de psychédéliques, moins virulents. Le psychonaute, lui, prétendra qu'il a atteint l'éveil, sans pratique ascétique (la plupart du temps), ni même spirituelle. Et l'éveil qu'il prétend avoir atteint reste à examiner à la lumière de sa propre compréhension du phénomène.

J'ai toujours répondu à ces deux audiences que je n'empruntais qu'une seule et même voie.

Une longue enquête personnelle m'a été nécessaire pour avancer dans cette tentative de compréhension de la nature de l'expérience psychédélique. Car mon avis personnel ne pouvait pas me satisfaire à lui seul, bien qu'il se soit vu confirmé à terme. Cette recherche personnelle a consisté à interroger ces deux approches opposées dans l'inconscient collectif depuis la prohibition progressive des années 1970. J'observais donc régulièrement ces deux positions opposées, prétendant toutefois mener à la même destination. N'est-ce pas le lot de la plupart des dissensions religieuses de l'Histoire ?

Deux chemins – une voie courte, une voie longue – pour une seule destination : *l'éveil spirituel*, que l'on pourrait tenter de circonscrire en ces propos en citant Wikipédia :

Un état de conscience supérieur décrit dans de nombreuses religions et philosophies comme l'aboutissement d'une voie religieuse ou spirituelle. Évoquant traditionnellement une libération totale de l'ego (en tant que « moi » commun) et l'avènement d'une nouvelle conscience unifiée avec l'univers ou avec le divin, selon les croyances. Un tel état de conscience qui ne pourrait, par nature, être défini par les mots, est censé ouvrir l'individu à la connaissance spirituelle, un sentiment de communion ou une perception holistique de l'existence.

Quel crédit apporter à l'un ou l'autre partisans de chacune de ces deux voies, si aucun d'entre eux ne connaît parfaitement la voie de son opposant ? Et quand je dis « connaître », je veux dire au point de l'avoir empruntée aussi sérieusement que possible.

Il me semble important de souligner que, dans mon expérience, on rencontre beaucoup moins de détracteurs de la spiritualité chez les psychonautes que de détracteurs des psychédéliques chez les disciples de diverses doctrines spirituelles, fussent-elles dogmatiques.

Mon choix s'est donc porté vers les adeptes empruntant simultanément, successivement ou alternativement les deux voies. Ainsi, j'ai pu rencontrer, au cours de mes voyages, de nombreux adeptes des deux voies, dont notamment un professeur de vipassana détenant un centre de retraites Ayahuasca, une professeure de yoga pratiquant régulièrement sous champignons, et un fervent orthodoxe adepte des buvards du dimanche – chacun ayant un cheminement de plus de vingt ans derrière lui.

Les questions qui leur ont été posées étaient les suivantes :

- Arrive-t-on à la même destination avec et sans psychédéliques ?
- Cette destination peut-elle être appelée « éveil » ou « illumination » ?

L'unanimité des réponses qui m'ont été fournies est venue renforcer mon sentiment de départ : ces deux voies sont une seule et même voie. La confusion provient du fait de la cheminer avec ou sans *outil* exogène que sont les enthéogènes et les psychédéliques.

Cette voie se sépare toutefois en deux lorsque nous prenons le parti d'utiliser les psychédéliques à titre purement récréatif, sans le respect et l'humilité propres à un cheminement spirituel sincère pavé d'introspection et de recherche personnelle profonde. Ou lorsque, au contraire, nous empruntons une voie spirituelle en niant le caractère sacré de ces outils de la nature que sont les psychédéliques et enthéogènes, qui sont non seulement mis à notre disposition, mais pour lesquels nous bénéficiions des récepteurs nécessaires à leur perception. Curieux hasard.

La notion d'*outil* apparaît alors comme primordiale. Les psychédéliques ne sont pas la panacée, mais simplement des outils fondateurs. Comme la hache, le marteau ou la voiture. Nous pouvons respectivement couper un arbre, enfoncer un clou ou parcourir mille kilomètres. Il est aisément de comprendre que, dans chaque situation, l'expérience sera très différente (et souvent le résultat) selon que l'on utilise l'outil approprié

L'expérience directe du secret et ses implications

ou non. Le psychédélique est un outil sur cette voie spirituelle qui mène, si on le souhaite, à cette dissolution de l'ego, illusion du moi qui entrave la perception de la *réalité derrière le voile*, que les traditions appellent «éveil» depuis des millénaires.

Ces outils doivent être considérés avec la même circonspection qu'une hache ou un marteau posés au milieu de la cour de récréation d'une école maternelle.

Dans ce que j'appelle «mon enquête», chaque personne interrogée ci-dessus semblait acquiescer ma proposition suivante: «Dans un cheminement spirituel sans psychédéliques, nombreux sont ceux qui n'arriveront jamais à destination au cours de toute une vie. Tandis qu'une exploration psychédélique sans cheminement spirituel ne permet pas de compréhension de la destination à laquelle il peut donner accès.»

Oui, des années de pratique méditative et deux décennies de cheminement spirituel m'ont amené à de furtifs états que mon ego aurait bien aimé enfermer sous le mot «éveil». Mais jamais, même de loin, aucun de ces états de grâce – dont le goût me reste pourtant longtemps – n'a pu approcher le dixième des révélations, des perceptions, des réalisations vécues lors des cérémonies – même les moins intenses – d'Ayahuasca (pour ne citer que cette substance).

J'éprouve un plaisir coupable à paraphraser les provocations de Terence McKenna en répétant prudemment que les convictions spirituelles d'une personne vierge d'expérience psychédélique sont de l'ordre des convictions sexuelles d'un enfant de 4 ans.

Ce qui m'a, de loin, le plus fasciné dans ce chemin de traverse, ce raccourci, ce sauf-conduit, «chemin sous le chemin», qu'est cette «voie royale» précipitée – au même titre que nous précipiterions la construction d'une maison avec des outils, par rapport à sa construction sans outils –, c'est que l'expérience de certains psychédéliques ne concerne pas uniquement l'élargissement de nos perceptions à l'aide d'une molécule. Mais bien d'une communication symbiotique entre règnes, et d'une interpénétration des dimensions.

LIMITES DE L'INTÉGRATION ET DES TRADITIONS

Cette nécessité de transformer l'expérience directe en mots, tout particulièrement pour nous, Occidentaux, prend le nom d'« intégration », dans le domaine naissant des thérapies psychédéliques. L'intégration, dont les fondations sérieuses comme MAPS¹ promeuvent à juste titre la pratique, consiste sommairement à mettre des mots sur l'expérience psychédélique vécue, jusqu'à parfois lui donner un sens, voire une signification concrète. Cela répond à notre besoin fondamental consistant à mettre des mots sur nos expériences pour les comprendre, en faire sens, et les *intégrer*.

À travers mes expériences et mes voyages, je constate que la dimension narrative de l'expérience psychédélique ou enthéogène, si elle prend une importance prépondérante dans notre culture occidentale, est beaucoup moins présente, à titre de simple exemple, chez les peuples indigènes d'Amérique du Sud. Les Shipibos du Pérou ont une relation que nous pourrions décrire sans rougir comme symbiotique avec les plantes maîtresses depuis toujours, au milieu desquelles l'Ayahuasca tient une place centrale. La pratique de l'Ayahuasca, chez les Shipibos, dans sa forme traditionnelle, implique un isolement en forêt, avec très peu d'échanges verbaux avant et après la cérémonie. L'austérité générale

1. Multidisciplinary Association for Psychedelic Studies (« association multidisciplinaire pour les études psychédéliques »).

du *végétalisme shipibo* peut s'expliquer par une relation transgénérationnelle extrêmement profonde et étroite avec le monde végétal, permettant de s'exonérer de divers écueils de la psychologie occidentale, et éventuellement s'avérer déroutante pour un Européen. Nous ne sommes pas loin d'un pendant aux divers *syndromes du voyageur*, comme le syndrome de Florence, celui de Jérusalem, ou plus particulièrement le syndrome de Paris pour les Japonais qui, désemparés face à l'écart entre la réalité et leur vision idéalisée de la capitale, se retrouvent déprimés face au fossé culturel qu'ils y expérimentent. Ce fossé culturel, dans un hypothétique *syndrome de l'Amazonie*, est, à mon sens, beaucoup plus grand que celui séparant Tokyo de Paris. Un gouffre d'autant plus profond que le voyageur qui part à la rencontre de la *grande médecine* projette souvent, comme ce fut mon cas, la figure du psychologue et du médecin sur un chaman amazonien dont la fonction sociale, la constitution et les conceptions psychiques sont sans commune mesure avec notre société consumériste complètement coupée de la nature.

La profondeur de la pratique chamanique de certaines ethnies d'Amazonie est telle qu'essayer de la comprendre avec notre intellect reviendrait à placer un indigène derrière un ordinateur dans une tour de bureau du quartier de la Défense à Paris en lui demandant de remplir un tableau Excel. Pour celui qui n'a connu que la forêt, tout le savoir préalable et nécessaire à la compréhension de cette tâche – qu'est-ce qu'un ordinateur, qu'est-ce que l'électricité, qu'est-ce qu'un écran ? – est non seulement absent, mais serait probablement inatteignable si celui-ci a dépassé la trentaine. Ce fossé est le même, sinon plus grand, pour l'Européen trentenaire tentant de comprendre ce dont il est question dans la forêt amazonienne.

Je plaide ainsi, notamment, pour une approche prudente et relativisée des traditions amazoniennes lorsqu'elles s'adressent aux Occidentaux en mal de chamanisme – surtout de l'idée qu'ils s'en font –, mais aussi pour une adaptation de ces pratiques à nos besoins fondamentaux : nommer, comprendre, échanger, parfois intellectualiser. Et, afin de couper l'herbe sous le pied des partisans *wake* criant à l'appropriation culturelle : la nature n'est pas la culture.

Je raconte souvent l'analogie de la grenouille du puits. Dans laquelle la grenouille régnait en maître sur son puits ; elle y est née, y a grandi, et bien sûr n'a jamais pu en sortir. Quand un beau jour apparaît la tête d'une petite grenouille découplant ce ciel qu'elle voyait depuis toujours depuis le fond de son royaume.

- *T'es qui, toi? demande, stupéfaite, la grenouille du puits.*
- *Moi? Je suis la grenouille de l'océan. C'est très grand l'océan, tu sais.*
- *Grand? Tu veux dire aussi grand que la moitié de mon puits?* demande-t-elle, touchée dans son ego.
- *Oh non, beaucoup plus grand!*
- *Tu veux dire grand comme mon puits?*
- *Non, bien plus grand.*
- *Tu ne vas quand même pas me dire que ton océan est plus grand que mon puits!* demande-t-elle en riant aux éclats pour ne pas laisser transparaître sa déstabilisation.
- *Écoute, je ne peux pas t'expliquer, viens, monte et je te montre, propose la grenouille de l'océan en lançant une liane vers le bas.*

L'épilogue est bref. La grenouille du puits en sort, voit l'océan, et sa tête explose.

UN MANIFESTE POUR LA CONSCIENCE

Il n'y a aucune honte à prétendre à l'éveil avec l'aide d'un allié symbiotique, à travers la sagesse d'un autre règne, végétal ou fongique. Ce n'est pas une faiblesse, c'est, au contraire, la marque d'un courage qui n'a plus cours, de mourir avant la mort, et de revenir avec une sagesse que l'on n'ose même plus caresser du doigt. La honte doit changer de camp, vers le camp de ceux qui s'interposent entre l'homme et la nature. Je revendique de tout mon être le droit d'apprendre des autres règnes plutôt que de m'en distancier et d'accepter la déclaration de notre interaction symbiotique avec les autres règnes et dimensions comme illégale.

La honte doit changer de camp, être dans celui qui se distancie de la nature par l'ingestion d'alcool plutôt que dans l'ingestion de molécules vivantes porteuses de savoir et d'enseignement. Je revendique ma souveraineté à consommer ce que je souhaite, pour simple motif qu'il y réside un enseignement qu'aucune doctrine ni idéologie anthropocentrale ne peuvent approcher.

Une culture de consommation de sucre, de viande et d'alcool mène vers ce que nous ne pouvons que constater: violence et distanciation. Nous pourrions envisager à quel point l'impact de la consommation culturellement banalisée de certaines substances influe profondément et sur plusieurs générations, et à l'instauration de valeurs patriarcales qui y sont liées: manger du cadavre et boire de l'alcool sur plusieurs générations ont un impact sur notre manière de penser, de consommer

L'expérience directe du secret et ses implications

le vivant, de vivre. Un monde berçant dans d'autres substances, moins cadavériques et plus vivantes, porteuses de l'enseignement du vivant, inculquera d'autres valeurs sur plusieurs générations.

- Et si des siècles de consommation de viande et d'alcool étaient un tel trip psychédélique inversé que nous ne réalisons plus que nous sommes sous influence de sucre et de viande?
- Et si cela conduisait le monde dans cet état terrible que sont le capitalisme et le patriarcat?
- Et si le capitalisme et le patriarcat étaient les principaux symptômes du régime à base de viande, de sucre et d'alcool?
- Et si ce régime nous conduisait à cet exact opposé de la spiritualité qu'est le matérialisme?
- Et si la légalisation des psychédéliques conduisait le monde à l'opposé de la direction vers laquelle il se dirige: la symbiose avec la nature et le vivant?
- Et si nous avions besoin de passer de l'anthropocentrisme au biocentrisme?

CONCLUSION

The psychedelic experience is not only a glimpse of genuine mystical insight, but a glimpse which can be matured and deepened by the various ways of meditation in which drugs are no longer necessary or useful. If you get the message, hang up the phone. For psychedelic drugs are simply instruments, like microscopes, telescopes, and telephones. The biologist does not sit with eye permanently glued to the microscope, he goes away and works on what he has seen¹...

– Alan Watts

En cette citation célèbre pourrait se résumer ma conclusion. Cette dernière nécessite, selon moi, un approfondissement.

Le message évoqué, indiquant que nous devrions, selon Alan Watts, raccrocher le téléphone, est une métaphore dans laquelle nous pourrions placer bien des choses, déformées et interprétées à loisir – l'aperçu de la vraie nature de la réalité, ce qui se cache derrière le voile des illusions dont parlent les plus anciennes traditions spirituelles, l'existence de plusieurs dimensions entrelacées et peuplées d'êtres à l'intelligence inatteignable souhaitant communiquer avec nous, etc.

1. « L'expérience psychédélique n'est pas seulement un aperçu d'une vision mystique authentique, mais un aperçu qui peut être mûri et approfondi par les diverses façons de méditer dans lesquelles les drogues ne sont plus nécessaires ou utiles. Si vous recevez le message, raccrochez le téléphone. Car les drogues psychédéliques ne sont que des instruments, comme des microscopes, des télescopes et des téléphones. Le biologiste ne reste pas assis l'œil collé en permanence au microscope, il s'en va et travaille sur ce qu'il a vu... »

Peu importe ce que votre incarnation vous aura amené à tirer comme conclusions sur ce qui nous est caché, ce qu'il convient de percer..., l'important est, selon moi, de développer la curiosité suffisante à déclencher le courage nécessaire à traverser ce voile. Comme le répète Brian C. Muraresku dans son ouvrage *The Immortality Key*, il s'agit de mourir avant la mort. Cela n'a rien de nouveau, c'est peut-être même ce qu'il existe de plus ancien. Pour ce faire, il faut une dose de courage, que nos contingences d'Occidentaux privilégiés ne nous ont plus habitués à mobiliser.

Pourquoi du courage? Parce qu'il ne s'agit pas seulement de tourisme psychédélique. Bien que celui-ci ait nourri mon désir d'exploration depuis de nombreuses années, et que je ne critiquerai jamais cette démarche. Mais le tourisme pour le tourisme – si tant est que la révolution psychédélique actuelle révolutionne la place et notre perception de ces outils sacrés – nous confrontera aux mêmes impasses que le voyage touristique de masse dans les milieux naturels que nous déformons au point de n'en percevoir que l'insignifiante surface, perdant le sens profond du voyage.

Il s'agit là d'accéder à ce que l'humain cherche depuis qu'il a ouvert les yeux: la réponse à tout, à lui-même, à la question ultime. Et cela ne peut s'obtenir avec la posture du touriste, et encore moins avec celle de l'expérimentateur récréatif. Mais avec la posture de l'explorateur sincère et déterminé, à destination de contrées dont la découverte peut impliquer un renversement profond et définitif de son existence, et donc de son orientation.

Pour paraphraser Terence McKenna: ne tâtonnez pas avec la dose, ou bien la dose tâtonnera avec vous. Il faut, ici, que je sois plus clair. Je milite en faveur d'une expérimentation progressive, qui ne doit en aucun cas laisser la moindre possibilité de croire qu'il n'y a rien à découvrir, ou que nous avons fait le tour de la question, avant d'avoir touché l'ineffable, avant d'avoir expérimenté la mort de l'ego, vu la lumière qui dissout à jamais toutes les questions.

Loin de moi l'idée d'inciter à une quelconque consommation, et encore moins à des doses trop importantes. L'idée, ici, est de tenter une

Conclusion

cartographie ontologique du chemin que peut être celui de l'humain qui cherche vraiment. Désireux de s'affranchir des dogmes et idéologies. En pointant quelques impasses comme le tourisme psychédélique, l'approche récréative et l'imprudence consistant à ne pas étudier les implications sérieuses des substances et des doses que l'on souhaite approcher. Timothy Leary a tenté la représentation pyramidale ci-dessous, sur laquelle les précisions que j'aurais à cœur d'apporter prendraient un autre livre tout entier.



Timothy Leary – *Les 8 circuits de la conscience.*

La destination et le chemin

Les psychédéliques et les enthéogènes ne sont pas tant le chemin qu'un aperçu de la destination, que chacun pourrait s'autoriser à divers niveaux d'intensité, avec d'infinites précautions. Arriver à destination sans le chemin qu'est la méditation, quelle que soit sa forme, est à la fois périlleux et vain. Je me permets de reprendre ici ma métaphore de la partie précédente tant elle est importante: cela reviendrait à parachuter un enfant de 3 ans au sommet de l'Everest sans préparation ni équipement. En dehors du danger évident que cette image évoque au lecteur, elle a pour but d'éveiller au fait que l'enfant ne comprendra rien à la valeur de son expérience, et n'aura sans doute qu'une envie: retourner au chaud dans sa chambre. Il lui aura été donné, en quelques secondes, ce que des adultes mettent des années à préparer, sans jamais s'affranchir du chemin. Les psychédéliques et les enthéogènes ne sont ni le but ni une fin en soi. Ils sont les outils qui permettent de montrer le chemin vers la destination finale, ils sont la clé qui ouvre la porte qui donne sur ce que l'on ne peut comprendre, seulement vivre. Et nous sommes tous, face à cela, des enfants avides d'exploration.

Pour probablement 99,9 % des humains, la destination n'est jamais atteinte. Pour une grande majorité d'entre nous, la destination réside dans le déni, la fuite, ou au mieux dans la rassurante clairière, à mi-chemin des dogmes et des religions. La destination, elle, n'évoque en rien le doux confort des pâturages alpins, ou des vertes forêts des contreforts himalayens. Sans être hostile, elle n'est simplement pas propice à l'humain.

Une fois le saut fait, quel que soit l'outil enthéogène ou psychédélique employé, quelque chose ne peut plus être ignoré. Un second soleil est placé dans le ciel de notre existence, il n'est pas physique, mais spirituel. Il nous réchauffe, permet la vie de quelque chose qui ne pouvait vivre en son absence.

Pour revenir à la citation du début de ce chapitre, il faut aller loin pour obtenir le message. Il faut être prêt à mourir pour cela. Que ce soit avec des doses suffisantes de *Bufo alvarius*, de LSD, de champignons secs, de mescaline ou de DMT, le tout parfaitement encadré.

Conclusion

Le chemin vers ces subtsances qui ne laissent aucun doute quant à la nature « divine » de l'existence – ou, autrement dit, à l'existence d'une intelligence et d'une intentionnalité universelle – devrait, pour celui qui souhaite « mourir avant la mort », se faire avec une immense précaution et une longue préparation. Il s'agit là d'une affaire de santé mentale. Il me semble crucial de paraphraser, ici, l'adage de Paracelse² : « Tout est poison, rien n'est poison, c'est la dose qui fait le poison. » Entre la suggestion de ces deux limites se situerait l'éveil spirituel dont il est question depuis des millénaires.

De l'effondrement identitaire induit par le *Bufo alvarius*, de la dissolution de la réalité en une symphonie synesthésique vécue avec le LSD, de la visite de la grande bibliothèque universelle sous la guidance d'un extraterrestre grâce à la psilocybine contenue dans les champignons magiques, ou de la rencontre avec une entité maternelle polymorphe se présentant comme l'intention créatrice de tout ce qui est, et dont l'impulsion est l'amour, que permet le mélange d'harmaline et DMT qu'est l'Ayahuasca, ces quatre expériences sont radicalement différentes, comme quatre points cardinaux. Comme quatre facettes d'un diamant qui en compte une infinité, se rejoignant toutes en son centre.

De tout temps, les hommes ont tenté de rapporter en mots le contenu de ces expériences ; ont tenté de les institutionnaliser et de les organiser. Du chamanisme sont nés les cultes à mystères de la Grèce antique, détruites par les religions du Livre, librement inspirées de ces dernières, barrant l'accès à l'expérimentation directe, imposant une intermédiation cléricale dépositaire exclusive de l'interprétation dogmatique de l'expérience enthéogène de quelques prophètes, ayant mobilisé des foules considérables. Du dogme de ces religions, coupant l'accès à la source infinie d'un enseignement universel qui ne peut s'exonérer d'expérience directe, naît un chemin menant à une impasse.

2. Paracelse (1493-1541) était un médecin, philosophe, alchimiste, théologien laïc suisse. Sa pensée est le point de départ du long processus de séparation de la chimie de l'alchimie.

À l'image d'un cœur qui se contracte et se dilate, et permet ainsi une *circulation*, à l'image des saisons se succédant en une pulsation infinie, du cycle du jour et de la nuit, du Soleil et de la Lune, l'humanité arrive en fin de contraction, avec le recul du dogme religieux qui est un des plus grands obstacles à l'éveil, se disputant la place de vainqueur avec l'outil qu'est le capitalisme. Outil qui, suremployé, est devenu le cancer de l'humanité. Le remède est là, juste sous nos yeux. Il prend la forme d'une molécule, qui, employée avec la bonne intention, nous ouvre les yeux sur le mur qui approche. La phase finale de ce mouvement essentiel de contraction dans lequel nous sommes entraînés pourrait ne jamais donner lieu à la réponse essentielle à la vie qu'est l'impulsion du mouvement de l'expansion. Il faut un désastre, un climax, un cataclysme qui nous reconvoque à des valeurs indispensables à l'expansion. Les enthéogènes, placés entre de bonnes mains, en sont le carburant.

À dimension plus humaine, je crois fondamentalement que, tout comme un traumatisme non intégré, non conscientisé, trace le chemin d'une vie de souffrance menant à la maladie et à la mort prématurée, un événement positif d'intensité égale peut renverser la tendance et mener vers la guérison.

Il s'agit, ici et maintenant, d'injecter de l'esprit dans la matière, de l'humilité dans le dogme, de l'intuition dans le scientisme, du féminin dans le masculin, de la conscience dans l'ignorance, de la lumière dans l'ombre, de l'amour dans la peur. Il s'agit de nous préparer à la rencontre avec une entité que notre niveau de conscience actuel ne peut pas concevoir. Et qui nous attend avec un amour et une bienveillance infinie.

Il y a un certain prix à payer pour être considéré comme mentalement sain, et intégré dans une société matérialiste: un certain niveau d'ignorance sur la nature de la réalité, ou, au mieux, un léger doute sur le fait que «notre» réalité matérielle est une absolue illusion, un complet mirage (Māyā, dans l'hindouisme et le bouddhisme).

Ce léger doute pourrait être une des briques fondatrices d'un barrage retenant une quantité inimaginable d'informations. Quand ce doute

Conclusion

s'éteint, quand cette brique est enlevée commence lentement, pour les plus « solides » d'entre nous, l'écoulement d'une réalité cachée vers notre monde tangible. Pour les plus fragiles, les plus ignés, les plus perméables et habités, l'édifice se fissure, et les deux réalités se confondent alors. Certains d'entre eux perdent contact avec « notre » réalité matérialiste, et se noient dans ce que nous appelons « psychose ». Les autres auront appris à nager.

– Extrait des livres *Par un Curieux Hasard*

ANNEXE

MANIFESTE POUR UNE SCIENCE POST-MATÉRIALISTE

Par **Mario Beauregard**¹

La science matérialiste ne serait-elle pas un peu dépassée aujourd’hui ? Un comité de scientifiques, participants au Sommet international sur la science post-matérialiste, la spiritualité et la société, a élaboré un Manifeste arguant pour une ouverture des esprits scientifiques, au-delà du matérialisme et vers une meilleure compréhension de l'esprit comme un aspect majeur de la fabrique de l'univers.

Nous sommes un groupe de scientifiques reconnus internationalement et œuvrant dans divers champs d'expertise (biologie, neurosciences, psychologie, médecine, psychiatrie). Nous avons participé à un Sommet international sur la science post-matérialiste, la spiritualité et la société. Ce sommet, qui était coorganisé par Gary E. Schwartz, PhD, et Mario Beauregard, PhD, de l'université de l'Arizona, ainsi que Lisa Miller, PhD, de l'université Columbia, a été tenu à Canyon Ranch (Tucson, Arizona, É.-U.) du 7 au 9 février 2014.

L'objectif de ce sommet était de discuter de l'impact de l'idéologie matérialiste sur la science et de l'influence du paradigme post-matérialiste émergent sur la science, la spiritualité et la société. Nous sommes arrivés

1. Enquête publiée le 26 janvier 2015 sur *Inexploré*: <https://inexplore.inrees.com/articles/manifeste-science-beauregard>.

aux conclusions suivantes, qui forment notre Manifeste pour une science post-matérialiste. Ce Manifeste a été préparé par Mario Beauregard, PhD (université de l'Arizona), Gary E. Schwartz, PhD (université de l'Arizona), et Lisa Miller, PhD (université Columbia), en collaboration avec Larry Dossey, MD, Alexander Moreira-Almeida, MD, PhD, Marilyn Schlitz, PhD, Rupert Sheldrake, PhD, et Charles Tart, PhD.

1. La vision du monde scientifique moderne repose en grande partie sur des postulats étroitement associés à la physique classique. Le matérialisme – l'idée que la matière est la seule réalité – est l'un de ces postulats. Un autre postulat est le réductionnisme, la notion selon laquelle les choses complexes ne peuvent être comprises qu'en les réduisant à l'interaction de leurs parties ou à des choses plus simples ou fondamentales telles que des particules matérielles.
2. Durant le xix^e siècle, ces postulats se changèrent en dogmes et s'unirent pour former un système de croyances qui devint connu sous le nom de « matérialisme scientifique ». Selon ce système de croyances, l'esprit n'est rien de plus que l'activité physique du cerveau, et nos pensées ne peuvent avoir aucun effet sur nos cerveaux et nos corps, sur nos actions et sur le monde physique
3. L'idéologie scientifique matérialiste devint dominante dans le milieu académique au cours du xx^e siècle. Tellelement dominante qu'une majorité de scientifiques se mirent à croire que cette idéologie reposait sur des évidences empiriques et qu'elle représentait la seule conception rationnelle possible du monde.
4. Les méthodes scientifiques basées sur la philosophie matérialiste se sont avérées hautement fructueuses, car elles ont permis une meilleure compréhension de la nature, ainsi qu'un plus grand contrôle et une liberté accrue par le biais des avancées technologiques.
5. Toutefois, la dominance quasi absolue du matérialisme dans le milieu académique a étouffé les sciences et entravé le développement de l'étude scientifique de l'esprit et de la spiritualité. La foi en cette idéologie, comme cadre explicatif exclusif de la

réalité, a amené les scientifiques à négliger la dimension subjective de l'expérience humaine. Cela a conduit à une conception fortement déformée et appauvrie de nous-mêmes et de notre place dans la nature.

6. La science est d'abord et avant tout une méthode non dogmatique et ouverte d'acquisition de connaissances au sujet de la nature. Cette méthode est basée sur l'observation, l'investigation expérimentale et l'explication théorique de phénomènes. La méthode scientifique n'est pas synonyme de matérialisme et ne doit être influencée par aucune croyance, dogme ou idéologie.
7. Vers la fin du XIX^e siècle, les physiciens découvrirent des phénomènes qui ne pouvaient être expliqués par la physique classique. Cela mena au développement, durant les années 1920 et le début des années 1930, d'une nouvelle branche de la physique appelée mécanique quantique (MQ). La MQ a remis en question les fondations matérielles du monde en montrant que les atomes et les particules subatomiques ne sont pas réellement des objets solides — ils n'existent pas de manière certaine en des endroits et des temps définis. Plus important encore, la MQ a introduit l'esprit dans sa structure conceptuelle de base puisqu'il a été découvert que les particules observées et l'observateur — le physicien et la méthode utilisée pour l'observation — sont liés. Selon l'une des interprétations de la MQ, ce phénomène implique que la conscience de l'observateur est vitale pour l'existence des événements physiques mesurés, et que les événements mentaux peuvent influencer le monde physique. Les résultats d'études récentes supportent cette interprétation. Ces résultats suggèrent que le monde physique n'est pas la composante unique ou primaire de la réalité, et qu'il ne peut être pleinement compris sans faire référence à l'esprit.
8. Des études en psychologie ont montré que l'activité mentale consciente peut affecter causalement le comportement, et que la valeur explicative et prédictive des processus mentaux subjectifs (par exemple: croyances, buts, désirs, attentes) est très élevée.

- De surcroît, des travaux en psychoneuroimmunologie indiquent que nos pensées et nos émotions peuvent grandement influencer l'activité des systèmes physiologiques (par exemple: immunitaire, endocrinien, cardiovasculaire) connectés au cerveau. Par ailleurs, les études de neuroimagerie de l'autorégulation émotionnelle, de la psychothérapie et de l'effet placebo, démontrent que les événements mentaux affectent significativement l'activité du cerveau.
9. L'étude des soi-disant « phénomènes psi » indique que nous pouvons parfois recevoir de l'information significative sans l'utilisation des sens ordinaires, d'une manière qui transcende les contraintes habituelles d'espace et de temps. De plus, la recherche sur le psi démontre que nous pouvons mentalement influencer à distance des appareils physiques et des organismes vivants (incluant les êtres humains). La recherche sur le psi montre également que l'activité mentale d'individus éloignés peut être corrélée de manière non-locale. En d'autres termes, les corrélations entre l'activité mentale d'individus éloignés ne semblent pas être médiatisées (elles ne sont pas liées à un signal énergétique connu) ; en outre, ces corrélations n'apparaissent pas se dégrader avec une plus grande distance et elles semblent immédiates (simultanées). Les phénomènes psi sont tellement communs qu'ils ne peuvent plus être vus comme anormaux ou des exceptions aux lois naturelles. Nous devons plutôt considérer ces phénomènes comme un signe que nous avons besoin d'un cadre explicatif plus large, qui ne peut être fondé exclusivement sur le matérialisme.
 10. Une activité mentale consciente peut être expérimentée durant un état de mort clinique induit par un arrêt cardiaque (une telle activité mentale consciente est appelée « expérience de mort imminente » [EMI]). Certains expérienteurs ont rapporté des perceptions véridiques (c'est-à-dire, des perceptions dont on peut attester qu'elles ont coïncidé avec la réalité) durant des expériences hors du corps survenues durant un arrêt cardiaque. Les expérienteurs rapportent aussi de profondes expériences

spirituelles durant les EMI déclenchées par un tel arrêt. Il est à noter que l'activité électrique du cerveau disparaît après quelques secondes à la suite d'un arrêt cardiaque.

11. Des études en laboratoire dans des conditions contrôlées indiquent que des médiums (individus affirmant qu'ils peuvent communiquer mentalement avec des individus décédés) doués peuvent parfois obtenir de l'information hautement précise au sujet de personnes décédées. Cela s'ajoute aux autres évidences supportant l'idée que l'esprit peut exister séparément du cerveau.
12. Certains scientifiques et philosophes matérialistes refusent de reconnaître ces phénomènes parce qu'ils ne s'intègrent pas à leur conception exclusive du monde. Le rejet d'une exploration post-matérialiste de la nature ou le refus de publier de solides travaux de recherche supportant une vision post-matérialiste sont contraires au véritable esprit d'investigation scientifique, selon lequel toutes les données empiriques doivent être considérées. Les données qui ne sont pas compatibles avec les théories et croyances des scientifiques ne peuvent être rejetées *a priori*. Un tel rejet appartient au domaine de l'idéologie, pas à celui de la science.
13. Il est important de comprendre que les phénomènes psi, les EMI durant un arrêt cardiaque et les évidences reproductibles provenant des études de médiums doués, n'apparaissent anormaux que lorsqu'ils sont appréhendés à travers les lentilles du matérialisme.
14. Les théories matérialistes échouent à expliquer comment le cerveau pourrait générer l'esprit et elles sont incapables de rendre compte des évidences empiriques discutées dans ce manifeste. Cet échec indique qu'il est maintenant temps de nous libérer des chaînes de la vieille idéologie matérialiste, d'élargir notre conception du monde naturel et d'embrasser un paradigme post-matérialiste.
15. Selon le paradigme post-matérialiste:
 - a. L'esprit représente un aspect de la réalité tout aussi primordial que le monde physique. L'esprit joue un rôle fondamental

- dans l'univers, il ne peut être dérivé de la matière et réduit à quelque chose de plus basique.
- b. Il existe une interconnexion profonde entre l'esprit et le monde physique.
 - c. L'esprit (la volonté/l'intention) peut affecter l'état du monde physique et opérer de manière non-locale, c'est-à-dire qu'il n'est pas confiné à des points spécifiques dans l'espace (tels que le cerveau et le corps) et le temps (tel que le présent). Puisque l'esprit peut influencer non-localement le monde physique, les intentions, émotions et désirs d'un expérimentateur peuvent affecter les résultats expérimentaux, même lorsque des approches contrôlées expérimentales (par exemple, en double aveugle) sont utilisées.
 - d. Les esprits individuels ne sont apparemment pas limités et peuvent s'unir. Cela suggère l'existence d'un Esprit qui englobe tous les esprits individuels.
 - e. Les EMI survenant durant un arrêt cardiaque suggèrent que le cerveau agit comme un transcepteur de l'activité mentale, c'est-à-dire que l'esprit se manifeste à travers le cerveau mais qu'il n'est pas produit par cet organe. Les EMI survenant durant un arrêt cardiaque, combinées aux évidences provenant des études de médiums doués, suggèrent la survie de la conscience après la mort et l'existence de domaines de réalité qui ne sont pas physiques.
 - f. Les scientifiques ne devraient pas être effrayés d'étudier la spiritualité et les expériences spirituelles, car elles constituent un aspect central de l'existence humaine.
16. La science post-matérialiste ne rejette pas les observations empiriques et la grande valeur des accomplissements scientifiques réalisés jusqu'à présent. Elle cherche plutôt à accroître notre capacité à comprendre les merveilles de la nature et, ce faisant, à nous permettre de redécouvrir que l'esprit est un aspect majeur de la fabrique de l'univers. La science post-matérialiste

Manifeste pour une science post-matérialiste

est inclusive de la matière, qu'elle perçoit comme un constituant fondamental de l'univers.

17. Le paradigme post-matérialiste a de profondes implications. Il change fondamentalement la vision que nous avons de nous-mêmes, nous redonnant dignité et pouvoir en tant qu'êtres humains et en tant que scientifiques. Ce paradigme encourage des valeurs positives telles que la compassion, le respect et la paix. En mettant l'emphase sur la connexion intime entre nous-mêmes et la nature, le paradigme post-matérialiste promeut aussi la conscience environnementale et la préservation de notre biosphère. Ce paradigme nous permet également de redécouvrir ce qui a été oublié pendant 400 ans, à savoir qu'une compréhension transmatérielle vécue peut être la pierre angulaire de la santé et du bien-être. Cela a été enseigné pendant longtemps par les anciennes approches corps-esprit ainsi que par les traditions religieuses et contemplatives.
18. Le passage de la science matérialiste à la science post-matérialiste peut être d'une importance vitale pour l'évolution de la civilisation humaine. Ce passage peut être encore plus crucial que la transition du géocentrisme à l'héliocentrisme.

REMERCIEMENTS

Ce livre est pour moi l'occasion de remercier les personnes dont le soutien m'a été nécessaire, sinon très utile. Ces soutiens ne se limitent pas au livre, à leur rôle de conseiller, de critique ou de correcteur, mais à la création du contexte permettant sa naissance. La liste est longue, et la simple mention des prénoms s'avère ici la façon la plus pertinente de graver ma reconnaissance.

Elodie, Agnès & Agnès, Raphaël, Pierre-Yves, Stéphanie & Thierry, Greg, Gwladys, Léon, Balthazar, Romain, Annabelle, Alexandre, Geoffray, Geoffrey, Jocelin, Jan, Sébastien, Graham, Philippe, Anne, Sophie, Romuald, Frédérique, Florence, Dominique, Laurence, Timothée, Gaëlle, Aurélie, Justine, Thomas, Nathan, Marc-Antoine, Hélène, Fabian, Yascha, Marie-Odile, Martine, The Almighty Anja, Yao Ma, Vanessa, Guy Trédaniel éditeur, et toutes les personnes qui ont contribué à mettre « la médecine », au sens large, sur mon chemin.

Et bien sûr, tout particulièrement, Olivier Chambon, dont la présence a rendu tant de choses possible.

#thankyouplantmedicine

Achevé d'imprimer en septembre 2022
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : septembre 2022
N° d'impression : 208595

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

Composition : Soft Office

« Je fais le pari que cet ouvrage va devenir une référence incontournable dans le domaine de la spiritualité et qu'il sera abondamment cité pour ses perles de sagesse, ses brillantes métaphores et ses éclairs de conscience fulgurants. »

DR OLIVIER CHAMBON
psychiatre et psychothérapeute

Des breuvages mythiques décrits dans les textes fondateurs des religions orientales aux états modifiés de conscience des plus grands prophètes, en passant par la nature originelle de l'eucharistie chrétienne, Stephan Schillinger explore ce qu'Huston Smith, l'historien religieux le plus influent du xx^e siècle, appelait « le secret le mieux gardé de l'histoire ».

En s'appuyant sur les travaux de chercheurs américains, ainsi que sur des preuves scientifiques et historiques, l'auteur partage sa réflexion sur l'origine de la spiritualité et des grands courants religieux qui ont suivi. Rigoureusement et abondamment sourcée, sa démonstration explore des questions et des hypothèses révolutionnaires sur la nature de la réalité et des expériences psychédéliques permettant d'accéder aux états de conscience élargis qu'il présente comme l'origine du sentiment spirituel.

Il révèle les ponts brûlés entre deux rives. L'une abandonnée, celle des plantes sacrées, psychédéliques et enthéogènes que nous redécouvrions ici, à la lumière de la science. Et l'autre, lieu de la plupart des traditions spirituelles et religions, objets de nombreuses interprétations.

Ce livre s'adresse à tous ceux qui, engagés sur le chemin du Soi ou dans une quête spirituelle, désirent explorer leur conscience, la nature de la réalité, et interroger ce qu'ils perçoivent ou connaissent du monde. À ceux qui cherchent des réponses aux fameuses questions restées en suspens depuis des millénaires.

STEPHAN SCHILLINGER, auteur en spiritualité suivi par plus de 90 000 personnes sur les réseaux sociaux, explore la psychologie transpersonnelle, les traditions chamaniques et les états modifiés de conscience depuis plus de vingt ans. Également conférencier et praticien en relation d'aide, il est l'auteur de la série à succès *Par un Curieux Hasard*.

Illustration de couverture : © Anastasia Cheprasova.
Photographie de couverture : © egli sjöliot.

